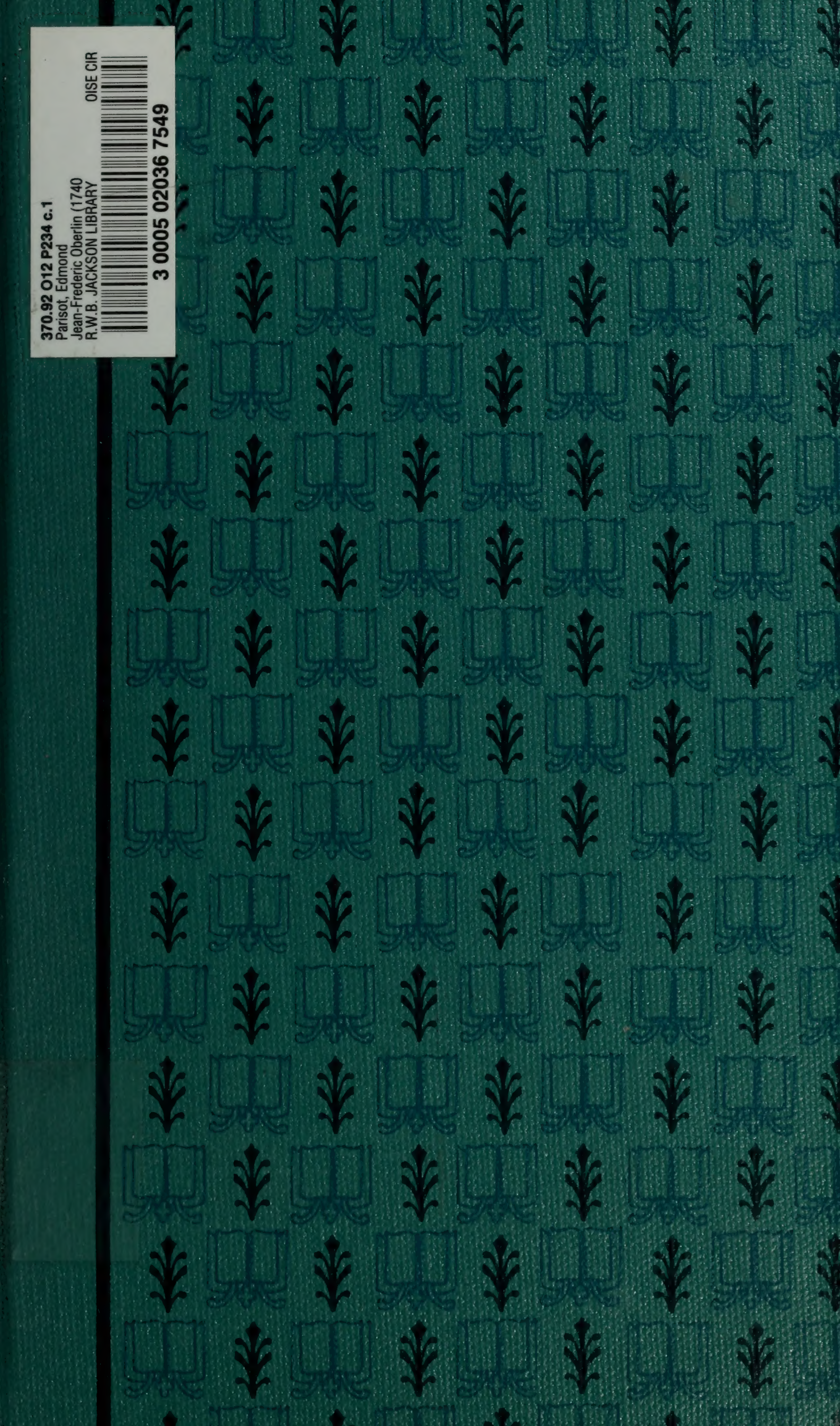




Jean-Frédéric OBERLIN

(1740-1826)

Jean-Frédéric OBERLIN

(1740-1826)

ESSAI PÉDAGOGIQUE

PAR

Edmond PARISOT

LICENCIÉ ÈS LETTRES, RÉPÉTITEUR AU LYCÉE DE NANCY

DÉLÉGUÉ POUR L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE AU LYCÉE DE DOUAI

Thèse présentée pour le **Doctorat d'Université**
à la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy.

PARIS

HENRY PAULIN ET Cie, ÉDITEURS

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

1905

A MON PÈRE

MON PREMIER MAITRE

HOMMAGE

d'affection et de respect.

A Monsieur Georges PARISET

PROFESSEUR D'HISTOIRE MODERNE A L'UNIVERSITÉ DE NANCY

HOMMAGE

de respectueuse reconnaissance.

INTRODUCTION

La pédagogie est à coup sûr la plus ancienne des sciences ; chacun en fait sans le savoir, à tout moment de la journée et par ses moindres paroles comme M. Jourdain faisait de la prose ; elle est à la base de l'édifice social puisque d'après les méthodes qu'elle préconise, se forment le cœur et l'esprit des enfants sur qui se fonde l'espoir d'une nation, l'espoir de l'humanité. De ses progrès ou de ses reculs dépendent le relèvement ou la déchéance au point de vue matériel, intellectuel et moral de plusieurs générations. Mais avec le temps naissent de nouveaux besoins et par suite de nouvelles théories ; c'est pourquoi, toute vieille qu'elle soit, la pédagogie semble être comme un enfant qui en est à ses premiers pas, elle va toujours à tâtons ; nous abandonnons un système pour en essayer un autre que nous remplacerons au plus vite ; nous entendons

sans cesse parler de réformes dans les méthodes, de remaniements de programmes; de là à conclure que rien n'a été fait encore et que tout est à créer, il n'y a qu'un pas. Parcourons au contraire les annales de la science de l'éducation, étudions la vie et les écrits des éducateurs ou de ceux qui, comme Rabelais ou J.-J. Rousseau, ont, par une intuition vraiment géniale, disserté sur cette matière sans avoir jamais « mis les mains à la pâte », il nous semblera qu'il n'y ait plus rien à dire; toutes, ou presque toutes les idées que nous préconisons aujourd'hui, avec la satisfaction béate de les avoir inventées, nos prédécesseurs les connaissaient déjà, et parfois les avaient mises en pratique.

Mais nous connaissons peu leurs efforts et leurs tentatives; pédant et pédagogue ont été pendant longtemps des mots synonymes; La Fontaine ne connaissait « bête au monde pire que l'écolier, si ce n'est le pédant » et pour lui, le pédant, c'est le maître d'école. Ce sot préjugé qui fait de la pédagogie un ordre de recherches vaines et stériles, cette défiance exercée à l'égard de ses théoriciens, regardés comme de grands enfants sans méchanceté dont on tolère la manie innocente, font que nous sommes peu renseignés sur les débuts de cette science qui aujourd'hui semble enfin sortir du discrédit dans lequel elle était tombée. Ses plus célèbres représentants ont encore conservé leur vieille réputation, mais, à peine étudiés, ils ne vivent plus que comme écrivains;

leur œuvre matérielle n'a pas dépassé les limites d'un cercle restreint et d'une courte durée. Quant aux autres, nous les ignorons, c'est presque par hasard que nous les découvrons et nous sommes tout étonnés de voir dans leurs écrits ou dans leurs essais pratiques, sinon dans leur forme définitive, du moins en germe, recommandées ou appliquées, les méthodes qui jusqu'alors nous avaient paru entièrement nouvelles.

Et cependant ne serait-il pas curieux et intéressant de faire revivre les figures originales des instituteurs et des professeurs d'autrefois, de ces vieux maîtres d'école, de ces régents, que la plupart du temps nous connaissons seulement par les souvenirs émus ou burlesques de leurs anciens élèves? Ne serait-ce pas un excellent manuel de pédagogie que le livre de leur vie, source inépuisable de renseignements pris sur le vif, plus instructifs et plus sérieux que les indications fournies par les traités théoriques où l'on a parfois tant de peine à distinguer le vrai du faux, le bon du mauvais? On y trouverait, à côté d'anecdotes charmantes, d'épisodes amusants, l'histoire entière de leur carrière d'éducateur. Elle nous décrirait tour à tour les tâtonnements, les essais enthousiastes et souvent malheureux, les erreurs du débutant, puis ses premiers succès, sa marche lente, mais incessante vers un mieux toujours fuyant, enfin la tranquillité d'esprit de l'homme satisfait d'avoir trouvé sa voie et qui croit être en pleine possession

d'une méthode invariable et infaillible. Mais bien vite cette biographie nous apprendra qu'une méthode ne vaut que pour le général, pour l'abstrait, non pour le particulier ; tout système scientifique demande une vérification expérimentale, mais en pédagogie, le contrôle de l'expérience est difficile et parfois arrive trop tard. Ce qui est vrai dans un cas ne l'est plus dans l'autre, il y a une science pédagogique, mais non un système pédagogique, ou plutôt l'éducateur doit avoir autant de systèmes qu'il a d'élèves; on lui demande moins de savoir que d'habileté, moins de connaissances que de talent, de finesse et de souplesse ; ces qualités ne s'apprennent pas dans les livres, elles s'acquièrent par de nombreux et pénibles efforts, parfois au prix de durs mécomptes et de regrettables faux-pas. Tout professeur est destiné à rester élève longtemps encore avant d'arriver à l'art suprême de l'éducation, il lui faut un mentor pour le guider à travers les routes sinueuses qui, par des directions différentes, mènent toutes au but à atteindre; ses prédécesseurs, ses aînés, seront naturellement ces conseillers sages et avisés. Leur expérience pratique, si modeste qu'elle soit, vaut mieux, quand elle n'est pas routine, que les discours les plus étudiés, les ouvrages dogmatiques les plus savants ; seuls, ils pourront nous faire profiter de résultats acquis au cours d'un labeur de plusieurs années, nous enseigner des procédés mis à l'épreuve souvent et avec des élèves de natures

diverses. Nous trouverons tous notre compte en consultant, en feuilletant la vie de ces humbles ouvriers qui, point ambitieux, ont vécu retirés dans quelque coin obscur, se contentant de faire pour le mieux, dédaigneux de propager autour d'eux leurs idées parce qu'ils en méconnaissaient la valeur. Parmi ces hommes de bien, parmi ces novateurs qui n'ont pas résisté à l'oubli du temps, faute d'avoir écrit, Oberlin est sans aucun doute l'un des plus intéressants.

« *Tout pour les autres, pour lui-même rien.* » Voilà ce que le voyageur lit sur un modeste monument, élevé à Birr, en Suisse, à la mémoire d'un des plus grands hommes de ce petit pays, à l' « instituteur de l'humanité », au « père des orphelins », à Pestalozzi. Ce simple hommage de reconnaissance est assez éloquent, il suffit presque à caractériser sa carrière toute de désintéressement et d'abnégation; ils sont rares ceux à qui un peuple tout entier fait cet éloge peu banal, ceux dont on dit d'une voix unanime: il s'est donné sans compter; il a, sans épargner son temps ni son argent, travaillé à donner plus de bien-être à ses compatriotes; il a, pour une large part, contribué à leur amélioration intellectuelle et morale. Sur le roc envahi par la mousse qui recouvre les restes du pasteur de Waldersbach, dans le petit cimetière de Fouday, le passant peut avec difficulté déchiffrer cette sobre inscription : « *Il fut pendant cinquante-neuf ans le Père du Ban*

de la Roche ». Ce n'est plus un pays, c'est moins qu'une province, c'est à peine un canton qui a tenu à rendre hommage à cet homme si modeste qui, par un désintéressement sublime, a donné à ses concitoyens le meilleur de son intelligence et de son activité. Ce fut un Pestalozzi, un Pestalozzi agissant sur un champ moins vaste, négligeant de prendre la plume pour fixer ses idées et ses théories, mais un Pestalozzi plus complet, commençant l'éducation dès le berceau pour la poursuivre jusqu'au terme de la vie. Oberlin a été tout à la fois : pasteur, agriculteur, économiste, ingénieur, terrassier et maçon ; il fait tout, il suffit à tout : toujours le premier quand il faut agir, il est le dernier à désespérer et ne se laisse abattre par aucune difficulté : son amour des hommes le rend fort contre l'adversité, il a la foi, la foi en un dieu dont il fait un idéal de bonté et de justice. Quand on se donne la peine d'embrasser son œuvre, on est frappé de la voir s'épanouir dans toutes les directions, ne laissant après elle rien d'omis ou d'inachevé. Oberlin n'est en aucune façon la mouche du coche, il n'appartient même pas à cette catégorie de gens brouillons qui, toujours affairés, roulant dans leur tête et entreprenant mille projets divers, font de tout un peu, sans méthode et sans but. Il connaissait bien sa tâche et l'a bien remplie, il a voulu avant tout et par-dessus tout faire de ses paroissiens des hommes, des individus complets, aimant le travail pour lui-même, accomplissant

librement tous les actes de la vie. « En toutes circonstances, dit M. Fallot dans le remarquable article qu'il consacre à Oberlin dans le *Dictionnaire de Pédagogie*, sa préoccupation n'est pas tant de faire œuvre de philanthrope, en fondant certaines institutions utiles à son pays que de faire œuvre d'éducateur en créant des hommes et des citoyens. Et c'est là ce qui communique à l'activité si complexe d'Oberlin une profonde unité (1). »

A bien regarder il est vrai, les deux termes de philanthrope et d'éducateur sont synonymes et l'un implique l'autre. Un véritable ami des hommes veut les voir meilleurs et plus heureux, et s'il a réellement ce désir, il prendra conscience des devoirs qui par là-même lui sont imposés, il sera convaincu de l'efficacité possible de son action et ne restera pas le spectateur passif et désolé des douleurs et des erreurs humaines. Il cherchera un remède à ces souffrances, et en bon médecin coupera le mal à sa racine avant qu'il n'ait eu le temps de se répandre ainsi qu'une gangrène, il dédaignera les potions qui l'apaisent peut-être pour un instant, mais ne le tuent jamais. Ces calmants sont les conseils donnés à la légère, les remarques auxquelles on n'attache soi-même qu'une moindre importance, et, ce qui est pire encore, les subventions pécuniaires ; le seul re-

1. *Dictionnaire de Pédagogie et d'Instruction primaire*, publié sous la direction de M. F. Buisson. 1re partie, tome II, p. 2128, Paris, 1887.

mède, c'est l'éducation. Un philanthrope digne de ce nom est un éducateur. Ainsi fut Oberlin. Mais ce qui ajoute encore à l'originalité de cet homme, c'est qu'il fut un mystique ; son système pédagogique se ressent beaucoup de la nature extravagante de ses pensées et de sa vie religieuses. La réalisation des idées de justice et de vérité se confond nécessairement pour lui avec la réalisation de la volonté divine. Nous verrons que, grâce à ses prédécesseurs et surtout grâce à son influence personnelle, le monde dans lequel il a vécu, formé de ses paroissiennes et de ses paroissiens, était essentiellement mystique. Nous aurons donc à rechercher à cette occasion dans quelles conditions un mystique pourra faire de l'éducation et quelle sera cette éducation ; sujet intéressant pour lequel l'analyse psychologique du caractère d'Oberlin et l'étude de son œuvre pourront nous fournir des renseignements clairs et suggestifs. Quoique mystique, et, nous le verrons plus loin, précisément peut-être parce qu'il était mystique, Oberlin eut une volonté forte, une foi inébranlable dans l'avenir ; son ambition a été de conduire ses compatriotes au bien, ou du moins au mieux et il a prêché et dirigé une véritable croisade contre l'ignorance et la misère. Novateur tout en restant fidèle à la tradition, il a surtout trouvé en lui-même toutes ses idées et toute sa force. Salles d'asile, écoles primaires avec presque tout le perfectionnement désirable, cours d'adultes, conférences populaires, rien

n'a manqué à son programme. Apôtre de la solidarité, il a eu l'intuition des bienfaits de l'association; des réformes que nous avons faites depuis peu, de celles qui nous restent encore à faire et que nous citons à titre d'indication pour les initiatives, il n'en est guère qu'il n'ait entrevues ou essayées.

C'est pourquoi il peut être intéressant d'étudier l'œuvre pédagogique d'Oberlin et de rechercher comment ce naïf et simple pasteur de campagne, a pu, dans ce petit coin d'Alsace qu'il a révélé à la France et au monde entier, exercer son activité de véritable philanthrope, de bon citoyen, en un mot d'éducateur éclairé. Mais il semble que tout ait été dit sur Oberlin; on pourra voir en effet en consultant l'appendice bibliographique que nous donnons à la fin de cet essai, que les biographies de ce personnage pullulent; elles prouvent tout au moins qu'on a tenu de tout temps à célébrer sa mémoire. Mais si nous les citons, c'est surtout à titre de curiosité; non seulement elles n'ont rien de scientifique, mais encore elles sont pour la plupart de simples « broderies », véritables compilations où le désir immodéré de ne noter que les faits élogieux donna lieu à des narrations fantaisistes et erronées. Ces apologies, nées d'un parti pris évident, ont, à de très rares exceptions près, pris la matière de leurs développements dans l'ouvrage de Stœber, le seul qui ait été composé d'après des documents sérieux et authentiques. Nous avons eu communication de tous ceux qu'avait

utilisés l'auteur et nous avons pu contrôler l'exactitude de ses assertions et de ses citations; nous renvoyons donc le lecteur à son livre pour tous les détails biographiques qui ne pouvaient pas trouver place dans cette étude. Nous avons eu de plus l'heureuse chance de pouvoir consulter la plupart des papiers laissés par Oberlin et nous avons trouvé dans les membres de sa famille des collaborateurs affables et précieux. Son arrière-petite-fille, Mme Andreæ-Witz, a bien voulu nous permettre de fouiller dans l'inestimable héritage que lui a légué M. Witz, son père; il avait conservé avec un soin jaloux, avec une véritable piété filiale, les moindres papiers de son aïeul et il y avait, parmi cette infinité de feuilles volantes et de cahiers, une source presque inépuisable de renseignements entièrement nouveaux et très curieux sur la vie et les pensées intimes de l'homme. Un autre descendant d'Oberlin, son arrière-petit-fils, M. Paul Werner, pasteur à Wildersbach (Ban de la Roche), digne émule de son ancêtre, avec une amabilité à toute épreuve, nous a fait connaître le pays et nous a guidé dans nos recherches bibliographiques et biographiques en mettant à notre disposition sa collection déjà très complète d'Oberlina et l'un des plus précieux, des plus considérables et des plus sérieux monuments laissés par le pasteur de Waldersbach, les *Annales du Ban de la Roche*; elles sont presque entièrement écrites de sa main et ont une valeur historique et locale indéniable. Grâce

à M. Herzog, l'un des successeurs d'Oberlin à Waldersbach, nous avons pu consulter les archives de la paroisse où se trouvent quelques registres auxquels nous renverrons à plusieurs reprises; enfin M. Leenhardt, pasteur à Saint-Pargoire (Hérault) nous a également communiqué quelques manuscrits intéressants qu'il avait recueillis ça et là. Il nous faudrait encore pouvoir citer les noms des nombreuses personnes qui se sont intéressées à notre travail et qui ont tenu à cœur de le faciliter, soit en nous apportant leur petit tribut de renseignements, soit en l'entourant pour ainsi dire d'une atmosphère de sympathie dont nous leur sommes fort reconnaissant. Qu'elles veuillent bien recevoir ici l'hommage de notre vive gratitude.

Grâce à tous ces concours, nous avons pu faire une étude presque entièrement neuve puisqu'elle repose sur des documents pour la plus grande partie inédits et dont l'authenticité n'est pas douteuse. Notre but sera atteint si nous réussissons à faire revivre la noble et attachante figure du pasteur du Ban de la Roche; Oberlin nous a laissé des enseignements dont pourront s'inspirer tous les éducateurs; sa foi a toujours été plus forte que les déboires, les espérances déçues, les essais infructueux, les mécomptes de toutes sortes qui attendent ceux qui, par une vocation aussi irrésistible que la sienne, ont fait de l' « institution des enfants » la raison de leur activité et le but principal de leur vie.

JEAN-FRÉDÉRIC OBERLIN

(1740-1826)

UN ÉDUCATEUR MYSTIQUE

LIVRE I

L'HOMME ET L'ÉDUCATEUR

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE D'OBERLIN

Les parents d'Oberlin. — Son enfance. — Portrait physique d'Oberlin. — Ses études. — Stœber lui propose la cure de Waldersbach. — Conclusion.

Jean-Frédéric Oberlin naquit à Strasbourg le 31 août 1740. Ses ancêtres étaient de très modestes bourgeois, pauvres en ressources, mais riches de cœur, ennemis de l'oisiveté; ils occupaient d'ailleurs un rang sinon brillant, du moins honorable, et appartenaient à la société intelligente et cultivée de la vieille cité. Depuis longtemps

en effet les lettres et les arts étaient en honneur dans la famille : une des tantes d'Oberlin, Mme Linck, avait traduit en vers allemands le *Polyeucte* de Corneille ; un autre de ses parents, le professeur Witter, avait fait également paraître une traduction de *Mithridate*. Son père, Jean-Georges Oberlin, était professeur dans le fameux établissement secondaire de Strasbourg, le gymnase protestant, qui avait déjà fourni et devait fournir encore plusieurs générations de brillants élèves ; très instruit, il remplissait avec conscience les obligations de sa tâche et de plus se chargeait de l'éducation de ses nombreux enfants : sept garçons et deux filles. La mère, Marie-Madeleine Felz, était surtout une femme d'intérieur, se consacrant aux soins de sa maison ; elle ne se contentait pas d'ailleurs d'être simplement bonne ménagère, elle aussi était versée dans les lettres et s'essayait à la poésie ; tous deux devaient exercer sur leurs enfants une profonde et excellente influence. Le père, à la fois ferme et doux, sut se faire respecter, la mère se fit aimer : ils cherchèrent avant tout à donner à leurs enfants leurs propres principes religieux, car la piété et la littérature allaient de pair dans la famille, mais dans cet enseignement religieux de chaque jour, point de recommandations futiles, point d'idées étroites et exclusives, c'est la simple, la saine morale qu'ils leur inculquent, et, des moindres circonstances, des événements les plus insignifiants ils excellent à tirer les leçons les plus fécondes. Empruntons quelques détails sur la vie intime de cette simple et charmante famille à l'intéressant journal de la fille d'Oberlin, Mme Witz, qui a réuni dans ce manuscrit les détails que lui avait donnés son père à ce sujet (1).

(1) Mss. ANDREÆ-WITZ, page 9 du journal.

« ..... Mme Oberlin était douée d'une profonde sensibilité. Elle possédait de fortes convictions religieuses, sa physionomie douce et calme en portait la douce empreinte, sa famille était nombreuse, sept garçons et deux filles ; les garçons étaient tout salpêtre. Tous les soirs, je parle des soirées d'hiver, elle s'entourait de sa famille qu'elle occupait à de petits exercices, c'était leur moment de récréation ; l'un dessinait, l'autre découpait, le troisième piquait des soldats, etc. Pendant ce temps leur mère leur faisait une lecture à haute voix que ces jeunes gens, turbulents du reste, écoutaient avec une attention religieuse. Lorsqu'elle tombait sur un passage de Klopstock qui lui plaisait particulièrement, elle en faisait la lecture tout haut à ses enfants ; ceux-ci ne la comprenaient pas pour le plus souvent, ils étaient trop jeunes pour cela, mais l'admiration de leur mère passait dans leur âme, ils se sentaient transportés, le timbre de leur mère était si beau ! Sa voix allait au cœur, ils auraient pu écouter de longues heures sans se fatiguer, leur goût se formait et lorsqu'ils ne comprenaient pas par leur jeune intelligence, ils le comprenaient par le sentiment. Partisans de Rousseau qui dit qu'il ne faut donner aux enfants ni en poésie ni en prose que ce qu'ils peuvent parfaitement comprendre, que répliquerez-vous contre ce fait ? Quelquefois leur père pour se délasser venait s'associer à sa famille, alors la joie était complète, on causait aussi parfois, on riait, on plaisantait ; le père prenait des ciseaux et faisait à ses enfants toutes sortes de figures en carton, des chats, des chiens, des chevaux que l'on attelait à des chars en carton, les enfants essayaient d'en faire autant et bientôt faisaient mieux, ce qui réjouissait beaucoup leur père qui ne manquait pas de leur

en faire compliment... » Partisan ou non des doctrines de Rousseau, on peut du moins être sceptique sur les résultats que pouvait donner le procédé employé par Mme Oberlin, bon tout au plus à donner une prédominance exagérée à la sensibilité des enfants. De même qu'à la simple lecture du titre d'un morceau de musique et à l'audition du rythme et des divers motifs, chacun de nous lui donne une interprétation dictée en grande partie par sa seule imagination, de même les bambins, en entendant leur mère, devaient, pour se mettre en communion avec elle, concrétiser cette harmonieuse mélodie, l'habiller de réalités vivantes ; c'est là qu'il faut aller chercher l'origine des idées mystiques d'Oberlin qui constituent l'originalité de son caractère. Cette culture du sentiment ne peut pas suppléer complètement à celle de l'intelligence, en tout cas elle y supplée mal et peut arriver à fausser le jugement. Mais ce que les parents voulaient avant tout, c'était les toucher au plus profond de leur cœur, les rendre bons, doux et compatissants et s'ils poussaient un peu trop loin cette éducation exclusive des sentiments, ils n'ignoraient pas cependant que c'est là le côté faible des enfants par lequel on les saisit facilement. Aussi ces derniers suivirent-ils leurs conseils et répondirent-ils pleinement aux espérances qu'ils avaient fondées sur eux. Stœber cite (1), d'après le journal de Mme Witz dont nous avons parlé plus haut, plusieurs anecdotes pour montrer combien chez le futur pasteur la pratique de la vertu fut précoce (2) ; la première suffira à

(1) Stoeber, *Vie d'Oberlin*, Strasbourg 1831, page 41.
(2) Elles ont d'ailleurs trouvé place dans plusieurs recueils de morceaux choisis à l'usage de la jeunesse des écoles françaises, allemandes, anglaises et américaines.

nous donner une idée de son caractère d'enfant. « Un jour notre Fritz (prénom donné à Oberlin pendant sa jeunesse) traverse le marché, il remarque que quelques garçons poussent méchamment une paysanne et lui font tomber la corbeille pleine d'œufs qu'elle portait sur sa tête ; la paysanne est désolée. Fritz lance à ces pétulants un regard foudroyant, leur adresse de rigoureux reproches sans se laisser intimider par leur nombre, prie la femme d'attendre, court chez lui, prend sa cassette, s'en retourne rapidement, et verse tout son avoir dans les mains de la villageoise étonnée (1). » Une autre fois c'est une pauvre femme qu'il secourt en complétant la somme qui lui est nécessaire pour acheter quelques hardes ; c'est un mendiant qu'il arrache à la fureur imbécile d'un agent de police ; dans toutes les circonstances il sait unir la générosité et le courage ; les deux pfennigs que lui donne son père à la fin de chaque semaine lui servent rarement à se payer les petites douceurs qui si souvent font la joie des enfants, il les emploie à soulager plus pauvre que lui. C'est que dans la famille l'argent était rare, et souvent le père se trouvait acculé, obligé d'imposer aux siens un régime frugal pour solder de petites dettes criardes ; tous supportaient d'ailleurs allègrement ces légères privations et acquéraient ainsi une notion exacte de la valeur de l'argent et du travail qui le procure. L'austérité et la gravité n'étaient cependant pas la règle de la maison, on savait y faire place aux jeux et aux distractions ; les parents eux-mêmes consentaient à redevenir enfants pour amuser fillettes et garçons, et souvent, quand le temps le permettait, le professeur du gymnase strasbourgeois,

(1) Stœber, *loc. cit.*, page 41.

« oubliant syntaxe et grammaire », emmenait sa famille dans la propriété de ses parents à Schiltigheim, petit village aux environs de Strasbourg ; là on jouait aux soldats et le père, muni d'un tambour, exerçait ses enfants aux manœuvres militaires. Fritz avait un goût très vif pour ce jeu et le prenait au sérieux, partant avec la fougue enfantine à l'assaut d'ennemis imaginaires ; puis, le soir dans son petit lit, rêvant de coups habiles et de blessures glorieuses. La seule vue des militaires l'enchantait, il passait de longues heures devant la caserne ou sur les promenades à contempler l'ardeur, la vivacité de ses aînés. Pendant toute sa vie cette admiration persistera, il conservera ce goût inné pour les choses militaires, et à maintes reprises il dira : « Je fus toujours soldat. » L'ordre qu'on rencontre dans l'armée, l'obéissance absolue des soldats pour leurs chefs, le respect de la hiérarchie impriment à son caractère un profond amour de l'ordre établi que nous retrouverons toujours, même dans sa pédagogie. Ses élèves formeront un véritable corps, une petite armée où il y aura des supérieurs et des inférieurs, les premiers devant surveiller étroitement la conduite de ceux qui leur sont confiés. Quant à lui, il tâchera d'être toujours l'officier qui, par le seul prestige de sa personne et des fonctions qu'il remplit, entraîne ses soldats au bon combat, sachant vaincre toutes leurs résistances, secouant leur torpeur et éveillant en eux la résolution et l'intrépidité. Et cette lutte qu'il soutient avec tant d'ardeur et à laquelle il essaye de préparer ses paroissiens, c'est la guerre utile, la guerre sainte, celle qu'on livre aux éléments de la nature, aux vices, aux défaillances des personnes, aux iniquités de la société. Du soldat il retient la force,

non la brutalité ; il conserve le courage, non la cruauté.

Ces exercices physiques qui faisaient la joie de l'enfant, firent encore les délices de l'homme ; pendant toute sa vie, Oberlin s'en donna à cœur joie, sachant bien que la lassitude du corps est une des conditions de la santé et de la vigueur de l'esprit. Robuste comme il le devint, il put affronter sans danger le climat rigoureux des Vosges alsaciennes et les fatigues d'un ministère pénible. Nous trouvons quelques renseignements sur son aspect physique dans le passe-port que lui délivre le maire de Waldersbach, J.-G. Banzet (1). « Laissez passer le nommé Jean-Frédéric Oberlin, né à Strasbourg, Français, domicilié en la commune de Waldersbach, département des Vosges, ministre du culte protestant, âgé de 63 ans, de la taille de 1 mètre 78, portant perruque, cheveux gris, sourcils noirs, yeux bruns, nez long, bouche moyenne, menton pointu, visage long. Fait et délivré en la maison commune de Waldersbach, ce jourd'hui neuf germinal an XII. » Tel qu'il nous est représenté par le portrait qu'on trouve de lui dans quelques familles d'Alsace, et dont Stœber a donné une reproduction assez exacte en tête de son livre, Oberlin doit avoir 60 ans : c'est un vieillard élancé, très grand, très sec et dont toute la physionomie, tout l'aspect respirent la simplicité, l'austérité. Ses cheveux blancs rejetés en arrière sur une tête presque ronde encadrent régulièrement un front large où l'on devine à peine les rides, très long et qui descend dans la ligne du nez. Cette face maigre n'a pourtant rien de heurté. Les yeux ne sont pas trop enfoncés : leur regard a quelque chose de mystérieux, ce sont les yeux d'un croyant qui agira et qui sera

(1) Pièce communiquée par M. Werner.

même volontaire et dur. Les pommettes n'ont rien de trop saillant et près de la bouche deux lignes assez accusées viennent seulement corriger ce que l'expression des lèvres semble avoir de pincé, de renfermé. Le menton se détache nettement du cou, un cou droit, puissant. Les épaules sont tombantes et laissent bien se dégager la tête grave du vieillard que l'on devine avant tout un homme de foi et de vouloir. Nous ne saurions d'ailleurs mieux faire pour donner une idée de l'aspect physique d'Oberlin que de reproduire la description laissée par une des plus intelligentes et des plus intéressantes personnes qui l'ont vu, l'ont étudié de près. Dans son journal plein de détails historiques très curieux, Octavie de Berckheim (1) parle avec un jeune et chaud enthousiasme de celui qui, à cette époque, était connu de tous dans le monde protestant d'Alsace, elle raconte une visite qu'il voulut bien leur faire à Rothau, à elle et à ses amis. « La porte s'ouvre, Oberlin entre et arrache une exclamation à Perier, mon voisin ; l'impression que reçoit celui-ci n'est pas défavorable, car il se frotte les mains. Oberlin est enveloppé d'un grand

(1) Octavie de Berckheim était l'aînée des filles de M. et Mme de Berckheim, de Schoppenweiher, près Colmar, résidence où avaient habité déjà leurs nobles ancêtres. Elle devait épouser un baron allemand, Fritzde Stein, de Nordheim (Saxe-Meiningen). Née en 1771, elle mourut en 1842. Elle avait envoyé chez Oberlin une jeune fille noble d'origine avignonnaise, Adélaïde de Villeneuve, dont les parents avaient été tués pendant la Révolution et qui se cachait à Strasbourg où elle était servante. Un de ses amis, élève de Pfeffel, Augustin Perier qu'elle surnomme le Laurier et frère de Casimir-Perier, le politicien célèbre, l'y avait découverte après beaucoup de recherches et Oberlin l'avait admise au nombre de ses pensionnaires ; c'est en allant la voir qu'Octavie de Berckheim lia plus ample connaissance avec le pasteur qu'elle avait déjà vu auparavant.

Des fragments du journal d'Octavie de Berckheim ont été édités en même temps que sa correspondance et celle de ses sœurs et amis, en 1889. *Souvenirs d'Alsace*. 2 vol. in-8. Neufchâtel (Delachaux et Niestlé), Paris (Monnerat), 1889.

manteau de la tête aux talons. Sa tournure est dégagée et sa tenue très correcte. Il porte perruque, mais elle ne cache pas son front, qui révèle l'imagination vive et noble, qui le caractérise spécialement ; elle brille aussi dans ses yeux. Son nez allongé, en ligne perpendiculaire, et muni d'une élévation vers le milieu, dénote un esprit profond, non point dépourvu de ce sel qui fait jaillir les étincelles de son âme, le charme de sa conversation. Son parler le distingue tout particulièrement des autres gens, il y a un ton de persuasion peu ordinaire dans le son de sa voix et le choix de ses termes. Ce n'est pas qu'il parle mieux que tout le monde, surtout en français, mais il a une manière de dire que personne n'égale. L'élévation de son âme donne quelque chose d'inspiré à sa physionomie et ses paroles les plus simples portent un cachet d'extraordinaire (1). »

Mais ses courses effrénées dans les prairies de Schiltigheim qui devaient contribuer pour une grande part à la force de sa constitution, n'avaient lieu que les jours de congé : Fritz faisait ses études au gymnase où professait son père : il apportait d'ailleurs au travail l'ardeur qu'il mettait à jouer et l'attention qu'il prêtait aux anecdotes de sa mère. Il se discipline lui-même de bonne heure, il n'a que dédain pour ceux qui se laissent conduire par les événements ou par leurs camarades, il fait l'éducation de sa propre volonté. Grâce à sa persévérance, grâce à ses sérieux efforts, il triomphe de sa mémoire rebelle ; ardent au travail, il va jusqu'à mettre des bûches de bois dans son lit pour rendre sa couche plus dure et son sommeil plus léger. Bientôt les résultats répondent à son application, il

(1) Octavie de Berckheim, *Op. cit.* tome I, pages 102 et 103.

devient un des plus brillants élèves du gymnase ; mais il ne choisit pas l'état militaire malgré le penchant irrésistible qui paraissait l'y déterminer ; son père le destinait à l'enseignement, il se décide pour les fonctions pastorales, voyant là le seul moyen de concilier toutes ses aspirations. Pasteur, il serait à la fois le soldat de Dieu qui livre le bon combat, l'éducateur qui dirige et instruit les populations, le chrétien capable de remplir consciencieusement tous ses devoirs. A l'âge de 15 ans, il devient étudiant, le 29 septembre 1755 ; le 6 avril 1758, il est bachelier ; le 26 août 1762 il soutient, sous la direction du professeur Lorenz, sa première thèse dont le sujet était : *Epitome rerum gallicarum ab origine gentis usque ad romanum imperium* (1), le 21 juillet 1763 il est maître ès arts et le 12 juin 1767, il soutient ses thèses théologiques avec comme professeur le docteur Beyckert (2). Il avait comme maîtres des personnages distingués, connus par leur érudition, et qui avaient à cœur de soutenir la vieille réputation de l'Université de Strasbourg ; ils y réussissaient assez bien et étaient à juste droit très estimés dans le monde des lettres et des sciences ; parmi eux citons Schœpflin et J. M. Lorenz, deux historiens très appréciés ; Backenkoffer, mathématicien distingué ; Spielmann, très versé dans la science médicale ; Silberrad, professeur de droit ; Lorenz, Beyckert, Reuchlin,

(1) Il prend à la date du 17 mai 1763 ses immatriculations à la Faculté de théologie. Il est inscrit sous les numéros 2399-14 (Johannes Fredericus Oberlin, Argentinensis). Voir à ce sujet l'ouvrage : *Die alten matrikeln der Universitat Strassburg 1621 bis 1793*. Cearbeitet von Gustav. v. Knod. Strasbourg, Verlag von Kart. J. Tübner. 1897. 1er vol. page 688.

(2) Nous empruntons ces divers renseignements au tableau chronologique qu'Oberlin dressa lui-même des événements importants de sa vie. Ce registre porte le numéro 15 (Mss. ANDREÆ-WITZ).

Elie Stœber, tous quatre théologiens excellents et prédicateurs éloquents. Dans une lettre adressée à un étudiant de théologie catholique romaine à Nancy, « au séminaire où il y a quelquefois jusqu'à 300 élèves renfermés dans un même bâtiment », Oberlin donne la liste des matières que tout candidat aux fonctions de pasteur était tenu d'étudier de son temps (1). « Il me fallut étudier toutes les sciences suivantes dans l'espace de plusieurs années, mais pendant lesquelles je n'étais pas enfermé dans un séminaire ou maison quelconque ; mais, en instruisant et donnant des leçons à d'autres, petits et grands, je gagnais de quoi payer mes professeurs. Voici, Monsieur, la liste de mes études sauf omission par faiblesse de ma mémoire octogénaire. » Nous y voyons le latin, le grec, l'hébreu, la rhétorique, la philosophie figurer à côté de l'arithmétique, de la trigonométrie, de l'astronomie, de la physique, des sciences naturelles ; l'histoire universelle et la géographie ancienne et moderne y faisaient aussi l'objet de nombreuses et sérieuses leçons. Le programme semble bien chargé, même réparti en plusieurs années et beaucoup des condisciples d'Oberlin, ne possédant pas sa grande force de travail, devaient sans doute se contenter d'une demi-science qui frisait de très près l'ignorance ; mais il avait là en plus de la théologie proprement dite, pour qui voulait et savait en tirer profit, de quoi former un homme complet, capable de se rendre utile. Les professeurs n'avaient d'ailleurs pas la prétention de meubler complètement l'esprit de leurs élèves, ils cherchaient surtout à leur donner le goût de

(1) Le brouillon de cette lettre, datée du 15 juillet 1820, se trouve écrit de la main d'Oberlin à la page 270 des *Annales* (Mss. Werner). Stœber l'a reproduite aux pages 45 et 46 de son ouvrage.

compléter plus tard les connaissances qu'ils se bornaient à leur inculquer. Ils y réussirent pleinement avec Oberlin, qui toute sa vie parachèvera son instruction; son intelligence et son exactitude l'avaient d'ailleurs en peu de temps signalé à leur attention, et plusieurs d'entre eux l'avaient pris en affection ; il en est un surtout qui semble avoir eu sur lui une profonde influence, c'est le théologien Lorenz dont les sermons faisaient fureur à Strasbourg; on allait l'entendre, comme Mme de Sévigné allait « à Bourdaloue », il avait en particulier le talent d'exciter l'admiration des femmes dont il séduisait l'imagination par la nouveauté de ses doctrines. La mère d'Oberlin goûtait fort ces prédications parfois d'un mysticisme outré, et fit partager son enthousiasme à son fils qui devint un des meilleurs élèves du professeur ; il fut aussi un des plus fidèles, car l'autorité ecclésiastique, effrayée de la hardiesse de cet enseignement, l'ayant suspendu pour quelque temps, comme la plupart des étudiants se gardaient bien de faire voir la moindre sympathie pour le maître disgracié, Oberlin au contraire exagérait ses démonstrations de vénération. C'est ainsi que le futur pasteur savait faire preuve de courage ; nous pourrons parfois reconnaître en lui des tendances opportunistes, mais elles sont la conséquence de l'indécision où le jettent les doctrines si diverses qui agitent tous les esprits au moment de la Révolution. Oberlin sut toujours affirmer sa volonté et regarda toujours en face l'adversité; une sympathie naturelle le porta d'ailleurs vers Lorenz dont la piété farouche et intransigeante plut à son imagination brillante, à sa sensibilité fortement impressionnable; c'est là, et dans l'éducation que lui donna sa mère, qu'il faut aller chercher l'origine de ses conceptions mystiques.

Mais Oberlin n'avait pas assez d'argent pour se permettre de travailler à loisir, de se consacrer tout entier à des obligations d'étudiant ; il connut la vie étrange et si difficile de ceux qui sont élèves et répétiteurs et qui, se sentant attirés et séduits à la fois par leurs travaux personnels et le plaisir qu'ils trouvent à s'occuper de leurs élèves, sont obligés de faire de leur temps deux parts également agréables par la satisfaction qu'elles procurent, mais également pénibles par la fatigue qu'elles exigent. Il sut se plier aux circonstances, il le fit même avec l'allégresse qu'il mettra à accomplir les actes les plus ennuyeux de sa vie : il s'imposa de bonne heure le devoir de se suffire à soi-même : ses parents n'étaient pas riches, l'éducation de ses frères et sœurs était loin d'être faite, tout, ne fût-ce que son besoin d'action, le portait à essayer de gagner sa vie. La vocation le poussait aussi bien que le désir si légitime de ne plus puiser à la bourse paternelle, et spontanément il se décida à commencer sa carrière d'éducateur. Ses débuts furent modestes : d'abord précepteur d'enfants pauvres dont les parents ne le rétribuaient pas largement, peu à peu seulement il vit sa réputation s'accroître et bientôt il fut recherché par les familles riches : entré en 1762 comme précepteur chez le chirurgien Ziegenhagen, il en sortit en 1765. Deux ans après, son instruction était complète, il entrait en pourparlers afin de devenir aumônier militaire. La nomination attendue était sur le point de venir lorsqu'une visite imprévue déjoua les projets d'Oberlin et décida de son sort. C'était celle du pasteur d'un pays ignoré, perdu dans les montagnes des Vosges, le Ban de la Roche, Stuber venait d'être appelé à Strasbourg et ne voulait point quitter ses ouailles avant de s'être assuré un bon successeur. Il

savait qu'il fallait à cette contrée à laquelle il avait déjà eu le temps de s'attacher un homme d'une abnégation vraiment sublime, d'une énergie puissante et d'une rare intelligence, pour continuer l'œuvre de civilisation qu'il avait si heureusement commencée. Oberlin lui sembla tout désigné pour occuper ce poste de confiance : il avait déjà entendu parler du jeune homme dans les meilleurs termes par ses amis de Strasbourg ; on avait vanté devant lui ses mérites peu communs, la solidité de son instruction, la vigueur de sa foi et la force de son caractère, il se décida donc à faire lui-même la démarche nécessaire pour l'engager à devenir son successeur. Il alla le trouver chez lui : son appartement, loin d'être luxueux, était à peine confortable : il consistait en une petite mansarde au troisième étage, à laquelle on accédait par un escalier fort incommode. En ouvrant la porte, le premier objet qui tomba sous les yeux de Stuber fut un lit étroit tendu de rideaux en papier brun, et dans lequel était couché le jeune candidat, en proie à un violent mal de dents. Le décor n'aurait pas été déplacé au Ban de la Roche ; le visiteur plaisanta avec son hôte sur la simplicité de ses tentures, et sur la disposition originale de son logis. « Et dites-moi donc, continua-t-il après avoir promené ses regards autour de la chambre, que signifie le poêlon de fer pendu à votre table ? — C'est ma cuisine, répondit Oberlin, d'ordinaire je mange tous les jours chez mes parents, et le soir j'emporte dans ma poche un gros morceau de pain. A 8 heures, je mets ce pain dans ma poêle avec du sel et de l'eau, je place le tout au-dessus de ma lampe à la lueur de laquelle j'étudie jusqu'à 11 heures : mais comme j'ai toujours faim à ce moment-là, je mange alors ma soupe qui a cuit d'elle-même

et qui vaut les friandises les plus recherchées. » Stuber convint avec lui qu'il avait un heureux tempérament et lui fit connaître l'objet de sa visite, lui assurant qu'il était l'homme qu'il désirait trouver : nul ne saurait s'accommoder mieux que lui des ressources restreintes qu'offrait la cure de Waldersbach. Après avoir invoqué Dieu et lui avoir demandé de lui dicter sa volonté, Oberlin se rendit aux instances de Stuber : le 30 mars 1767 il prenait possession de son poste (1), il était alors âgé de 27 ans.

Sa jeunesse active et studieuse, faite de privations et d'efforts, l'avait bien préparé au rôle qu'il était appelé à jouer : c'était un jeune homme au corps solide, à l'âme bien trempée qui gaiement allait se jeter dans la mêlée, livrer le bon combat, s'élancer à l'assaut des éléments qui pourraient entraver la marche progressive de ses paroissiens vers le bien. Mais avant d'étudier son œuvre, et pour la mieux comprendre, il est nécessaire de faire une analyse du caractère de l'homme. Nous avons vu qu'Oberlin fut un enfant courageux, charitable et bon, un jeune adolescent laborieux et intelligent ; plusieurs des qualités qui constitueront les traits principaux de sa nature s'affirment déjà dans ses premières années : il nous reste à chercher comment, avec le temps, elles se sont développées et affinées, à examiner quelles influences étrangères sont venues leur donner une direction spéciale, les orienter vers un but particulier. Il n'est pas en effet de ceux qui font de leur vie deux parts distinctes, celle de l'homme privé et celle de l'homme public; sa conduite est toujours la conséquence naturelle de ses sentiments et de ses pensées, chez lui la

(1) Cf. le *Tableau chronologique* déjà cité; Stuber regrette (p. 74) de ne pas pouvoir donner la date exacte de son installation.

réflexion ou l'intuition précèdent toujours l'action, et il y a entre elles une corrélation intime: il est donc logique d'étudier d'abord son caractère, puis les idées pédagogiques qu'il a déterminées, pour passer ensuite à son œuvre pratique qui leur doit son originalité et sa valeur.

CHAPITRE II

CARACTÈRE D'OBERLIN

Le piétisme et son influence. — Les amis d'Oberlin : Mme de Krüdener, Lavater, Jung-Stilling. — Les lectures d'Oberlin. — Oberlin mystique. — Ses rêves et les voyantes du Ban de la Roche. — Ses idées sur l'au-delà. — Ses tendances rationalistes. — Conclusion.

A l'époque où Oberlin fait ses études, l'Alsace subit encore profondément l'influence du piétisme dont elle avait été d'ailleurs le berceau. Cette secte protestante serait d'autant plus intéressante à étudier qu'elle a donné naissance à une véritable pédagogie, mais nous ne pouvons pas ici entrer dans les détails que demanderait l'exposé d'une question aussi complexe, nous nous bornerons à donner les indications les plus indispensables à l'intelligence de nos recherches. Le piétisme apparaît en Allemagne vers 1674, et son apparition coïncide avec une crise religieuse dont seul le courant nouveau pourra triompher. A cette époque, les théologiens et les simples fidèles semblent former deux classes séparées, n'ayant aucun point de contact commun. Les premiers s'occupent exclusivement de science, ils donnent tout leur temps aux disputes confessionnelles, aux querelles théologiques, ils en sont revenus aux discussions ténébreuses du moyen âge sur

des sujets de scolastique dont ils se plaisent à augmenter encore l'obscurité. Habitués à étudier les textes et à les interpréter, ils travaillent pour eux-mêmes et oublient leurs devoirs immédiats envers les membres de leur Eglise. Ils prêchent encore, mais du fatras formel et inextricable de leurs connaissances ils ne peuvent faire jaillir aucune leçon puissante : ce sont des érudits qui négligent de se faire comprendre et des polémistes qui rebutent par leurs violences les esprits les mieux disposés. Rien dans leur prédication qui parle au cœur, rien qui intéresse et émeuve la foule, rien qui puisse la rendre meilleure ; les sources de la foi sont desséchées par ces expositions dépourvues d'enseignements et d'exhortations; le peuple qui attend tout de la religion se trouve désemparé et n'agit plus qu'en automate ; il mène une vie en partie double ; pour lui, le culte et la vie réelle sont deux domaines entièrement différents : ils ne se pénètrent pas et n'ont pas d'action réciproque. Un des premiers, Spener essaya de réagir, de réveiller les consciences endormies. Né à Ribeauvillé, en Alsace, en 1635, Spener, après des études brillantes fut nommé en 1666 doyen des pasteurs de Francfort. Là, il se mit aussitôt au service de l'œuvre à laquelle il songeait depuis longtemps ; vivant en contact intime avec ses paroissiens, il vit leur détresse morale et comprit leurs besoins. Il voulut avoir sur eux une influence de chaque instant, il rêva d'être leur mentor spirituel et institua en 1670 des réunions (*collegia pietatis*) où l'on travaillait mutuellement à son salut ; on y priait, on faisait à haute voix la lecture de livres religieux et le pasteur terminait par un commentaire du sermon du dimanche précédent de façon à laisser sur les esprits une empreinte

durable. Ces réunions qui avaient lieu chez lui, dans son cabinet de travail, étaient privées et furent l'objet de maint quolibet. C'est en 1675 qu'il publie une nouvelle édition de Jean Arndt ; il y met ses *Pia desideria* sous forme de préface. Connaître la Bible, rétablir le sacerdoce universel, réserver la première place à l'*amour* parmi les devoirs chrétiens, modérer la polémique et la manie des disputes, donner au clergé une meilleure instruction, faire servir le sermon à l'édification des fidèles : telles sont les recommandations qui ressortent des vœux formulés. Spener ne tarda pas à faire école, l'influence de ses écrits se fit sentir d'abord dans les provinces rhénanes et s'étendit ensuite à toute l'Allemagne quand il fut appelé à remplir diverses fonctions ecclésiastiques à Dresde et à Berlin.

Quelle était la portée de son œuvre? Dans le domaine religieux, le piétisme opposa au formalisme sec et froid de la tradition luthérienne la foi du cœur, il dirigea les regards des fidèles vers une communion plus intime avec Dieu. Pour lui, les sacrements ne sont rien s'ils ne sont pas la manifestation de la vie intérieure; il faut qu'il y ait conversion individuelle, relations immédiates avec le Christ. En provoquant des réunions de fidèles et en essayant de faire revivre les premières assemblées des chrétiens, il fortifiait le sentiment d'association ; il donnait à tous l'idée de se rapprocher, de former une vaste famille dont les membres fraternisent entre eux, s'exhortent mutuellement, relèvent le courage de ceux qui, isolés, se laisseraient facilement abattre, travaillent ensemble à leur salut commun. Les piétistes cherchent à répandre les Saintes Écritures, et à en faire saisir l'esprit, c'est à eux qu'on doit la fondation des sociétés bibliques qui en peu de temps

surgiront nombreuses en Allemagne, en Angleterre et en France.

C'est là le beau côté du piétisme et s'il à eu sur bien des points une influence heureuse, il n'en tomba pas moins dans des exagérations et des erreurs. La plupart des piétistes se sont laissés aller à un pâle et fade mysticisme qui ne pouvait pas les conduire au bien. Ayant la prétention de connaître Dieu directement, ils arrivèrent vite à croire possible la possession de la vie et de l'essence divines, de là leurs tendances mystiques qui sont un de leurs principaux caractères. Se croyant en relations avec l'Être suprême, ils s'imaginent le voir et l'entendre; si près du ciel auquel ils aspirent, ils sont impatients de savoir ce qui s'y passe et se livrent aux conjectures les plus absurdes et les plus naïves. Ce sont des maladifs, des hallucinés chez qui la foi est si forte qu'elle joue le rôle d'une véritable auto-suggestion; ce sont des gens crédules, portés à voir des miracles là où il n'y a rien que de très simple et de très naturel. Ainsi s'expliqueront les hypothèses extravagantes d'hommes aussi intelligents que Lavater, Jung-Stilling, Oberlin.

Ce piétisme ne va pas d'ailleurs sans une certaine pointe de rationalisme ; en proclamant la nécessité de la conversion individuelle, en montrant la futilité de toutes les cérémonies extérieures, il reconnaissait la souveraineté de la raison, suivant les inspirations de laquelle chacun se fait à soi-même sa religion. C'est la crainte de ce rationalisme qui a sans doute provoqué la vogue du mysticisme qui serait apparu comme un moyen de salut à ceux qui hésitaient entre les conceptions nouvelles et la tradition qu'ils jugeaient trop froide. Ce mélange de tendances presque

opposées se remarque en Alsace plus peut-être que partout ailleurs. Le promoteur, le législateur du piétisme, Spener, n'est-il pas alsacien ? Lavater, Jung-Stilling et tous les mystiques célèbres de cette époque sont constamment en rapports avec les gens les plus intelligents et les plus lettrés de Strasbourg, Pfeffel habite Colmar, Mme de Krüdener parcourt l'Alsace en tous sens et partout recueille des adhésions, dont celle de Lezay-Marnésia, préfet du Bas-Rhin et celle d'Oberlin. « La fin de ce siècle, dit Mme d'Oberkirch, est marquée de ce caractère incroyable d'amour du merveilleux, je dirais de superstition si je n'en étais moi-même imbue, quoique malgré moi, ce qui dénote, assure-t-on, une société en décadence. Il est certain que jamais les rose-croix, les adeptes, les prophètes et tout ce qui s'y rapporte, ne furent aussi nombreux, aussi écoutés. La conversation roule presque uniquement sur ces matières; elles occupent toutes les têtes, elles frappent toutes les imaginations, même les plus sérieuses, et si ces mémoires en offrent de nombreuses traces, c'est qu'ils sont la représentation fidèle de cette époque. Nos successeurs hésiteront à le croire ; ils ne comprendront pas comment des gens qui doutent de Dieu peuvent ajouter une foi complète à des présages » (1).

L'une des figures les plus curieuses de l'époque est certainement celle de Mme de Krüdener, la « reine du vague ». Barbe-Juliane de Vietinghof, baronne de Krüdener (1766-1824), fille d'un gentilhomme livonien sortait d'une famille très ancienne et très estimée. Mais capable de tout sacrifier à la gloire de se faire connaître, elle avait une

(1) Cf. Krug-Basse. *L'Alsace avant 1789*. Paris et Colmar 1876, pages 340 et 341.

grande vanité; « mauvaise fille, mauvaise épouse, mauvaise mère, séparée de son mari par un mensonge, elle mentait naturellement (1). » Désireuse avant tout de paraître, elle essaya d'abord la chance littéraire et composa un roman en deux volumes : *Valérie ou les lettres de Gustave de Linar à Ernest de G...* qui fut édité à Paris en 1803 et à qui était réservé un piteux échec. Elle ne se laissa pas abattre par cette première déception et se tourna du côté de la dévotion qui avait pour elle l'attrait de l'extraordinaire. Elle devint bientôt la commensale de Jung-Stilling à qui elle sut inspirer confiance. Comme Mme Guyon, l'apôtre du quiétisme, qu'elle tenait en grande estime, elle eut l'ambition de convertir les Génevois pour qui elle ne réussit qu'à être un objet de dérision et d'amusement. Elle recruta cependant à Genève un disciple, jeune homme suffisant et peu intelligent, Empeytas, et lui donna rendez-vous à Waldersbach. C'était la seconde fois qu'elle allait voir Oberlin chez qui l'avait déjà conduite en 1812 le comte de Lezay-Marnésia, préfet du Bas-Rhin, dont elle avait fait la connaissance en 1790, à Barèges (2); elle ne comprit d'ailleurs rien à la grandeur et à la noblesse du pasteur et ne s'appliqua à l'imiter que dans ses particularités les plus mauvaises. Il firent probablement ensemble des cartes du Paradis et de l'Enfer; en tout cas l'étude mystique qu'il avait faite des couleurs

(1) *Revue d'Alsace.* Année 1884, pages 273-300. Article de Eug. MUHLENBECK.

(2) Cf. Joseph TURQUAN. *Une illuminée au XIXe siècle* (la baronne de KRUDENER) 1756-1824. Paris, Montgredien et Cie, 1900. in-18, VI et 324 pages (pages 60 et 187).

Sur Mme de Krüdener, voir également l'ouvrage de Charles EYNARD *Vie de Mme de Krüdener*, Paris, Cherbuliez. 1849, in-16. 2 vol., XVI, 351 et 400 pages.

la ravit : elle en tira parti pour choisir d'une façon définitive la couleur de ses robes. Elle s'habillait toujours de vêtements blancs et bleus de ciel : quand elle vint rendre visite à Oberlin, celui-ci la félicita de son goût; « le bleu, dut-il lui dire, est l'emblème de la science, le blanc est le symbole de la perfection, continuez donc à porter ces deux couleurs »; la baronne n'eut garde de lui désobéir, trouvant le moyen heureux pour satisfaire à la fois son mysticisme et sa coquetterie. C'est elle qui ménagea la première entrevue d'Oberlin avec Jung-Stilling à Sainte-Marie-aux-Mines ; on a prétendu aussi (1) qu'elle fut l'occasion des relations suivies qu'entretinrent le pasteur du Ban de la Roche et Lezay-Marnésia, l'ancien compagnon de Juliane aux eaux des Pyrénées, mais le fait n'est pas prouvé. Henri-Gottfried Oberlin avait fait sa connaissance dans sa ville natale, à Riga, où il était en qualité de gouverneur dans la famille du colonel Richter; il lui avait voué un véritable culte si l'on en croit la lettre qu'il adresse de Riga, le 22 septembre 1811, à un de ses frères « ... Tu verras s'il plaît à Dieu madame la baronne de Krüdener, dame tant distinguée parmi les grands, mais surtout ennoblie aux yeux de Dieu par les efforts de sa grâce, dame éprouvée dans le secret des tribulations et béatifiée et sanctifiée dans l'amour de Jésus-Christ, dame qui ne respire que la vérité puisque son cœur vit sans cesse en présence de la lumière divine, dame dont le regard de l'esprit perce jusque dans les coins les plus reculés du cœur de l'homme et dont l'amour divin est inépuisable pour communiquer à tous ceux qui en sont susceptibles le même degré de félicité dont son âme a été rendue participante par la grâce de

(1) *Revue d'Alsace*. Année 1884 (article cité) page 303 (en note).

Jésus-Christ. C'est à elle que je dois ma régénération morale et intellectuelle ! C'est par elle que mon Sauveur a voulu plus étroitement m'unir à Lui pour faire de moi en son temps un instrument de sa main toute-puissante... Je ne crois pas que si la divine Providence vous amène auprès de cette élue du Christ, qu'une direction particulière du Seigneur a conduite à la connaissance vive de vérités aussi évangéliques, vous ne veuillez lui ouvrir sinon votre cœur, du moins les oreilles de l'intelligence : mais je vous connais trop bien pour croire que vous résisterez plus longtemps que votre cadet à la puissance de l'esprit du Seigneur qui émane de chacune des paroles qu'elle profère. Je n'en dis pas davantage, c'est à vous à présent de venir ou d'aller et de voir ! Le Seigneur fera le reste (1) ». Henri Oberlin n'avait pas besoin de se répandre en d'aussi chaleureuses protestations pour séduire les membres de sa famille qui, dès le début, vouèrent à la baronne de Krüdener une admiration qui n'a d'égale que la sienne ; l'amitié de « cette élue du Christ » n'était pas faite pour déplaire à un mystique de l'envergure d'Oberlin, en relations avec les plus célèbres piétistes mystiques de l'époque et lecteur assidu des *Aussichten in die Ewigkeit* (*Vues sur l'autre monde*) de Lavater, ouvrage dont il fait pour ainsi dire son livre de chevet. Ces deux hommes bien faits pour se comprendre eurent l'un pour l'autre une affection presque fraternelle et pourtant ils ne se sont jamais vus ; une lettre d'un de leurs amis communs, Philippe Heisch, en fait foi ; elle est datée de Richtersweyl le 20 juillet 1791. « Je ne saurais vous dire assez, mon cher ami, jusqu'à quel point vos principes

(1) Lettre inédite copiée littéralement sur l'original et communiquée par M. Werner.

les plus éprouvés en fait de religion et de philosophie sont d'accord avec ceux de Lavater, et combien je désire que vous puissiez enfin vous voir, que vous puissiez jouir l'un de l'autre; si toutefois cela ne peut se faire dans la période actuelle de notre existence, ce n'est qu'un simple ajournement, votre réunion alors s'opérera avec moins d'obstacle et plus de rapidité (1). » Si Lavater ne vit jamais le pasteur du Ban de la Roche, il connut très bien son fils Henri qui lui rendit visite à plusieurs reprises et chez qui il fut hébergé dans ses nombreux passages à Zürich alors qu'il faisait partie de l'armée française en qualité d'officier de santé. On trouve le récit de leur première entrevue dans le *Journal manuscrit* d'Henri Oberlin (2); il nous raconte en détail les entretiens qu'il eut avec le fameux mystique, avec Mme Lavater qu'il nous représente comme une brave ménagère qu'inquiétaient fort peu les problèmes qu'essayait de résoudre son mari, avec leur fille dont le jeune Français nous parle fort peu et qui avait dû lui paraître assez insignifiante (3). Lavater prit Henri Oberlin en grande amitié; il le mit au courant de ses travaux, lui communiqua son manuscrit de *Jésus toujours le même*, essaya de s'en faire un adepte et l'engagea à poursuivre ses études théologiques à peine ébauchées. Le jeune Ban de la Rochois suivit ses conseils et soumit bientôt à son

(1) Stœber, *op. cit.*, page 489.

(2) *Journal raccourci depuis mon arrivée à Bâle le 24 Brumaire* VIII (MM. Andreæ-Witz).

(3) Henri Oberlin resta toujours en relations amicales avec la famille de Lavater. Un peu après la mort de ce dernier son gendre Gessner prie Jérémie Jacques Oberlin, frère du pasteur, dans une lettre datée de Zürich, 22 mai 1800, de « saluer son neveu de la part de maman Lavater et de sa chère femme. » (Cf. Bibliothèque nationale, fonds allemand. N° 195. Correspondance d'Oberlin. Tome IV, lettre n° 74.)

professeur un manuscrit sur le Culte évangelique et le Culte romain; mais l'affection qu'eprouvait Lavater à son égard ne l'empêcha pas d'être un critique sévère; Henri Oberlin note à la fin de son travail les observations souvent acerbes de ce censeur impartial et elles durent le convaincre des défauts qu'il contenait car il ne lui fit jamais voir le jour (1). C'était le renom d'Oberlin qui avait valu à son fils ces relations enviables ; mais aussi Lavater prenait plaisir à entendre parler de son ami d'Alsace ; de la bouche même de ce témoin irrécusable il apprit les travaux, les essais, les projets du pasteur de Waldersbach ; il le connut mieux et l'estima davantage encore. Il tint à l'encourager dans ses vastes et pieux desseins et voulut le convaincre de l'inanité des attaques dirigées contre lui; dans tous les moments difficiles que son ami traversa, il lui envoya quelques mots pour le réconforter, pour lui redonner, suivant ses propres expressions « la foi dans la foi et l'amour de l'amour (2) ». Oberlin lui emprunta d'ailleurs beaucoup de ses hypothèses les plus risquées; comme lui, il eut l'ambition de pénétrer les secrets de l'au-delà, de soulever le voile qui lui cachait les mystères de la vie future. Là où son imitation fut peut-être le plus heureuse, c'est lorsqu'il se déclare partisan de ses théories physiognomoniques. On sait en effet que le pasteur de Zürich avait déterminé les lois principales d'une nouvelle science qu'il appelait la physiognomonie, ses recherches firent sensation et on en attendait merveilles, elle s'appuyait sur les rapports indéniables du physique et du moral, sur la cor-

(1) Il se trouve parmi les manuscrits ANDREÆ-WITZ.
(2) Lettre de Lavater à Oberlin datée de Richtersweyl, le 21 mars 1784. (Cf. STŒBER, pages 490 et 491.)

rélation intime qui existe entre l'intérieur et l'extérieur de l'homme, entre les différentes expressions de son visage et ses sentiments. Ce système n'est pas sans valeur et peut rendre de réels services à la psychologie en ce qui concerne la méthode de l'observation externe, mais celui qui en ferait un emploi constant risquerait fort de se faire sur les personnes des idées préconçues et de commettre des erreurs grossières; la chose arriva à Lavater en maintes occasions et les railleries succédèrent bientôt à l'enthousiasme que son ouvrage avait tout d'abord provoqué. Oberlin fut certainement un de ses plus fidèles adeptes (1); on trouve parmi ses manuscrits un nombre considérable de silhouettes représentant ses amis les plus chers, les gens de son entourage; non content d'en faire lui-même, il initia ses élèves à leur fabrication; il trouvait là le moyen d'exercer son talent de dessinateur, nous allions dire de caricaturiste, et sa finesse d'observation; il dut certainement se servir de ce procédé pour pénétrer dans les pensées intimes de ses paroissiens, pour les comprendre, car il savait mieux que personne que pour aimer les hommes et pour avoir sur eux une influence vraiment efficace, il faut connaître leurs aspirations particulières, leurs sentiments les plus cachés; une bonne pédagogie, son œuvre est là

(1) Cf. à ce sujet une lettre envoyée de Rothau le 11 décembre 1794 par un inconnu à un inconnu sur une visite faite à Oberlin (Mss. ANDREÆ-WITZ) « ...Le soir, je trouvai l'occasion de m'entretenir avec lui, le discours tomba sur la Physiognomonie de Lavater. Il croit fermement, sinon à toutes les règles, du moins à tous les résultats de son système. Il me parut réfuter avec raison les contradictions qu'on y oppose quant aux dangers qu'elle doit avoir. J'avoue que la peinture de mon caractère, qu'il lut pour ainsi dire de ma figure, était si frappante que je n'eus pas de peine de la regarder comme une preuve du rapport de nos traits intérieurs aux extérieurs... »

pour le témoigner, ne trouve sa condition que dans une bonne psychologie.

De l'amitié d'Oberlin pour Lavater, nous devons rapprocher son affection pour un autre piétiste et mystique très connu, Jung-Stilling. Nous avons vu que Mme de Krüdener les mit en présence à Sainte-Marie-aux-Mines : le pasteur du Ban de la Roche et l'auteur de la *Théorie des esprits* se connaissaient d'ailleurs dès 1801, époque à laquelle Stilling envoie à Oberlin quelques mots que reproduit Stœber (1). Ils eurent l'un pour l'autre une grande admiration si l'on en juge par la note suivante extraite d'un manuscrit d'Oberlin(2). « Le 19 mai, ils arrivèrent à Niesky... Là ils trouvèrent M. Jung nommé Stilling, professeur et conseiller aulique de l'électeur de Baden. D'abord Mme Jung se réjouit de voir la fille de papa Oberlin et la sœur de Charles Oberlin (qu'elle connut et estime beaucoup depuis qu'avec l'armée du Rhin, il avait été dans le margraviat de Baden et le duché de Wurtemberg.) Survint ensuite papa Stilling ou Jung lui-même et se précipita au cou de Henriette et de M. Graf en s'écriant : « Mon Dieu ! voici donc de la chair et du sang de mon cher Oberlin !... » Le pasteur du Ban de la Roche lui rendait bien cette amitié ; il cite Jung-Stilling parmi les personnes qu'il respecte entre toutes et naturellement l'admiration qu'il professe à son égard se communique à toute sa famille ; une de ses filles, Frédérique Bienvenue ne peut s'empêcher d'exprimer ses sentiments de vénération à cet

(1) Page 495.

(2) Oberlin, toujours soigneux, fait l'analyse des principales lettres qui lui sont adressées. Ainsi il prend note des « nouvelles de sa chère fille Henriette Charité, née Oberlin, et de son cher gendre M. Josué Graf, extraites de leurs lettres. » Celle à laquelle il est fait allusion ici etait datée de Herrenhouth, le 25 mai 1804.

ami en mettant au bas d'une lettre qu'envoie le 1er avril 1805 son père à Jung, le post-scriptum suivant qu'elle signe « une de vos plus humbles admiratrices » (1). — « Quoi ! mon cher papa écrit à cet homme unique, à ce prophète qui, avec la supériorité que ses vertus, ses talents, son éloquence, toutes les qualités qui méritent le respect le plus profond, l'estime la plus parfaite, lui donnent sur tout ce qui l'entoure, réunit l'humilité la plus douce, la plus aimable, la plus condescendante,.. et moi sa fille dont le cœur est si plein des sentiments les plus distingués, de la vénération la plus profonde pour ce favori du Seigneur, je laisserais partir cette lettre sans le lui dire !... non cela n'est pas possible ! Veuillez, être charmant, pour lequel je ne trouve aucun terme satisfaisant, excuser un pas que la bonté, l'indulgence qui perce dans tous vos écrits, m'a enhardie à faire. » Stilling vint à Waldersbach avec sa famille au mois d'août 1812 ; la même année, dans une lettre datée de Rastadt (8 septembre), il écrit à Oberlin qu'il se sent un désir irrésistible de devenir son biographe et lui demande son assentiment. Malheureusement il n'a pas donné suite à son projet et nous a ainsi privés d'un document curieux.

« Lavater, Stilling, Oberlin, dit Stœber (2), offraient un trio de chrétiens dont la religion avait sanctifié l'amitié, amitié digne des anges ! » C'est en effet un « trio » de mystiques assez original ; les superstitions d'Oberlin ne sont pas déplacées à côté de celles de ses amis. Il lisait beaucoup et avait une véritable prédilection pour les ouvrages traitant du merveilleux ; non content de souligner les passages qui l'avaient le plus frappé, il les annotait, les ré-

(1) Mss. Andreæ-Witz.
(2) Page 495.

sumait, les copiait parfois entièrement. Il tenait une comptabilité très exacte de ses lectures, ce qui nous permet d'être assez complètement renseignés à ce sujet. Il copie longuement la *Messiade* de Klopstock, la *Métaphysique* de Jacques Bœhme, il fait aussi une étude très sympathique sur la *Franc-Maçonnerie* et les *Templiers* (1) ; le *Vrai Christianisme* de Jean Arndt était à la bibliothèque de la paroisse de Waldersbach (2), mais il semble avoir eu une préférence marquée pour Swedenborg qu'il commente à différentes reprises. En tête d'une édition d'une des productions mystiques de cet auteur, les *Merveilles du ciel et de l'enfer, des terres planétaires et astrales* (3), il place une introduction où il fait la critique des nouvelles idées émises. « Dans ce livre extraordinaire je trouve des lumières, des instructions et des raisonnements si admirables que je ne saurais assez en remercier Dieu. Mais d'un autre côté, j'y trouve aussi des raisonnements et des explications de la Sainte Ecriture si téméraires et si hardies que je ne saurais absolument pas les admettre... Ce cher homme ne distingue pas assez ce qu'il tient de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'avec ce qu'il tient des anges, ou même seulement des esprits, et d'esprits souvent fort ignorants eux-mêmes ; il ne distingue pas non plus ce qu'il tient de son propre raisonnement. Il faut donc en le lisant prendre pour règle constante que partout où Swedenborg semble contredire aux Saintes Ecritures il pourra s'être trompé et que partout où il les contredit effec-

(1) Communiqué par M. Leenhardt qui a trouvé des notes sur ce sujet.

(2) Cf. Catalogue de la Bibliothèque dressé par Oberlin (*Archives de la paroisse de Waldersbach*.

(3) Ce livre est actuellement la propriété de M. Werner. C'est là que nous avons copié l'*Introduction* dont il s'agit.

tivement, il est effectivement dans l'erreur... » En même temps Oberlin remarque combien les nouvelles conceptions de l'auteur se trouvent en contradiction avec celles acceptées jusqu'alors et pour ce fait seul il se croit autorisé à les rejeter. C'est au nom du même principe de contradiction qu'il détruira devant ses paroissiens les différents systèmes philosophiques, les diverses interprétations données de la théorie du bien ; et après leur avoir montré que ni les épicuriens, ni les stoïciens, ni les utilitaires ne sont capables de nous montrer le chemin de la vertu, après avoir ridiculisé à sa manière la doctrine atomistique, il conclut par cette dernière ironie : « Le temps ne me permet pas d'entrer plus avant dans ces détails. Je vous dirai seulement qu'il serait difficile d'inventer une folie ou une extravagance qui n'eût été soutenue et enseignée gravement par quelqu'un des philosophes. Avec tout cela ils s'entre-contredisaient, aigrissaient, haïssaient, moquaient, à peu près comme ont fait de nos jours, Voltaire et Rousseau. Il faut excepter de ce nombre un Socrate et d'autres semblables qui, vraiment vertueux et gens de bien, étaient parmi les païens les instituteurs et soutiens de la vertu comme les prophètes parmi les Hébreux (1). » Et il recommande à ses auditeurs de laisser de côté toutes ces brillantes et assurément séduisantes hypothèses, incapables de les conduire à la vertu ; ceux-là seuls seront de vrais chrétiens « qui auront été régénérés, qui auront reçu un cœur nouveau, un esprit nouveau, qui auront reçu l'onction qui leur éclairant l'esprit et sanctifiant le cœur leur enseigne toutes choses essentielles au salut », ceux enfin

(1) Cf. le journal l'*Eglise libre*, Archives du Christianisme évangélique. Nice, 5e année. N° 24 du 13 Juin 1873, page 187. Discours d'Oberlin prononcé le 10 septembre 1794.

qui « auront fait des serments en Jésus-Christ (1) ». Oberlin qui donnait des conseils si sages à ses paroissiens ne paraît pas les avoir suivis pour son propre compte et pourtant il se défend à plusieurs reprises d'avoir ajouté foi complète à toutes les superstitions extravagantes de ses amis et de ses contemporains. Devant ses visiteurs, il tâche de sauver sa réputation déjà faite, la lettre d'un d'entre eux que nous citions plus haut le prouve tout au moins (2), « ...La soirée se passe dans des conversations sérieuses et suivies. Nous avions résolu de passer en revue Swedenborg, St. Martin et les Francs-Maçons, en un mot tous les mystiques de nos jours. Nous croyions qu'il était un partisan enthousiaste de tous ces systèmes ; nous nous trompions. Sans rejeter absolument ni l'un ni l'autre, sans nier l'existence des phénomènes incompréhensibles, son affaire n'est pas d'y prendre une part active. L'Evangile me suffit, dit-il, je craindrais de perdre un temps que je dois employer d'une manière utile pour moi et les autres à des choses simplement extraordinaires, sinon dangereuses. Nous étions tout surpris de voir que cet homme avec son imagination vive, pouvait avec une si sage réserve se préserver des égarements du penchant régnant de nos jours pour le merveilleux et se tenir absolument dans les bornes de l'Evangile... » Non content de dissuader les autres, il tient à se persuader à soi-même qu'il ne croit pas aux choses mystiques, il se la répète à l'envi comme le peureux qui siffle à tue-tête en traversant une forêt ; dans un cahier qu'il intitule *Magnétisme ou Psychologie sacrée*, et où il prend des notes sur le

(1) Sermon funèbre prononcé à Fonday, le 14 avril 1773 (Mss Andreæ-Witz).
(2) Lettre d'un inconnu à un inconnu datée de Rothau, le 11 décembre 1794 (citée plus haut en note).

magnétisme qui l'a toujours fort intéressé (1), il écrit encore : « Il faut que je répète ici ce que j'ai dit dans l'*Introduction* du Livre de M. de Swedenborg, que la Sainte Ecriture est la pierre de touche par laquelle il faut éprouver tous les dogmes et toutes les révélations humaines quelque diverses qu'elles puissent sembler. Là par conséquent où un auteur semble contredire la Sainte Ecriture, il semble se tromper. Et là où il la contredit formellement il se trompe positivement, ou bien il est induit en erreur par des esprits très imparfaits, trop peu avancés et trop peu instruits (2). » Nous devons donc reconnaître à Oberlin au moins ce mérite d'avoir essayé d'échapper au mysticisme, mais on est en droit de se demander comment, s'il avait, suivant les dires de son visiteur, peur de perdre du temps à ces futilités pour se consacrer tout entier à des travaux beaucoup plus utiles, il se fait qu'il leur ait donné tant de loisirs. Et, en effet, la lecture des ouvrages semblables à ceux que nous énumérions tout à l'heure ne lui suffisait pas encore, il se procurait parfois des manuscrits dont il allait jusqu'à faire parfois plusieurs copies, manuscrits qui traitaient de révélations, de visions ou d'extases ; on trouve dans ses papiers une multitude de feuilles volantes ou de cahiers où il a consigné soit ses observations personnelles, soit celles des autres ; peut-être arrivait-il à rester fidèle aux Saintes Ecritures puisque c'est là sa constante préoccupation, en tous cas ce fut un mystique ; une étude plus complète de son caractère rendra cette assertion irréfutable.

(1) Il nous dit en effet lui-même : « J'ai vu travailler à Strasbourg un des élèves ou disciples de M. Messmer et cela m'a beaucoup intéressé. » (Registre intitulé *Receptenbuch*, p. 122. Mss. ANDREÆ-WITZ.

(2) Pages 23 et 24. Ce cahier date de 1786 (Mss. ANDREÆ-WITZ).

Comme les piétistes, il dédaigne tout ce qui est dévotion hypocrite et ne reconnaît comme légitime que la foi du cœur. Il se donne tout entier à Dieu, c'est lui qui le guide pas à pas, c'est lui qui le détermine à agir ; il a sans cesse recours à son appui, à ses conseils, à ses ordres : il ne fait rien sans le consulter par la prière et il ne prend de résolution que lorsque Dieu lui a fait entendre sa réponse. A vingt ans, le 1er janvier 1760, il rédige un acte solennel par lequel il se voue entièrement à son Seigneur, jurant de lui consacrer toute sa vie, toute son énergie, de s'abandonner en lui ; certains passages en sont frappants et montrent la conviction, la foi intime avec laquelle le jeune homme prenait cet engagement si sérieux. « Cieux, écoutez ! et toi, terre, prête l'oreille ! Je confesse aujourd'hui que le Seigneur est mon Dieu ! Je déclare aujourd'hui que je suis du nombre de ses enfants et que je fais partie de son peuple. Entends mes paroles, ô mon Dieu, et écris dans ton livre que je veux désormais être entièrement à toi... Je remets à ta direction ma personne et tout ce qui m'appartient. Conduis toutes choses selon que ton infinie sagesse le trouvera bon. Je m'en remets sur toi pour la disposition de tous les événements et je dis sans aucune restriction : Que ta volonté soit faite et non la mienne ! Emploie-moi, Seigneur, comme un instrument destiné à ton service ! (1) » Ces sentiments qu'il exprime au moment où il entre dans la vie, il en restera toujours animé, ces promesses solennelles retentiront toujours à ses oreilles et lui dicteront son devoir. « *Marcher devant Dieu !* » ; telle est la devise qu'il s'était choisie et qui aurait pu convenir à Spener et à ses disciples ;

(1) Traduction donnée par Lutteroth, reprise par Stoeber, p. 51-55.

c'est le *Dieu le veut* des Croisés, c'est le cri d'enthousiasme et d'allégresse qui prépare la victoire. Dans toutes les circonstances importantes ou même insignifiantes de son existence, toutes les fois qu'il hésite entre des partis extrêmes, c'est à Dieu qu'il s'en remet pour savoir quelle conduite tenir.

Avant d'accepter le poste de Waldersbach qui lui était offert par le titulaire Stuber, il est indécis : il attend une nomination d'aumônier de régiment, tous les préparatifs sont faits, Dieu seul peut trancher la question et il se met à prier. Il le raconte dans une lettre qu'il écrit plus tard à sa mère en 1785. « Avant que je fus appelé au Ban de la Roche, on m'offrit une place d'aumônier. Quoique j'aie eu depuis mon enfance beaucoup de goût pour l'état militaire, ma situation intérieure et extérieure était telle que l'offre me causa un véritable effroi. Je refusai, mais mon âme n'était pas tranquille. On revint à la charge ; je consultais Dieu, je le priais de m'inspirer... et au lieu de me faire entrer dans un corps de soldats, Dieu m'envoya aux paysans du Ban de la Roche (1). »

Son mariage est aussi un des événements les plus curieux de sa vie ; c'est une union dans laquelle, à l'encontre des mariages ordinaires, n'entrent comme facteurs ni le sentiment, ni l'intérêt. Sa mère désirait vivement le voir prendre femme, mais le jeune pasteur n'était que médiocrement pressé et pour obéir à ses parents, il les chargea de lui choisir une compagne. Deux projets échouent, Fritz se sauve de la demeure de la veuve d'un riche brasseur, femme dont il ne peut souffrir la coquetterie ; la fille d'un

(1) Stoeber, *op. cit.*, pages 201-206.

professeur, presque une amie d'enfance, est encore écartée et Oberlin, las de toutes ces démarches pénibles et inutiles, rejoint sa résidence. Dieu n'avait point encore parlé. Celle qui était destinée à devenir sa femme était une de ses cousines, Marie-Salomé Witter, fille d'un professeur à l'Université de Strasbourg. Orpheline depuis quelques années, elle était venue au Ban de la Roche tenir compagnie à une sœur du jeune pasteur qui prenait soin du ménage; Oberlin n'avait éprouvé jusqu'alors pour elle aucune sympathie, ils n'avaient jamais pu s'accorder et les discussions fréquentes qui naissaient entre eux envenimaient toujours leurs relations déjà si tendues. Aussi le pasteur voyait-il avec satisfaction venir le moment où la jeune fille quitterait son presbytère; son départ était proche, quelques jours seulement restaient avant leur séparation; c'est alors qu'Oberlin entendit distinctement à plusieurs reprises une voix qui lui disait : « C'est elle que Dieu a choisie pour devenir ta femme ! » Il refusa d'y croire, mais la voix devint de plus en plus pressante; le pasteur attendit encore, passa plusieurs journées et plusieurs nuits sur son prie-Dieu à invoquer le Seigneur et à lui demander de dicter sa volonté. Il fit en même temps un retour sur lui-même, se demanda s'il avait bien jugé sa cousine, s'il ne s'était pas laissé tromper par les apparences; en somme, il se suggestionna lui-même, atténua les défauts de la jeune fille et les excusa pour ne plus voir en elle que ses qualités. Cet examen de conscience lui rendit la tranquillité, et persuadé que Dieu ne pouvait lui donner des conseils pernicieux, c'est le sourire sur les lèvres et le calme dans l'âme qu'il alla trouver la jeune fille sous la tonnelle du jardin la veille de son départ. Il lui fit part du désir de l'Être suprême, lui

demanda si elle se sentait le courage d'allier sa vie à la sienne, de le seconder dans ses efforts, elle consentit et c'est ainsi que se firent leurs accordailles. C'est Dieu qui avait fait le mariage : telle fut du moins la conviction des deux époux (1).

Partout il voit la main de ce Dieu, même là où tout pourrait s'expliquer très naturellement, s'il va au Ban de la Roche, c'est parce que sa nomination comme aumônier n'arrive pas; s'il reste dans sa paroisse au lieu d'aller évangéliser les habitants d'Ebénézer comme on le lui propose en 1774, c'est parce que la guerre d'Amérique l'empêche de s'embarquer; Dieu n'est pour rien dans ces faits. Et pourtant le Seigneur, il le croit du moins, est le compagnon de route invisible qui lui trace sa voie; et en effet il parle à maintes reprises d'une main invisible qui montre le droit chemin à ceux qui s'en sont écartés; il collectionne une suite d'anecdotes qu'il intitule *Providentialia*, il y relate des événements où toujours lui ou ses amis ont été sauvés d'un danger par un miracle mystérieux. Dans un de ses registres (2), il consigne des « sources de réflexions, sujets de prières, actions de grâces », on y trouve des remarques de ce genre « 1770, octobre 15. Dieu nous a garantis d'un incendie... 1773, octobre 28. Depuis huit jours Dieu nous garantit de plusieurs grands malheurs dont nous étions menacés... 1782, février 15. Je fus en danger de périr sur la hauteur dans les neiges avec J.-P. Duchmann de Gunstershofen et Dan. Simon, mes deux pensionnaires, en voulant revenir de Rothau. Et le lendemain même danger effroyable en traversant la Bruche sur deux arbres

(1) Cf. Burckhardt, *Oberlin's Lebensgeschichte*, t. I, pages 47-53.
(2) Ce registre porte le numéro 15. (Mss. Andreæ-Witz).

glacés en dos d'âne et sans garde-fous, où nous avons été garantis de la chute dans l'eau prise et congelée à demi dureté, garantis d'une manière miraculeuse par une main invisible... » Mais ce n'est pas encore là du mysticisme, tous les adeptes d'une religion sont portés à rapporter à l'objet de leur adoration les événements où l'heureux hasard les a aidés; mais il a de plus la foi la plus complète dans les visions; les extases, les rêves lui sont fréquents et c'est là qu'il puise toute son énergie morale et intellectuelle, il en sort plus fort et plus courageux contre l'adversité. Au lieu, comme le font la plupart des contemplateurs de se résigner, de vivre dans l'attente passive d'une existence meilleure sans faire aucun effort pour la gagner, c'est la contemplation elle-même qui le ranime et le réconforte. Il considère le passage de cette vie à l'autre comme une chose très naturelle, très désirable même et ne comprend pas qu'on puisse avoir peur de mourir car il croit très fermement à l'immortalité de l'âme. « Il ne me semble nullement, dit-il dans son journal, qu'en mourant je serai séparé d'eux (1), je n'y vois autre chose, si ce n'est que le maître de la maison m'indique un autre logement, un peu plus éloigné que celui de mes parents; d'où il résultera que notre commerce invisible sera interrompu pendant quelque temps (2) ». Non content de désirer la mort, de souhaiter sa prompte venue, il fait comme le bûcheron de La Fontaine, il l'appelle : mais ses sentiments et ses pensées ne sont pas plus lâches que ses actes, il ne recule pas devant les ennuis et les déceptions que la vie lui réserve, il a hâte seulement de goûter les joies du ciel,

(1) Séparé de ses parents et de ses amis.
(2) Stœber, *op. cit.*, pages 47 et 48.

de se trouver devant son Dieu. Ces idées le hantent surtout après la mort de sa fidèle compagne, brutalement fauchée au moment où il y avait encore beaucoup à faire pour elle ; des neuf enfants qu'elle avait eus, il en restait sept en bas âge ; cette fin cruelle, qui détruisait le doux projet qu'ils avaient fait et commencé à réaliser à peine, de réunir leurs efforts pour la transformation du Ban de la Roche, porta un grand coup au pasteur de Waldersbach, mais il ne se laissa pas abattre et il aurait volontiers, comme son prédécesseur Stuber qui perdit sa femme âgée de 20 ans, fait graver sur sa tombe cette touchante inscription, sublime de résignation stoïque : « Son veuf sema ici pour l'immortalité ce qu'elle avait eu de mortel, incertain s'il est plus sensible à la douleur de l'avoir perdue qu'à la gloire de l'avoir possédée (1) ». Cette façon d'accepter les événements les plus pénibles ne doit pas nous étonner, c'est une conséquence logique de ses conceptions religieuses ; devant le maître de l'univers, il baisse la tête ; devant ses ordres, il s'incline, il se sent impuissant à changer le cours des choses, mais loin de se désespérer inutilement, ces dures épreuves fouettent son ardeur, raniment son courage. Il s'était marié le 6 juillet 1768, sa femme mourait le 17 janvier 1783 ; pendant ces quinze années, elle avait suivi tous les travaux, tous les essais de son mari, exerçant sur lui une heureuse et discrète influence, tempérant par son aménité le trop de violence, de vivacité de son caractère. Il ne put se croire condamné à ne plus recevoir les conseils de son amie qui savait si

(1) Marguerite-Salomé Reuchlin, épouse de Stuber, fut enterrée dans l'église même de Waldersbach. Cette inscription est restée fixée au mur.

bien le réconforter ; chaque fois qu'il sentait son courage faiblir, sa volonté s'ébranler, il l'appelait à son secours. Il reste de lui une petite liasse de papiers (1) à laquelle il donne comme titre : *Ma chère femme vue en rêve* et comme sous-titre : *Apparitions que moi et d'autres ont eues en rêve de ma chère défunte.* Stœber qui avait eu communication de cette pièce nous dit (2) que ces cahiers « n'appartenant qu'à l'intimité, ne sont pas susceptibles de publication ». Il voulait probablement respecter en cela la volonté d'Oberlin qui met en tête de son manuscrit cet avertissement : « Les amis qui par hasard verront ces feuilles que je n'écris proprement que pour moi-même, sont priés de penser à l'avertissement de Jésus-Christ : Ne jetez pas les perles devant les pourceaux de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que se tournant ils ne vous déchirent (3) ».

(1) Mss. Andreæ-Witz.
(2) Page 223.
(3) Il ne cachait cependant pas cette petite faiblesse qui chez lui faisait l'objet d'une conviction profonde, il en parle en toute sincérité aux gens en qui il a confiance, témoin le langage qu'il tint un jour chez Octavie de Berckheim. — « Une fort drôle de conversation s'est engagée sur l'influence des femmes dans le mariage. Oberlin prétend que c'est souvent un enfer dans lequel les femmes font danser leurs maris..... il assura qu'on ne se fait pas d'idée sur l'action que les femmes peuvent exercer sur leurs maris. Puis il s'éten dit sur l'influence d'une bonne femme et du bonheur qu'elle donne. Augustin, qui tenait la parole au nom de la société réunie, dirigea la conversation de telle sorte qu'il put lui demander si des époux étroitement unis sur la terre restaient en quelque relation après la mort. Oberlin, voyant tout de suite où nous en voulions venir, répondit : « Je sais ce que vous désirez, vous avez entendu parler des avertissements que je reçois de ma femme. » Alors il en parla sans détours et avec cette franchise qui naît de la conviction. Il nous dit que par les avis qu'elle lui donnait, il avait été préservé de plusieurs accidents fâcheux. Ce n'est pas toujours directement qu'elle le prévient, parfois par l'entremise de ses paroissiens, il apprit ainsi quinze jours à l'avance la mort de son fils, qu'on avait vu auprès de sa mère ». Et Octavie de Berckeim nous rapporte plusieurs des événements dans lesquels Oberlin disait avoir reçu des conseils et des avertissements précieux de sa femme. (Cf. *op. cit.*, pages 106-110.)

Quelques passages de ce manuscrit si original montreront à quel point pouvait errer l'imagination vagabonde du pasteur, il lâche bride sur le cou à la folle du logis qui l'entraîne dans les régions les plus invraisemblables, dans les coins les plus cachés du séjour des trépassés. Il n'est d'ailleurs pas le seul à se trouver dans cet état maladif, il n'est pas une seule brave femme du Ban de la Roche qui n'ait été témoin de quelque événement miraculeux, qui n'ait eu quelque apparition ; la chose n'était pas rare et nous pouvons juger de sa fréquence par les rapports circonstanciés qu'elles adressent à Oberlin qui recueille précieusement ces relations et parfois les recopie. Il pensait certainement y trouver des renseignements sur cet au-delà qui hanta, toute sa vie, son esprit naturellement curieux ; elles pourraient du moins présenter un certain intérêt pour une étude psychologique du mysticisme ; écrites par de vulgaires paysannes, à l'esprit peu cultivé, elles prouvent chez elles une vive surexcitation de la sensibilité qui sert l'intelligence en lui donnant un aliment, si bien qu'avec une éducation intellectuelle très restreinte, elles arrivent, à force d'imagination, aux mêmes conceptions que les mystiques les plus célèbres et les plus cultivés, François de Sales, sainte Thérèse ou Mme Guyon. Elles subissaient d'ailleurs à un haut degré l'influence de l'époque propice aux extravagances de ce genre en même temps que celle, plus directe et plus sûre, de leur pasteur. Mme Oberlin meurt le 18 janvier 1783, on l'enterre le 21, et le 26 déjà elle apparaît à son mari. « Elle se coucha sur moi, déguisée en personne inconnue, mais ses embrassements, ses baisers, son collement sur mes joues me firent bientôt sentir qui c'était et versèrent un baume précieux dans mon âme lan-

guissante »; deux jours après, c'est à Salomé Caquelin, fille de feu Jean, de Waldersbach, qu'elle rend visite, elle est « habillée à son ordinaire, une rose sur le côté gauche », elle lui donne de bonnes nouvelles de son père, lui demande ce qu'on a fait dans son ménage depuis sa mort et lui rend compte de l'emploi de son temps, elle ne sait pas grand'-chose d'ailleurs car « elle n'avait encore fait qu'une petite visite dans le Paradis et elle n'avait pas encore vu notre Sauveur, mais seulement sa clarté »; le 15 février elle apparaît à Marguerite Rochel, fille de Jean-Pierre de Bellefosse, puis le 20 à Oberlin lui-même. « Elle m'apparut sous la figure de mon ami, M. de Koch, secrétaire d'ambassade russe à Vienne. L'excès de joie où nous nous sentions nous empêcha de nous parler. » Comment reconnut-il là sa femme? il omet de nous le dire; mais le travail de l'imagination se complique singulièrement, rarement elle viendra le voir sous ses véritables traits: le lendemain elle a une conversation avec Louise Scheppler qui « lui rendit compte des lessives, savonnades, etc., Madame en sourit et marqua du contentement »; elle apparut au commencement de mars à son mari « sous la figure de sa mère », puis le 2 avril « déguisée toujours »; le 14 elle dit à Madeleine Banzet « qu'elle ne restait pas encore dans le ciel depuis sa mort, mais dans une ville dont Madeleine a oublié le nom ». Enfin, le 20 avril, raconte Oberlin, « elle m'apparut à moi, plus déguisée maintenant, mais elle-même, en propre personne, habillée comme elle l'avait été en sa vie, très modestement, et cette modestie fit une extrêmement agréable impression sur mon cœur... Elle était d'autant plus haute que moi je l'avais été plus qu'elle pendant sa vie et lorsque je marchai avec elle je ne pus la suivre, elle

alla toujours trop vite pour mes pas, quoique je la priasse d'aller plus lentement et je comprends qu'elle voulait me dire que je devais me hâter davantage dans l'affaire de mon salut... elle me fit comprendre que nous devons nous laisser sacrifier par Dieu, comme des agneaux, sans aucune redite et jusqu'au bout et jusqu'à la mort et que si, étant des agneaux, nous nous échappons et que nous reprenons du goût pour le monde et la chair, nous sommes perdus pour notre cher maître ». Nous pourrions citer plusieurs narrations de ce genre, elles sont toutes rédigées avec la même précision méticuleuse; Oberlin n'y fait grâce d'aucun détail ; il s'explique abondamment et voit tout avec la clarté lumineuse qui est un des signes distinctifs des mystiques; ce que nous en avons reproduit suffit à montrer quelle interprétation il donnait à ses rêves et quel profit il savait en retirer pour sa vie active : sa femme jouait auprès de lui le rôle de l'ange gardien dont on parle au petit enfant avec tant de force persuasive qu'il arrive à voir ce chérubin tutélaire constamment à ses côtés. Poussant à l'excès sa confiance en Dieu, ce grand enfant allait jusqu'à se croire tout à fait impuissant s'il ne recevait pas ses conseils, défiant de la valeur de sa propre volonté, il réduit à plaisir son influence alors qu'au contraire c'est elle seule qui veut et agit. A côté de cet état maladif qui consiste à s'anéantir soi-même en tant que pouvoir créateur, il nous faut remarquer cette tendance à faire l'éducation de cette volonté qu'il a l'ambition d'annihiler et qu'il fortifie au contraire; illusion qu'ont nécessairement tous les contemplatifs puisque c'est seulement par des efforts puissants et constants qu'ils peuvent arriver à détruire en eux le vouloir. Oberlin, nous l'avons vu par les extraits donnés plus haut,

ne se contente pas de raconter les apparitions dont il a été le témoin, mais aussi celles de plusieurs personnes du Ban de la Roche ; nous avons vu les originaux de ces pièces qu'il a copiées fidèlement, se bornant à les franciser de temps en temps ; mais ses bonnes paroissiennes avaient d'autres visions qui ne sont pas moins intéressantes et qui nous serviront à découvrir un nouveau trait du caractère de leur pasteur ; elles nous prouveront du moins qu'il n'était pas insensible à la flatterie et qu'il écoutait volontiers les prédictions qui lui étaient faites sur sa vie future. Voici par exemple une lettre envoyée « au citoyen ministre Oberlin de Waldersbach » et intitulée : « *Vision que j'ai eue à votre égard* (1). » « Je vous ai vu dans un palais énorme dont toutes les murailles brillaient de beauté et vous étiez dans une grande salle, il y avait des appartements de chaque côté. Vous étiez sur un trône au milieu et vous aviez un habit si brillant que je ne peux pas l'exprimer, plus brillant que le soleil et de toutes les couleurs, et des boutons aussi grands qu'un poing ; et ces boutons reluisaient comme des soleils, et une couronne sur la tête, et Madame qui venait de la chambre à côté avec un habit blanc aussi reluisant et venait souhaitant le bonjour avec une gaieté charmante, et votre paroisse qui était rangée là qu'on pouvait tout voir face à face, et vous vous êtes levé et vous avez ouvert les bras et vous avez dit : « Du temps que j'étais avec vous, je n'étais que votre marchepied ; mais maintenant regardez-moi, me voici tel que je suis. » Mais tous baissaient la tête et étaient pâles et trem-

(1) Oberlin nous dit en marge qu'elle est de Catherine Banzet, 1793. Nous avons trouvé cette lettre avec beaucoup d'autres semblables dans les Mss. Andreæ-Witz.

blants ne répondant rien et moi je répondis que je le savais bien qu'il en serait ainsi. » Nous n'aurons plus de quoi nous étonner maintenant si Oberlin souhaite si vivement de mourir ; il était bien tentant de quitter au plus tôt une vie de médiocrité pour jouir d'un bonheur aussi pur et d'une gloire aussi grande ; mais il a du moins la consolation de savoir ses efforts connus et appréciés dans cet au-delà qu'il veut gagner à tout prix, non seulement le Dieu qui voit tout, celui pour qui le temps n'existe pas, lui sait gré de ses progrès vers le bien suprême, mais aussi tous les habitants du céleste séjour admirent le pasteur des Ban de la Rochois et trouvent la situation de ceux-ci privilégiée, témoin cette relation à laquelle Oberlin dut ajouter foi puisqu'il en prend bonne note (1) « Concorde, née Claude, fille de l'excellent ancien de Waldersbach, Jean-Georges Claude, née en 1769 et puis femme de Jean-Nicolas Caquelin, maire de Fouday, fut après son premier sommeil souvent conduite par un ange dans le monde des esprits. Or une fois elle fut conduite dans le ci-devant château seigneurial à Bellefosse. Or remarquez que ce château détruit dans notre monde existe encore tout entier dans le monde des esprits et est tout rempli de ses anciens habitants. Dans un appartement elle entendit une voix plaintive l'appelant : « Ma chère ? ma chère ? » Elle se retourna et demanda ce que l'on souhaitait d'elle. On répond : « C'est que vous me recommandiez aux prières de votre pasteur. — De mon pasteur ? il me semble qu'il y a des centaines d'années que vous êtes mort et comment connaîtriez-vous notre pasteur actuel ? — Oh ! nous le connaissons fort bien,

(1) Feuille volante (sans date). Mss ANDREÆ-WITZ.

c'est M. Oberlin qui est très compatissant envers les malreux. — Bon, je ferai votre commission avec plaisir mais je ne vous connais pas et comment lui dirai-je votre nom? — Dites-lui seulement que c'est Gérothé de Rathsamhausen. » Elle répéta plusieurs fois ces noms et le rassura sur l'exactitude avec laquelle elle ferait sa commission.

Le lendemain de bonne heure elle me trouva, et comme ces noms m'étaient déjà connus, je n'eus point de peine à les retenir, et dès que Concorde fut partie, j'écrivis ces noms sur la porte de ma chambre à coucher, et dès lors je commençai à les présenter au Seigneur. Je ne sais combien de temps s'était encore écoulé que Concorde fut conduite par son ange dans le même château. Alors : oh! mille et mille remerciements! Elle se retourna et dit : « Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — Mais je suis ce Gérothé qui vous a priée de le recommander aux intercessions de votre pasteur, celui-ci a écrit mon nom sur la porte noire pour ne pas m'oublier, et ses prières réitérées m'ont fait beaucoup de bien. » De purement individuel qu'était tout d'abord chez Oberlin le sentiment mystique, il devient social : certains morts souffrent des fautes commises autrefois, c'est aux vivants à intercéder, par un acte de solidarité effective, auprès de la divinité pour faire cesser leurs tourments. D'ailleurs en quittant cette terre, toutes nos épreuves ne sont pas terminées, on n'accède auprès de Dieu qu'après avoir franchi plusieurs étapes : la femme d'Oberlin le lui a dit souvent en rêve « qu'elle n'était pas encore dans la place qu'elle devait avoir plus tard », car « la lumière du Paradis l'aurait éblouie et elle n'aurait pu soutenir le regard de Dieu » ; il faut donc que les yeux s'habituent peu à peu à cette clarté à laquelle ils ne sont

pas faits. Par son épouse, Oberlin avait déjà été quelque peu renseigné sur le monde des esprits, mais elle n'est pas la seule messagère d'en-haut : différents morts viennent fréquemment rendre visite soit à lui-même, soit à ses paroissiens et il note au jour le jour tout ce que lui ont appris de nouveau ces entretiens, de sorte qu'au bout de quelque temps il devait connaître à fond ce lieu de délices ou de supplice infinis, aussi bien que s'il y fût allé. On trouve de lui plusieurs cahiers contenant des détails curieux à ce sujet, mais toutes ses remarques sont jetées pêle-mêle, il ne les a pas réunies pour construire un système ; essayons de faire ce travail qui ne l'a pas tenté, nous aurons ainsi une vue d'ensemble sur ses conceptions métaphysiques.

La mort ne marque pas pour lui, comme on le croit généralement, un changement brusque et radical dans notre manière d'être et c'est pourquoi il n'a pas eu la peur de la mort, le *metus mortis*, qui est la principale et peut-être l'unique cause de l'éclosion du sentiment religieux chez l'homme. Il y a réellement une vie future, mais elle n'est pas dissemblable de celle que nous menons ici-bas, nous y conservons nos mœurs, nos habitudes, nos caractères, jusqu'à notre profession ! Ainsi on trouvera des notes manuscrites de ce genre : « Ce 7 mars 1819. Il est vraisemblable que Henri Gottfried Oberlin s'est marié, il y a peu de jours, dans le monde des esprits (1). » Oberlin reçoit le 18 juillet 1824 une lettre d'une de ses paroissiennes, qui lui raconte son effroi chaque fois qu'un défunt qu'elle a connu lui apparaît dans les souffrances les plus horribles ;

(1) Feuille volante. Mss Andreæ-Witz.

or ce même défunt apparaît à une autre personne dans une tranquillité parfaite. Laquelle croire? Oberlin ajoute foi plutôt à la version de la première et fait cette remarque : « N. B. Il était mort dans une belle disposition en apparence, mais il avait beaucoup de penchant à l'hypocrisie... Ces fausses nouvelles se répandent souvent à l'égard des défunts qui sont encore hypocrites. » Nous ne dépouillons donc pas complètement notre loque terrestre, nous restons sujets aux mêmes errements, aux mêmes méchancetés, aux mêmes platitudes; d'ailleurs si le milieu crée l'homme, et si chacun de nous a une mentalité créée par l'éducation qu'il a reçue et la situation qu'il occupe, si l'on croit avec Oberlin qu'il n'y a pas de démarcation franche entre cette vie et l'autre, on comprendra fort bien avec lui que notre âme conserve les plis qui lui ont été une fois imprimés. « Stuber est encore pasteur dans sa seconde vie. Parmi ses paroissiens, on reconnaît des personnes de Strasbourg et aussi du Ban de la Roche, mais davantage des premiers. » Nous trouvons cette idée exprimée à la page 4 d'un cahier de 12 pages intitulé *Nouvelles de quelques défunts*; plus loin, on peut lire (1) « J. G. Scheppler, père de la conductrice Louise Scheppler fut trouvé dans un joli poêle, ayant une troupe d'enfants avec soi, qui étaient tous pourvus de livres comme de petits alphabets. On voulut lui parler mais il s'excusa, montrant ses enfants et disant : Voici de l'ouvrage pour moi, il faut que je les instruise ». Oberlin avait probalement répondu lui-même aux interrogations qu'il adressait en 1786, à une dame dont il ne nous donne pas le nom : dans ce questionnaire,

(1) Page 8. Cette note est datée de janvier 1802. (Mss. Andreæ-Witz.)

il lui demande de plus amples explications sur l'état d'une fille de sa connaissance qui, paraît-il, est inspirée, il semble douter de la valeur de tous les racontars faits à ce propos, il s'agit d'un esprit malfaisant, peut-être originaire du Ban de la Roche, qui aurait un pouvoir illimité sur cette fille et qui, au moyen d'elle, ferait des révélations aux vivants, aussi le mystique incorrigible s'empresse-t-il d'essayer par cette voie d'obtenir quelques renseignements qu'il voudrait tenir. Il lui demandera par exemple si sa femme parle quelquefois de lui, si elle l'aime encore, si c'est bien sa fille qui lui est apparue une fois en songe et qu'il a cru reconnaître, il voudra savoir quelles places occupent au ciel sa femme, son père, son neveu, ses enfants, Didiers Neuvillers l'assassiné, Médard Robin l'assassin; enfin tout ce qui a trait aux esprits, l'intéresse au plus haut point. « Les esprits sont-ils occupés? Ont-ils des professions, des arts et métiers comme sur terre? Vivent-ils dans des villes ou villages comme ici? » Nous avons vu qu'il avait réussi à se documenter; il ne fait aucune différence entre les morts et les vivants; les premiers subissent seulement plus de souffrances que les seconds, car ils ont à payer leur fautes d'autrefois. Le Dieu d'Oberlin n'est pas seulement la Providence qui répand partout des bienfaits sans compter, il est aussi la puissance vengeresse qui, dure à pardonner, assouvit sa soif rancunière. Peut-être n'a-t-il pas admis entièrement l'hypothèse vraiment immorale de l'éternité des peines; Stœber lui prête du moins cette intention, mais il est si peu ferme dans cette conviction, qu'il arrive à se contredire. Il nous dit en effet au début de son ouvrage (1) : « Le dogme des peines éternelles n'a jamais

(1) Page 48.

pu être accueilli par l'âme aimante d'Oberlin; toutes les fois, qu'en sa présence, on mit cette proposition en avant, il la repoussa énergiquement en disant : .si Dieu pouvait damner éternellement une de ses créatures, il cesserait d'être Dieu, il deviendrait diable. » Mais plus loin (1) Stœber reproduit une anecdote dont Oberlin lui-même serait l'auteur, et où celui-ci raconte toutes les difficultés qu'il eut à détruire le mauvais effet produit par les paroles tendancieuses, prononcées un dimanche soir à l'auberge par un de ses paroissiens du nom de Nicolas. Cet homme s'était attaqué violemment aux idées émises par le pasteur dans son sermon de la matinée ; il s'était élevé avec une chaude éloquence contre cette théorie, qui consiste à faire du Dieu de justice un Dieu de vengeance. Quel est le père, avait-il dit, qui serait assez cruel pour repousser à jamais l'enfant prodigue, qui a encouru sa malédiction? Dieu qui, pour les croyants, est notre père à tous est incapable d'une telle sauvagerie, ou bien il n'existe que dans l'imagination des imbéciles. Oberlin se promit de ne plus prêcher sur l'éternité des peines, mais il eut maintes fois l'occasion dans la suite, de se servir de cet épouvantail qui fait impression sur le vulgaire, incapable de se faire à soi-même sa religion. Il est d'ailleurs persuadé de l'efficacité de ce moyen pédagogique, et nous verrons qu'il en fait la base de son système d'éducation; il n'a jamais cherché à éveiller, chez ses administrés pas plus que chez ses élèves, le sentiment de la dignité personnelle en leur offrant comme idéal supérieur le bien en soi, en leur enseignant une morale, sans obligation ni sanction. C'est certainement là

(1) Pages 127 et 199

le reproche le plus grave qu'on puisse lui faire. C'est pourquoi il nous est difficile d'accepter sans réserves, la version pourtant bien tentante de Stœber, puisque, si elle était exacte, elle ferait honneur à la largeur d'idées d'Oberlin, mais si nous parcourons ses manuscrits, nous y trouvons à différentes reprises de longues et terrifiantes descriptions de l'enfer. Il s'étend sur ce sujet comme à plaisir, il dresse des cartes des demeures des trépassés (1) dont le texte est en français et en allemand, et dont les différentes parties sont marquées de couleurs diverses. Il y a sept de ces parties : le Gouffre de feu ou Vallée de Hinnom, ou encore la Géhenne, « ici seront jetés, après le dernier jugement, tous ceux dont les noms n'auront pas été trouvés écrits au livre de vie, ou tous les incorrigibles » ; les Enfers ou Vallée de Cédron, « un vallon sombre au-dessous du Tem-

(1) Il reste encore des centaines d'exemplaires de ces cartes (Mss. Andreæ-Witz). A ce sujet, Octavie de Berckheim (*op. cit.*, tome I, pages 122 et 123) nous donne une description intéressante de l'intérieur d'Oberlin. « Nous avons aussi remarqué des dessins sous verre, figures triangulaires, spirales, les couleurs de l'arc-en-ciel, etc., le tout avec des inscriptions qui étaient de vrais problèmes pour nous. Ce sont des représentation de l'Apocalypse, des idées mystiques de Swedenborg et de Lavater : les différents départements du ciel, une classification de nos demeures marquant les occupations qui y seront les nôtres et les degrés par lesquels nous passerons après cette vie, pour être complètement purifiés et arriver à la perfection. La demeure des véritables chrétiens porte la dénomination de la Nouvelle Jérusalem, elle est composée de douze palais en pierres précieuses, de différentes couleurs, et à chacun de ces palais se rapporte le nom d'un des douze apôtres. Celui de saint Jean est en pierres blanches (calcédoine), je m'en souviens nettement, car ce serait vers sa demeure que je tournerais de préférence mes pas. Il y a un admirable travail d'imagination dans ces suppositions qu'on ne peut prendre qu'au figuré, mais le Cèdre (Oberlin) les prend au positif, y croit et en parle avec un saint enthousiasme. C'est pourquoi je me garderai de l'en estimer moins. Le soleil est-il moins beau, ses rayons sont-ils moins bienfaisants, parce qu'il a des taches? » Oberlin porte le mysticisme jusque dans les prénoms qu'il donne aux enfants, qui sont parfois très caractérisques et qui consistent en général en substantifs désignant des qualités morales ; il en avait d'ailleurs dressé un almanach que reproduit Stœber.

ple », « demeure des gens mauvaises, qui ont vécu et sont sont morts en haine, injustice, avarice, impureté, orgueil ou autres vices ». La Mort ou les Parvis « demeure des gens tout naturelles, qui n'avaient de goût et de plaisir qu'aux choses terrestres, et n'ont point fait d'efforts, ni pour combattre la sensualité et le péché, ni pour être régénérés, quoiqu'au reste elles aient été craignant Dieu »; la Mer d'airain, « demeure de ceux en qui la régénération et le combat contre le péché a commencé, depuis le plus bas degré jusque vers la parfaite victoire, régénérés imparfaits »; le Paradis ou lieu saint, « demeure de ceux qui sont nets de cœur ou qui sont parvenus à la parfaite mortification de leurs convoitises et sensualités »; la montagne de Sion ou royaume de Dieu, « demeure de ceux qui sont parvenus à la mesure de la parfaite stature spirituelle de Jésus-Christ, des premiers-nés, des saints consommés »; la Nouvelle Jérusalem « demeure de la Majesté divine, ne paraîtra qu'à la fin de toutes les scènes du monde ». Les hommes sont donc classés, après leur mort, d'après la façon dont ils ont vécu et envoyés dans l'une ou l'autre des demeures énumérées plus haut ; mais ceux qui sont jetés dans les Enfers, dans la Mort ou dans la Mer, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas « nets de cœur », ont à souffrir des tourments de toutes sortes. Quoiqu'en dise Stœber, il ne nous est pas possible d'admettre qu'Oberlin n'ajoutât pas foi presque complète au dogme des peines éternelles. A une copie d'un passage sur les Enfers, tiré de l'*Abrégé des ouvrages de Swedenborg*, il annexe la note suivante (1): « Souvent j'ai lu et entendu que les douleurs qu'on peut

(1) 4 septembre 1800. (Mss. ANDREÆ-WITZ).

essuyer dans ce monde et dans ce corps terrestre, ne sont rien en comparaison de celles par où passent ceux qui n'ont pas travaillé à la mortification et au crucifiement de leur chair et de leurs désirs » et il nous raconte l'aventure d'un homme qui souffrait d'une maladie de langueur, ne cessait de se lamenter et de prier instamment le Seigneur de mettre fin à son supplice. Mais « il n'avait pas encore suffisamment combattu sa chair » ; or un jour, un ange vint le trouver et lui promit de le faire mourir aussitôt qu'il le désirerait, celui-ci s'empressa d'accepter cette proposition. « Il fut exaucé sur-le-champ et il mourut (le tout dans la vision). Il mourut et se trouva dans le monde enflammé. Il y souffrit d'une manière si effroyable par tout le corps, que chaque instant lui semblait un siècle ». Aussi, quand après une heure de séjour dans cet horrible endroit, l'ange lui demanda s'il persistait dans le désir qu'il avait d'abord formulé, n'hésita-t-il pas à revenir aux souffrances terrestres. Mais le Dieu qui nous juge, ne nous frappe qu'à bon escient et nous punit par là où nous avons péché. Oberlin nous donne quelques détails sur le sort réservé à ceux qui, d'une façon ou d'une autre, n'ont pas respecté la loi morale et, comme tous les mystiques, il a l'intuition immédiate et complète des choses ; ces détails nous sont donnés avec une précision, une exactitude irréprochables, et avec un réalisme si peu déguisé qu'il en est presque repoussant (1).

(1) Une feuille volante, écrite de la main d'Oberlin, et non datée, nous renseigne à ce sujet. Voici, comme exemple, les tourments infligés à ceux qui entretiennent des inimitiés éternelles et à ceux qui n'ont pas sacrifié une assez grande partie de leur fortune à des œuvres charitables. « Les irréconciliables sont enfermés avec leurs adversaires pendant des années sans pouvoir changer de place... Ceux qui ont aimé la pitié et fait beaucoup de bien aux pauvres,

Grâce à ces narrations horribles, il faisait impression sur ses vulgaires et naïfs paroissiens qui, reculant devant cet épouvantail terrifiant sans cesse dressé devant eux, faisaient en sorte de jamais mériter pareils supplices. Aussi est-ce seulement l'intérêt, et pas suffisamment la satisfaction personnelle du devoir accompli qui les fait agir, il entre, dans la discipline qu'ils s'imposent, pour une trop grande part, la peur du gendarme; ce n'est pas ainsi qu'on forme des hommes d'initiative et de vouloir. Oberlin allait à l'encontre du but qu'il s'était proposé en agissant de la sorte, mais il fait plus mal encore, il donne à ses compatriotes de véritables prédictions fatalistes qui, au lieu de les exciter à l'activité féconde, les inciteront seulement à prendre les événements comme ils viennent, à attendre passivement les effets de la justice divine. N'ira-t-il pas jusqu'à envoyer cette circulaire : « Waldersbach, ce 15 mai 1818. Je crois qu'il est de mon devoir de communiquer à mes chers paroissiens la chose suivante; le 18 de mars dernier entre 2 et 3 heures du matin, il me fut montré et dit que les temps et années que nous venons de passer, quelque tristes et angoissantes qu'elles eussent été, étaient encore bien belles, sereines et agréables et aimables en comparaison de celles vers lesquelles nous avançons. Choses semblables furent dites et montrées par figures et emblèmes à plusieurs autres personnes qui sont en souci pour l'avan-

mais pas assez à proportion de ce qu'ils auraient pu faire, ont après leur mort une maison et un grand jardin garni d'arbres fruitiers, mais les fruits tombent ordinairement avant leur maturité ou sont piqués des vers. » Ailleurs, dans un petit carnet où il inscrit quelques pensées au jour le jour, il prend la résolution « de donner à connaître aux buveurs et ivrognes, qu'après leur mort au lieu de vin, de bière et même au lieu d'eau, ils n'auront que l'urine de cheval à boire » etc., etc. (Mss. ANDREÆ-WITZ).

cement du règne de Dieu. » Quand lui-même n'a pas reçu d'avertissements de ce genre, c'est une des personnes de sa connaissance : « Il y a juste un an, écrit-il sur une feuille volante qu'il n'a pas datée, que notre honorée amie, Mme la baronne de Kr... (1) nous écrivit sous la date du 26 février et où elle nous dit : « Je prie les chers amis du Steinthal (2) de beaucoup prier. Il y a eu des ordres de l'Éternité qui disent de prier. Les temps approchent effectivement et nous aurons ici de grands renversements. » Il est certain que ces prédictions devaient avoir sur les Ban de la Rochois l'effet toujours désastreux et malheureusement persistant qu'ont sur l'imagination vive et candide des enfants les contes de nourrices, les histoires fantastiques de ces premières éducatrices, le plus souvent ignorantes des devoirs sacrés qu'elles devraient remplir. Il n'est pas besoin de revenir sur les conséquences fâcheuses de tels procédés, tous les pédagogues ont éloquemment prouvé qu'ils réussissaient à faire des timorés, incapables de prendre une détermination dans les circonstances importantes ou insignifiantes de leur vie.

Il semble bien jusqu'à présent qu'Oberlin ait fait de fort mauvaise pédagogie, mais il ne faut pas voir en lui seulement le contemplatif, c'est aussi et surtout même un homme d'action. Par mysticisme, on entend généralement l'état purement affectif qui nous porte à la contemplation, à la passivité la plus complète, à l'abdication totale de notre personnalité, en somme à l'inaction. Et si l'on distingue deux sortes de sentiments religieux, celui à forme indivi-

(1) Il s'agit certainement ici de la baronne de Krüdener (Mss Andreewitz).
(2) Nom allemand du Ban de la Roche.

duelle et celui à forme sociale, cette division paraît tout d'abord légitime, le mysticisme sera la maladie du sentiment religieux individuel et le fanatisme celle du sentiment religieux social (1). L'étude du caractère d'Oberlin et celle de son œuvre nous montrera que le mystique n'est pas foncièrement égoïste, c'est-à-dire, l'égoïsme étant le plus terrible adversaire de l'éducation, qu'il peut devenir éducateur sous condition de certaines circonstances favorables. Que cherche Oberlin ? Que désire-t-il ? Quel idéal se propose-t-il ? Où vont ses vœux les plus ardents, ses pensées de chaque jour ? Toute sa vie est dirigée vers un seul but ; il tourne tous ses regards vers un seul point fixe qui est Dieu : c'est dans cet être infini qu'il voudrait s'absorber, c'est à ses pieds qu'il déposerait avec plaisir son énergie, sa volonté. S'il supplie la mort de venir l'arracher aux maux d'ici-bas, c'est pour être transporté plus vite dans ce lieu de délices où l'action n'est pas possible parce qu'elle n'est plus nécessaire et en écoutant d'une oreille attentive les confidences de sa femme et des autres esprits, il a un avant-goût des jouissances qui, il y compte bien, couronneront sa vie de labeur. Mais sur cette terre même, il a déjà au moins une parcelle de ce bonheur auquel il aspire, il le trouve dans son amour pour Dieu. C'est Dieu qui le guide pas à pas, qui le dirige sans cesse et lui, confiant dans un soutien aussi plein de sollicitude, s'abandonne en lui, laisse au second plan sa personnalité, il agit sous l'impulsion de la volonté divine et non sous l'influence de sa volonté égoïste. Mais Dieu n'est pas seulement l'architecte incomparable qui a

(1) Cf. E. Murisier, *Les maladies du sentiment religieux*. Paris, F. Alcan, 1901, in-18, 174 pages.

construit de toutes pièces l'univers, le mécanicien habile qui ramène l'unité, l'harmonie dans cette complexité si grande, c'est le père de tous les hommes sans distinction de race ou de religion, c'est la providence qui les comble de biens, qui cherche à les rendre aussi heureux que faire se peut, la volonté divine n'est donc autre chose que la volonté collective. « ...Oh ! si nous étions tous semblables à notre cher Sauveur, quelle douce vie ne mènerions-nous pas ensemble ? C'est là ce que dit saint Paul que chacun ne doit pas seulement regarder sur le sien, mais plutôt sur ce qui est à autrui, c'est-à-dire nous ne devons pas tant chercher notre propre profit et intérêt que celui du public ; toutes les fois que nous pouvons rendre quelque service sensible et avancer le vrai bien général, nous devons nous oublier nous-mêmes et ne pas refuser de souffrir de la peine et même quelque dommage... (1) » Dieu est le lien qui unit toutes les âmes entre elles, par lui elles vibrent à l'unisson ; les efforts accomplis en vue de faire avancer son règne et de satisfaire aux exigences de l'intérêt collectif se confondent, c'est vers cet unique but que doivent être dirigés tous nos regards, que doivent tendre toutes nos aspirations. Nous devons agir non pas en tant qu'individu, mais en temps que membre d'une collectivité si nous voulons respecter la loi divine ; Oberlin en arrive donc à suivre la maxime érigée en règle par Kant et qui veut l'universalisation de l'action. Si les pessimistes aboutissent à la contemplation, au nirvana, c'est parce que vivre, c'est faire effort et que tout effort est pénible, la somme des douleurs qui nous sont ré-

(1) Allocution prononcée à un enterrement à Fouday le 27 mars 1766. (Mss. ANDREÆ-WITZ).

servées dépassant de beaucoup celle des plaisirs, ils en viennent à considérer l'abandon, la résignation, la passivité comme le suprême bonheur : mais Oberlin n'est pas un pessimiste et sans aller jusqu'aux exagérations des optimistes, il trouve que la vie vaut encore la peine d'être vécue, il suffit de bien vivre, c'est-à-dire de vaincre nos passions mauvaises au lieu de les endurer, condition indispensable d'une union complète avec Dieu ; le salut, pas plus que la liberté, ne se donne, il s'acquière, il se réalise, il s'achète au prix de nombreux efforts. Si donc Oberlin renonce à sa volonté propre, c'est simplement pour se mettre sous la direction de la volonté divine qui se confond avec la volonté collective ; son mysticisme lui inspire ses plus beaux principes altruistes, son amour de ses semblables, son ambition si légitime d'amener à Dieu, ou au bien général, son synonyme, tous ceux sur lesquels il pourra avoir une influence quelconque. Oberlin met au service de l'amour toutes ses forces ; la passion, dans tout ce qu'elle a de fort et d'exclusif peut seule, en donnant aux tourments de chaque jour une diversion nécessaire, nous assigner un idéal invariable, nous inspirer une direction fixe, une tendance fondamentale : comme tous les grands mystiques, comme Luther, Calvin, Spener, Francke, Lavater, Jung-Stilling, comme Tolstoï des nos jours, comme Jésus lui-même, Oberlin a la passion de l'action universalisée, c'est-à-dire le désir d'obéir à la loi divine, de réaliser soi-même et de faire réaliser par les autres ce que nous reconnaissons pour être le bien. C'est ainsi que le mysticisme d'Oberlin devait faire de lui un véritable éducateur.

Remarquons d'ailleurs que sa religion ne va pas sans une certaine teinte de rationalisme ; pas plus que les piétistes

eux-mêmes il ne devait échapper au souffle voltairien (1). Son esprit large ne s'arrête pas aux différentes mesquineries de la religion ; les rites, les dogmes, les cérémonies extérieures n'ont à ses yeux aucune valeur. « Je ne désapprouve pas les cérémonies, écrit-il le 20 mars 1805 à l'un de ses voisins, le curé de Neuvillers, je connais leur belle signification, mais la confiance que vous y avez et le cas important que vous en faites vous est dangereux et ne vous conduira pas là où vous voulez aller... (2) » Nous retrouvons les mêmes idées exprimées avec plus de netteté et de sincérité encore dans la profession de foi politique et religieuse qu'envoie le 23 Frimaire de l'an II de la République aux administrateurs du Directoire du district de Barr, J. F. Oberlin, citoyen de Waldersbach. « J'approuve souverainement qu'on abolit les cérémonies et qu'on bannît tout dogme de religion qui est stérile, infructueux et qui ne sert qu'à exciter des querelles. Je me retranchai toujours dans mes instructions à ce qui sert à rendre mes frères éclairés, braves, diligents, bons patriotes, bons pères, bons soldats, républicains zélés, fidèles et recommandables en chaque situation. Le rabbat et le manteau que je portais ci-devant, je les ai déposés en pleine assemblée, il y a déjà quelque

(1) Dès le début en effet, le piétisme avait déjà de réelles affinités avec le rationalisme. « Les piétistes de la génération de Spener, en niant l'utilité des discussions théologiques, en faisant du sentiment la règle des actes moraux, et en remplaçant le christianisme formaliste des orthodoxes par le christianisme interne, avait en quelque sorte déblayé l'esprit du fatras scolastique, blessé à mort l'autorité et la tradition et reconnu implicitement la toute-puissance de la raison. Car il n'y a pas de différence entre la raison et le sentiment mais seulement différence de forme : la raison, c'est le sentiment sous la forme intellectuelle, comme le sentiment, c'est la raison sous la forme sensible ». (*L'Etat et les Eglises en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier, 1713-1740*. Thèse. G. Pariset, Paris 1896, p. 626.)

(2) Mss. Leenhardt.

temps ; j'avais toujours de la répugnance à porter ces vaines distinctions (1) ». Il y a certainement là quelque peu d'opportunisme et Oberlin devait en dire plus long qu'il ne pensait, mais il en pensait au moins une partie, car il était incapable d'une hypocrisie où il entre autant de lâcheté que d'habileté ; cet homme dont la franchise allait parfois jusqu'à la brutalité n'eût pas osé mentir aussi effrontément à sa conscience. Et quand il reproche au même curé de Neuvillers de faire trop bonne chère, de boire d'une façon trop immodérée et de trop bien dormir, quand il lui reproche de ne pas assez s'occuper du salut des âmes qui lui sont confiées, d'exiger seulement de ses paroissiens une dévotion extérieure, il agit en honnête homme qui a le courage de ne céler ni sa pensée, ni son indignation. Sa conduite dans les moments difficiles de la Révolution est remarquable de prudence, loin de jeter le manche après la cognée et de se laisser aller à un désespoir démesuré, il attend avec une sérénité résignée des jours meilleurs. Dans une des séances du club politique qu'il avait fondé à l'église et où se continuaient, presque sans avoir changé de forme, mais sous un autre nom, les exercices du culte (2), il fit à une de ses concitoyennes qui lui demandait son opinion sur l'abolition de la religion, la réponse suivante ; « On s'attendait un peu à l'entendre la déplorer ; mais il fait trop digne usage des dons qu'il a reçus pour ne point voir les choses en leur véritable jour. Il nous dit que ceux qui n'avaient point auparavant senti le besoin des secours spirituels qu'elle nous offre, n'en sentaient pas davantage le besoin à présent, et,

(1) Stoeber, *op. cit.*, page 259.
(2) Nous aurons l'occasion de reparler plus loin (Livre II, Chapitre v) de l'enseignement civique donné par Oberlin dans ce club.

par conséquent, n'avaient rien perdu ; que ceux, au contraire, qui avaient eu des besoins religieux, trouveraient l'aliment nécessaire dans leur for intérieur. Tout ce qui arrive de nos jours, ajouta-t-il, doit être comparé à un samedi : on nettoie tout pour que tout soit propre le dimanche. On met tous les meubles hors de l'appartement, l'on renverse tout sens dessus dessous pour ôter la poussière. On époussette, on bat, on brosse, le désordre est épouvantable ; on se trouve dans un nuage de poussière qui empêche d'y voir, de respirer dans tout ce tumulte, il y a des des pieds et des bras disloqués, il y a quelques meubles cassés, mais on raccommode tout cela sur de nouveaux frais et on les consolide mieux qu'ils n'étaient en premier lieu. En attendant, le salon se trouve récuré, les meubles y sont replacés les uns après les autres ; l'ordre et la propreté succèdent au désordre et ce sont les fruits de ce terrible bouleversement. Le dimanche arrive, tout est beau et reluisant. Le maître, qui s'était absenté le samedi, rentre. Et je crois qu'il a pensé sans le dire qu'il s'y trouvait mieux que le vendredi (1) ». On ne saurait mieux exprimer sa foi dans la force de la religion ; Oberlin avait en effet l'intuition qu'il était impossible à cette religion de sombrer tout d'un coup, bien mieux il voyait dans cet effondrement momentané une occasion pour le chrétien de se ressaisir, de rentrer en soi-même pour savoir au besoin se faire sa propre religion en ayant recours aux moyens personnels que lui fournissait sa raison. « D'où vient donc que tant de vrais et bons républicains haïssent si fortement le christianisme et le voudraient détruire absolument ? Je réponds : Il ne faut pas s'en étonner.

(1) Journal d'Octavie de Berckheim, *op. cit.*. pages 113 et 114.

Ils ne peuvent juger du christianisme que par l'idée qu'ils en ont... or les prêtres, par leur fatras de vaines cérémonies et de pratiques inutiles et par des dogmes déraisonnables et en partie inhumains, rendaient le christianisme méprisable à tout homme sensé ou honnête... (1) » D'ailleurs pour lui la religion n'est pas une caste, si bien que dans sa pensée les différences confessionnelles n'existent pas : tout homme est bon et juste qui croit en Dieu et se recommande à lui par la prière. Les excellentes relations qu'il conserve avec les curés ses voisins et qu'il aura pendant toute sa vie avec l'abbé Grégoire en particulier, en sont la preuve : lui-même ne s'appelle pas ministre du culte protestant, mais ministre catholique évangélique: « Nos œuvres et nos dogmes, dit-il (2), sont ceux de la vraie religion catholique, c'est-à-dire chrétienne. » Il va plus loin et répond à un de ses visiteurs, membre de l'église romaine, « vous savez que nous ne sommes pas luthériens et que nous croyons en Jésus-Christ, non en Luther ; nous portons et nous souffrons le titre de luthériens comme une injure qu'on nous donne ; nous ne protestons pas contre la religion catholique (3) ». Jésus-Christ est en effet l'homme-dieu, le type sur lequel il s'efforce de se modeler ; c'est selon lui, le philosophe qui a trouvé le dernier mot de la sagesse, mais il n'est pas le seul à avoir donné l'exemple d'une vie désintéressée. Oberlin sait rendre justice à tous ceux qui ont lutté pour la justice et la vérité ; Socrate est à son avis un des plus grands représentants de l'humanité éclairée et affranchie de tous

(1) Discours prononcé le 7 août 1794. Cf. *L'Eglise libre* n° 8 du 2 mai 1873, pages 137 et 138.
(2) Stoeber, *op. cit.*, page 541.
(3) Stoeber, *op. cit.*, page 540.

les préjugés. « C'est un prédicateur excellent et un modèle de vertu et son séjour est parmi les bienheureux (1) ». Il lit avec intérêt les ouvrages des rationalistes qui faisaient la terreur de ses collègues et il a certainement pour eux moins d'aversion que n'en montre son biographe Stœber; il estime Voltaire en tant que protecteur des affligés et caractérise son œuvre de cette façon à la fois originale et juste : « Il a écrasé la superstition et le fanatisme par l'incrédulité » (1); Oberlin, lui, tâchait de combattre les mêmes défauts par la foi. N'était-ce pas un véritable disciple des piétistes? Toutes leurs idées, il les prend pour son propre compte, tous leurs sentiments, il les épouse, il est bien leur élève quand il considère la religion comme une affaire de conscience, non de manifestation, comme eux, il a le mot d'ordre *amour* et toute son ambition sera d'aimer ses concitoyens et de leur prouver journellement son affection.

C'est bien là le fond du caractère d'Oberlin, assez difficile à définir exactement et complètement à cause de sa complexité. Cet homme austère, économe jusqu'à la ladrerie parce que « tous nos biens sont à Dieu et qu'ils appartiennent à tous », avait certainement une nature peu commune quoique passablement flottante. Fréquemment gêné par la religion qui mettait un frein à son imagination trop vive et l'empêchait d'accepter toutes les grandes et nobles idées qui exerçaient un puissant attrait sur son âme aimante, il a souvent reculé avec la crainte de s'être engagé trop avant. Il a fait, nous sommes obligés de les lui reconnaître, des efforts louables pour s'émanciper, pour se dégager des conceptions surannées, pour se débarrasse

(1) Mss. Leenhardt.

du joug des dogmes et de la tradition ; mais ses tentatives ont été souvent peu fructueuses et on retrouve chez lui l'indécision que nous signalait Mme d'Oberkirch comme étant le caractère du temps et du pays ; ses bonnes intentions restent parfois sans résultat, en lui se heurtent plusieurs aspirations différentes et il ne sait pas faire la part de chacune. Mais il ne laisse pas voir cette indécision à son entourage ; s'il est torturé au dedans de lui-même ses paroissiens ne s'en aperçoivent pas : sa foi se disperse, elle manque peut-être d'unité, mais c'est la foi. Soyons donc aussi indulgent pour lui que l'est Octavie de Berckheim qui avec une pénétration remarquable a su distinguer, à côté des faiblesses du caractère d'Oberlin, ce qui en faisait la force véritable. « Si son imagination l'égare, on doit estimer que cet égarement n'est que l'organe par lequel se manifestent les vertus les plus sublimes, sa conviction en la Providence. Sa conviction d'une assistance particulière qui s'obtient par la force de la prière. Ces avertissements religieux qui vivifient sa connaissance et son attachement au devoir. Sa constante et énergique impulsion que tout cela lui donne pour son perfectionnement et la pratique du bien sont autant de prééminences qui élèvent le Cèdre (1) au-dessus de tous les autres arbres. Il lui faut une élévation, des rochers pour le garantir et une source vivifiante pour l'arroser : alors il étend ses branches et sa cime monte dans les cieux ! A son pied le voyageur trouve un abri assuré et bienfaisant ; s'il est malheureux la source et l'ombrage s'appliquent

(1) C'est le surnom qu'Octavie de Berckheim et le cercle de ses amis avaient trouvé comme convenant le mieux à Oberlin. On remarquera avec quel talent consommé cette jeune fille développe sa comparaison.

d'autant plus à le restaurer. Une volonté extraordinaire donne au cèdre le pouvoir et les moyens de partager avec les nécessiteux jusqu'au suc nourricier qui lui donne la vie. Et par une grâce divine sa provision ne s'épuise pas, chaque jour il y en a une nouvelle portion pour les infortunés qui viennent à lui (1). » Cette volonté, alliée à l'amour a permis à Oberlin d'être un éducateur ; c'est ainsi qu'il put avoir sur ses concitoyens une influence profonde parce qu'il eut sur eux de l'*autorité*. C'est une volonté forte aux croyances solides malgré tout, or les croyants ne sont-ils pas les plus suivis ? « Toute volonté forte tend à créer une volonté de même direction chez les autres individus... la puissance de contagion d'une croyance, et conséquemment d'une volonté forte, est en raison directe de sa force de tension, et pour ainsi dire de sa première réalisation intérieure. Plus on croit et agit soi-même, plus on agit sur autrui et plus on fait croire. La volition énergique se transforme aussitôt en une sorte de commandement : l'autorité est le rayonnement de l'action (2). » Ainsi s'explique l'enthousiasme avec lequel les Ban de la Rochois suivaient leur pasteur partout où il leur montrait la voie ; la chaleur de ses discours, la conviction et l'énergie dont il faisait preuve dans les circonstances les plus difficiles gagnaient les plus obstinés de ses paroissiens. Il est éducateur au sens le plus large, le plus complet du mot, il croit et fait croire, il aime et fait aimer et c'est ce qui donne à sa vie, à son œuvre et à son caractère une profonde unité, mystique, piétiste, rationaliste, il est par-dessus tout *éducateur*.

(1) *Op. cit.*, pages 112 et 113.
(2) M. Guyau, *Education et Hérédité*, Paris, Alcan, 1889, page 11.

CHAPITRE III

LA PÉDAGOGIE D'OBERLIN

La pédagogie piétiste. — Ses tendances fondamentales : ses rapports avec la pédagogie janséniste. — Le philanthropinisme. — Conclusion.

La pédagogie d'Oberlin : Amour et Volonté. — Culture de ses dispositions : Comment Oberlin devint éducateur. — Sa conception de l'éducateur et de l'éducation. — Ses idées générales sur l'instruction. — Oberlin et les pédagogues. — Conclusion.

Le piétisme, en ramenant le christianisme à ses sources vives, a pu donner à ses adeptes un état d'âme bizarre et les inviter à la contemplation passive, à l'anéantissement de soi-même : c'est la conséquence très naturelle de son mysticisme ; mais, empreint de rationalisme et donnant à l'amour une place prépondérante parmi les devoirs chrétiens, il ne pouvait pas perdre de vue les applications pratiques. L'amour appelle l'*action ;* les piétistes agiront sur les hommes leurs frères, en leur donnant une éducation et une instruction capables de les faire sortir de leur infériorité matérielle, intellectuelle et morale.

Les protestants sont partagés en Allemagne en deux camps : les orthodoxes d'un côté et les piétistes de l'autre. Des orthodoxes il y a peu d'efforts à attendre en faveur de

l'éducation de la jeunesse : l'amour immodéré des disputes oiseuses étouffe en eux le bon sens et les rend étrangers à la vie réelle ; si l'intention de s'occuper d'instruction leur était venu à l'esprit, ils se seraient probablement contentés de verser « comme en un entonnoir » dans les cerveaux de leurs élèves les connaissances si peu utiles qui obscurcissaient les leurs. Mais comme les orthodoxes, les piétistes semblent planer trop haut ; leur but est, nous l'avons vu, de se mettre en communication directe avec l'Etre suprême et par là ils ne tardent pas à aboutir au mysticisme, à la contemplation. Une élite seulement pourra les suivre dans leur milieu factice, artificiel ; ils proscrivent les plaisirs terrestres et résument le beau, le vrai et le bien dans une piété excessive. Il n'y a pas là, semble-t-il, de place pour l'éducation qui ne doit être en réalité que le moyen de faire faire aux enfants l'apprentissage de la vie pratique. Heureusement, ils ne sont pas allés jusqu'au bout de leur système et ne sont pas tombés dans le défaut des orthodoxes : la piété qu'ils recommandent n'est qu'une forme incomplète, il est vrai, mais réelle de la morale puisque défiants du dogme, ils veulent donner à l'homme le pouvoir de juger par lui-même, d'agir individuellement pour contribuer au bonheur de la collectivité. Ils se désintéressent de tout ce qui est production de l'esprit humain et en particulier des lettres et des arts, or ce mépris implique celui des biens terrestres. Prêcher cet anéantissement de soi-même et en même temps faire de l'éducation, instruire la jeunesse dans toutes les branches utiles sans se contenter seulement de la catéchiser, nous paraît illogique. Il y a là une inconséquence qui nous frappe : ce n'est cependant pas la première fois que nous avons pareil

fait à constater. Le piétisme est, à peu de chose près, dans l'histoire du protestantisme ce que le jansénisme est dans l'histoire du catholicisme ; ces deux sectes sont au point de vue religieux très voisines l'une de l'autre, toutes deux ont le même but : elles proclament la nécessité de la seule foi intérieure ; or chez les jansénistes mépris semblable pour la science et œuvre pédagogique plus grande encore. « Chose remarquable, les jansénistes, à l'origine, avaient témoigné peu de sympathie aux études, aux lettres comme aux sciences. Dans le livre de l'*Augustinus*, qui fut comme le code de la Société, Jansénius allait jusqu'à flétrir, non seulement les plaisirs des sens, mais les plaisirs de l'intelligence, la curiosité de l'esprit, la recherche du beau, le goût et l'art. Et cependant les disciples de Jansénius ont organisé dans leurs écoles ou combiné dans leurs écrits un système d'instruction supérieur à celui des jésuites et souvent conforme aux meilleures tendances de l'esprit moderne (1). » Il y a chez les piétistes comme chez les jansénistes un peu de stoïcisme, la haute conception qu'ils ont de la morale les rend intransigeants ; également ennemis du mensonge et des fausses apparences, s'ils dédaignent les arts, s'ils considèrent les lettres comme un passe-temps pernicieux, c'est parce que ce sont trop souvent des peintures très inexactes de la vie réelle ; ce qu'ils y réprouvent, c'est moins la hardiesse de la fiction que l'infidélité de la copie ; leur ambition est de suivre pas à pas la nature. Mais pour donner à l'homme une éducation convenable, il faut agir avec discernement et en connaissance de cause, il faut savoir quels sont ses

(1) G. Compayré, *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le* XVIe *siècle*, tome I, page 249, Paris, 1879.

bons et ses mauvais penchants de manière à pouvoir les discipliner. Or pour les jansénistes comme pour les piétistes, l'homme n'est pas bon, il n'est même pas indifférent, il est mauvais ; mais tandis que les jansénistes en font un esclave, les piétistes en font un individu libre ; certainement à leurs yeux l'homme est encore un être bien infime en face de son Dieu ; il ne serait rien sans l'appui constant du Tout-Puissant, sans sa sollicitude à le guider. Dieu est la source d'énergie où il puise ; mais encore faut-il à l'homme un effort d'intelligence pour arriver à prendre conscience de ses devoirs envers lui et un effort de volonté libre pour les accomplir. Plus de pratiques routinières, plus de cérémonies grotesques qui n'exigeant aucune peine ne laissent pas de place au mérite : l'homme n'est pas un simple rouage, c'est une puissance individuelle qui a la faculté de s'unir aux autres ; il est à la fois sujet et maître, sujet du Dieu son créateur et son guide, mais maître de lui-même car seul il est responsable de ses actes et seul capable par la prière et la pénitence intérieures de devenir toujours meilleur, toujours plus grand.

Grâce à cette conception presque large de la liberté humaine, les piétistes découvraient le vrai principe de l'éducation morale de l'individu et lui fixaient son vrai but. Ils firent mieux encore, l'individu ne les intéresse qu'en tant que membre d'une collectivité, leur sollicitude s'étend à tous : ce n'est pas une minorité qu'ils veulent instruire, c'est le peuple tout entier et à ce point de vue ils sont supérieurs aux jansénistes. Ceux-ci trouvent la raison de leur activité pédagogique dans leur intelligence, les piétistes la trouvent dans leur cœur. Les jansénistes sont de fins lettrés et des humanistes distingués, ils regardent

avec un mélange de pitié et d'horreur les œuvres artificielles, celles qui ne sont pas propres à éveiller de bons sentiments, mais ils se complaisent à la lecture des auteurs anciens dont ils ne jouissent cependant pas en dilettantes, l'admiration qu'ils professent à leur égard, ils ne la gardent pas pour eux seuls, ils cherchent à la faire partager à leurs élèves. Les piétistes au contraire se confinent dans les questions religieuses ; leur goût ne les porte pas naturellement aux études littéraires et pourtant ils ne reconnaissent pas moins l'utilité du développement intellectuel pour tous. Ils sont guidés par un autre sentiment beaucoup plus grand et surtout beaucoup plus fécond : l'*amour*. Spener, nous l'avons vu, prêchait l'amour pour tous les hommes sans distinction de parti ni de race ; ses disciples ont suivi ses enseignements en les élargissant, ils ont compris que pour aimer le peuple, il ne suffit pas de s'apitoyer sur ses misères, de lui venir en aide en satisfaisant certains de ses besoins physiques, mais qu'il faut lui donner le moyen de sortir de son engourdissement et de sa déchéance par l'éducation et l'instruction. Cette preuve d'amour était en même temps d'une grande habileté psychologique. C'est par amour du prochain que les Francke, les Semler, les Flattich, les Wichern, les Oberlin fondent des écoles, que les piétistes créent de tous côtés des associations et cherchent à fortifier le sentiment de la *solidarité*. Les jansénistes se sont fait instituteurs de la jeunesse par humanisme et non par jansénisme, les piétistes au contraire se sentent attirés vers cette carrière par une véritable vocation, conséquence nécessaire de leurs idées et de leurs sentiments piétistes.

Ils sont pédagogues par intuition, c'est-à-dire par

amour, ils luttent au moins autant qu'ils pensent ; ils ont la sûreté d'instinct de la mère qui, sans avoir cherché sa science ailleurs que dans son cœur, sait discerner avec un tact, une habileté difficiles à surpasser quels enseignements conviennent le mieux à son enfant et quelle est la façon la plus sûre de les lui donner. Elle fait rarement fausse route parce que, sans s'en rendre compte, elle fait de bonne psychologie. Cet enseignement intuitif, elle ne l'applique qu'à un seul ou à un petit nombre d'enfants, les piétistes l'appliqueront à la masse : eux aussi ils obéiront avant tout aux suggestions généreuses de leur cœur, aux sublimes conseils de leur conscience, mais dans leur simplicité, exempte de présomption, dans leur défiance continuelle de leur propre science, de leurs seules facultés, ils mettront à profit les recommandations des pédagogues qu'ils croient plus compétents en la matière.

La plupart des disciples de Spener s'occupèrent d'éducation. C'est Francke qui suscita le mouvement pédagogique en fondant les écoles de Halle, nées sous la seule impulsion de la foi et de l'amour, et destinées surtout à former de bons ouvriers, d'honnêtes artisans. On y donnait en effet un enseignement professionnel en même temps qu'une instruction primaire, c'est le berceau des *Realschulen* (1), des écoles réales dont le nombre ira toujours croissant en Allemagne ; la réaction contre l'orthodoxie était donc transportée dans le domaine pédagogique ; les piétistes qu'on aurait pu croire trop épris d'un idéal inaccessible, ne dédaignent pas la réalité la moins poétique et la plus terre

(1) Cf. à ce sujet, Dr H. Heppe, *Geschichte des deutschen Volksschulswesens.* — Gotha, Verlag von Friedrich Andreas Perthes, 1858. 4 vol. (1er tome, page 41 et sq.)

à terre. Un des derniers élèves de Francke, Hecker (1) répandra les théories de son maître et sera le plus actif promoteur de la Realschule.

L'œuvre ne périt pas, sur tous les points de l'Allemagne les pasteurs piétistes se mettent à remplir les fonctions d'instituteurs qu'ils considèrent comme le complément indispensable de leurs devoirs ecclésiastiques. C'est Flattich (2) qui, partout où il va, à Hohenasperg, à Metterzimmern, à Münchingen (Würtemberg) réussit à transformer presque complètement l'esprit des populations qui lui sont confiées. C'est Zeller (3) qui, après avoir réorganisé comme inspecteur de l'enseignement les écoles de l'Argovie, dirige un orphelinat à Beuggen près de Bâle et obtient des résultats si inattendus que Pestalozzi, qui va lui rendre visite en 1826, ne lui ménage pas les éloges les plus flatteurs. C'est Wichern (4) qui se voue toute sa vie à l'évangélisation des pauvres et des humbles et qui fonde à Horn près de Hambourg une maison pour les enfants abandonnés ; cette institution qu'il appelle « das Rauhe Haus » est une vaste colonie composée de plusieurs familles qui remplacent auprès de ces petits déshérités celle qu'ils n'ont plus ou n'ont jamais eue ; ce système familial, assez voisin de ce qui se fait en Angleterre, sera étudié et transporté en France par M. de Metz, le fondateur de Mettray.

Ces nombreux établissements dont l'influence pédagogique et sociale fut certainement immense resteront l'éternelle et peut-être aussi l'unique gloire des hommes admirables qui avaient provoqué le mouvement qui leur donna

(1) Né en 1707, mort en 1768.
(2) Né en 1713, mort en 1797.
(3) Né en 1779, mort en 1860.
(4) Né en 1808, mort en 1881.

naissance. Mais à côté du piétisme se fonde une nouvelle école qui poursuit le même but avec plus d'acharnement encore : c'est le philanthropinisme. Le nom que se donnaient les nouveaux pédagogues l'indique suffisamment, c'est à coup sûr l'amour qui les guide ; mais le promoteur du mouvement, Basedow, avait trop peu d'originalité et de suite dans les idées pour faire réussir son entreprise où la cupidité fait place au désintéressement qui animait les prédécesseurs. Il recommande bien encore l'enseignement pratique et son manuel élémentaire (Elementarwerk), pour lequel, comme nous le verrons plus loin, Oberlin a eu une admiration certainement excessive mais qui se comprend fort bien par le bruit qu'il fit à l'époque, contient plusieurs observations judicieuses, mais pour son auteur, l'enseignement est encore trop aristocratique, il s'adresse à une élite et non à la masse. L'un de ses successeurs seulement, Rochow, rendra au philanthropinum son véritable sens et en fera un établissement ouvert à tous les enfants sans distinction de fortune ou de naissance. Les piétistes, en proscrivant l'habitude donnée par les orthodoxes et qui consistait à ne considérer que les formes extérieures de la religion, avaient retenu des conseils de Spener les deux recommandations importantes qui devaient faire d'eux des philosophes pratiques, des sages. Reconnaissant l'illégitimité de toute foi qui n'a pas ses racines dans le cœur, ils avaient rêvé d'être simplement des individus capables de vouloir leur salut et de le gagner par une conversion individuelle sans avoir recours à des artifices trop faciles. Par là ils avaient entraîné leurs disciples au mysticisme le plus vague. Mais ils proclamaient en même temps la toute-puissance de l'amour et animés d'une affection sincère pour

leurs semblables, ils avaient cherché à secourir les humbles et les misérables. Compatissants à la vue de l'infortune, ils avaient conçu le projet généreux de tendre la main aux petits déshérités, aux orphelins et créé des établissements où ils devaient être hospitalisés et instruits. Mais quel enseignement convenait à ces enfants nés de familles toujours très pauvres ? Il ne fallait pas songer à en faire des savants, des intellectuels que les connaissances superflues auraient gênés plus tard ; on leur aurait ainsi rendu un très mauvais service, on aurait préparé des déclassés incapables de se servir de leur instruction, des dévoyés dont les aspirations auraient été trop au-dessus de leurs moyens. L'amour leur fit trouver la méthode comme il leur avait indiqué les bienfaits qu'ils pouvaient utilement répandre autour d'eux. Poursuivant avant tout un but pratique et voulant faire de leurs élèves de simples ouvriers ou de simples paysans, ils virent les modifications à apporter au système d'instruction préconisé jusqu'alors et rejetèrent comme autant d'inutilités les matières de luxe pour ne viser qu'au confortable. Donnant la base d'instruction nécessaire à tout individu, quelles que soient sa condition et ses futures fonctions; ils ajoutèrent aux notions élémentaires de toutes les sciences, les connaissances spéciales utiles à l'homme de métier et créèrent des écoles réales où l'enseignement professionnel tient une large place. Comme leur religion leur demandait assez de force de volonté pour mettre leur vie journalière en conformité avec leurs croyances, ils firent passer ces habitudes dans le domaine pratique, et ne se contentant pas d'élaborer des programmes, ils trouvèrent le courage de les mettre à l'essai. Leur œuvre, bien que répondant à de réels besoins devait être

encore longue à se répandre et trop rares sont les éducateurs qui ont eu assez d'énergie et d'amour pour tenter l'épreuve : Oberlin est un de ceux-là.

Comme eux c'est un artisan plutôt qu'un théoricien de la pédagogie, c'est à peine s'il a pu dans des lettres et dans quelques manuscrits exposer ses idées personnelles en matière d'éducation et d'instruction ; aussi paraît-il difficile d'étudier son œuvre ; il n'a point de théories propres ou du moins ne nous les a pas transmises sous forme doctrinale ; mais il est possible de reconstituer ses tendances d'après les quelques notes qu'il a laissées.

Son ambition n'a pas été de créer une école nouvelle ; toujours au contraire il se réclame de ses devanciers, c'est un éclectique qui glane partout où il peut : il accueille avec un bel enthousiasme toutes les innovations heureuses ou insignifiantes et à travers le dédale des systèmes les plus différents, son cœur le guide plutôt que son intelligence ; ses coups d'essai sont souvent des coups de maître. Lui-même n'a pas conscience de sa réelle valeur, il ne recherche ni la fortune, ni les honneurs et dans sa modestie il s'étonne parfois d'avoir tant d'amis et d'admirateurs, il ne demande qu'à rester ignoré dans sa petite vallée des Vosges et jugeant son dévouement tout naturel, il n'escompte la reconnaissance de personne, pas même celle de ses paroissiens. Sa vie se passe tout entière au Ban de la Roche ; Dieu l'y a appelé, Dieu seul pourra l'arracher à cette contrée sauvage qui offre si peu de ressources ; la monotonie de son existence ne l'effraie pas, il saura se contenter de la médiocrité qui l'attend, les cures les plus lucratives et les plus agréables ne le tenteront pas; un seul désir l'anime : faire du bien. Son succès provoque l'en-

thousiasme, fait naître les bonnes volontés et il a le talent de les seconder, de les diriger ; comme Pestalozzi il sait intéresser les personnes de son entourage, ses supérieurs et ses visiteurs à son œuvre grandiose, mais il est mieux servi par les circonstances. Les déceptions qui entravèrent l'admirable élan de l'éducateur suisse et paralysèrent ses efforts, lui rognèrent les ailes, Oberlin ne les a pas connues. Sa vie est moins agitée et son œuvre pratique mieux ordonnée parce qu'elle s'accomplit dans un cadre plus restreint, elle est par là-même plus efficace et plus complète. Il ne rêve pas de révolutionner la pédagogie en lui donnant de nouvelles méthodes, il ne rêve pas de faire école, d'être lu et écouté au delà des monts, au delà des mers ; chez lui, le pédagogue, c'est l'homme : un bon naïf, faisant ce que lui dictent son cœur et sa raison, croyant fermement recevoir son inspiration d'en haut, d'un Dieu extrêmement bon et juste, créateur, sauveur et protecteur des hommes ; ce piétiste fervent, à la foi inébranlable se figure n'être que le continuateur et le serviteur de son guide divin ; il se prend en outre pour un faible imitateur de ses prédécesseurs et de ses contemporains, mais inconsciemment il élargit le champ ouvert devant lui, c'est un novateur ignorant lui-même la grandeur de ses créations.

Comme les piétistes, Oberlin considère les fonctions d'éducateur comme inséparables des fonctions de pasteur, et pasteur ne désigne pas ici simplement l'homme chargé de diriger le culte dans une paroisse, il est pris dans son sens propre de pasteur d'âmes, de berger qui a reçu de Dieu la sainte mission de guider ses ouailles à travers la vie, de leur montrer le droit chemin et de les y ramener quand elles s'en sont écartées, leur devoir ne consiste pas

seulement à officier, à enseigner et à faire croire aux dogmes de l'Église, la charge que Dieu lui a confiée est plus haute et plus pénible ; il doit instruire, c'est-à-dire ne rien bâtir sans avoir au préalable établi des fondations profondes, il doit se proposer non pas seulement de faire connaître, mais de faire comprendre. Certes, l'enseignement donné dans les écoles du Ban de la Roche est religieux, mais il n'est pas au service d'une secte, il est vivant et rationnel ; Oberlin a toujours cherché à développer les intelligences, non à les asservir, les enfants qu'il formait ne devaient jamais, dans sa pensée, devenir des automates, ignorants de leurs droits et de leurs devoirs, incapables de trouver en eux-mêmes la raison de leurs actions, obligés de recourir toujours à un autre appui que celui de leurs consciences ; toute sa vie il s'est attaché à démontrer, il s'est efforcé de prouver la vérité des idées pour lesquelles il luttait et sa tâche a été d'autant plus difficile que ses paroissiens étaient des apathiques, privés de toute énergie et lâches devant les moindres difficultés. Sa religion est celle des piétistes, c'est le christianisme supérieur, indépendant de toute différence confessionnelle, indépendant de tout dogme, c'est la *religion de l'amour* et sa pédagogie, intimement liée à ses croyances, est la *pédagogie de l'amour*.

Sa fille, Mme Witz, dans son journal (1), nous montre bien de quelle grande bienveillance était animé son père à l'égard de tous les hommes sans exception. « Sévère pour le péché, mon père était indulgent envers le pécheur et tant qu'il pouvait, il cherchait à le ramener par la voix de l'amour, persuadé qu'elle exerce encore bien plus d'empire

(1) *Journal* déjà cité (Mss. Andreæ-Witz).

sur les passions que la voix de la rudesse et de la force, la pluie douce amollit bien plus la terre que la pluie d'orage... D'ailleurs mon père disait toujours : Ne jugez point ; vous ne savez pas ce qui a motivé telle ou telle personne à commettre ce qui paraît si condamnable, c'est à Dieu seul qu'appartient le jugement. Il disait encore : chaque personne est l'expression d'un concours de circonstances qui a présidé soit à sa naissance, soit à son éducation, soit à une carrière dans laquelle il a été lancé quelquefois contre son gré, nous ne savons pas ce qui a amené cette personne à devenir ce qu'elle est en effet et plus un grand criminel déploie de force et de moyens pour le mal, plus se trouvant dans de meilleures conditions il en aurait dépensé pour le bien... Mais souvent un enfant a le malheur d'avoir des parents qui sont si ridiculement rigides qu'ils écrasent dans le cœur de ces pauvres petits toutes les bonnes dispositions... »

Celui que ses paroissiens appelaient « Papa » méritait bien ce surnom familier qui à lui seul vaut les éloges les plus pompeux. Il a vraiment pour tous l'affection du père plein de sollicitude pour les enfants dont la faiblesse inquiète et timide lui inspirent une pitié sincère et son attachement profond. Cette sympathie franche, il la ressent non seulement pour les enfants, mais aussi pour ceux qui sont plus âgés que lui parce qu'ils sont moins instruits, parce que, malgré leur expérience acquise au cours de la vie, malgré leurs cheveux blancs et leur stature imposante, ce sont toujours des enfants sans volonté et sans énergie. L'éducation qu'avait reçue Oberlin pendant son enfance porta ses fruits, la discipline paternelle eut sur lui une influence décisive, il fut toujours une volonté forte, capa-

ble d'un travail persévérant, régulier, ne laissant jamais s'engourdir son énergie. Au moment d'entrer dans la vie, quand désirant voler de ses propres ailes, il ne veut plus compter sur les autres, quand il s'aperçoit qu'avant de demander l'aide du ciel, il faut s'aider soi-même, il prend bravement, avec joie et fierté, ses résolutions pour l'avenir. Il fait penser à Michelet qui dans l'histoire de sa jeunesse raconte qu'un matin, au moment où le découragement l'envahissait, ne sachant trop s'il aurait un morceau de pain à se mettre sous la dent le soir, il eut un pur sentiment stoïcien. « Je frappai de ma main crevée par le froid sur ma table de chêne, et je sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir. » De même Oberlin, en 1765, perd un de ses frères, la douleur semble le déprimer un instant, une grande tristesse se répand dans son âme, l'idée d'être séparé un jour de tous ceux qui lui sont chers suscite en lui le désir de mourir, mais c'est quand il voit sa volonté faiblir qu'il sent lui aussi une joie virile de jeunesse et d'avenir, il prend alors la plume et courageusement trace ses principes de conduite, il les écrit dans son journal et se promet de les avoir constamment sous les yeux. « Je veux, dit-il (1), je veux m'efforcer de faire toujours le contraire de ce qu'un penchant sensuel pourrait exiger de moi. Je ne mangerai et ne boirai donc que peu, et jamais plus qu'il ne faut pour la conservation de ma santé. Quant aux mets que j'affectionne le plus, j'en prendrai moins que de tous autres. Je veux chercher à dompter la colère qui souvent s'empare de moi. Je veux m'abstenir de tous termes injurieux. Je veux exercer les devoirs de mon état avec la

(1) Stœber, *op. cit.*, pages 66 et 6.

dernière exactitude et la plus grande ponctualité, autant que possible je commencerai mes leçons à l'heure sonnante, et si cela ne se peut, je resterai d'autant plus longtemps l'heure écoulée. Je veux consacrer tous les moments disponibles aux études, pour me rendre le plus tôt possible apte aux fonctions du prédicateur. Je veux me contenter du moins qu'il faut en fait de garde-robe et de mobilier, pour que je n'aie pas besoin de donner un grand nombre de leçons : je pourrai alors vaquer d'autant mieux à celles que j'aurai, et mes études seront moins interrompues. » Oberlin n'est pas un de ces « types éparpillés », un de ces « types brouillons » qui ne savent se faire à eux-mêmes que des promesses vagues, certains de ne jamais les tenir, « *je veux* » n'est pas dans sa bouche un vain mot qu'on prononce à la légère pour faire taire ses remords et donner satisfaction à ses aspirations. Ces belles et graves résolutions qu'il inscrit en tête de son journal, il les prend une fois pour toutes, elles dirigeront sa vie entière, elles seront en même temps son point de départ et son point d'arrivée.

Avec une rare sagesse, il reconnaît qu'avant de vouloir être l'éducateur des autres, il faut savoir et pouvoir être l'éducateur de soi-même. La maîtrise de soi est en effet la première qualité qu'on est en droit d'exiger de l'éducateur; mais savoir refouler les passions les plus violentes, les aspirations les plus fortes, parfois même les plus légitimes, savoir atténuer pour les supprimer ensuite tout à fait la brusquerie du caractère, savoir tempérer par l'affabilité ce qu'il y a de rude et d'instinctif au fond de notre âme, voilà des vertus qui ne s'acquièrent pas en un jour, elles sont le fruit de longs et patients efforts, de luttes de chaque instant dont on ne sort pas toujours vainqueur. Il faut souvent

revenir à la charge, vouer une guerre à mort aux mauvais penchants et ne se déclarer satisfait que lorsque « l'ange » a pris définitivement le dessus sur la « bête ». Il est malheureux en effet d'entendre des éducateurs avouer cyniquement leur défaite et prononcer cette phrase devenue banale mais si fréquemment vraie : « Faites comme je dis et non pas comme je fais ». Et la contagion de l'exemple, ignorent-ils sa force? ne savent-ils pas que l'exemple est leur arme la plus puissante, pour l'offensive comme pour la défensive? Cette éducation de la volonté leur manque souvent et c'est là un grand danger. N'est-il pas navrant de voir des gens qui ont la prétention de donner aux autres des règles de morale saine, qui ont la prétention de leur inspirer des sentiments de bonté, de justice, de vérité, de solidarité, n'est-il pas désolant de les voir se livrer à la bestialité la plus sotte et la plus dégradante, une fois leurs devoirs professionnels accomplis? Ces concessions faites aux passions vulgaires que par sophisme ils décorent du nom de distractions sont des lâchetés envers eux-mêmes, des manques d'égards envers les enfants qu'ils sont appelés à élever. Ils ne sont coupables qu'en partie; ils n'ont jamais été préparés à faire leur propre éducation; ils ont appris beaucoup de choses, mais ou bien ils ne les ont pas retenues, ou bien ils ne les ont pas comprises, ou bien plus souvent leur intelligence seule s'est exercée sans avoir d'influence sur leur cœur. Et c'est le grand honneur d'Oberlin d'avoir commencé par là où les autres finissent, quand l'expérience leur en a démontré la nécessité, d'avoir voulu préparer des volontés fortes, développées librement, des esprits larges, capables d'être autre chose que des récepteurs passifs de formules creuses. Son but est de faire

non pas des savants, non pas des érudits, mais des *hommes*, plus que des hommes encore, des *individus*, des individus qui ne connaissent pas l'égoïsme et qui sont portés au contraire à s'enthousiasmer pour toutes les idées nobles et généreuses.

Amour et *Volonté*, tels sont les deux mots d'ordre qui ont guidé le pasteur de Waldersbach à travers toute sa vie et qui sont à la base de sa pédagogie.

Oberlin avait dans ces qualités d'amour et de volonté deux dons précieux pour l'éducateur; il sut en augmenter la valeur par un soin de tous les instants, par une éducation rationnelle et méthodique. Il travaille chaque jour à se rendre plus digne de la tâche qu'il s'est proposée, il s'efforce de prendre les habitudes de ponctualité, d'ordre, de patience qu'elle exige. Mais il n'a garde de s'enrayer, de creuser l'ornière dont il sait ne pas pouvoir sortir; il sait que l'habitude émousse les meilleurs sentiments, les meilleures intentions, il ne se laisse pas engager dans la voie de la routine, son esprit curieux, ses nombreuses lectures lui redonnent toujours une nouvelle force de volonté, un regain d'énergie. Nous avons vu comment et pourquoi il se fit répétiteur, là il fut plutôt l'ami que le maître de ses élèves, et non content de suivre leurs progrès et de les hâter, il leur voua une si grande affection que parfois dans le silence de la nuit il faisait son examen de conscience, cherchant à se rendre compte de la façon dont il avait rempli son rôle. En 1762, il obtint la place de gouverneur des enfants du premier chirurgien de Strasbourg, Ziegenhagen et la fermeté avec laquelle il pose ses conditions (1)

(1) Cf. Stoeber, *op. cit.*, pages 59-63.

pour garder son indépendance dans cette situation quelque peu servile, fait honneur à sa force de caractère. C'est dans cette maison qu'il apprit les premiers éléments d'hygiène et de médecine qui devaient beaucoup lui servir plus tard dans sa carrière pastorale, mais son intransigeance le mit bientôt en désaccord avec la mère trop indulgente de ses élèves et il dut au bout de trois ans résilier ses fonctions. Stœber remarque à cette occasion qu'il était « fait pour commander et non pour obéir », ce qu'il oublie, c'est que l'école d'obéissance est en même temps une école de commandement, qu'il faut savoir se soumettre à soi-même et aux autres pour faire partager ensuite ses idées et ses sentiments (1). Cet apprentissage de la vie, et qui plus est, de la vie d'instituteur eut à coup sûr une influence très salutaire sur le caractère d'Oberlin. C'est en donnant des leçons, c'est en instruisant et en faisant de l'éducation qu'il apprit à mesurer ses forces, c'est en s'exerçant avec un petit nombre qu'il acquit la perspicacité, la sagacité qu'il déploiera plus tard dans les écoles du Ban de la Roche. De plus, en aimant ses élèves, il pénétra plus profondément dans leur âme, il comprit mieux leurs sentiments cachés, leurs résistances intimes, il étudia avec plus de sûreté le caractère de chacun, il fut psychologue avant d'être pédagogue.

Et ce psychologue habile, nous le retrouvons plus tard dans l'admirateur, dans le lecteur assidu de la Physiognomonie de Lavater; si, comme son célèbre ami, il étudie les rap-

(1) Oberlin le dit lui-même : « En se faisant serviteur, on apprend à gouverner ; en se privant, on apprend à jouir, comme le grain de semence rapporte en mourant des fruits au centuple ». (Discours sans date reproduit par l'*Eglise libre*, nos 26, 27 et 28 des 27 juin, 4 et 11 juillet 1873.)

ports qui existent entre les traits du visage et les sentiments de l'âme, s'il croit d'après le physique pouvoir juger du moral, c'est qu'il a à un très haut degré le sens de l'individuel ; il n'ignore pas que pour comprendre les hommes, pour avoir sur eux une action vraiment efficace, il faut les saisir en eux-mêmes, avoir sur chacun d'eux une opinion distincte, porter un jugement sur leurs caractères si ondoyants et si divers.

Le jeune gouverneur sent bien toute l'importance, toute la dignité de ses fonctions, il connaît aussi l'idée fausse qu'on se fait généralement de cette charge si noble et si peu lucrative, il veut être autre chose qu'un domestique plus instruit que les serviteurs ordinaires, sa fermeté ne faiblit pas devant l'indulgence d'une mère trop timorée, il veut garder son indépendance même dans son emploi subalterne. « On ne saurait avoir, dit-il dans une note que Stœber trouva parmi ses papiers (1), assez d'obligation à un gouverneur qui connaît et suit l'étendue de ses devoirs : il fait plus que les parents, il prend soin des âmes, tandis qu'eux n'ont soin que des corps et de ce qui les regarde ; ils lui doivent autant de considération qu'il leur en doit à eux : la loyauté et l'assiduité avec lesquelles il s'acquittera de sa tâche vaudront toujours plus que ses honoraires. » L'instituteur, à ses yeux, ne sera jamais assez payé des immenses services qu'il est appelé à rendre, on exige de lui un désintéressement trop grand pour pouvoir jamais le rétribuer suffisamment, mais il ne veut pas, comme Rousseau, toujours chimérique, qu'il renonce à tout salaire, il juge au contraire que sa vie matérielle doit être très

(1) Stoeber, *op. cit.*, page 64.

convenablement assurée. Lui-même consacrera ses modestes revenus à augmenter le traitement des instituteurs du Ban de la Roche, rétribution bien minime, bien dérisoire encore et qui était presque incapable de nourrir son homme, mais il tenait à cœur d'élever le plus possible au-dessus des soucis matériels ces semeurs d'idées et d'avenir. Il s'efforcera de même de les faire sortir de leur situation inférieure, il changera l'opinion et la leur rendra plus favorable ; voyant en eux ses vrais, ses seuls collaborateurs intelligents, ouverts aux idées larges, il les entourera d'un grand respect et par là les rendra plus respectables. Ayant vécu de leur vie, il les comprit mieux, son expérience personnelle lui servit en l'occasion. Pendant son préceptorat, il avait souffert du mépris qu'on avait pour lui et sa fonction, mais cet injuste dédain lui fit d'autant mieux sentir l'importance de l'éducation et de l'éducateur.

Il se fait de l'instituteur une idée juste, il a pour lui une estime mêlée d'une certaine admiration, il ne tarit pas en éloges sur leur dévouement, sur leur abnégation, il sait rendre justice à cette profession noble et rude qui réserve tant de déceptions et de fatigues à ceux qui ont le courage de l'embrasser, mais s'il reconnaît la dépense énorme de forces physiques, intellectuelles et morales qu'elle exige, il sait aussi qu'il n'est pas de situation plus glorieuse, plus riche en plaisirs purs, en satisfactions de toutes sortes. « Heureux donc et mille fois heureux tous ceux qui sont appelés à s'occuper de l'éducation des enfants, car ce sont tous les enfants de Jésus-Christ. Qu'il est heureux celui qui, non content de faire tout son possible pour leur cultiver l'esprit, s'efforce aussi de leur cultiver le cœur, ce cœur si ouvert aux exhortations, aux sentiments vertueux !

Heureux le maître d'école, la conductrice (1), le père, la mère, la servante qui s'efforce de leur inspirer un amour ardent pour Dieu leur père céleste et pour Jésus-Christ leur sauveur. Heureux celui qui tâche de toucher leur cœur et d'y faire naître un désir divin de prier Dieu, je ne dis pas de réciter des prières apprises par cœur, mais de parler à Dieu tout simplement... Un maître d'école qui craint et aime Dieu de tout son cœur et qui est rempli de zèle pour l'avancement de son règne, apprendra peu à peu à profiter de toutes les circonstances pour remplir la jeunesse de tendresse pour Dieu, de zèle pour le bien. — O hommes heureux qui peuvent ainsi réjouir le ciel! Votre profession est méprisée aux yeux de plusieurs mondains, mais elle est précieuse aux yeux de Jésus-Christ. Vous êtes les pasteurs qui mènent paître les jeunes brebis de Jésus-Christ! O emploi important et glorieux, mais aussi emploi terrible! Oh! appliquez-vous y avec crainte et en tremblant, car malheur aux maîtres d'école qui négligent des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ et qui se contentent de leur donner l'instruction, seule indispensable aux yeux des hommes qui prétendent ne pas vouloir travailler pour Dieu, aux maîtres d'écoles qui proportionnent leurs peines et leurs soins à la modicité du gage qu'ils retirent et non aux récompenses infinies qu'ils pourraient gagner (2) ». Ce discours qu'il prononce en 1769, à peine deux ans après son arrivée à Waldersbach, aux instituteurs et institutrices réunis du Ban de la Roche est admirable et n'a rien perdu de son actualité (3).

(1) Nom que donnait Oberlin aux institutrices.
(2) Mss. Leenhardt.
(3) Les préoccupations qui agitaient Oberlin sont cependant très différentes de celles qui nous divisent aujourd'hui. Nous ne deman-

Il reviendra souvent sur la grandeur et l'utilité du rôle des éducateurs, il ne croira jamais les porter trop aux nues, il en fait les premiers de ses collaborateurs. « Les maîtres d'écoles et les conductrices! Oh! les charges glorieuses! Ils sont les vicaires, les ouvriers envoyés auprès de cette jeunesse que tu chéris tant, que tu proposes comme modèle de docilité, de douceur, d'humilité, d'attachement tendre et de cordialité. O Seigneur, éclaire-les, rends-les capables de la grande œuvre à laquelle tu as daigné les appeler, attache leurs cœurs aux enfants qui leur sont confiés. Fais que les soucis pour le salut de ces enfants les accompagnent le jour et ne les quittent point la nuit, afin que ton troupeau devienne grand pour leur service et leur récompense un jour souverainement excellente et glorieuse (1). »

Il est illogique de demander à un homme de se dévouer à une cause quelconque, sans s'attacher à lui faire comprendre la valeur de cette cause, sans le persuader de la grandeur et de la haute noblesse des fonctions qui l'attendent. Oberlin le savait bien, aussi rehausse-t-il les instituteurs à leurs propres yeux; il leur montre la sublimité et en même temps l'importance de leur mission et en homme courageux, ils ne leur cèle ni les périls qu'ils courent, ni les joies bien legitimes qu'ils goûteront s'ils s'acquittent

dons plus à l'instituteur un certificat de bonne conduite religieuse; son rôle n'est plus de « faire avancer le règne de Dieu ». « On a chassé Dieu de l'école » et ce faisant on l'a rendue plus universelle; la morale qu'on y enseigne est plus pure, plus noble, plus morale même parce qu'elle exige plus d'efforts de volonté. Mais Oberlin a eu une conception peu commune de l'éducateur dont le lot ordinaire est plutôt le mépris ou l'indifférence que l'estime : c'est ce fait seulement que nous avons tenu à signaler.

(1) Sermon prononcé le 1er janvier 1780 (Mss. Leenhardt).

avec exactitude et conscience de leurs nombreux et terribles devoirs.

Leurs efforts en effet doivent êtres multiples et bien que concourant au même but leurs moyens sont très différents, ils ne sauraient se contenter de s'occuper de l'instruction qui nourrit seulement l'esprit, ils sont avant tout des pasteurs d'âmes. Et en effet pour Oberlin l'éducation et l'instruction sont inséparables, elles ont toutes deux le même but : former des hommes complets, des volontés bien trempées. Oberlin ne pose même pas la question de savoir si l'homme est libre, s'il peut choisir entre deux partis sans être contraint à suivre l'un plutôt que l'autre, d'orienter sa vie comme il lui plaît. Il concilie sans les discuter les deux théories opposées, le déterminisme psychologique et le libéralisme social; il sait que nous pouvons à notre gré nous soustraire aux influences contraires du dehors, que nous sommes autre chose que des automates conscients, capables seulement de reconnaître les motifs qui nous entraînent à l'action, il sait que nos déterminations ne dépendent que de nous-mêmes, mais il n'ignore pas combien est grande l'influence moralisatrice des suggestions qui guident la volonté, la stimulent quand elle entre en lutte, la soutiennent quand elle est sur le point de faiblir, qui la plient peu à peu aux devoirs les plus stricts, l'inclinent dans le sens où l'éducateur veut qu'elle agisse.

Les fonctions de l'instituteur dont l'ambition légitime d'amener au bien ceux dont on lui a confié la direction, peut toujours être déçue puisqu'il a affaire à des individus libres d'écouter ou de repousser ses conseils, ne sont pas de celles qu'on peut confier à un mercenaire

quelconque (1); il faut qu'il se consacre tout entier à sa tâche; qu'il s'y livre corps et âme pour arriver à moraliser la jeunesse, à lui donner des habitudes d'ordre, de propreté, de bonne conduite et de politesse; il doit faire naître dans l'esprit de l'enfant de bonnes suggestions, modifier son caractère en lui persuadant qu il peut être, et même qu'en réalité il est autrement qu'il n'est; tel est, pour le pasteur de Waldersbach, le grand art de l'éducateur, celui que toutes ses forces doivent tendre à réaliser. Pour cela, ils profiteront de tous les événements qui arrivent en foule pour appuyer nos dires quand nous voulons bien les chercher ou les provoquer, ils se serviront des moindres circonstances, des menus faits journaliers de l'école dont il n'est jamais impossible de dégager des enseignements salutaires, peut-être très féconds, mais le complément indispensable de la suggestion du précepte, c'est la suggestion de l'exemple. « Les enfants aiment la

(1) Un instituteur ne doit pas se choisir à la légère; cette fonction ne peut pas être mise en adjudication de façon à pouvoir donner la préférence à celui qui demande la rétribution la plus faible et Oberlin prie Dieu d'éclairer les parents à ce sujet «... O Seigneur, veuille avoir compassion de notre jeunesse, de la jeunesse qui à tes yeux est si précieuse et lorsqu'il faut ici et là un nouveau maître d'école, anime les bourgeois à la pitié ardente et persévérante pour qu'ils persistent à demander humblement de l'Eternel leur Dieu un homme selon son cœur. Qu'ils se disent tous : O Seigneur, pour paître le troupeau le plus excellent, il faut aussi le pâtre le plus excellent, un homme que tu aies choisi, que tu aies pourvu des talents de l'esprit et du cœur, un homme dont le cœur brûle d'amour pour celui qui est mort pour nous, un homme qui porte sur son cœur tous les enfants que tu lui donnes à paître, un homme qui ait du savoir et du vouloir, de la douceur, bonté, fermeté, sang-froid, avec un amour bouillant, un homme qui soit tendre sans faiblesse, ferme sans insolence et grossièreté, engageant, poli, aimable, prévenant sans fausseté ni flatterie, un homme d'un caractère respectable, sans hauteur rebutante... » (Mars 1801. Prière pour obtenir de Dieu un maître d'école suivant son cœur. — Se trouve dans un petit recueil de prières aux pages 30-32) (Mss. ANDREÆ-WITZ).

fermeté, même quand elle s'exerce à leur égard. Une volonté énergique employée pour le bien et le juste s'impose à eux; de même qu'ils admirent la force physique, de même ils admirent la force morale qui est la volonté : c'est un instinct héréditaire et salutaire à la race. Or comme un enfant se modèle toujours sur les personnes qui l'entourent et imite surtout ce qui le frappe le plus en elles, avoir de la volonté, c'est faire que l'enfant en ait : lui donner l'exemple de la fermeté, dans la justice et dans la vérité, c'est le rendre ferme et juste à son tour (1). » Cette puissance de contagion de l'exemple, Oberlin l'a bien connue; volonté forte voulant rendre moins chancelante la volonté des enfants, il cherche d'abord à l'affermir chez leurs parents; car c'est à la maison surtout que se fait insensiblement l'éducation et il importe de lui donner une direction naturelle, d'instruire les pères et mères de famille dans leurs devoirs. Ils y sont en général si peu préparés ! La jeune fille devient épouse, puis mère, presque sans transition et la mère est trop souvent ce que fut la jeune fille : un être charmant mais ignorant des charges nouvelles qui lui incombent. Oberlin ne se contentera pas de réunir ses instituteurs en conférences pédagogiques, il y conviera tout le Ban de la Roche qui sera ainsi une vaste école normale, pépinière d'éducateurs.

Telle est la *méthode* de ce grand pasteur d'âmes, de ce grand instituteur, et c'est bien une méthode, c'est-à-dire un ensemble de moyens voulus en vue d'une fin également voulue. Faire concourir tous les exercices de l'école à l'éducation, saisir avec empressement toutes les occasions

(1) M. Guyau, *Education et Hérédité*, page 24.

de provoquer des sentiments nobles ; d'exciter la sensibilité pour susciter des actes de dévouement et de solidarité, faire naître l'amour, le proposer sans cesse comme principe et comme but, joindre l'exemple au précepte, mettre toujours sa vie en conformité avec ses théories, telle fut sa méthode, tel fut son programme, telle fut son œuvre.

Il sait à qui il s'adresse et modifie ses procédés avec les personnes, avec leurs besoins et leurs goûts particuliers ; qu'il parle à un homme ou à une femme, à un ouvrier des champs ou à un artisan, son langage changera, ses recommandations seront différentes, il se mettra à la portée de chacun afin que chacun puisse le comprendre et suivre ses conseils. Et c'est pourquoi le programme des écoles du Ban de la Roche, comme celui des établissements piétistes, sera essentiellement pratique ; fait pour des paysans, il contiendra toutes les matières propres à les préparer à leur métier, à les arracher à la routine, les instructions agricoles seront données à profusion ; fait pour des paysannes, les études auxquelles elles seront conviées feront d'elles des dignes et consciencieuses compagnes de leurs maris, s'intéressant à leurs travaux, capables de les aider et de les diriger, habituées de bonne heure à leur rôle de ménagères et de mères de famille ; fait pour des citoyens, à côté de l'enseignement professionnel, l'enseignement civique trouvera sa place ; fait pour des hommos, ce programme aura pour fin de fortifier en eux les instincts de sociabilité, les sentiments d'amour, de fraternité, de solidarité.

Avec une intuition admirable, Oberlin a prévu le danger auquel il courait : instruire les paysans, émanciper les individus depuis si longtemps attachés à la glèbe, n'était-ce pas leur faire entrevoir des jouissances trop grandes?

les exhorter à la propreté, n'était-ce pas les entraîner au luxe? L'éducation et l'instruction n'allaient-elles pas les déraciner du sol natal où leurs ancêtres étaient restés si longtemps comme figés? N'allaient-elles pas en faire des déclassés, malheureux de ne pouvoir satisfaire leur désir insatiable d'une vie moins pénible? Oberlin a su donner une solution à cette question grosse de difficultés, encore pendante à l'heure actuelle; non, pour lui l'instruction n'est pas nuisible; non, elle ne fera pas des mécontents, des envieux, elle n'est pas seulement nécessaire, elle est indispensable, elle doit être prodiguée à tous sans arrière-pensée, sans hésitation coupable, sans atermoiements incompréhensibles! et toute sa vie se passera à prouver par l'expérience cette vérité qu'il proclamera bien haut à plusieurs reprises. C'est l'éducation qui fera sortir les Ban de la Rochois de l'état lamentable auquel ils s'étaient senti condamnés par l'ignorance, elle les grandira à leurs propres yeux, leur permettra de détacher de temps en temps leurs regards de leurs travaux matériels pour les porter plus haut et plus loin; ils verront s'ouvrir devant eux l'horizon du savoir et de l'intelligence et auront bien vite une répulsion instinctive pour les plaisirs grossiers, pour tout ce qui abaisse et déprave. Oberlin l'a bien vu; un homme reste toujours, au milieu des succès les plus enivrants comme au milieu des plus grands revers, il reste toujours ce que l'éducation l'a fait. Il attache en même temps une importance capitale à l'enseignement des jeunes filles et il devance en cela de cinquante ans son époque. La femme, la femme du peuple en particulier, n'est encore avant la Révolution que la *chose* de l'homme, un être fermé à toutes les grandes idées, il en fait « l'ange du foyer », celle qui

retient au logis le mari fatigué de son labeur, les fils grandissant, par sa propreté, par sa bonne humeur, celle qui les empêche d'aller chercher au dehors, dans le taudis enfumé et malsain du cabaret, les plaisirs, le calme qu'ils ne trouvent pas à la maison. Et en même temps, c'est en agissant sur les enfants, en leur inspirant le vif et tendre amour filial qu'il agit sur les parents ; en entendant ces petits marmots disciplinés par l'école parler de leurs études, en les écoutant babiller sur leurs maîtres, sur leurs classes, le père se prend à les admirer, à regretter de n'avoir pas comme eux pu jouir des bienfaits de l'instruction, et un beau jour il prend lui aussi, malgré ses fortes moustaches, le chemin de l'école libératrice, heureux de pouvoir combler les lacunes de son enfance.

C'est mû par ces sentiments, c'est inspiré par ces idées pédagogiques qu'Oberlin fonde des établissements où le bébé encore bégayant va apprendre gaiement l'*abc* auprès de ses grandes amies, auprès de ses bonnes aînées les conductrices, où le petit garçon et la petite fille vont se préparer à la lutte pour la vie, où l'adulte essaie de compléter son instruction, où les vieux écoutent avec intérêt les leçons dont ils comprennent trop tard la noblesse et l'utilité.

Piétiste, Oberlin est pédagogue par intuition ; ses théories et sa méthode, il les trouve dans son cœur, dans l'affection paternelle qu'il porte à tous ses concitoyens, et si malgré son mysticisme, malgré son goût inné pour la contemplation, il devient éducateur, il ne fait que suivre en cela la règle générale qu'ont subie tous les piétistes : c'est l'amour qui le guide toujours et qui à travers les billevesées, à travers les spéculations hardies et hasardeuses,

lui fait entrevoir la réalité. S'il attache à l'existence terrestre une importance capitale, c'est parce qu'elle est le « vestibule » de l'autre. Il y a pour lui un lien organique entre le présent et l'avenir; c'est le premier qui prépare le second; la vie future n'est que le prolongement naturel de notre vie d'ici-bas et tout dès maintenant doit concourir à ce bonheur que nous désirons, éperdûment. Mais pour le gagner, le meilleur moyen, le seul, est d'aider pour la plus large part à celui de notre prochain; c'est pourquoi Oberlin veut travailler au développement intégral de l'homme, et ses procédés seront tous religieux : Dieu est le but vers lequel convergent toutes ses paroles et toutes ses actions, c'est le ciel qu'il propose comme point de mire à ses paroissiens et c'est la religion qu'il leur indique comme moyen; Dieu doit être le principe et la fin de notre vie, c'est de lui que nous devons sortir pour nous élever jusqu'à lui. Ne voyons pas cependant là un calcul intéressé, c'est la foi qui anime Oberlin et la foi est une conviction aveugle qui ne sait pas peser le pour et le contre. Il ne raisonne pas quand il s'agit seulement de croire mais son jugement n'en est pas moins sûr; il sait faire la part des convictions qui ne se discutent pas et des opinions qu'on n'accepte qu'après avoir longuement réfléchi.

Pédagogue par intuition, il l'est à coup sûr, mais ne croyons pas qu'il soit allé à l'aventure : il n'a pas seulement obéi à de généreuses impulsions, il a beaucoup lu et beaucoup médité; son esprit curieux et chercheur étudie avec passion tout ce qui paraît beau et bon; son intelligence et son cœur font le reste et mettent en pratique les idées acquises. Mais il ne s'en tient pas là. Il aime Socrate et en lui il n'admire pas seulement le philosophe, le mora-

liste, mais encore le pédagogue; il s'attachera à suivre ses procédés d'enseignement : l'ironie et la maïeutique seront ses armes les plus puissantes contre l'ignorance et la malveillance ou l'apathie intellectuelles. Lui aussi saura solliciter ses interlocuteurs par une suite de questions habilement posées, à se réfuter ou à s'enseigner soi-même, lui aussi aura l'art incomparable de faire accoucher les esprits et d'exercer le jugement. Il recommandera les leçons de choses fréquentes, saura les animer, les rendre vivantes; il aura le don d'expliquer les phénomènes par des raisons simples qui ne sentiront point le mysticisme. Laissant à ses auditeurs leur initiative personnelle, il se contentera d'exposer, leur réservant presque toujours le soin de conclure. A Socrate, il emprunte la méthode d'enseignement qui est restée la meilleure, à des penseurs plus modernes il demande des inspirations plus conformes à l'époque, des idées plus actuelles. Avec un charme toujours nouveau, il lit les ouvrages de Fénelon et le *Traïté de l'éducation des filles* a dû avoir sur lui une influence plus salutaire que les ouvrages mystiques de l'apôtre du quiétisme. Là peut-être il a puisé quelques heureuses idées pour l'éducation de la femme, en tout cas il les mettra en œuvre et les appliquera non pas à un petit nombre de jeunes filles qui, comme celles pour qui Fénelon travaillait, ont un grand train de maison à tenir, des domestiques à surveiller, mais aux petites paysannes du Ban de la Roche, habitantes des chaumières de la vallée ou futures servantes dans les hôtels bourgeois de Strasbourg (1). Oberlin lut encore l'*Emile*

(1) L'ouvrage de Fénelon figurera d'ailleurs au nombre de ceux que les jeunes filles pensionnaires devront lire avec les lettres de Mme de Sévigné. (Cf. *Tableau des occupations de nos pensionnaires*. Mss. Werner.)

de Rousseau et il porte sur ce livre fameux un jugement assez curieux mais malheureusement trop vague. « Un livre tout à fait excellent. Certes, je ne donne pas entièrement toutes les règles qu'il donne comme praticables ni comme les meilleures. Mais ce livre est riche en enseignements, il contient de si belles observations qu'il me semble que chaque père et chaque éducateur doit le lire et le relire entièrement (1). » Mais il est probable qu'il connut surtout Rousseau à travers le *Manuel élémentaire* de Basedow qui doit tant à l'*Emile*. Il eut en effet pour ce livre, en somme si peu riche en idées neuves, une admiration candide, si nous en jugeons par la lettre qu'il envoie à un de ses anciens disciples, attaché à l'Institut de Dessau en qualité de professeur; elle fut d'ailleurs insérée dans le journal publié par l'établissement, les *Padagogische Unterhandlungen* de 1777 (page 97); elle est datée de Waldersbach le 16 mars 1777. Après avoir rendu hommage au désintéressement de sa femme dont le sacrifice d'une paire de boucles d'oreille lui a permis d'envoyer sa petite obole au fondateur du philanthropinisme, il remercie son élève des exemplaires de l'*Elementarwerk* qu'il lui a adressés. « ... Je ne crois pas qu'aucun autre cadeau ne m'eût fait plus de plaisir que les trois exemplaires de l'ouvrage élémentaire. Je ne me possédais pas de joie; car j'avais presque porté envie à ceux qui étaient à même de pouvoir l'acheter, moi je ne voyais pas de loin la possibilité de me le procurer, ma caisse étant absolument aux abois. Je cherche à répandre cet excellent livre partout où je puis, surtout à Strasbourg. Cher ami, je te l'avouerai, tant

(1) Mss. Leenhardt (feuille volante rédigée en allemand).

d'exemplaires ont effrayé ma femme et moi. Je n'y tenais plus; je cherchais la solitude pour donner libre cours à mes larmes. La reconnaissance, la joie, la confusion, le chagrin de ne pouvoir rendre des services, à vous et à votre institution m'accablèrent... » Tout porte à croire qu'il avait rêvé de faire du Ban de la Roche un petit pays d'Aléthinie, où, d'après Basedow, était donnée l'éducation la plus perfectionnée (1). Aux théories philanthropinistes, il emprunte surtout leur caractère pratique, leur conception utilitaire de l'enseignement, comme pour les piétistes et pour Basedow, son but essentiel sera de « préparer les enfants à une vie utile, patriotique et heureuse »; l'individu ne vaudra qu'en tant que travailleur apportant son tribut pour le bien-être de la collectivité.

Mais ces influenees sont secondaires et sont fort peu de chose à côté des sentiments innés d'Oberlin; comme les piétistes, il sent plutôt qu'il ne comprend; il agit plutôt par intuition que par expérience : il trouve en lui-même ses meilleures, ses plus vivaces inspirations et ne fait que les contrôler au contact des théoriciens. Sa foi inébranlable dans l'avenir, sa confiance dans la bonté des hommes régénérés par l'éducation, son vif sentiment de la solidarité, de la fraternité qui unit toutes les âmes humaines pour les absorber dans le grand Tout, le conduisent à travers les systèmes les plus différents et lui montrent le droit chemin. Après avoir bien fixé son but, il y tend de toutes ses forces

(1) Il connut aussi les ouvrages de Pestalozzi, dont quelques-uns devaient avoir place dans sa bibliothèque. En tout cas, M. Werner en possède un qui lui a appartenu. C'est le *Pestalozzis Elementar-Bücher. Ausschauung der Zahlenverahltnirse.* Erstes Heft, Zurich und Bern und Tubingen, 1803, dont plusieurs passages des plus importants ont été soulignés à l'encre verte.

vitales, il en est hypnotisé, et comme l'enfant qui s'exerce à faire les premiers pas, il évite les obstacles, les embûches dressés à côté de sa route, parce qu'il ne les voit pas. Sa bonhomie, sa naïveté lui servent, il est plus sûr de lui-même. De plus, il a une haute conception de l'éducation, il en fait le premier bien et il donne à l'éducateur la première place parmi les hommes utiles. C'est que pour lui l'éducation est chose sacrée et la fausser est un crime ; il ne la considère pas comme indépendante de la religion, mais, et c'est là un point important, il n'en fait pas l'esclave de *sa* religion. Comme tous les vrais éducateurs, il ne la met pas au service d'une confession ou d'un parti, il la rend humaine, c'est-à-dire bonne pour tous les individus, quelles que soient leurs croyances. Il parle de Dieu (il était impossible de lui demander la neutralité complète), mais non pas d'un Dieu protestant qui n'est pas celui des catholiques, ou celui des Israélites, il se place un terrain accessible à tous, même aux libres penseurs, peut-être surtout à ces derniers. Guidé sans cesse par l'amour, il cherche à rendre ses concitoyens plus ouverts aux grandes conceptions, aux sentiments désintéressés, aux actions altruistes ; volonté forte, son but est de créer des volontés fortes, maîtresses des instincts pervers et des passions violentes. C'est là toute sa pédagogie.

CONCLUSION

Piétiste, Oberlin ne devait pas songer à devenir un théoricien, il n'a pas tenté de fonder une science pédagogique et s'il eût essayé, il est probable qu'il eût échoué. C'est en forgeant qu'il est devenu forgeron; c'est en faisant des essais qu'il a été amené à leur donner une portée plus générale à laquelle il n'avait d'abord pas songé. Avant tout il a voulu des résultats, et parti d'une double inspiration, idéale et pratique, il a, comme ses devanciers et ses contemporains d'Allemagne et d'Alsace, eu l'intention bien arrêtée de faire des hommes *complets* au sens religieux et humain. Pour y arriver il s'inspire des besoins de ses paroissiens, remédie à un mal, puis celui-ci guéri, passe à un autre, et une sorte d'engrenage logique lui fait découvrir successivement toutes les œuvres nécessaires. Le souffle de la foi, l'amour et la volonté l'ont animé, lui ont donné le courage indispensable; son réalisme terre à terre n'a laissé place à aucune utopie, à aucune tentative aventureuse et vaine. Son succès s'explique comme celui de l'enseignement primaire de nos jours, qui répond à de réels besoins, tandis que l'enseignement secondaire, objet de luxe, hésite et flotte depuis de longues années.

Mais pour juger l'œuvre et l'ouvrier, il est nécessaire de se rendre compte de ce que valait l'enseignement primaire à l'époque d'Oberlin, et ce qu'était le Ban de la Roche à son arrivée. On aura de cette façon une idée plus exacte de ses créations géniales.

Il a été éducateur au sens le plus large du mot ; c'est le « grand-maître » de l'instruction dans sa vallée, il est « l'âme du rond », il est l'inspecteur qui a la haute main sur son personnel, mais ne se sert de son pouvoir que pour l'aider avec bienveillance de ses conseils judicieux ; il est le directeur d'école normale qui forme des pédagogues ; il est l'instituteur qui se met lui-même à la tâche et applique devant ses adjoints les méthodes qu'il préconise, il est aussi l'architecte qui construit les maisons d'école dans les meilleures conditions de salubrité et de commodité.

Il a la vue, la vision nette d'une œuvre définie ; il l'a réalisée grâce à son caractère énergique. Cette réalisation, voilà sa grande originalité, et s'il la doit à son amour, à sa volonté, il la doit aussi à ses aptitudes de réaliste pratique, qui voit les progrès à faire et les moyens les plus sûrs pour y arriver, en un mot à son talent d'organisateur.

LIVRE II

OBERLIN INSTITUTEUR

CHAPITRE I

LE BAN DE LA ROCHE

LE PASTEUR STUBER — ARRIVÉE D'OBERLIN

Le Ban de la Roche : le pays et ses habitants. — Le pasteur Stuber : ses tentatives en matière d'éducation ; ses conseils à son successeur. — Arrivée d'Oberlin : la construction des maisons d'écoles.

L'enseignement primaire, avant 1789, était loin d'être répandu comme il l'est de nos jours ; dans les villes, les enfants le recevaient d'une façon presque convenable, et il aurait suffi de changer les méthodes encore défectueuses pour beaucoup d'exercices ; mais dans les villages, il n'en

était pas de même, en plusieurs endroits, les populations de la campagne étaient restées parfaitement ignorantes. Certains pays étaient plus favorisés que d'autres; car l'enseignement primaire était abandonné aux initiatives privées, et là où il n'y avait point de seigneur ou de prêtre pour les subventionner ou les diriger, elles risquaient fort de ne jamais voir le jour; en Alsace cependant, l'instruction était déjà fort répandue et pénétrait jusque dans les villages les plus pauvres et les plus reculés, et si les résultats n'étaient pas toujours conformes aux efforts, les personnages intelligents et influents avaient au moins de la bonne volonté et faisaient des tentatives parfois fructueuses.

Mais parmi les contrées les plus arriérées de ce pays, celle du Ban de la Roche (1) tenait à coup sûr la dernière place. « Le Ban de la Roche, qui tire son nom du vieux château de la Roche (2), a environ six lieues de circonférence... Le Ban de la Roche est divisé en deux paroisses, celle de Rothau et celle de Waldbach (vulgairement Waldersbach) (3)... Les deux paroisses sont séparées par un enchaînement de montagnes, parmi lesquelles nous nommons la Baerhœh (Barenhohe, hauteur aux ours), le Solomont (Solus mons) et le mont Saint-Jean (4). » La paroisse de Rothau était composée de trois villages : Rothau,

(1) Un des fils du pasteur, Henri Oberlin, fit un livre sur le Ban de la Roche : *Propositions géologiques pour servir d'introduction à un ouvrage sur les éléments de la chorographie, avec l'exposé de leur plan et leur application à la description du Ban de la Roche*. Strasbourg. 1806.

(2) En allemand Schloss Stein, de là Steinthal.

(3) La forme que Stœber appelle vulgaire (Waldersbach) ayant été conservée, c'est celle que nous avons adoptée.

(4) Stoeber, *op. cit.*, pages 2 et 3.

Neuvillers, Wildersbach et de deux hameaux : Haute-Goutte (Oberrothau) et Riante-Goutte (Ringelsbach). Celle de Waldersbach, dont nous nous occuperons plus spécialement puisque ce fut celle d'Oberlin, était composée de cinq villages : Waldersbach, Belmont, Bellefosse, Sollbach, Fouday et de trois hameaux : le Pendbois, la Hutte et Trouchy (1). « Le Ban de la Roche fait partie des contre-

(1) Au moment où l'on divisa la France en départements, on relia par erreur une partie de la paroisse de Waldersbach au département du Bas-Rhin, l'autre à celui des Vosges, les habitants pétitionnèrent pour obtenir d'être tous rattachés au Bas-Rhin; ils disaient d'ailleurs dans leur demande, dont le brouillon se trouve dans une liasse intitulée : *Papiers privés* (Mss. Andreæ Witz) : « Ce n'est pas quelque sujet de mécontentement qui nous engage à faire cette démarche, nous le devons à la justice de déclarer qu'il n'en existe aucun... » Mais ils tenaient à l'autonomie de leur petit canton, ils n'eurent cependant pas gain de cause, malgré l'intervention de François de Neufchâteau que sollicite Jérémie Oberlin, le professeur, dans une lettre datée de Strasbourg, 13 floréal an X; le pasteur de Waldersbach conserva toutefois la direction de son ancienne paroisse. « Ami tribun, il se présente au Ban de la Roche, une question intéressante. Il se trouve là deux paroisses protestantes, celle de Rothau desservie par M. Bockel, dont les communes de Wildersbach et de Neuvillers dépendent, et celle de Waldersbach, desservie par mon frère : celle-ci comprend, outre Waldersbach, quatre villages : Fouday, Bellefosse, Belmont et Sollbach. Avant la Révolution et dans les commencements de l'organisation en départements, tout le Ban de la Roche appartenait au Bas-Rhin. Du temps de la Terreur, ces habitants des montagnes, se trouvant pour les réquisitions assimilés à ceux de la plaine, et voyant leurs voisins des Vosges traités beaucoup plus favorablement, ont demandé d'être compris dans le département des Vosges. Toute la paroisse de Rothau l'a obtenu : quant à l'autre paroisse, Waldersbach seul y a été compris : les quatre autres villages sont restés compris au département du Bas-Rhin, de façon que contrairement à la loi sur le culte, la paroisse de mon frère se trouve partagée entre deux départements. Cependant ces paroisses sont les seules paroisses protestantes dans ces contrées. Et il n'est pas possible de séparer les communes de la paroisse de Waldersbach pour leur donner deux ministres, mon frère a à peine de quoi vivre, le pays est trop pauvre. Les communes du Ban de la Roche détachées du département du Bas-Rhin vont redemander d'y être comprises de nouveau; si cela se fait, la difficulté cesse quant à la paroisse de Waldersbach. Je vous joins ici une pétition des communes en question, pour que vous puissiez en peser les arguments. Si la chose n'est pas faisable pour le moment, il faudrait bien obtenir une exception à la règle, et permettre au ministre de

pentes et ramifications occidentales de l'embranchement du Haut-Champ, improprement appelé Champ du feu, du mot patois Champ de fé, en allemand Wiehfeld, Hochfeld (1) ». La description que fit de ce pays à la Société royale et centrale d'agriculture, François de Neufchâteau dans son rapport (2) du 29 mars 1818 est pittoresque ; il s'attachait surtout à montrer quel désert Oberlin avait réussi à défricher presque entièrement : « Ce pays montueux forme trois régions, chaude, tempérée et froide, qui correspondent, savoir : la région chaude, au climat de Genève ; les régions tempérées, au climat de Varsovie ; et les régions très froides, à celui de Saint-Pétersbourg. Les brumes, les pluies et les neiges commencent au mois de septembre, et les neiges ne se fondent que dans le mois de mai. Le proverbe du pays dit que la neige d'avril est un engrais et celle de mars un poison. Les fontes subites des neiges, de trente pieds quelquefois, en de certains endroits, sont redoutées par le dégât qu'elles causent en détachant le sol cultivé de dessus le sol inculte et dur, et en le faisant glisser dans les fonds, ainsi qu'il arrive à la suite des pluies. » C'est en tout cas un beau pays, un des coins les plus sauvages des Vosges ; les forêts plantées sous la direction d'Oberlin, les industries nouvelles, les voies de communication l'ont rendu plus attrayant et plus

Waldersbach à continuer à desservir ses quatre autres villages ; quant à la circonscription des églises, il n'y aurait d'autre parti à prendre que de rapporter celles protestantes du Ban de la Roche à celle de Barr qui en est distante de 5 lieues, comme étant la plus proche et la plus populeuse... » Cf. Bibliothèque nationale. *Correspondance de Jérémie-Jacques Oberlin. Fonds allemands*, n° 199. (Tome VIII, feuillets 308 et 309.)

(1) Stoeber, *op. cit.*, page 4.

(2) Paris, 1818 (*Voir Appendice bibliographique*).

facile à visiter, mais toutes les créations ne lui ont pas enlevé son caractère pittoresque. Cependant pour comprendre la valeur et la grandeur des efforts d'Oberlin, il vaut mieux se reporter au temps où il vint habiter la contrée qu'à l'époque présente. Il est surtout nécessaire d'avoir quelques détails sur la manière de vivre, sur les mœurs des habitants d'alors.

Au moment où Oberlin arrive à Waldersbach, le pays appartenait au marquis Paulmy Voyer d'Argenson; c'est lui d'ailleurs qui pourvut le pasteur de sa cure; plus tard, en 1771, il devait passer aux mains du baron de Dietrich, qui devint dans la suite maire de Strasbourg et mourut sur la guillotine pendant la Révolution. Mais leurs revenus devaient être très modiques, car la région était presque déserte; tous fuyaient devant la misère; la peste, la guerre à de prétendus sorciers faisaient de nombreuses victimes, si bien qu'en 1700, il y avait « 4 habitants à Sollbach, 9 à Fouday, 9 à Waldbach et 9 à Belmont (1) », en tout à peine une quarantaine dans tout le Ban de la Roche, alors qu'au recensement de 1818 on trouve 5.000 âmes à Waldersbach seulement! La nourriture de ces misérables consistait en pommes et en poires sauvages; ils ne connurent la pomme de terre qu'en 1709. Ils habitaient dans des chaumières grossièrement faites, incapables de les préserver du froid, malpropres et malsaines. Le français leur était totalement inconnu, un patois qui « a quelque chose de l'italien et où l'on rencontre aussi les tons gutturaux de la Suisse (2) » leur suffisait pour communiquer entre eux, et comme ils avaient peu ou point de relations avec l'exté-

(1) Stoeber, *op. cit.*, page 14.
(2) Stœber, *op. cit.*, page 8.

rieur, ils n'éprouvaient pas le besoin de savoir une autre langue (1). Ces pauvres paysans manquaient aussi d'une direction spirituelle; l'extrême modicité du traitement attaché aux cures du Ban de la Roche, l'isolement de ce pays, les privations de tous genres qu'il imposait, le tinrent longtemps regardé comme une terre d'exil, comme une Sibérie où l'on adressait les pasteurs qu'on avait de la répugnance a envoyer ailleurs. « Aussi sur une longue série de pasteurs ne rencontrons-nous que quelques noms recommandables, parmi beaucoup d'autres ou obscurs ou flétris (2). » L'un d'eux cependant paraît avoir eu sur ses paroissiens une heureuse influence, ce fut le pasteur Pelletier, de Montbéliard, dont le ministère commença en 1708; lui du moins laissa un excellent souvenir, sa mémoire fut longtemps respectée; disciple de Spener, il provoqua des réunions de fidèles à l'exemple des *collegia pietatis*, au sujet desquelles Oberlin fit rédiger aux pages 267-265 des *Annales*, une lettre par un de ses paroissiens, d'après les relations que lui en avait faites sa grand'mère, de sorte que l'introduction des idées et des coutumes piétistes au Steinthal remonte assez loin.

Les Ban de la Rochois ne commencèrent vraiment à sortir de leur torpeur et à prendre conscience d'eux-mêmes, que lors de l'arrivée à Waldersbach du pasteur Stuber. prédécesseur d'Oberlin. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir jeté les premières bases de l'œuvre, si bien continuée et si bien achevée par son illustre successeur. Il se

(1) Le patois actuel ne ressemble en rien à celui d'autrefois, il se rapproche beaucoup plus de notre langue. D'ailleurs on parle au Ban de la Roche un français très pur, presque complètement dépourvu d'accent.

(2) STOEBER, *op. cit.*, page 20.

mit courageusement à la tâche et rendit au rôle auquel il était appelé toute sa dignité. Mais il y avait fort à faire, il fallait changer complètement, non seulement les mœurs, mais aussi l'état d'esprit de la population, depuis si longtemps vouée à un abandon moral complet. En relevant le caractère des habitants, il fallait relever leur intelligence, dont la culture avait été négligée jusqu'alors à un point difficile à imaginer. Hommes et femmes vivaient surtout des produits de vols ou d'aumônes, n'ayant jamais connu que les douceurs d'une vie bestiale, ils ne recherchaient point d'autre idéal parce qu'ils n'en concevaient pas un plus élevé; jamais on ne leur avait donné de direction sérieuse, jamais on ne leur avait montré les efforts à faire, jamais on ne leur avait fait entrevoir les plaisirs d'une vie meilleure, d'une existence moins précaire. Ils se renfermaient dans l'égoïsme le plus obstiné, sacrifiant tout à leurs passions, à leurs désirs brutaux; primitifs, ils vivotaient isolés, laissant les jours succéder aux jours, sans tâcher de secouer leur inertie, ils ne connaissaient ni l'amour, ni la volonté. Les enfants étaient comme leurs parents, des êtres sans foi ni loi, esclaves de leurs instincts, dépourvus de tout sens moral; quand on ne les laissait pas aller par les champs et les forêts, on les parquait dans des salles fétides qu'on décorait du nom d'écoles et qui étaient de simples garderies. Quand les maîtres d'école n'étaient pas des porchers, ils étaient des gardeurs de moutons, qui en été conduisaient leurs troupeaux sur les montagnes, et qui en hiver, quand ils en étaient capables, faisaient la classe aux enfants. Peu d'entre eux étaient en état de lire couramment, un très petit nombre pouvaient écrire. On rapporte que quand on montrait aux écoliers le commencement

d'un chapitre de la Bible, il leur était impossible de trouver la fin du précédent, les meilleurs de leurs maîtres eux aussi le trouvaient difficilement. Mais, si l'on en croit Burckardt, cette description déjà si lamentable est encore au-dessous de la vérité ; il raconte (1) qu'en 1750, Stuber arrivant à Waldersbach, demanda à visiter l'école, on le mena dans une cabane où grouillaient et criaient des enfants, à peine revêtus de quelques lambeaux d'étoffe. Comme il ne voyait pas l'instituteur, on lui montra, couché sur un grabat, un petit vieillard à l'air souffreteux : « C'est vous le maître d'école? demanda Stuber. — Oui, monsieur. — Et qu'est-ce que vous enseignez à vos élèves? — Rien, répond piteusement le vieillard. — Et pourquoi? — Parce que je ne sais rien moi-même. — Mais alors comment se fait-il que vous vous trouvez ici? — Voici, j'étais le porcher de la commune, mais devenu vieux, je n'étais plus capable de garder les porcs; ma vue faiblissant, j'en égarais souvent, alors on m'a destitué et l'on m'a commis à la garde des enfants. »

La situation était bien faite pour décourager les plus hardis, mais Stuber arrivait au Ban de la Roche avec toute la foi d'un homme encore jeune, et sans hésitations, il livra un assaut en règle aux nombreuses difficultés qui surgissaient devant lui, il rêva de vaincre cette demi-barbarie, de régénérer ces esprits bornés. Stuber, né en 1722, mort en 1797, d'une famille originaire de Würtemberg, avait fait ses études d'abord au gymnase de Strasbourg, sa ville natale, puis à l'Université; c'est, comme nous l'avons dit, en 1750 qu'il fut appelé à Waldersbach, il n'y resta

(1) Cf. Burckhardt. Tome I, pages 8 et 9.

d'abord que quatre ans; nommé en 1754 à Barr (1) il eut pour successeur un homme indigne qui fit avorter l'œuvre entreprise par son prédécesseur. Ce dernier, cédant aux instances de ses anciennes ouailles, ne craignit pas d'abandonner son nouveau poste plus lucratif pour retourner au Ban de la Roche. Pendant ces deux séjours successifs, il ne resta pas inactif; ses efforts portèrent plus particulièrement sur l'instruction et l'éducation et c'est grâce à sa persévérance qu'Oberlin à son arrivée trouva labouré le terrain qu'il allait ensemencer, le rôle de Stuber se réduit en effet surtout à celui du défricheur qui enlève les mauvaises herbes, les vieilles souches et rend le sol plus propre à la culture. Aux gardeurs d'enfants, ignorants et malpropres qu'on changeait à chaque instant, Stuber voulut substituer des instituteurs permanents; mais la difficulté n'était pas tant de les faire accepter par les habitants que de les trouver. Il était impossible d'en appeler des pays voisins, le traitement et la situation en général n'étaient point alléchants, personne n'aurait accepté pareille proposition, il fallait se résoudre à former les jeunes gens les plus intelligents de la paroisse. Mais là encore on rencontrait une obstination et un mauvais vouloir presque insurmontables. La profession était si méprisée et les habitants notables la considéraient comme un métier si honteux qu'ils ne voulaient pas permettre à leurs fils de s'y adonner. Le pasteur fut obligé de se tirer de ce mauvais pas par une feinte presque grossière, mais qui ne manquait pas d'habileté. Elle est d'ailleurs vieille comme le monde et fut maintes fois employée par les gouvernants : pour

(1) Petite ville à 25 kilomètres environ de Strasbourg.

rehausser la fonction aux yeux du public, pour la rendre plus honorable, il en changea tout simplement le nom. « Eh bien, leur dit-il, vous ne voulez pas de maître d'école ! cela ne convient pas à votre institution ! vous avez raison car la charge est aussi méprisable que l'est celui qui la remplit; mais permettez-moi du moins de choisir les plus capables de vos jeunes gens et d'en faire Messieurs les Régents ! » Le procédé était adroit, quoique bien vulgaire; mais il réussit toujours auprès des simples, auprès des gens vaniteux et étroits qui recherchent avec avidité les moindres honneurs; en tout cas, les Ban de la Rochois se laissèrent prendre au piège.

Il est curieux de voir combien grande fut l'initiative de Stuber qui jeta toutes les bases de l'édifice à qui Oberlin donnera un couronnement si parfait. Après avoir trouvé de jeunes élèves-maîtres, son premier soin fut d'aménager un local convenable pour l'école, il engagea dans cette œuvre sa fortune personnelle, mais comme elle était très insuffisante et que les moins pauvres de ses paroissiens refusaient de délier leur bourse, il dut faire appel à la générosité de ses amis de Strasbourg. Le prêteur royal, l'abbé de Regemorte lui permit de prendre dans les forêts avoisinantes le bois de construction nécessaire; un professeur de l'Université lui envoya un premier don de mille florins. Il fit bâtir une baraque qui avait au moins le mérite d'être proprette; en même temps il tâchait de former des instituteurs consciencieux et instruits, mais ceux-ci se prêtèrent d'assez mauvaise grâce à l'enseignement nouveau du pasteur, il fallut les encourager et les stimuler; c'est à cela que Stuber employa la somme qu'il avait reçue. « Il plaça la somme en capital et en fit annuellement la distribution

des intérêts, à titre d'encouragement, parmi les régents en ayant égard au nombre d'enfants bien instruits que chacun d'eux était à même de pouvoir présenter. Il y eut alors au Ban de la Roche six maîtres d'école, deux dans la paroisse de Rothau, et quatre dans celle de Waldersbach qui partagèrent annuellement la totalité des intérêts de ce capital : ils reçurent plus pour les enfants en bas âge que pour les adolescents, ils obtinrent le double pour les enfants de peu de capacité lorsque ceux-ci avaient pourtant fait des progrès. Cette disposition, indépendamment de l'avantage qu'elle offrait à des hommes pauvres, stimula leur émulation, car le résultat de la distribution des intérêts fut publié à l'église et tout le monde fut ainsi mis à portée de pouvoir juger du mérite de l'instruction qui se donnait à chaque école (1) ». Les instituteurs mirent du moins plus d'empressement à suivre les conseils du pasteur, l'amour-propre aussi contribua à relever leur courage; entendant proclamer au prône les résultats de leur enseignement, ils prirent à cœur de réussir aussi bien que possible. Stuber leur mettait d'ailleurs en mains des instruments comme n'en avaient guère d'autres écoles; il composa lui-même un *alphabet méthodique* (2) qui devait faciliter l'épellation et la lecture et vaincre les difficultés de la prononciation et de l'orthographe françaises. « Ce livre fut introduit, dit son auteur (3), dans notre paroisse

(1) Stoeber, *op. cit.*, pages 24 et 25.
(2) Cet alphabet imprimé chez Schuler à Strasbourg en 1762 est composé avec beaucoup d'habileté. Il en reste encore plusieurs exemplaires. Les difficultés y sont rangées suivant une gradation très simple; les voyelles y sont toujours accolées à des consonnes de sorte que l'élève se trouve dès le début en face d'une syllabe qui correspond à un son : c'est le système employé actuellement.
(3) Cahier intitulé : *Fondation scholastique*, page 15. (Mss. Andreæ-Witz.)

après Pâques 1762. On en sentit bientôt des effets notables... Un fruit dont Dieu daigna le bénir entre autres fut que ma fille aînée qui, à Pâques 1762 ne savait que l'*abc*, sut parfaitement lire avant la fin de l'année avec toute la facilité et exactitude d'une personne adulte, sans que l'assiduité de l'instruction, ni la capacité de l'enfant fussent au delà de l'ordinaire. Elle est née le 29 août 1757... » Puis reconnaissant que les élèves étaient loin d'être de forces égales, il trouva dangereux pour leurs progrès de les laisser pêle-mêle et les partagea en classes; après avoir stimulé les maîtres, il chercha à « aiguillonner » les élèves. « Vernier Masson avait imaginé, dès l'année 1761, de faire faire à quelque troupe choisie de ses écoliers une récitation publique de temps en temps devant l'autel, au catéchisme. Cela se perfectionna dans la suite et devint général aux trois écoles... Cela était d'une grande utilité pour la lecture, prononciation, édification, mémoire, discipline, etc... J'en réglai l'exercice de sorte qu'il se fait une récitation solennelle par mois... Par ce moyen entre autres, nous sommes parvenus à faire réciter correctement les six points du catéchisme, dont la misérable dépravation avait été ci-devant au comble. Je donne un sol à chaque enfant récitant pour les encourager et leur faire faire leur possible par la crainte de la honte en se voyant refuser ce petit prix, lorsqu'ils ne feraient pas les efforts convenables (1)... » Stuber rédigea aussi un catéchisme très simple et très compréhensible où les moins intelligents pouvaient trouver leur compte. Mais toutes ces innovations ne se firent pas sans combats, les Ban de la Rochois dans leur simpli-

(1) Cahier intitulé : *Fondation scholastique*, (*mss. cit.*), pages 31 et 32.

cité croyaient que leur pasteur leur tendait des embûches et n'avaient encore placé en lui qu'une confiance bien limitée; quand ils voyaient dans l'alphabet méthodique les syllabes sans liaison, ils n'arrivaient pas à former le mot entier, ils « croyaient au sortilège et se débattaient pour s'opposer à l'introduction de ce livre ». Et cependant au bout d'un temps assez court, ils finirent par comprendre; mieux encore, ils se laissèrent séduire à leur tour.

Les progrès marquants que firent les enfants, grâce au nouveau mode d'enseignement, ne tardèrent pas à faire sensation : les personnes adultes, les parents eux-mêmes commencèrent à rougir de savoir moins que des enfants en bas-âge; leur ignorance leur pesait, ils demandèrent à être admis aussi à l'instruction; Stuber établit alors des cours d'adultes au sujet desquels il nous renseigne encore lui-même. « Non seulement les écoles des adultes ont continué pendant tout l'hiver, mais on en a recommencé de nouvelles le 1er mai 1764 pour ceux qui jusqu'ici avaient été trop timides ou trop paresseux pour en profiter. La plupart des vieux de l'année passée s'y sont encore remis et nous comptons actuellement à Waldersbach 10 hommes mariés qui sont de cette école, 10 garçons, 13 femmes et 12 filles, en tout 45 personnes dont 12 nouveaux apprentis. A Bellefosse il y a 7 hommes, 12 femmes, 13 garçons et 10 filles, en tout 42 dont 29 nouveaux et parmi ces nouveaux quelques-uns auparavant ennemis déclarés de notre alphabet et méthode. A Belmont le nombre des nouveaux n'est pas grand mais les vieux continuent, etc... (1). » Les résultats allaient donc au delà de

(1) Cahier intitulé : *Fondation scholastique*, *op. cit.*, page 45. (Mss. ANDREÆ-WITZ.)

tout ce qu'on pouvait attendre, mais Stuber était obligé de faire face à toutes les dépenses, c'est lui qui procurait le papier, les plumes, l'encre et les livres nécessaires et ces leçons ne purent avoir lieu que pendant deux ans. Dans les réunions intimes, où chacun rivalisait de zèle et d'attention, les grand écoliers oubliaient l'infériorité de leur situation, ils déposaient à la porte leur morgue et leurs ressentiments, un lien fraternel les unissait tous ; l'instruction y était donnée sous forme de causeries, accessibles aux intelligences les moins développées. « Je renonçai, dit Stuber (1), à la manière ordinaire de prêcher ; je pris, en leur adressant la parole, le ton d'une conversation amicale... Je changeais souvent les formules usitées du culte, je ne laissais pas s'enraciner des habitudes routinières, je cherchais toujours à faire en sorte que le service divin fût toujours animé, plein de simplicité, de candeur et d'ingénuité ! Je parlais à mes auditeurs comme un père parle à ses enfants, comme un frère parle à ses frères. » N'était-ce pas là suivre à la lettre les conseils de Spener et de ses disciples ! Les sermons que Stuber s'efforçait de rendre à la fois simples et touchants, afin de parler à l'âme, au cœur plutôt qu'à l'intelligence, étaient bien ceux que recommandaient les piétistes ; seuls ils pouvaient faire naître l'amour, seuls ils pouvaient donner une direction morale à ces primitifs, ignorants des artifices du langage. Pour donner encore un caractère plus familier à ces écoles du dimanche, Stuber qui était amateur de musique et jouait du violon, dirigeait des chœurs auxquels enfants et adultes prenaient part, les hommes sous la

(1) *Annales du Ban de la Roche*, page 74.

conduite des maîtres d'école et plus particulièrement sous celle de Sébastien Scheidecker qui devint bientôt un assez bon instrumentiste et qui fut plus tard le bras droit d'Oberlin, entonnaient la basse. On organisait même des concerts et nous trouvons dans les *Annales* (page 127) le compte rendu de la première séance de ce genre qui eut lieu à Waldersbach. « Premier concert à Waldersbach, le 12 mai 1775, en l'honneur de quelques personnes de Strasbourg. Jean-David Bohy, Sébastien Scheidecker et Simon et Jean-Jacques Claude de Trouchi jouèrent du violon, Didier Neuvillers et Georges Bernard de la flûte à bec, Vernier chanta la basse et quelques jeunes filles la prime. M. Schweighaueser joua de la flûte traversée. Dimanche, le 18, au service de Belmont autre concert solennel pour la satisfaction de M. Stuber, alors présent. » Pour faire apprendre les notes, le pasteur se servait de ses doigts qui représentaient les différentes parties de la gamme ; le résultat ne se fit pas attendre. « Les enfants témoignaient tant de docilité et de bonne volonté qu'il fallait les aimer. Notre chant fit beaucoup de plaisir aux Ban de la Rochois, il émut souvent nos protecteurs de Strasbourg qui vinrent nous voir, il nous édifiait, nous fortifiait. Bientôt l'assemblée entière réussit à y prendre part pendant le service divin. Je fis apprendre à quelques hommes la basse d'une mélodie, ils suivaient le chant dans cette voix après que les maîtres d'école l'avaient entonné ; bientôt les femmes y mêlaient leur chant, guidées par des voix exercées. C'était toujours une grande jouissance pour moi lorsqu'allant à cheval d'un village à l'autre, j'entendais dans les prés et sur les hauteurs ces chants que je leur avais appris ; je distinguais parfois des voix très belles et très

harmonieuses (1). » A côté de l'éducation morale, Stuber ne négligeait donc pas l'éducation esthétique; lui aussi cherchait à former des hommes complets, capables de résister aux jouissances purement physiques en se livrant aux plaisirs plus délicieux de l'âme, il favorisait ainsi l'éclosion des sentiments et des idées nobles, il ouvrait merveilleusement la voie à son successeur et nul doute qu'il eût été Oberlin lui-même, qu'il n'eût continué l'œuvre qu'il avait si bien commencée si sa santé précaire lui avait permis de rester plus longtemps à Waldersbach.

Nous avons vu Oberlin quitter la maison Ziegenhagen au mois de juin 1765 ; c'est en 1767, après avoir complété son instruction, qu'il entre en pourparlers pour devenir aumônier militaire. Mais au moment ou il attend sa nomination une visite inattendue déjoue ses projets et décide de son sort, c'est celle de Stuber qui venait l'engager à lui succéder ; nous avons vu qu'il réussit ; il l'accompagna pour procéder à son installation, le mettre en contact avec ses paroissiens, l'initier aux différentes innovations qu'il avait entreprises ; Oberlin s'aperçut avec joie qu'il y avait beaucoup à faire encore, il trouvait un champ tout prêt pour déployer son activité et son compagnon fut obligé, pour le ramener à la prudence, de lui montrer les difficultés réelles qu'il rencontrerait sur son chemin. Stuber d'ailleurs n'oublia jamais le Ban de la Roche auquel l'affection le tenait attaché, il vint voir lui-même à plusieurs reprises où en était son jeune successeur, et ne lui ménagea jamais les avis que celui-ci eut à lui demander. Ils tinrent une correspondance suivie ; nous détachons de

(1) Stoeber, *op. cit.*, pages 29 et 30.

deux lettres des passages qui montrent avec quel soin Stuber le faisait profiter de son expérience ; il lui indique la conduite à observer pour avoir sur ses paroissiens une action bienfaisante ; il ne lui fait grâce d'aucune recommandation, il lui communique les projets qu'il avait caressés autrefois et qu'il voudrait lui voir exécuter. « Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de prendre soin immédiatement des âmes de vos ouailles. Ils seraient coupables de trop s'attacher aux choses temporelles, car, s'ils sont chrétiens, ils deviendront d'eux-mêmes actifs, intelligents et prévoyants ; ils devront ne pas consentir à devenir ni des oisifs, ni des esclaves des richesses... Mais pour obtenir leur confiance, il faut leur faire des recommandations adroites, il ne faut se rendre ni gênant ni suspect ; qu'on les laisse aller à leur idée, qu'on ne brusque jamais leur volonté, c'est encore le meilleur moyen de vaincre leur obstination. Si j'étais encore là, je laisserais tout aller ; l'église pourrait paraître en aussi mauvais état que possible, extérieurement s'entend, je ne dirais rien... il faut tâcher d'éveiller la confiance et pour cela se faire soi-même habitant du Steinthal (1). » Il l'engage ensuite à donner tous ses soins à la culture, principale occupation de ses paroissiens, de faire plusieurs expériences qui, en cas de succès, pourront peut-être les décider à sortir de la routine. Ailleurs, il lui indique quelques créations qu'il n'a pas eu le temps de faire lui-même et dont l'utilité n'est pas plus contestable que la grandeur des services qu'elles sont appelées à rendre. « La construction d'une maison d'éducation pour

(1) Burckhardt, tome I, pages 63 et 64.

les enfants du Ban de la Roche étant encore ajournée indéfiniment, j'ai pensé qu'on pourrait quelquefois placer l'enfant de mauvais parents chez des gens estimables. Si l'idée vous plaît, demandez aux anciens combien il faudrait donner pour un tel enfant. Le père nourricier pourrait bien l'employer pour son service, mais cependant de manière à ce que l'instruction n'en souffrît jamais. Autre projet : si on pouvait parvenir à faire suivre aux enfants l'école sans interruption, on aurait obtenu un grand avantage. Mais jusqu'à présent tout ce qu'on a fait pécuniairement en faveur des écoles n'a profité qu'aux maîtres d'école. Inventons quelque moyen pour que même les enfants, pour que même les parents, qui déjà sont jaloux du sort qu'on a fait aux instituteurs, y trouvent aussi leur profit. Tâchons de les aider à payer leur quote-part pour l'école, qui est pour eux une véritable charge. Je proposerais qu'un enfant qui pendant un mois n'a pas manqué une seule fois d'aller à l'école reçoive à la fin du mois en hiver 2 sols, en été 4 sols. On donnerait aux parents le montant en billets qui ne pourraient être employés qu'au traitement du maître d'école ou à l'achat d'un livre, de plumes, de papier, etc. Si plusieurs enfants de mêmes parents fréquentent l'école on donnerait un peu moins à chacun.

Je sens bien que cela pourrait aller à d'assez fortes sommes, mais si l'idée vous convient et que vous désiriez de la voir réalisée, j'aviserais aux moyens nécessaires pour que vous puissiez en faire l'essai pendant au moins un ou deux ans. Encore un projet. Etablissons dans chaque village une maîtresse pour le tricotage et payons-la en raison du nombre de bas qu'auraient tricotés ses

élèves (1). » On peut mesurer par ces deux exemples combien fut grande l'influence de Stuber sur Oberlin ; ce pasteur qui avait été aux prises avec les difficultés rencontrées journellement par son successeur, ce piétiste sincère, mais plein de sens pratique, cet homme actif et expérimenté était bien le guide qu'il fallait au jeune homme à qui il avait confié le sort d'une paroisse entière. Il savait combien la jeunesse est ardente, combien elle aime à se dépenser au risque d'aller trop loin, de dépasser la juste mesure, de commettre des imprudences parfois irréparables. Connaissant le tempérament violent d'Oberlin, il craignait que celui-ci fût trop impatient de résultats, trop brusque dans la réalisation des transformations projetées ; connaissant son intransigeance, il cherchait à lui donner la diplomatie nécessaire à tout gouvernant, celle qui consiste à aller lentement, progressivement, mais sûrement, il voulait faire de lui un « réformiste » plutôt qu'un « révolutionnaire ». Dans les conseils qu'il lui prodigue, au lieu de dépeindre la situation telle qu'elle est, il est plutôt pessimiste, il prévoit les moindres obstacles, l'inertie des parents et celle des enfants et propose le moyen qui lui semble le meilleur pour faire beaucoup avec peu de ressources. Nous verrons plus loin en examinant de près l'œuvre pratique d'Oberlin, avec quel tact admirable ce dernier sut profiter des leçons d'expérience qui lui ont été données ; mais cette étude eût été forcément incomplète et injuste si Stuber n'y avait pas trouvé place ; les efforts qu'il avait déjà faits n'enlèvent d'ailleurs rien au mérite de son successeur, autre chose est d'avoir une

(1) Cette lettre est datée du 3 février 1768, elle a été reproduite par Stœber, pages 32 et 33. (Mss. Andreæ-Witz.)

heureuse idée, de la mettre à exécution pendant un temps assez courts, autre chose de la mener à bien et de lui donner sa forme définitive : le disciple n'a pas droit à une admiration moindre que le maître ; au maître revient le soin de guider, de donner la direction à suivre, d'indiquer sommairement les lignes les plus importantes du plan qu'il s'agit de tracer, au disciple incombe la tâche beaucoup plus lourde de suivre les recommandations en transformant les détails du projet suivant les besoins de la cause, en faisant la part des réformes pratiques et de celles qui ne le sont pas, il doit faire preuve d'autant d'intelligence, d'autant d'initiative et de plus d'adresse encore que son conseiller.

Oberlin sut à merveille être cet élève perspicace, capable de discerner le vrai du faux, le possible de l'impossible; loin de dédaigner les avis, il les accueillait avec joie, les sollicitait au besoin, mais soucieux de garder son indépendance, il ne les suivait qu'après avoir reconnu leur bien fondé. Sans prétention aucune, toujours défiant de lui-même, il n'invoquait pas seulement son Dieu, il consultait aussi les hommes qui lui paraissaient plus expérimentés que lui et plus compétents. A son arrivée à Waldersbach, il eut souvent des mécomptes, des désillusions, il connut toutes les difficultés que rencontre l'éducateur au début de sa carrière ; son apprentissage dans la maison Ziegenhagen ne l'avait pas encore complètement armé pour cette vie souvent remplie d'amères déceptions. Il arrivait là avec la conviction intime qu'il pourrait agir promptement, qu'il n'aurait qu'à commander pour être obéi. Il avait pourtant été élève lui-même, il avait eu des condisciples parfois peu scrupuleux, mais il ne s'était pas rendu compte des

obstacles toujours renaissants qui allaient surgir devant lui, l'arrêter dans la marche en avant, défaire en un clin d'œil ce qu'il avait construit lentement au prix de patients efforts. Mais volonté forte, il ne pouvait être ébranlé et suivant les conseils de son prédécesseur et les inspirations de son cœur et de ses lectures, il alla droit au but sans se décourager jamais.

Il commença par essayer de faire construire de nouvelles maisons d'école ; la baraque en planches que, bien péniblement déjà, Stuber avait obtenue, ne pouvait plus suffire; il fallait un local plus sain et mieux aménagé ; elle menaçait d'ailleurs de tomber en ruines, il était de première nécessité de la remplacer. Mais les ressources manquaient, la foi lui suffit. Etre sûr de vaincre, c'est déjà avoir vaincu. Mal logé lui-même, il songea aux écoles avant de penser à son presbytère. Tout pour les autres, pour lui-même rien, voilà bien le mot d'ordre qui semble l'avoir guidé pendant toute sa vie comme il guida Pestalozzi ; il sacrifia gaiement son intérêt personnel à celui d'autrui. Il était beau de faire preuve d'une pareille abnégation, malheureusement cela ne suffisait pas ; il avait la bonne intention, mais il manquait des moyens indispensables pour l'exécuter. L'argent faisait défaut ; ce sera toujours la même chose, il se plaindra sans cesse de n'en avoir jamais assez « de cet argent si inutile en tant de mains » et auquel il aurait fait rendre de si beaux et si grands intérêts ! Il fut obligé de tendre la main et de mettre à contribution les Strasbourgeois dont la bienfaisance ne s'était jamais départie ; Stuber le seconda encore à cette occasion avec une sollicitude vraiment touchante. « Une dame de Strasbourg avait fait au profit des écoles

du Ban de la Roche un legs de 1.000 florins ; lorsqu'elle eut connaissance de l'entreprise d'Oberlin, elle en fit la confidence à ce digne pasteur et à son ami Stuber. Elle fit plus, elle réalisa de suite 300 écus de cette somme et les fit passer à Oberlin, pour être employés à la construction de la maison d'école de Waldersbach : elle s'engagea même très formellement à ne jamais révoquer ce legs. Fort de cet engagement, Stuber parvint à obtenir de plusieurs personnes bien pensantes une somme de 800 florins à titre d'emprunt, qu'Oberlin cautionna et promit de rembourser lors de l'échéance du legs. Une collecte ouverte à Strasbourg produisait aussi différentes sommes (1). » Le plus difficile semblait fait et tous les obstacles aplanis, mais Oberlin en vit naître de nouveaux au sein même de sa paroisse. Les personnages les plus influents de la commune furent hostiles à sa proposition d'élever une nouvelle maison d'école et au lieu de lui être reconnaissants des services qu'il allait leur rendre à eux et à leurs enfants, ils trouvaient bien hardi leur pasteur de vouloir, malgré leur pauvreté, grever encore leur budget. Pour appuyer leurs objections, ils trouvaient de bonnes raisons dans l'état encore convenable à leur avis de la hutte construite par Stuber. D'ailleurs puisqu'elle avait suffi jusqu'alors, ne pouvait-elle pas suffire encore ? Les explications multipliées d'Oberlin n'arrivaient pas à leur faire comprendre que les frais ne seraient aucunement à leur charge et comme les parents menaçaient d'être les ennemis les plus acharnés du bonheur de leurs enfants, il fut obligé de passer par là où ils voulaient, c'est-à-dire de leur fournir un écrit où

(1) Stoeber, *op. cit.*, pages 78 et 79.

Stuber et lui s'engageaient formellement à ne demander à la commune aucune subvention, si minime soit-elle ; cette convention est datée du 25 novembre 1768. « Nous assurons, disaient-ils, avoir trouvé, pour la reconstruction nécessaire et l'agrandissement de la maison d'école de Waldersbach, dans la charité de quelques bienfaiteurs, les fonds suffisants qui nous permettent de nous engager envers ladite paroisse, et particulièrement envers la communauté de Waldersbach, à entreprendre ladite reconstruction sans qu'il en coûte rien aux habitants, ni en contribution de deniers, ni en corvées (1). » Certains qu'ils n'auraient qu'à regarder faire, ils laissèrent, non sans quelque scepticisme, commencer les travaux : les fondements de la maison d'école de Waldersbach avaient été jetés le 31 mai 1769 et déjà deux mois et demi après, le 14 août suivant, la nouvelle construction était solennellement bénie ; ce n'était point un palais luxueux, mais très confortable et surtout très abondamment aérée, elle faisait bonne figure en face de la piètre demeure d'Oberlin (2). « Je demeurais, dit celui-ci dans une notice que Stœber eût sous les yeux, dans une vieille maison où j'endurai des incommodités et pertes continuelles par les rats et la pluie qui perçait partout, ne voulant point qu'on m'en donnât une neuve, aussi longtemps que les écoles ne seraient pas convenablement logées (3). » Toutefois ce

(1) Cf. Liasse intitulée : *Papiers privés* (Mss. Andreæ-Witz). Cette pièce a été reproduite par Stœber, pages 80 et 81.

(2) Cette maison d'école existe encore et n'a demandé jusqu'ici que des réparations insignifiantes. Elle est devenue logis particulier et elle est habitée par deux vieilles demoiselles, petites-filles, filles, nièces et sœurs d'instituteurs à Waldersbach. Elles ont bien voulu nous permettre de la visiter entièrement.

(3) Stœber, *op. cit.*, p. 81.

n'est guère qu'au commencement de 1771 qu'Oberlin put faire faire les tables et les bancs ; le Ban de la Roche n'avait pas de menuisier et il fallait attendre que les jeunes gens envoyés en apprentissage à Strasbourg par le pasteur fussent revenus. Le 11 août 1774 fut terminée la maison d'école de Bellefosse, en 1779 celle de Belmont fut bâtie à son tour. Plus tard, Lezay-Marnézia mit à la disposition de la commune de Fouday la somme qui lui était nécessaire pour suivre l'exemple et Martin Bernard, maire de Sollbach dota lui-même le village d'un bâtiment convenable.

Nous le pouvons dire avec certitude, c'est Oberlin qui provoqua les dons gracieux qui permirent aux enfants du Steinthal d'être reçus dans des salles spacieuses comme on n'en trouvait à ce moment-là que dans les plus grandes villes. En même temps, Oberlin complétait l'instruction des maîtres qu'il avait choisis, les initiait aux méthodes employées par les meilleurs pédagogues et vulgarisées par les théoriciens, formait plusieurs sujets d'élite et s'efforçait de leur donner, avec des connaissances solides, les qualités nécessaires à tout éducateur de la jeunesse ; pour réussir ils n'avaient d'ailleurs qu'à se modeler sur leur pasteur. En relevant leur situation morale, il relevait aussi leur situation matérielle et augmentait leurs traitements ; il prit cette tâche tellement à cœur qu'il risquait, nous l'avons vu d'après la lettre que lui envoya Stuber, de mécontenter les parents en excitant leur jalousie. Les premières précautions étaient prises, le local trouvé et des instituteurs formés, restait encore le plus difficile : il fallait se servir de tous ces moyens d'action si péniblement acquis, il fallait les employer pour l'éducation et l'instruc-

tion des enfants et des adultes, amener progressivement les Ban de la Rochois à une vie meilleure, il fallait travailler activement à leur émancipation morale : Oberlin ne faillit pas à cette haute mission.

CHAPITRE II

OBERLIN ÉDUCATEUR

L'autoritarisme d'Oberlin. — Éducation physique. — Éducation religieuse. — Éducation esthétique. — Éducation morale : Son système disciplinaire. Les récompenses. — Conseils généraux. La solidarité à l'école. — Conclusion.

Avant d'entrer dans le détail des créations diverses d'Oberlin, il convient de rechercher comment il a pu transformer aussi complètement l'état d'esprit des habitants du Ban de la Roche. Il arrivait là rempli de bonne volonté, mais il manquait encore d'expérience; si jusqu'alors il s'était exercé à sonder les profondeurs souvent impénétrables de l'esprit humain, s'il avait réussi à démêler, derrière le voile des apparences trompeuses, les idées inconscientes, les sentiments inavoués qui dirigent les hommes, il n'avait jamais été préparé à gouverner un peuple, grande âme où se retrouve d'une façon si imparfaite l'impression individuelle des êtres qui le composent. Autre chose est de faire l'éducation des enfants, autre chose de faire celle d'individus arrivés à l'âge mûr chez qui se sont développés à loisir les penchants innés. Heureusement il trouvait là un peuple neuf, inhabile à dissimuler, au cœur aussi rude et grossier mais aussi simple que l'écorce, agissant en purs égoïstes, leur seule ambition comme aussi leur seul plaisir était de

vivre pour eux-mêmes et par eux-mêmes ; ennemis déclarés des autres parce que le bonheur des autres formait la limite du leur, ils avaient eu pour unique idéal de laisser couler les jours, peu sensibles aux douleurs mais toujours prêts à jouir. Le jeune pasteur qui avait inscrit en tête de son programme les deux mots pleins de promesses : amour et volonté, le jeune pédagogue qui avait rêvé d'unir par la concorde les individus aux tendances les plus différentes, aux intérêts les plus opposés, allait trouver sur son chemin des embûches devant lesquelles tout autre eût reculé. Comment convaincre des gens chez qui le sens intellectuel est encore moins développé que le sens moral? Comment raisonner avec des esprits bornés qui fuient avec terreur toutes les occasions de réfléchir? Il ne fallait pas songer davantage à éveiller la sensibilité de ces êtres indolents, décidés à accepter aussi bien les cruautés du Hasard cruel que les bienfaits de la Providence. Il fallait avec ces natures primitives se contenter du moyen pédagogique le plus mauvais, il fallait jouer le rôle de ce Hasard et de cette Providence, il fallait user de l'argument d'autorité, commander et défendre pour être suivi. Oberlin a laissé au Ban de la Roche la réputation d'un homme sévère, d'un intransigeant qui pliait sous le joug de sa volonté forte les caractères les plus rebelles. On y parle de « Monsieur Oberlin » avec une vénération, une onction touchantes, mais avec un respect mêlé d'une crainte indicible et fugitive, on sent planer l'ombre d'un autocrate bon et juste, mais à la fermeté inébranlable. Imposer sa volonté, n'est-ce pas cependant aller à l'encontre du but même de l'éducation qui est de former les énergies? N'est-ce pas les tuer au lieu de les développer? Oberlin a vu le danger, il s'est efforcé

de suggestionner, il commande et fait croire à ses disciples qu'ils n'obéissent qu'à eux-mêmes, et ce semblant de volonté se change ensuite par la force de l'habitude en énergie réelle. Ces esprits paresseux, incapables de se conduire, se laissent diriger par la puissance plus forte de leur pasteur, et insensiblement ils arrivent à affirmer leur personnalité. Avec un autoritarisme qui peut paraître excessif, Oberlin commence par faire l'éducation physique, morale, religieuse et esthétique de ses paroissiens; il les contraint à modifier leurs mœurs; il leur impose les changements qui lui paraissent nécessaires et tel est son ascendant sur eux qu'il les amène à se les imposer de bon gré.

Pasteur des âmes, Oberlin se fait un devoir d'être d'abord pasteur des corps; son séjour comme gouverneur dans la maison du médecin Ziegenhagen lui avait beaucoup servi; sous la direction du plus habile praticien de Strasbourg, il se familiarisa avec les données élémentaires de la science médicale et apprit à manier les instruments de chirurgie les plus en usage. Arrivé au Ban de la Roche, il mit à profit ses petites connaissances, on y ignorait complètement les principes de l'hygiène, les habitants se contentaient comme demeures de huttes sordides où l'on entassait pêle-mêle les gens et les animaux; il leur apprit ce qu'est la propreté, défendit aux instituteurs de recevoir à l'école les enfants mal lavés, aux habits tachés et déchirés : il détestait autant la malpropreté qu'il méprisait la vanité. Il ne cesse de blâmer les coutumes meurtrières qui, sous prétexte de luxe, abîment la santé, parfois même il va trop loin, poussant jusqu'à l'excès la guerre acharnée qu'il déclare aux manières prétentieuses. Il en arrive à dénoncer comme comme coupables toutes les nouveautés, même les plus

inoffensives et les plus compréhensibles. C'est ainsi qu'il défend aux jeunes filles de porter leurs cheveux tressés et à cette occasion il leur dit : « Qu'on souffre et qu'on expose sa santé pour le bien public, voilà le devoir du chrétien, mais pour une coutume stérile souffrir toujours sans interruption, s'asujettir à l'esclavage, à l'infection, à exposer la santé de sa tête, la principale partie de l'homme, c'est sans contredit une insigne folie (1). » Il est si bien l'ennemi juré des modes nouvelles qu'il refuse toute récompense à qui les suit. Son ambition est de détruire au Ban de la Roche l'usage du patois ; tout enfant qui s'en sert à l'école est gravement puni, aussi rend-il grâces aux parents « qui ont le bon esprit de ne leur parler que français » ; il prie les instituteurs de les lui signaler, mais leur recommande expressément d'excepter de leur liste « ceux qui sans une nécessité reconnue par MM. les préposés tiennent des chiens, ceux qui suivent de nouvelles modes comme de partager les cheveux assez en arrière, de porter des corselets trop courts et quant aux hommes des vestes malséantes et trop courtes (2) ». Mais il fait mieux encore, il publie des instructions sur les secours à donner aux noyés, aux gelés, aux asphyxiés ; il fait donner à l'école des leçons spéciales d'hygiène, il y fait aussi étudier le nom et les propriétés des plantes médicinales, il introduisit l'usage de la tisane faite avec les herbes ou les fleurs du pays, c'est ce qu'il appelle le « thé national », bien plus l'on trouve dans le catalogue de la blibliothèque scolaire le titre d'un livre sur la « médecine des animaux domestiques ». Cependant il ne

(1) Circulaire sans date (Mss. Andreæ-Witz).
(2) Lettre adressée aux « amis de Dieu et du bien public », octobre 1812 (Mss. Andreæ-Witz).

pouvait pas, comme il l'aurait désiré, se rendre lui-même auprès de tous les malades avec les consolations bienfaisantes que par l'effet remarquable de la sympathie, tout homme vraiment bon peut toujours apporter à ceux qui souffrent autour de lui, et puis il se trouvait bien inexpert, aussi se décida-t-il à envoyer à Strasbourg chez son ancien maître Ziegenhagen le plus intelligent de ses instituteurs, Sébastien Scheidecker pour y apprendre plus à fond l'art de la médecine ; il fit instruire à ses frais également quelques personnes qui devinrent des sages-femmes dévouées, il institua des gardes-malades et réussit à abolir ainsi l'habitude qu'avaient prise les Ban de la Rochois de se servir de remèdes plus nuisibles qu'utiles (1). En bon éducateur, il recommandait avec soin les jeux et regardait depuis la fenêtre de son cabinet ses enfants prenant leurs ébats dans la cour du presbytère ; lui-même se mêlait à leurs distractions quand ses lourdes occupations lui permettaient de prendre quelques instants de loisir. Peu joyeux lui-même, il désirait cependant que son entourage fût très gai. « Mes chers élèves, écrit-il le janvier 1782 aux pensionnaires étrangers qu'il s'était décidé à recevoir pour augmenter ses revenus, je crois que vous ne me comprenez pas. Vous pensez que vous ne devez plus rire, plus badiner ensemble et pourtant il n'est personne qui ait tant droit à la gaieté que les enfants... Chaque chose a son temps, et le chant et la prière en l'honneur de Dieu pourraient devenir désagréables à Dieu et même des péchés si elles nous empêchaient de l'application nécessaire au travail et à l'ouvrage qui nous est confié... ; le badinage, le rire en présence de

(1) Un de ses registres qu'il intitule *Receptenbuch* (ANDREÆ-WITZ) est plein de recettes bonnes pour les maladies les plus courantes.

Dieu, et conduit de manière à ne point nous distraire de l'ouvrage confié, peut être agréable à Dieu (1). » Ces recommandations sentent encore un peu l'austérité; mais le pasteur devait se souvenir du plaisir qu'éprouvait autrefois le petit Fritz aux jeux organisés par son père à Schiltigheim; il a soin de couper les exercices de l'école par de longues récréations et prie ses régents de congédier les petits élèves avant leurs camarades plus âgés afin d'éviter le surmenage, conséquence inévitable de l'enchaînement à une immobilité meurtrière. Quand le temps trop mauvais empêche les enfants de prendre au dehors leurs ébats et les condamne à rester dans les salles de classes, on les amuse en exerçant leur sagacité ; c'est à ces jeux de salon que devaient servir les différents recueils d' « énigmes à l'usage de mes écoliers et écolières » que composait, à ses moments perdus, le pasteur de Waldersbach ; on en trouve également de charades et de rébus. Mais ces divertissements étaient réservés pour l'hiver quand soufflait une bise trop glaciale, car Oberlin adore le plein air et les grandes promenades; en été lès classes ont lieu le plus souvent au milieu des champs et des bois.

En donnant les prescriptions les plus élémentaires de l'hygiène, il ne faisait que suivre l'ordre logique de toute éducation, il savait que l'habitude de la propreté est intimement liée à celle d'une conduite bien réglée, il faut se respecter soi-même pour respecter les autres, l'hygiène et la morale sont sœurs, la discipline du corps entraîne celle de l'âme. Pour le pasteur de Waldersbach, le secret de l'éducateur consiste à faire « déposer les mauvaises habi-

(1) Stoeber, *op. cit.*, pages 225 et 226.

tudes » à ses disciples pour leur en faire prendre de bonnes. Son œuvre tout entière est là ; remplacer les penchants inavouables par des passions saines, donner de la modération aux désirs, faire naître le sentiment de la dignité personnelle et l'amour d'autrui. Certes, pour lui, religion et morale se confondent ; c'est dans la Bible ou dans les Saintes Ecritures qu'il va chercher la raison des règles qu'il dicte ; Dieu ou plutôt Jésus-Christ est le centre vers lequel il tourne les regards de ses auditeurs ; mais nous avons vu ce qu'était sa religion, c'est le christianisme supérieur et primitif, dépourvu des déformations successives qu'on lui a fait subir. « Le vrai christianisme, répétait-il fréquemment, ne consiste ni dans les noms, ni dans les formes extérieures. » Il aurait ajouté volontiers : « Il ne consiste que dans la morale. » Il cherche bien en effet à établir le règne de Dieu, mais séparant nettement les domaines du spirituel et du temporel, il ne fait pas de prosélytisme en faveur de la secte religieuse dont il est un des ministres. Pour lui Dieu est amour, Dieu est volonté, et sa seule ambition est de voir triompher sur la terre ces deux principes si rarement unis. Il étend son amour à tout et à tous, et en cela il est bien mystique, il aime Dieu dans toutes ses manifestations, dans la nature, dans les hommes dont il est le créateur, dans les animaux, dans les plantes où il voit de nouveaux individus qui vont concourir au bonheur universel ; il conduit ses paroissiens aux sentiments altruistes les plus purs et ne perd aucune occasion de leur faire comprendre les bienfaits de la solidarité. Dieu, la nature sont pour lui choses semblables ; il a pour tout ce qui existe une affection fraternelle, il admire sans réserve parce que partout il voit la main de Dieu, du

créateur sublime, du grand artiste qui, du premier coup a fait jaillir un monde aussi parfait. Le sentiment du beau fait partie de sa religion ; il était, il est vrai, bien placé pour jouir de la nature ; le Ban de la Roche est une des plus jolies vallées des Vosges, le petit village de Waldersbach adossé contre l'un de ces « ballons romantiques » tant vantés, est vraiment pittoresque ; de la fenêtre de son presbytère il pouvait découvrir un horizon magnifique. Il eût manqué à son rôle et à sa conscience s'il avait gardé pour lui seul son enthousiasme : en faisant l'éducation religieuse de ses paroissiens, il fait leur éducation esthétique. On trouve chez tous les hommes un fond d'enthousiasme qui ne demande qu'à se répandre : le grand art, et aussi la grande difficulté est de le régler et de lui donner une fin. Les Ban de la Rochois n'avaient probablement jamais songé à admirer leur pays ; leurs descendants ne se rendraient peut-être pas plus compte de sa beauté s'ils n'avaient l'occasion de recevoir souvent pendant la belle saison des touristes en quête de sensations nouvelles ; ce n'est qu'en entendant leurs exclamations de surprise et d'admiration qu'ils se prennent eux aussi à contempler le paysage qu'ils ont chaque jour devant les yeux. Ces voyageurs travaillent, sans s'en douter, à l'éducation esthétique de leurs guides, ils réussissent à leur inculquer un amour plus profond pour leur pays natal, amour qui se mêle d'un peu d'orgueil et de fierté; ce qu'ils font inconsciemment, Oberlin le faisait de parti pris. Souvent quand, revenant de sa tournée pastorale, il passait dans la montagne, souvent il s'arrêtait, ne se lassant pas de contempler les paysages qu'il connaissait pourtant bien ; son admiration sincère, il la communiquait à ses compatriotes,

secouant leur indifférence et les exhortant à remercier leur Dieu de la beauté idéale qu'il avait mise dans ses œuvres. Il arrivait à leur inspirer un attachement profond pour leur pays natal et ce faisant, il résolvait la question qui inquiète encore les économistes, il continuait son œuvre dans ses instructions agricoles et en même temps il leur donnait le culte du beau. Pour cela d'ailleurs il ne négligeait rien ; comme Stuber, il faisait apprendre le chant, il avait des musiciens et il organisa une philharmonique où l'on jouait de tous les instruments : violon, flûte, guitare, luth, etc. (1). Puis, sous sa direction, les enfants étudiaient le dessin et la peinture ; on y consacrait les longues soirées d'hiver et c'était lui qui fournissait papiers, pinceaux et couleurs; il leur recommandait particulièrement de « prendre la nature pour modèle et d'employer les couleurs mates et non brillantes, conformément à la nature (2) », promettant de récompenser les paysagistes les plus fidèles.

Cette éducation à la fois esthétique et religieuse avait son complément tout naturel dans l'éducation morale et sociale. Il parle sans cesse du « bien général » dans lequel il aimerait tant voir rentrer le bien particulier, il ne se lasse pas de prêcher la tolérance et la tendresse. Pour enlever à ses exhortations le trop de violence qui les rendait impératives, il s'efforçait d'allécher ses paroissiens par des promesses, jamais il ne proposa une réforme sans faire voir à l'avance la récompense ou la punition qui en seraient le prix. Ce système mauvais en soi et dont on commence à se détacher de plus en plus, parce qu'il est toujours injuste

(1) Cf. *Le Registre de l'Administration.* Tome I. pages 127 et 128. *(Archives de la paroisse de Waldersbach).*
(2) Stoeber, *op. cit.* Lettre adressée aux Régents, pages 91 et 92.

malgré toutes les précautions prises, fortifie surtout les bas instincts, parce qu'il cultive dans l'âme la cupidité et la crainte, Oberlin en a fait la base de son éducation morale. C'est là le plus grand défaut de son œuvre pédagogique. Pourquoi ne pas prêcher le bien pour le bien? Pourquoi tendre toujours à ces natures avides l'appât du gain et de la jouissance? Il aurait mieux valu sans doute chercher à établir une morale sans obligation parce que l'impératif catégorique amoindrit la liberté, et sans sanction parce que les châtiments et les récompenses diminuent l'effort et le mérite. C'était là une conséquence très naturelle de ses opinions religieuses et mystiques; toute sa vie, il a convoité, il a, pour employer l'expression forte, mais si juste, d'un philosophe moderne, « mendié » le paradis, cette suprême récompense promise aux chrétiens. Celui qui ajoutait foi si complète à ces superstitions surannées, celui qui ne voulait et n'aimait que dans l'espoir si souvent avoué de gagner un jour, d'escalader le lieu céleste, objet de ses désirs les plus ardents, celui qui ne pouvait s'empêcher d'étaler aux yeux de ses paroissiens les plaisirs infinis qu'ils goûteraient dans l'immortalité s'ils savaient obéir aux injonctions des lois religieuses et morales, celui-là restait bien d'accord avec lui-même en distribuant à ses élèves, hommes, femmes ou enfants, de petits cadeaux, marques de sa satisfaction, qui devaient, dans sa pensée, leur donner un avant-goût des immenses présents qui témoigneraient du contentement de l'Être suprême. En feuilletant les registres laissés par le pasteur de Waldersbach, on rencontre à chaque instant le tarif des dons extraordinaires alloués à ceux qui réussissaient le mieux dans les essais conseillés par lui aux enfants qui montraient le plus

d'exactitude et d'initiative. Mais ce n'est pas tout ; à côté des récompenses en nature, il y a celles qui satisfont seulement l'amour-propre. Les meilleurs écoliers étaient commis à la garde de leurs camarades moins sérieux ; il écrit en octobre 1778 en tête du registre qu'il intitule *Lois et Règlements pour les écoles*, tout son système disciplinaire (1). « Les premiers du catalogue de la grande école s'appelèrent Empereurs, ceux de la moyenne Princes, ceux de la petite Chevaliers. Et cela principalement pour être entendu et compris quand on demande après eux, le terme de premier étant trop équivoque, et premier du catalogue des braves de la grande école étant trop long. Chaque maître d'école tiendra une liste de conduite, où il marquera les bonnes et mauvaises actions de ses élèves : les mauvaises avec de l'encre noire, les bonnes avec de la rouge, les excellentes avec de la verte. Les fautes légères seront marquées par un point (.) comme inadvertance, négligence, grossièreté, patois à l'école, pétulance un peu blâmable. De même chaque bonne action sera marquée d'un point (.) ou d'un trait (—) selon sa valeur, avec de l'encre rouge ou verte, selon sa moralité et comme elle le semblera mériter au maître d'école, ainsi diligence, conduite réglée, douceur, politesse, vitesse en faisant sa commission, générosité, obéissance exacte et distinguée, etc. On commettra parmi des écoliers de chaque village des préposés, un juré, un ancien, des pelotonniers, des gardes. Les gardes sont relevés de huit en huit jours ; ils auront un œil attentif sur tout ce qui se passe, en avertiront, selon qu'il leur aura été commandé, soit les pelotonniers, soit les anciens ou

(1) *Archives de la paroisse de Waldersbach*. Ce règlement, copié sur le manuscrit, a été reproduit par Stoeber, pages 86-88.

les jurés, soit le maître d'école lui-même; ils ne manqueront pas de se trouver à l'église aux bancs de leur village, ils se trouveront aux enterrements dans leurs villages; on les employera à l'école même à faire la revue des livres, des mains, etc. Les pelotonniers sont les subdélégués de l'ancien et du juré, établis sur une demi-douzaine environ, choisis ou confirmés au commencement de chaque quartier, veilleront sur la conduite de leur peloton, les corrigeront, les exhorteront; s'ils ne sont pas écoutés, ils avertiront les anciens ou les maîtres d'école, ils commanderont sous le juré, rangeront les leurs aux convois funèbres. Les écoliers qui ne peuvent se trouver soit à l'école, soit à l'examen, en avertiront leur pelotonnier. Le juré sera élu ou confirmé après chaque promotion, ou de six en six mois, il commandera les gardes, veillera sur eux, commandera les écoliers au sortir de l'école, aux enterrements, corvées d'écoliers, bref, toutes les fois qu'ils doivent comparaître en corps, les pelotonniers sont ses subdélégués, ses sergents et caporaux. L'ancien est élu ou confirmé de six en six mois, il veillera sur la conduite en tant que morale des jurés, pelotonniers, gardes et de tous les particuliers; lorsque ses avertissements et exhortations ne seront pas écoutés, il en avertira le maître d'école; c'est à lui que doivent s'adresser les pelotonniers lorsqu'ils ont des plaintes contre quelqu'un de leur peloton (1) ». On a peine à se retrouver au milieu de ce mélange de délégués et de

(1) Oberlin semble avoir vu lui-même les inconvénients de ce système, du moins chez les grands, car il écrit en novembre 1788 aux Régents : « Vous continuerez à écrire le *Catalogue des Braves* dans la moyenne et la petite école, comme jusqu'ici. Mais, dans la grande, vous ne l'écrirez plus ». (Brouillon d'une circulaire qui se trouve à la page 3 du *Registre des lois et règlements.*)

subdélégués, le bon Oberlin ne peut pas s'y reconnaître lui-même et ajoute : « Il faut s'aviser comment on distinguera par l'extérieur les différentes charges soit par des cravates de différente couleur, soit par des panaches sur le chapeau, ou des épaulettes, ou des cocardes » et il note en 1779 : « J'ai donné aux pelotonniers des cravates bleues, aux jurés des rouges, aux prévôts une noire, toutes de drap avec une très simple boucle (1) ». De ce système plus enfantin que sérieux il faut pourtant retenir ce fait que les petits Ban de la Rochois se gouvernent eux-mêmes, qu'ils forment un corps organisé où chacun remplit la fonction que lui valent son intelligence et sa bonne conduite : c'est, transporté dans l'éducation morale, le système *mutuel* qui, quelques années plus tard, sera considéré comme le procédé d'enseignement le plus efficace. Les gardes, les pelotonniers, les jurés, les anciens sont en sommes les véritables éducateurs, les « entraîneurs » qui reprennent sagement et qui agissent plus par leurs bons exemples ou leur muette indignation que par des discours insupportables et de vertes réprimandes. Les collèges anglais sont encore régis par les mêmes lois, chacun des grands élèves y est le protecteur d'un ou de plusieurs petits condisciples qui sont ses « fags », presque ses serviteurs. Mais il était à craindre que ce système éveillât la défiance, la jalousie, qu'il encourageât la délation perfide et donnât naissance à des animosités sourdes et violentes. Oberlin n'en a vu les immenses inconvénients qu'en partie, il ne s'est pas aperçu qu'il allait semer la haine au

(1) Ces deux parties du manuscrit n'ont pas été reproduites par Stoeber.

lieu de développer l'amitié; il voulait ordonner et il jetait la discorde.

Cependant n'oublions pas que nous sommes au Ban de la Roche : ces panaches, ces cravates, ces épaulettes, ces cocardes en plaisant à ce grand admirateur des choses militaires, séduisaient ces êtres simples, ces enfants à qui il fallait encore des hochets pour les amuser et les rendre sérieux. Ces procédés d'émulation si nuisibles et qu'il serait cependant si difficile de supprimer radicalement parce que ce serait priver d'un grand plaisir au moins autant que les enfants, les parents, les mamans orgueilleuses des moindres succès remportés par leurs fils, étaient nécessaires dans ce pays plus qu'ailleurs encore; il était impossible à ces primitifs de concevoir d'autre mobile à nos actions que l'intérêt personnel, le gain à obtenir ou le châtiment à éviter; aussi Oberlin en use-t-il jusqu'à en abuser. Il agit mal en croyant faire pour le mieux, il aime les solennités, les cérémonies extérieures en matière scolaire autant qu'il les déteste en matière religieuse; il pense ainsi donner de l' « aiguillon » (c'est son mot favori) aux indolents; il se plaît à rassembler son peuple, à lire des proclamations enthousiastes; c'est un général qui fait paraître des ordres du jour où il flétrit les paresseux en exaltant les mérites des courageux, des actifs, des braves, comme il les appelle. Il veut que la plus grande publicité soit donnée aux récompenses accordées au risque d'enfler d'orgueil les lauréats ou de les gêner par ces louanges publiques vraiment déplacées. « Aussitôt qu'il sera décidé lesquels remporteront des prix, écrit-il en 1773, il en sera communiqué la liste aux maîtres d'école... Ceux-là l'afficheront à la porte du poêle d'école, là où il y en a, la dicteront aux écoliers,

le tout afin d'inspirer quelque émulation à des enfants qui jusqu'ici se sont trop peu souciés de faire des progrès. On leur dictera de même la liste de tous ceux de leurs camarades qui ont été avancés afin de piquer un peu leur émulation, qu'ils sachent mieux l'ordre dans lequel ils ont à se ranger, qu'ils apprennent à écrire les noms (1). » Cette recommandation terminée par une considération inattendue sur les résultats bienfaisants pour l'écriture de la dictée du palmarès est une preuve de plus de bonne volonté que d'habileté ; Oberlin exagère à coup sûr la valeur de l'émulation ; le malheur est qu'il tombe fréquemment dans cet excès malencontreux. Les distributions de prix se font régulièrement et avec le plus grand appareil ; elles ont lieu à l'église, à la Toussaint, et le pasteur y fait toujours un petit discours bien senti. Voici le langage qu'il tint le 1er novembre 1778 à l'occasion de la première de ces fêtes scolaires. « Mes chers auditeurs ! Je vous présente douze écoliers qui entre ceux qui seront avancés dans la grande et la moyenne école sont les plus habiles. Ils vont recevoir une légère marque de ma satisfaction en récompense de leur diligence... Je sais bien que plusieurs pères et mères sachant que les plus grands héritages ne valent pas une bonne éducation et instruction, parce que quand les héritages périssent, l'instruction reste, font tout leur possible pour engager leurs enfants à la diligence et n'y réussissent pas. De pareils pères et mères méritent d'être soutenus et aidés, c'est ce qui m'a engagé à ne plus avancer dans de plus hautes classes que ceux que j'aurais examinés auparavant et trouvés capables, et à laisser les trop faibles et les pa-

(1) Registre intitulé : *Administration*, tome I, pages 60b et 61a. (ARCHIVES DE LA PAROISSE DE WALDERSBACH.)

resseux dans les classes inférieures. Cela doit leur donner de l'aiguillon. Car les enfants voyant qu'il leur faut subir un examen public, que d'autres, qui étaient plus ignorants qu'eux, en savent maintenant plus, leur sont préférés, avancés et récompensés publiquement, ils auront honte de rester en arrière, reviendront de leur assoupissement, se réveilleront de la paresse, redoubleront de zèle et donneront à leurs parents la consolation de voir que les précieuses occasions qu'on a par ici pour l'instruction des enfants, ne sont pas perdues pour eux (1)... » Oberlin prodigue les récompenses de toutes sortes, il les donne à propos de tout et de rien : tant au plus habile en « lecture coulante », tant à celui qui aura la meilleure écriture, tant au meilleur élève en géographie, en histoire, en agriculture, tant au cultivateur le moins routinier, tant à l'artisan le plus adroit, tant à la jeune fille qui aura tricoté le plus de bas, tant à la ménagère la plus soigneuse, tant au maître d'école le plus exact. Les examens ne décident pas seulement du passage d'une classe à une autre, mais comme toujours ils entraînent des prix d'encouragement. Il y a un concours spécial pour chaque matière et ceux qui répondent le mieux reçoivent des « billets » analogues aux bons points qu'on distribue encore actuellement dans nos écoles. Mais que feraient les élèves de ces billets s'ils ne représentaient pas une valeur quelconque, s'il leur était impossible de les négocier? Oberlin a tout prévu. « Les écoliers, dit-il, conserveront leurs billets. Après les Fêtes de Pâques, je leur ferai un marché, où on achètera et payera en billets les

(1) Cf. Registre intitulé : *Administration*, tome I, pages 116 et 117. (Archives de la paroisse de Waldersbach).

choses qui leur seront étalées (1). Le billet vaut un petit pfennig ou quatre valent un sou (2). » Cette petite foire ne devait pas manquer d'attrait et on pouvait assister certainement là à des scènes charmantes : la joie et la surprise devaient se lire sur tous ces petits visages. Tout le monde prenait d'ailleurs part à ce plaisir et ils étaient rares ceux qui revenaient de ces distributions sans la moindre bagatelle car, dans le système d'Oberlin, les efforts ont leur sanction autant que les succès ; le brave, le courageux qui ne laisse pas faiblir sa volonté a autant de mérite que ses compagnons même si les résultats ne correspondent pas à ses peines ; plus il est mal servi par les circonstances ou par les dispositions naturelles, plus il est estimable. La distribution n'allait d'ailleurs pas sans une fête solennelle qui ressemble étrangement à celle que nous organisons aujourd'hui pour donner une sanction à nos œuvres post-scolaires. « Cette fête fixée au jour de l'Ascension est célébrée sur une hauteur au-dessus de Waldersbach. Des courses animées par le roulement du tambour, le tirage à la cible tant avec l'arbalète qu'avec des pelotes décident des prix à gagner par pelotons répartis d'après le nombre des bonnes marques et appelés d'après cette échelle à des prix de valeur croissante (3)... »

(1) Les lots consistaient en « mouchoirs, feuilles de papier de couleur, pinceaux, couleurs, règles, cartes géographiques, encriers, etc. » Cf. à ce sujet une feuille volante intitulée : *Projet pour le rétablissement de nos écoles absolument dégénérées*, datée du 6 septembre 1798 (Mss. Andreæ-Witz).

(2) Circulaire envoyée aux Régents en novembre 1788 ; le brouillon se trouve *Registre des lois et règlements* (déjà cité), page 4.

(3) Cf. un cahier intitulé : *Esquisse sur l'organisation des écoles primaires de la paroisse de Waldersbach au Ban de la Roche* (Mss. Andreæ-Witz). Il est daté de 1818 et a probablement pour auteur un instituteur qui l'aurait rédigé sur la prière d'Oberlin.

Si les récompenses trouvent une grande place dans le régime disciplinaire d'Oberlin, il laisse aux punitions une part beaucoup moins importante; cet apôtre de l'amour voulait bien jouer le rôle de la Providence, mais non celui du maître qui frappe et châtie cruellement. Il ne tolère la verge que dans les cas tout à fait exceptionnels, quand on se heurte à une obstination méchante, que les arguments les plus sûrs ne sauraient ébranler. Lui-même avait fréquemment des excès de violence et de mauvaise humeur. mais sa brusquerie cachait une excellente nature, il était toujours prêt à reconnaître ses torts, se les reprochait amèrement et travaillait à maîtriser sa rudesse apparente. Il recommande à ses instituteurs et à ses conductrices, la sérénité qui convient à l'éducateur, il veut leur voir une figure toujours calme et souriante, et du haut de sa chaire il ne laisse tomber que des paroles de paix. « Si l'enfant, aussi jeune qu'il soit, dit-il, dans un sermon prononcé à l'enterrement d'un petit garçon, le 8 janvier 1769 (1), fait voir de la malice et de l'opiniâtreté, on doit le châtier et lui faire sentir, par un petit exemple, les mauvaises suites de la méchanceté et de la malice. Si l'enfant commence à comprendre ce que vous lui dites, il faudrait lui dire qu'il doit en tout ce qu'il fait tâcher de plaire à Dieu ; si vous voyez que l'enfant y fait réflexion, et qu'il dirige sa conduite sur ce que vous lui avez dit de la volonté de Dieu, alors on pourrait représenter la joie de Dieu et des anges... Mais si l'enfant désobéit nonobstant vos douces exhortations, alors il faudrait le châtier avec la verge et cela toutes les fois qu'il désobéirait de propos délibéré, mais il fau-

(1) Mss. Leenhardt.

drait bien se garder de se mettre en colère ; au contraire, il faut lui faire voir que c'est malgré vous que vous le châtiez, et que vous le faites uniquement pour plaire à Dieu... Mais où sont les pères et mères qui aiment assez leurs enfants pour les dresser de cette façon? leur amour est d'ordinaire un attachement criminel et non pas un désir vif de rendre les enfants vraiment heureux, ce qui fait que Dieu se hâte souvent de retirer de ce monde ceux qu'il aime. »

Ici, Oberlin fait preuve d'un sens pédagogique éclairé; s'appuyant sur les données de la psychologie (1), il s'efforce de former des personnalités libres en les affranchissant ; mais il sait que les tentations sont d'ordinaire plus fortes que les raisonnements les plus puissants, il exige avant tout l'obéissance qui trouve son fondement dans la confiance née de l'amour. Celui-là seul sait commander aux autres et à soi-même, et sait mettre un frein à ses passions, arrêter le flot tumultueux des tendances transmises par l'hérédité ou acquises au cours des ans, qui est assez sage pour obéir avec discernement. D'ailleurs le coupable ne se nuit-il pas à soi-même? Il se sent amoindri par la faute, il a perdu de ses forces, il doit travailler à les réparer. Être raisonnable et libre, il est responsable : nul ne saurait lui venir en aide pour le tirer complètement de la mauvaise voie où il s'est engagé consciemment, tout secours du dehors serait impuissant à le relever à ses propres yeux, il doit subir les

(1) Il ne faut pas l'oublier en effet, si Oberlin a eu sur ses paroissiens une bonne influence, c'est qu'il s'est attaché à les bien connaître. « Il m'a fallu dix ans pour apprendre à connaître chaque tête de ma paroisse, disait-il, et pour faire une sorte d'inventaire de ses besoins moraux, intellectuels et domestiques. J'ai dressé mon plan. Il me faut dix années nouvelles pour le mettre à exécution et les dix qui suivront pour en corriger les fautes et les erreurs. » (*Memoirs of John Oberlin, Pastor of Waldbach in the Ban de la Roche*. Londres, 1829, page 125.)

conséquences de sa mauvaise action. Il a enfreint les lois de la discipline, il a désobéi, il a parlé patois à l'école, il payera une amende et apprendra par la dureté de la privation à prévoir avant d'agir. Le règlement est applicable à tous, aux adultes, aux enfants et même aux maîtres d'école. « Celui d'entre vous, leur écrit Oberlin en 1788 (1), qui ne se trouvera pas à l'école à l'heure fixée, souffrira pour chaque fois une perte de 6 sous qui lui seront déduits du prix de la fondation. Mais s'il manque une école, l'amende sera de 20 sous ou comme vous le jugerez à propos de le faire entre vous. » Mais au-dessus de l'intérêt personnel, il y a l'intérêt général : la collectivité souffre elle aussi des fautes commises par l'un de ses membres. Les enfants de Dieu, comme il les nomme, c'est-à-dire des êtres humains qui, sortant de la société, ont le devoir de se consacrer entièrement à elle, ont droit à tous les égards : cultivons leur cœur, développons leurs sentiments de solidarité en même temps que le sentiment de leur personnalité. Le « bien général » veut que tous apportent en tribut ce qu'ils ont de meilleur pour le faire rentrer dans la collectivité ; l'écolier désobéissant n'est pas seulement coupable envers lui-même, il n'a pas seulement manqué au respect dû à son maître, sa faute rejaillit sur ses camarades, elle avilit l'école tout entière, la marque d'une tare que le délinquant ne pourra effacer qu'en faisant amende honorable devant tous. On rencontre dans les papiers d'Oberlin peu de traces d'actes de rigueur, une lettre qu'il adresse à l'un de ses régents nous a paru mériter d'être reproduite ici parce qu'elle montre bien le grand cas qu'il

(1) *Registre des Lois et Règlements* (déjà cité page 4).

faisait de la solidarité entre écoliers (1). « Puisque Joseph Neuvillers, qui a été élu pelotonnier, refuse d'obéir, disant avec effronterie qu'il ne vient pas à l'école pour prendre garde aux autres, il ne sera dès à présent plus regardé comme écolier, on ne lui parlera plus, ce ne sera plus son tour de lire, vous ne corrigerez plus ses cahiers, il ne sera plus nommé en lisant le catalogue et plus marqué au catalogue des Braves. On le regardera comme mort et non existant, et son nom dans le catalogue sera renfermé entre deux crochets. Et vous afficherez avec le pain à cacheter le billet ci-joint où il est écrit : « Joseph Neuvillers, brebis galeuse. » Il restera sous cette punition jusqu'à ce qu'il vienne demander pardon : 1° à vous, d'avoir désobéi, 2° *à toute l'école*, de lui avoir donné mauvais exemple ; ensuite on ôtera l'affiche, mais il restera encore quinze jours sous le reste de la punition. » Cette « mise en quarantaine », bien que punition excessive, devait être du plus grand effet sur les esprits; le coupable, voyant fuir devant lui tous ses camarades qui paraissaient éviter une contagion malsaine, pouvait à loisir faire son examen de conscience et prendre de bonnes résolutions pour l'avenir. C'est vraiment de cette façon qu'on fait l'apprentissage de la vie, mieux que l'élève de Rousseau, formé en terre chaude dans un milieu trop différent du monde réel, les enfants du Ban de la Roche étaient préparés de bonne heure à attendre de pied ferme, les choses parfois cruelles et injustes qui viennent journellement blesser notre amour-propre.

Oberlin sait qu'en morale, les formules abstraites ne parlant point à l'imagination, ne parlent point au

(1) Lettre écrite le 18 août 1780. (Mss. Leenhardt.)

cœur, il trouve cependant nécessaire de donner aux enfants un enseignement moral proprement dit et leur fait dicter en classe les maximes bonnes à retenir, celles qui doivent nous conduire dans toute notre vie ; à côté des formules généralement données dans les écoles, on en trouve beaucoup qui ont surtout trait au maintien, à la politesse qu'Oberlin exigeait d'une façon rigoureuse ; certaines de ses recommandations sont même bien amusantes et ceux qui les auraient suivies à la lettre auraient pu se présenter dans les salons où l'on observe l'étiquette la plus scrupuleuse (1). Mais en général c'est surtout par l'exemple qu'il agit, car il connait toute sa puissance : « Ce que sont les torrents sur la mer, dit-il. et par torrents il entend tempêtes, les exemples le sont dans le moral. Les uns font périr ou détruisent en corrompant les bonnes mœurs, les autres arrêtent ou détournent, les bons mènent vers les vertus, par conséquent vers la vraie félicité et la patrie céleste (2). » Sa vie elle-même sera un exemple constant où ses paroissiens pourront puiser des leçons de courage et de générosité ; il veut que les parents eux aussi mènent une vie telle que leurs enfants n'aient jamais qu'à se modeler sur eux. « Il y a quatre choses que nous devons à nos enfants, écrit-il le 30 octobre 1768 (3), 1° la disci-

(1) Citons à titre d'exemple, la 17e règle de bienséance que recopie fidèlement une petite écolière de Waldersbach, Madeleine Krieguer, sur son cahier de classe (Mss. Andreæ-Witz). « Lorsqu'on veut cracher ou éternuer, il ne faut pas s'empêcher de le faire plus haut que de coutume. Car cela sent l'insolent. Mais il faut tâcher d'éternuer doucement, faire ensuite la révérence et remercier ceux qui font des vœux ». Nous ne pouvons tout reproduire, mais il y a là un petit code de politesse très curieux.

(2) Discours prononcé le 28 juin 1794. (Cf. *L'Eglise libre*, n° 16 du 18 avril 1873, page 122).

(3) Mss. Leenhardt. Sermon.

pline; 2° l'instruction; 3° le bon exemple; 4° la prière. Nous leur devons le bon exemple : nous devons nous garder de toutes nos forces de dire ou de faire devant eux la moindre chose qui soit reprochable. Mais que l'on viole terriblement cette règle! car d'où est-ce que les enfants apprennent à se dire des sottises, injures, jurements, si ce n'est des adultes? On les voit trop souvent ivres ou gris. De tels pères malheureux osent après cela dire à leurs enfants le moindre mot d'exhortation, osent-ils leur faire les moindres recommandations au sujet de la tempérance, de la sobriété voulue par Dieu saint, vengeur du crime?... et ainsi il faut qu'ils passent aux yeux de leurs enfants ou pour des menteurs ou pour des hypocrites?. » Les mots ne sont pas trop forts pour définir la lâche inconséquence de ces parents qui s'étonnent et s'irritent de retrouver chez leurs descendants les vices qu'ils n'ont jamais eu le courage de combattre en eux-mêmes. Sans hésitation timide, il leur signale le péril, il nomme au besoin les ivrognes, les intempérants, les jouisseurs, les désigne au mépris public. D'ailleurs s'ils n'ont pas voulu surveiller étroitement leurs enfants qui appartiennent avant tout à Dieu, celui-ci leur réservera un châtiment cruel, car « c'est à ces parents que Dieu redemandera le sang de ses enfants gâtés ou malheureux (1)». Il faut d'abord leur donner l'amour du travail et pour cela combattre la paresse, l'aboulie qui sont notre lot à tous et Oberlin montre bien que si les efforts nous coûtent, c'est parce qu'ils demandent une lutte acharnée contre nos dispositions à la fainéantise, non parce qu'ils sont insurmontables. Toutes les excuses que

(1) Mss. Andreæ-Witz. Sermon prononcé à Waldersbach le 29 août 1802.

nous nous faisons à nous-mêmes sont des sophismes inhabiles.

Oubliant son indifférence d'antan, il recommande les mariages précoces (1); avec raison il y voit la sauvegarde la plus sûre contre les vices honteux, contre le cabaret et les mœurs inavouables. Ses conseils ne sont pas toujours suivis mais il revient à la charge ; en aucune circonstance, il ne conserve son jugement, il décharge sa bile; avec la même véhémence et la même opiniâtreté il reprochera les immoralités commises. Sa franchise sera telle qu'elle pourra nous paraître parfois grossière et triviale, mais ayant fait toutes les déclarations qui lui tenaient à cœur, sans insinuations perfides ni paroles à double sens, il aura la satisfaction d'avoir rempli son devoir jusqu'au bout.

C'est ainsi qu'Oberlin entendait sa charge d'éducateur, ses auditeurs devaient frémir sur leurs bancs et voir avec terreur s'approcher l'heure du sermon, mais ils étaient gagnés par la sympathie de ce juge sévère mais impartial. Ils le savaient animé des sentiments de justice les plus purs, ils connaissaient son équité scrupuleuse, sa haine du mensonge et de l'hypocrisie et persuadés que nul n'était mieux disposé à pardonner et à oublier, ils le remerciaient d'avoir remué la plaie encore vive pour la fermer plus sûrement. Mystiques comme lui, ils avaient la certitude de trouver au delà de cette vie plus de bonheur sans mélange, et guidés par cet idéal dont leur pasteur faisait sans cesse miroiter la grandeur infinie à leurs yeux, ils s'efforçaient de

(1) Mais il combat l'habitude funeste qu'ont ses paroissiens de célébrer leur mariage avec des festins somptueux et des libations exagérées; il remarque et loue les « noces sages » c'est-à-dire celles qui se sont faites « sans repas ».

mériter d'entrer un jour dans le lieu des jouissances célestes. Et cette suprême consolation d'avoir vécu pour leur Dieu de bonté qu'ils avaient invoqué si souvent dans leurs prières, c'est-à-dire d'avoir répandu autour d'eux un peu de bien, laissé le souvenir d'êtres utiles, la satisfaction d'avoir voulu et aimé le bonheur de leurs semblables suffisaient à rendre leur mort plus douce et plus sereine. Le système employé par Oberlin est loin d'être recommandable de tous points, mais dans un tel temps et dans un tel pays, il eût échoué s'il avait agi autrement. Les récompenses et aussi les punitions, car bien que peu fréquentes elles n'en existent pas moins, sont les pivots autour desquels il fait tourner ses paroissiens. Les Ban de la Rochois n'observent pas la loi morale avec le désintéressement et la pureté de sentiments qu'elle demande, ils ne font que suivre leur intérêt personnel. Cet intérêt il fallait une volonté tenace pour le poursuivre avec acharnement, mais il ne tient pas toute la place dans l'éducation morale donnée par Oberlin à ses compatriotes, il les fait agir par amour. En cela il reste bien d'accord avec lui-même, son piétisme apparaît là tout entier avec ses qualités et ses défauts, l'amour ne peut l'empêcher tout à fait d'escompter la vie de félicité que promet la religion. Comme leur pasteur, c'est dans leur mysticisme, dans les hypothèses naïves où leur esprit se plaît à errer, qu'ils trouvent la force de vivre et de rechercher un idéal noble et élevé. Ils appartiennent bien au monde des Jung-Stilling, des Lavater, des Mme de Krüdener ; les voyantes de Waldersbach et des villages environnants font des descriptions enchanteresses du pays des âmes et provoquent une foi intense, un peu maladive, mais excellente dans ses résul-

tats. Les panaches, les cocardes, tout l'appareil extérieur des cérémonies scolaires au Ban de la Roche, sont une réduction des honneurs éternels qui attendent les travailleurs, les « braves » qui auront eu assez de maîtrise de soi pour s'arracher à la contemplation passive, à la résignation paresseuse par un effort puissant de volonté individuelle. L'avenir sourit à ces mystiques, aiguillonnés, harcelés par l'espérance et la crainte, par l'orgueil amusé ou l'amour-propre mutilé, et leurs progrès sont d'autant plus rapides qu'ils sont constamment tenus en haleine.

CHAPITRE III

LES SALLES D'ASILE

L'utilité de l'institution des salles d'asile. — Oberlin créateur de cette institution. — Histoire des salles d'asile : Influence d'Oberlin en France. — L'organisation des salles d'asile au Ban de la Roche : la méthode. — Conclusion.

L'institution des salles d'asile, ou mieux des écoles maternelles, est de fondation encore récente, leur création dans les centres les plus importants est due à l'influence de Frœbel qui les a popularisées sous le nom de Jardins d'enfants (Kindergarten). On s'accorde cependant à laisser l'honneur de la première idée au modeste pasteur de Waldersbach, à Oberlin, c'est en effet lui qui a été le premier à songer à l'éducation de la plus tendre enfance. Comment! on a attendu jusqu'en 1771 pour reconnaître l'importance des impressions qui frappent notre intelligence et notre cœur pendant nos plus jeunes années ! Le fait est presque incroyable, et il est malheureusement trop vrai. Aussi loin qu'on remonte dans les annales de la pédagogie, nulle part on ne trouve proclamée explicitement cette vérité que le pasteur du Ban de la Roche a su faire passer dans le domaine pratique. Les auteurs de livres sur l'éducation parlent bien d'une direction à donner à l'esprit de l'enfant dès le berceau, mais ce n'est que timidement et comme en

s'excusant, qu'ils émettent cette idée : sa légitimité ne leur apparaît pas comme très certaine. Et cependant aucune thèse n'est moins contestable ; chez le bébé s'affirment déjà les tendances qui bientôt passeront à l'état de fait acquis. C'est à elles qu'il importe le plus de donner un développement rationnel si on veut éviter de les voir prendre dans le caractère une place à laquelle elles n'ont pas droit, il faut les empêcher à tout prix de devenir usurpatrices. Mais d'où viennent ces tendances? C'est souvent un legs des parents, de générations entières qui, n'ayant plus de vie propre, revivent dans leurs descendants. Elles peuvent aussi être l'effet d'une impulsion quelconque, insignifiante peut-être, mais qui néanmoins a surpris les sens et qui, faisant tache d'huile, a pris corps peu à peu. Qu'on se souvienne de l'action produite sur nos esprits par les récits terrifiants des nourrices ou des mères imprudentes, ils nous rendent craintifs et apeurés pour longtemps, ils ont amoindri notre personnalité. Qu'on néglige de corriger chez un bambin ses fautes de prononciation, il ne pourra se guérir que très difficilement des mauvaises habitudes prises. Il est indispensable non pas tant d'éveiller les sens de l'enfant que de faciliter leur éclosion en les dirigeant. Cette éducation physique, morale et même intellectuelle est nécessaire ; à ce moment plus encore qu'à tout autre; il serait trop long de vouloir prouver ici cette vérité, d'ailleurs évidente et généralement admise ; mais il est plus difficile de comprendre qu'elle n'ait été reconnue pour la première fois qu'à la fin du XVIII[e] siècle.

La mère, pourrait-on dire, est là pour élever ses enfants, c'est à elle qu'il appartient d'assister au développement de leurs facultés, de satisfaire leur curiosité en leur donnant

les explications qui conviennent à leur âge et à leurs dispositions naturelles. Bien plus, elle seule peut remplir ce rôle, fait tout de tendresse et d'intuition, c'est par instinct qu'elle agit et non par raisonnement, la personne la plus habile et la plus consciencieuse, le pédagogue le plus savant, l'éducateur le plus expérimenté ne sauraient la remplacer. Certes des étrangers, avec un peu d'adresse, pourront avoir sur ces jeunes natures une influence considérable, mais jamais elle ne vaudra celle de la mère, parce qu'elle s'attache à toutes les fibres du cerveau et du cœur, parce qu'elle « entre dans le sang ». Autre théorie incontestable.

Mais combien de mères sont préparées à ce devoir sacré que la nature elle-même leur impose? Combien d'entre elles sont aptes à diriger ces consciences, à imprimer à ces esprits des idées et des sentiments dont ils porteront toujours la trace? Trop nombreuses, hélas, sont celles qui, croyant encore avoir affaire à des joujoux voient seulement dans ces êtres intelligents des poupées qu'un mécanisme compliqué fait mouvoir et parler. Les diverses occupations de la vie journalière les absorbent trop, ne leur laissent pas le temps de veiller avec soin à cette éducation des premières années; souvent la mère qui s'y consacrerait avec le plus de joie et de bonne volonté en est détournée par la dure nécessité de travailler pour vivre et d'assurer par son labeur quotidien l'existence matérielle de ses enfants avant de songer à leur développement intellectuel et moral. Il en a été ainsi de tout temps, il y a toujours eu de ces pauvres petits abandonnés, livrés à eux-mêmes sans défense et sans soutien, grandissant vaille que vaille, prenant partout où ils peuvent, le bien et le

mal indifféremment. Mais comment remédier à ce triste abandon ? Une seule solution était possible, et c'est Oberlin qui l'a donnée. Confier à des femmes profondément sérieuses et morales la tâche glorieuse de préserver l'enfant contre les misères qui l'assiègent, d'abriter ces plantes délicates et frêles qui s'étioleraient bientôt et à jamais au souffle empoisonné des passions humaines ; remplacer les mères ignorantes ou trop occupées, incapables de donner à ces jeunes âmes un refuge suffisant contre les dangers sans cesse renaissants qui les guettent, par des personnes assez tendres, assez courageuses, assez désintéressées pour assumer cette lourde responsabilité, pour remplir le rôle de la mère sans goûter les satisfactions que procure cette éducation. C'est à elles qu'on demande de ménager un rayon de soleil à ces fleurs d'innocence pour les faire éclore, c'est d'elles qu'on exige cette abnégation presque supra-humaine de renoncer à jouir entièrement du spectacle de leur épanouissement. Il n'est pas de fonction plus délicate et plus noble, aucune n'exige autant de tact, de patience, d'intelligence et d'amour, et toutes celles qui, depuis Sara Banzet, la premiere collaboratrice d'Oberlin, se sont vouées à cette tâche sublime, ont droit qu'on s'incline devant elles avec le plus profond respect et la plus sincère admiration parce que ce sont des vaillantes qui posent les premières pierres de l'édifice social.

Il était réservé au pasteur du Ban de la Roche d'aller de l'avant et de tracer à ses descendants la voie qui conduit au bonheur et à la liberté. C'est là que cet ami fidèle de la tradition, ce mystique parfois ténébreux a fait preuve d'une initiative vraiment remarquable. Sans bruit, sans

fracas, il fonde ses petites écoles, inconscient de la nouveauté de son idée et de la grandeur de son œuvre. Il trouvait tout naturel de suivre l'inspiration de son cœur. « Depuis les deux années que j'exerce mes fonctions, nous raconte-t-il naïvement, l'éducation négligée de tant d'enfants dans ma vaste paroisse, m'a toujours causé beaucoup de chagrin, c'est un véritable fardeau qui pesait sur mon cœur. Je fis toujours des tentatives pour acheter ou pour bâtir une maison, afin d'en faire un établissement d'éducation, mais mes efforts furent infructueux. J'apprends enfin, c'était en hiver en 1769, que Sara Banzet, de Belmont, qui avait été servante chez mon prédécesseur, y avait appris à tricoter d'une façon très convenable (la chose était alors rare au Ban de la Roche) et que, de son propre mouvement, elle enseignait le tricotage aux enfants de son village ; mais son père, paraît-il, en était mécontent parce qu'il y voyait surtout une grande perte de temps.

« Cette nouvelle me causa un véritable ravissement. J'allai aussitôt trouver le père et m'entendis avec lui pour que sa fille entrât à mon service comme institutrice. » Telle fut l'origine des écoles dont il confia la direction aux « conductrices de la tendre jeunesse », on y réunissait à la fois les jeunes filles et les petits enfants, et tandis qu'on initiait celles-là aux travaux à l'aiguille, on commençait l'éducation des derniers, les arrachant au désœuvrement, à la vie de vagabondages, de rapines, qu'ils auraient menée infail-

(1) Cette pièce se trouve dans in-folio manuscrit intitulé : *Règlements*, page 61 *b* (Archives de la paroisse de Waldersbach). Elle est rédigée en allemand. Stœber en a donné une traduction (pages 96 et 97). Ailleurs, dans son *Tableau Chronologique*, Oberlin note le même fait en septembre 1769 et il ajoute : « Ce qui donna l'idée et la naissance à l'établissement des conductrices de la tendre jeunesse. »

liblement pendant l'absence de leurs parents, occupés dans les champs ou dans la forêt. L'épouse du pasteur s'offrit immédiatement à l'aider dans sa tâche, et tous deux se mirent à instruire et à former des institutrices, capables de remplir les services qu'ils attendaient d'elles. Mais il était difficile de les trouver; Oberlin raconte dans ses *Annales*, les difficultés nombreuses qu'il rencontra, non pas tant près des jeunes filles que près de leurs parents. Souvent il s'exposait à des refus catégoriques ou à des promesses vagues, où se cachait mal la mauvaise volonté ; la première fois il se faisait éconduire poliment et ce n'est qu'après des assauts répétés, qu'il arrivait à gagner la place ; pourtant il finit par constituer un petit noyau d'élèves-maîtresses (1). L'une des meilleures, celle qui comprit le mieux la pensée du pasteur, et qui devait remplacer la femme du pasteur auprès de lui et de ses enfants, mérite ici une mention toute spéciale : c'est Louise Scheppler. Née le 14 novembre 1763 de parents pauvres, elle montra de bonne heure une intelligence ouverte et un dévouement peu commun; Oberlin la prit à son service dès l'âge de 15 ans, pendant 47 ans elle devait partager les peines et les fatigues de son maître, le seconder sans relâche par ses soins et son affection, si bien qu'elle fut considérée plutôt comme un membre de la famille, que comme une servante dont on paye

(1) Il était obligé pour inspirer confiance aux parents de passer traité avec eux. Il prenait l'engagement suivant :

1° Elles seront entièrement à ma charge et comme servantes, à moins qu'un mariage, maladie des parents ou autre accident n'y mette obstacle.

2° Je leur fournis tout et les entretiens de tout sans exception.

3° Je donne à leurs mères une servante à leur place et je paye le gage de ces servantes.

(*Annales du Ban de la Roche,* page 52).

les services. C'est elle qui donna aux salles d'asile de la paroisse leur développement et qui, avec son cœur de femme, sentit mieux qu'Oberlin lui-même les besoins des enfants qu'on y rassemblait. Grâce au concours réciproque de ces deux grandes âmes, de ces deux volontés fortes, les écoles maternelles du Ban de la Roche ne sont inférieures en rien aux Kindergarten de Frœbel, aux établissements de Pestalozzi, aux maisons-modèles qui de nos jours couvrent tous les points du globe ; par une intuition surprenante, cet humble pasteur et cette obscure paysanne étaient arrivés à employer presque complètement les méthodes pédagogiques les plus récentes. Dans sa trop grande modestie, Louise Scheppler se défend d'avoir pensé la première à l'institution des conductrices, et comme à l'occasion du prix de vertu que lui avait décerné l'Académie Française, le journal le *Courrier du Bas-Rhin* disait dans son numéro du 6 septembre 1829 : « l'honneur d'une idée qui a déjà tant fructifié, et qui sera bientôt adoptée partout, est entièrement dû à Louise Scheppler, à cette pauvre paysanne de Bellefosse; elle y a consacré le peu qu'elle possédait et de plus sa jeunesse et sa santé (1) », elle tint elle-même à rectifier l'erreur et ne voulut pas laisser se perpétuer la légende qui se créait autour de son nom. Elle attacha à un exemplaire du journal une note avec les lignes suivantes : « Je prie les lecteurs de cet article, de prendre en considération que c'est Mme la ministre Oberlin défunte, qui a a bien voulu jeter le yeux sur moi et me prendre à son service, que c'est son exemple et ses exhortations qui m'ont inspiré le goût du beau et du bon, l'amour de la vertu et

(1) Stoeber, *op. cit.*, page 477.

le dévouement à mon divin Sauveur, que c'est notre digne et respectable pasteur et papa Oberlin, qui a porté longtemps sur son cœur le désir de former des conductrices, afin de faire instruire la jeunesse par elles, et qu'ayant enfin pu le mettre en exécution, je n'ai même pas été une des premières chargée de cette commission si importante et si utile... Ainsi gratitude et reconnaissance à notre cher et vénéré pasteur et papa défunt, à sa vertueuse épouse, mais à moi confusion. (Waldersbach ce 20 septembre 1829) (1). » Cette loyauté fait honneur à cette modeste et fidèle servante à qui son maître ne put jamais faire accepter de gages; l'Académie française avait reconnu ses réels mérites en lui décernant en 1829, un des prix de vertu fondés par Montyon; Cuvier, dans son rapport à cette Assemblée, lui avait simplement rendu justice, en retraçant sa vie où chaque jour était l'occasion de nouveaux bienfaits.

Comme Oberlin lui-même, elle savait conquérir la sympathie de tous ceux qui l'approchaient. Octavie de Berckheim nous fait d'elle un portrait enthousiaste et qui semble n'avoir rien de flatté. « Le hasard me le donna (2), toutefois je ne veux pas le prendre sous ce point de vue, mais me dire que je l'ai reçu très à propos; chaque fois que la patience sera prête à m'échapper, je me redirai ces paroles. Elles me rappelleront aussi Louise Scheppler, qui est tout à la fois domestique et conductrice, excellente personne, la vivante image de l'égalité d'humeur et d'une patience

(1) Stoeber, *op. cit.*, pages 477 et 478.
(2) Il s'agit ici d'un des papiers sur lesquels Oberlin imprimait des pensées ou des passages bibliques; il en avait distribué à ses visiteurs, celui d'Octavie de Berckheim portait la maxime : Supportez-vous les uns les autres.

que rien ne peut faire sortir de ses gonds. Je n'ai jamais vu une douceur et un calme plus constants, une expression de piété et de contentement plus inébranlables. Elle travaille et va toujours son train sans qu'il y paraisse, rien ne la déroute, dix personnes à loger ne l'embarrassent pas plus que si elles n'étaient pas. Elle travaille avec suite et fait tous les préparatifs sans qu'aucune fibre de son être en soit troublée, rien ne l'étonne, mais tout lui paraît simple. Trois fois par semaine, surtout en hiver, elle va par tous les temps dans les différents villages annexés à Waldersbach et instruit depuis le matin jusqu'à midi et depuis une heure jusqu'au soir, une cinquantaine d'enfants qui s'y réunissent. Je lui ai demandé ce qu'elle leur apprenait. Elle me répondit avec une simplicité incroyable : « Je leur apprends ce que je sais, je leur fais répéter la géographie, l'histoire naturelle et pendant que je leur montre à tricoter, je leur raconte des histoires de la Bible ; ils aiment tout cela, puis nous chantons des cantiques. Je poursuivis. — Et comment faites-vous pour qu'ils retiennent tout cela? — Elle me répondit : Mais cela vient tout naturellement. » Il faut avoir entendu cette réponse de ses propres oreilles pour en saisir toute la candeur et la vertu angélique (1). »

Louise Scheppler est bien en effet la femme forte, à la vaillance prévoyante et sage, apportant dans l'accomplissement de ses devoirs une bonté plus douce, une humeur plus égale que l'homme, son compagnon. Comme son père adoptif, grâce à ses efforts de volonté persévérante, elle fit sa propre éducation, apprit à lire presque seule, puisa largement dans la bibliothèque du pasteur et se mit à

(1) *Souvenirs d'Alsace* (*op. cit.*), tome I, pages 120-122.

s'initier à toutes les grandes découvertes, à toutes les belles productions de la pensée humaine. Elle consacrait à la lecture ses moindres moments de loisir et ils étaient rares, car les occupations ménagères lui prenaient le meilleur de son temps. Elle aussi employait ses petites ressources à se procurer des livres et plus particulièrement des ouvrages concernant l'éducation (1). Aussi comprend-on facilement qu'elle ait applaudi avec enthousiasme à la création qu'Oberlin avait commencée et à laquelle il rêvait de donner une plus grande extension en lui faisant subir les modifications nécessaires pour l'améliorer. Elle accepta avec joie la proposition du pasteur, convaincue qu'elle allait pouvoir répandre encore plus de bien autour d'elle. D'ailleurs non contente de veiller à la direction de la salle d'asile de Waldersbach, elle trouve bientôt des élèves-maîtresses à qui elle enseigne la méthode et donne des conseils jusqu'à ce qu'elles sachent s'en tirer elles-mêmes. Oberlin l'appelle « conductrice ambulante » et rend justice à son courage qui lui permet de se rendre à Rothau et dans les hameaux « malgré les hautes neiges, le froid vif et les vents durs ».

Nous étudierons plus loin l'organisation des salles d'asile du Ban de la Roche et nous serons étonnés de voir combien peu elles différaient de nos écoles maternelles actuelles, mais il convient tout d'abord de rechercher si vraiment Oberlin est leur créateur, bien plus, si c'est à lui qu'on doit l'impul-

(1) Signalons parmi les livres qui appartinrent à Louise Scheppler et que nous avons pu retrouver au Ban de la Roche une « *Notice sur l'école des petits enfants établie à Genève*, par J. P. Monod, régent. » Ce petit ouvrage contient quelques recommandations intéressantes sur la direction à donner à l'éducation et à l'instruction de l'enfant dans ses premières années.

sion qui a présidé à leur fondation dans les autres pays d'Europe. Avant lui, il n'existait que des garderies où l'on réunissait les enfants en bas âge sous la surveillance d'une ou deux femmes ignorantes qui se contentaient de prévenir les accidents possibles; là, dans des chambres fétides, mal aérées et mal éclairées, ils criaient, se querellaient ou dormaient pendant toute la journée; on ne leur procurait aucune occupation, on n'essayait même pas d'organiser des jeux qui eussent pu les distraire, on se désintéressait complètement de la façon dont ils employaient leur temps. C'était une bien faible garantie pour les parents; ils avaient la satisfaction de savoir leurs enfants en sécurité, mais s'ils avaient l'assurance de les retrouver sains et saufs à leur retour, ils savaient bien qu'il ne fallait pas songer à demander à leurs gardiennes de jouer le moindre rôle éducateur: on était gardienne d'enfants comme on était gardienne d'oisons, on n'exigeait d'elles qu'une surveillance active, purement matérielle. On plaçait en elles la confiance qu'on a pour des geôliers : elles devaient simplement empêcher leurs petits prisonniers de s'évader et éviter les batailles trop sanglantes qui, à cause de leur inaction, naissaient fréquemment entre eux. Personne n'avait encore pensé à utiliser ces années où l'enfant cherche à se rendre compte du monde extérieur qui frappe ses sens, personne n'avait entrepris de satisfaire sa curiosité bien légitime en répondant aux nombreux pourquoi dont il nous accable sans cesse. Mais surtout, ce qu'on n'avait jamais fait, et cet oubli était le plus grave, c'était de remplacer la mère absente dont l'action se trouvait annulée parce qu'elle s'exerçait à de trop longs intervalles. Les habitudes acquises à la garderie ne valaient guère mieux

que celles qu'on prend dans la rue. Que pouvaient ses recommandations faites toujours à la hâte contre les influences plus profondes subies pendant tout le jour? Et l'enfant, grandissant dans un milieu d'indifférence et d'abandon, ne connaissait jamais l'amour qui dirige et réconforte. Et quand en 1801, c'est-à-dire déjà 30 ans après le premier essai d'Oberlin, Mme de Pastoret (1), prise de pitié à la vue des pauvres petits isolés, laissés sans garde et livrés à eux-mêmes, essaya d'installer un refuge où les parents pourraient les confier à des personnes sérieuses quand ils seraient obligés de quitter la maison pour aller travailler au dehors, l'ecole maternelle ne sera pas encore fondée. « Alors je cherchai, dit-elle dans ses *Mémoires* (2), presque sans autre guide que la Providence, une sœur hospitalière, je lui adjoignis une bonne femme, mère de jeunes enfants, l'un desquels était à la mamelle : je les établis dans deux grandes pièces chauffées, rue Miromesnil, faubourg Saint-Honoré. Mais je voulais trop faire, je ne pus réussir.

(1) Mme de Pastoret n'a fait que reprendre l'idée qui avait présidé en 1784 à la fondation de la Société de la charité maternelle, destinée à donner des secours aux mères en couches jusqu'à ce que leurs enfants aient atteint l'âge de quinze mois. L'article 11 de la « Note pour servir d'instruction aux dames qui veulent former, dans les villes de province, des conseils d'administration de la Société maternelle. » disait : « Les conseils d'administration ne doivent pas oublier que le but principal de la Société est de conserver l'existence à des enfants que la misère de leurs parents aurait pu faire abandonner, ou le besoin faire périr; que des secours donnés en une seule fois ne peuvent remplir ce but et sont illusoires, qu'il importe qu'ils aient 12 à 15 mois de durée, pour produire tout l'effet qu'on doit en attendre: et que le motif de secourir un plus grand nombre d'individus ne peut pas les faire réduire au-dessous de 6 mois. » Cf. *Compte rendu* à S. M. l'Impératrice-Reine et Régente, protectrice et présidente de la Société. Paris 1811. Imprimerie impériale, in-4°, 144 pages. En 1811, la Société avait comme vice-présidentes la Comtesse de Ségur et la Comtesse de Pastoret.

(2) Cf. A. de Malarce. *Histoire des salles d'asile et des asiles-ouvroirs*. Paris, 1855, pages 12 et suivantes.

Mon projet était de recueillir les enfants encore à la mamelle, de les garder, mais de faire revenir leurs mères une ou deux fois dans le courant de leurs travaux pour leur donner leur lait et de les leur faire reprendre à la fin de la journée. J'avais douze berceaux, du linge, du lait, de l'eau sucrée, mais seulement deux femmes et leurs forces ne purent suffire aux soins qu'exigeaient dix à douze enfants. La femme nourrice ne se découragea qu'après avoir elle-même été sevrée. La sœur hospitalière perdait sa santé ; et, malgré mes regrets, il fallut céder à la nécessité et quitter toutes mes espérances. » Il n'y a dans ce généreux projet aucune des intentions qui président à la fondation d'une école maternelle, il ne s'agit nullement dans l'établissement rêvé par Mme de Pastoret de faire de l'éducation morale ni de commencer l'instruction, c'est une crèche qu'elle crée, c'est-à-dire encore une garderie, mais une garderie gratuite et plus convenable, plus saine que celles qui existaient alors (1). C'est déjà un progrès sensible, mais l'idée d'Oberlin mettra plus longtemps à se propager. Comme la plupart des grandes inventions de l'esprit humain, les salles d'asiles devaient avoir plus d'un auteur ; c'est en Angleterre qu'on en rencontre de nouvelles. Cette tentative faite par le célèbre philanthrope et socialiste Robert Owen (2) qui les installa dans son vaste établissement industriel de New-Lamarck, daterait de 1816. Un simple ouvrier, doué d'une intelligence large, d'un esprit droit et pondéré, James Buchanan, s'offrit à Owen pour le seconder. L'étude affectueuse du caractère enfantin lui révéla bientôt

(1) C'est un établissement de ce genre que la princesse Pauline de Lippe-Detmold fonda en 1802 à Detmold.
(2) Né en 1771, mort en 1858.

la méthode à employer pour le saisir et le guider; les succès qu'il obtint attirèrent l'attention sur lui ; en 1819 il fut appelé à Londres par Lord Brougham, Macaulay et plusieurs économistes distingués et chargé par eux de fonder et d'organiser dans la capitale les écoles enfantines (Infant schools) et bientôt l'œuvre acquit toutes les sympathies et conquit les grands centres de l'Angleterre. C'est de là qu'elle est revenue en France. Jusqu'en 1826, on négligea totalement dans notre pays l'éducation de la première enfance. Les projets de loi présentés par les membres des diverses assemblées pendant la Révolution la laissent complètement de côté de parti pris.

« Jusqu'à l'âge de 6 à 7 ans, dit Talleyrand dans son rapport à l'Assemblée nationale des 10, 11 et 19 septembre 1791, l'instruction publique ne peut guère atteindre l'enfance : ses facultés sont trop faibles, trop peu développées ; elles demandent des soins trop particuliers, trop exclusifs. Jusqu'alors il a fallu la nourrir, la soigner, la fortifier, la rendre heureuse : c'est le devoir des mères. L'Assemblée nationale, loin de contrarier en cela le vœu de la nature, la respectera au point de s'interdire toute loi à cet égard ; elle pensera qu'il suffit de les rappeler à ces fonctions touchantes par le sentiment même de leur bonheur, et de consacrer par le plus éclatant suffrage, les immortelles leçons que leur a données l'auteur de l'*Emile*. Mais à peu près vers l'âge de 7 ans, un enfant pourra être admis aux écoles primaires (1). » Le plan d'éducation nationale composée par Michel Lepeletier Saint-Fargeau avance la limite de l'entrée à l'école primaire et la fixe à

(1) *L'Instruction publique pendant la Révolution.* Discours et Rapports (C. Hippeau), Paris, 1881, pages 63 et 64.

cinq ans, mais il abandonne aussi jusque là l'enfant à sa mère, respectant en cela « le besoin de la nature ». Ce que les législateurs oubliaient, c'est que, comme nous l'avons constaté plus haut, les mères sont en général peu préparées au rôle que la loi naturelle leur impose ; si, en théorie, elles seules doivent être chargées de ces soins, en pratique elles sont souvent incapables de remplir leurs obligations. Ils ignoraient les essais fait au Ban de la Roche, et par une erreur vraiment surprenante chez ces esprits éclairés, ils laissaient abandonnés à la misère, à l'incurie et à l'ignorance, les êtres les plus intéressants de la nation parce qu'ils sont les plus faibles. Ils se faisaient illusion sur la valeur et la portée des recommandations d'hygiène et de morale, sans se douter qu'elles ne seraient jamais suivies.

Ce n'est que très tard qu'on s'occupe en France de fonder des salles d'asile. « En 1825, le baron de Gérando ayant parlé avec admiration des *Infant schools* anglaises dans le salon de Mme Gautier-Delessert, Mme de Pastoret qui l'avait entendu résolut de faire une nouvelle tentative sur un plan plus large que celui de 1801 (1). » N'oublions pas que depuis longtemps le baron de Gérando était en relations avec Oberlin, qu'il connaissait les généreux essais du pasteur de Waldersbach et les résultats heureux de son œuvre d'assainissement moral du Ban de la Roche. C'est de Gérando qui en 1818 va recevoir en l'absence de son ami d'Alsace la médaille d'or que lui décernait la Société d'agriculture, et c'est à cette même séance que François de Neufchâteau parlait des transformations opérées par Oberlin dans le domaine de l'instruction. Le ton fami-

(1) *Dictionnaire de Pédagogie*, F. Buisson. 1re Partie, Tome II, page 1862.

lier (1) des lettres qui forment la correspondance de ces deux personnages ne permet pas de douter de leur affection réciproque et prouve qu'elle remonte assez loin. Si donc le baron de Gérando en entretenant ses amies des salles d'asile, subissait l'influence de l'Angleterre où il venait de faire un voyage, il subissait aussi celle d'Oberlin dont les écoles maternelles avaient certainement fait impression sur son esprit curieux et ouvert à toutes les belles innovations. Bientôt se forma, sous la présidence de la marquise de Pastoret, un comité de dames patronesses qui s'occupèrent de la fondation de salles d'asile; Cochin, maire du XII[e] arrondissement de Paris, installa, en grande partie à ses frais, une maison-modèle dans le faubourg Saint-Marceau ; l'œuvre s'étendit en peu de temps à toutes les grandes villes de France (2). « A la fin de 1835, la statistique établissait qu'il existait en France 102 salles d'asile, réparties dans 35 départements. Le département de la Seine en avait 22; celui de Seine-et-Oise, 13; celui du Bas-Rhin, 9; celui du Rhône, 5 ; celui de la Seine-Inférieure et du Pas-de-Calais, 4. A Strasbourg, il existait

(1) « J'abuse peut-être de votre amitié pour moi en prenant la liberté de vous charger de mon plein pouvoir, pour recevoir en mon nom la médaille qui m'est destinée; mais les assurances réitérées que je ne cesse de recevoir de vos sentiments à mon égard, me donnent la hardiesse de vous demander cette nouvelle preuve de votre bonté pour moi. » Voilà ce qu'écrit Oberlin le 10 mars 1818, au baron de Gérando; celui-ci lui répond le 29 mars : « Peu de circonstances m'ont autant touché et ont été plus honorables pour moi, que la faveur que vous m'avez accordée, en me chargeant de recevoir pour vous, la médaille que vous a si justement accordée la Société royale et centrale d'Agriculture. Je n'y avais aucun titre. Si j'ai rendu à vos vertus, au bien que vous avez fait, un témoignage bien inférieur encore à la vérité, je n'ai fait que donner un cours naturel au profond sentiment de vénération que je vous porte... » (Stœber, pages 422-424.)

(2) Cf. *Les salles d'asile en France et leur fondateur Denys Cochin*, Emile Gossot, Paris, Didier et Cie, 1884, in-12, III, et 344 p.

10 asiles où étaient admis séparément les catholiques et les protestants. On y donnait l'instruction à la fois en français et en allemand. Les établissements, installés dans de vastes locaux bien aérés, pourvus du matériel nécessaire, recevaient environ 1.200 enfants. Les dames inspectrices montraient le zèle le plus ardent dans cette ville, ainsi qu'à Colmar et à Mulhouse. L'Alsace possédait en 1839, 19 salles d'asile (1). » Mais pendant longtemps encore, elles devaient être considérées comme de simples établissements de bienfaisance, et leur existence était forcément précaire; en 1855 seulement un décret devait les faire rentrer dans l'organisation générale de l'enseignement primaire ; l'idée d'Oberlin avait enfin remporté la victoire sur les préjugés.

Oberlin n'a pas seulement créé les écoles maternelles, il a aussi créé leur méthode. Son but était de remplacer auprès des enfants, les mères manquant de loisir ou de volonté par des femmes qui sauraient avoir assez de sollicitude bienveillante et d'amour pour agir avec leurs propres forces sur ce petit peuple à volonté capricieuse, à nature inégale, à intelligence si diverse. C'est à ce rôle de mères universelles qu'il prépara les conductrices de la tendre jeunesse. Il les forma à cette charge si délicate, de conduire les petits enfants à leur début dans la vie, de guider leurs premiers pas chancelants, de les mener d'une main vigilante sur le sentier étroit, bordé de précipices béants, où ils devaient monter au risque de se laisser choir. Des femmes seules pouvaient se montrer assez dévouées, assez douces, assez patientes, assez ingénieuses et assez

(1) *Dictionnaire de Pédagogie*, F. Buisson. 1re Partie, Tome II, p. 1863.

enjouées pour, d'une seule voix et d'un seul geste, gouverner ces petits êtres au caractère parfois si déconcertant, aux aptitudes si différentes, parce que chez la femme vibre toujours un cœur de mère. Mais leurs fonctions devaient-elles se borner seulement à les surveiller étroitement comme on garde un troupeau mutin? Les salles d'asile du Ban de la Roche ne sont pas des prisons, ce sont des écoles où l'ont fait l'éducation physique, intellectuelle et morale.

On y travaille à façonner de futurs hommes, intelligents et libres : on leur laisse toute leur indépendance, on ne fait que les diriger, on les prépare à développer et à manifester les éléments de vie qu'ils possèdent en eux. Les institutrices n'y font pas de leçons, n'y suivent point un programme tracé à l'avance; l'instruction s'y donne insensiblement, presque accidentellement, sans que les enfants aient aucun effort à faire pour comprendre et pour retenir. On ne parle qu'à leurs sens, on leur apprend à voir. L'observation est pour Oberlin, comme elle le sera pour Pestalozzi et pour Frœbel, le point de départ de tout enseignement; il sait que nous sommes absorbés par les objets qui nous entourent avant de penser, de nous renfermer en nous-mêmes. Il tient le juste milieu entre les partisans d'une instruction hâtive, toujours néfaste, et les négateurs de l'utilité d'une éducation intellectuelle dès le berceau. Il sait que les habitudes prises à cet âge sont essentielles et qu'il importe de les bien orienter. « Les années de l'enfance sont celles où le cœur est le plus tendre, le plus pliable et flexible. Ce que vous semez alors ne saurait guère être jamais arraché (1). » Mais encore faut-il savoir semer et ne

(1) Sermon prononcé à l'enterrement de Sara Banzet à Belmont le 25 avril 1774. (Mss. Andreæ-Witz.)

pas faire prendre dès le début aux enfants l'école comme un lieu de pénitence. En entrant dans les salles d'asile du Ban de la Roche, aurait-on vu les petits marmots de deux à six ans accroupis sur un banc et penchés sur un livre insipide? Les aurait-on vus davantage désœuvrés, ne sachant que faire de leurs mains, de leur bouche et de leurs oreilles? Un plus joli et plus rassurant spectacle se serait offert aux yeux du visiteur, il aurait pu contempler un tableau vraiment touchant et charmant : la conductrice au milieu de ses élèves rangés en cercle causant familièrement et riant gaiement avec eux, leur racontant de gentilles historiettes ou leur montrant de belles images, les faisant babiller, organisant des jeux amusants auxquels elle-même se mêlait, ou bien essayant de se servir de leurs doigts encore inhabiles et de confectionner de petits objets en papier de différentes couleurs : les mines éveillées et joyeuses des maîtresses et des élèves auraient suffi à lui prouver que la tristesse et l'ennui étaient bannis de la maison. Mais laissons la parole à Oberlin lui-même. « Il y a environ vingt-sept ans que j'établis huit institutrices pour les huit villages et hameaux. Ces bonnes filles, instruites par ma feue femme et moi, montraient à leurs élèves des figures d'histoire, d'animaux et de plantes, où j'avais écrit les noms français et patois, avec une courte description. Elles les leur enseignaient d'abord en patois, puis elles les leur disaient et faisaient répéter à tous en français. Puis elles les amusaient par des jeux qui donnaient de l'exercice au corps, dégourdissaient les membres, contribuaient à leur santé et leur apprenaient à jouer honnêtement et sans se quereller... Toutes ces instructions avaient l'air d'un jeu, d'un amusement continuel. J'ai une

petite collection d'histoire naturelle, de productions de l'art, d'instruments de joueurs de gobelets, le tout au service de nos institutrices. Quand le zèle de nos élèves commençait à se ralentir, un nouveau miracle de notre façon les excitait de nouveau et ranimait leur goût à apprendre (1)... » Les exercices étaient variés et toujours actifs, mais surtout on avait soin de ne parler à l'enfant que des choses qu'il pouvait voir et toucher, le mot eût été vide de sens pour lui si on ne lui avait pas présenté l'objet avant de le nommer; lui-même était convié à le détailler, à dire sa forme, sa couleur, ses usages et pour apprendre à la conductrice ce qu'elle paraissait ignorer, tous redoublaient d'ardeur. Souvent ce jeu donnait lieu à des confusions, à des quiproquos amusants, alors les éclats de rire sonores et francs se faisaient entendre; mais il fallait de la patience à toute épreuve pour se faire comprendre de ce petit monde qui n'avait jamais entendu d'autre langue que le patois local. « La conductrice que nous envoyâmes au hameau appelé le Pendbois rencontra une difficulté singulière. Elle ne savait pas un mot d'allemand et là cependant il y avait des enfants qui ne connaissaient pas d'autre langue. Les autres enfants parlaient patois et parmi ceux-ci il y en avait heureusement qui savaient aussi un peu de mauvais allemand. Or voici comment la conductrice s'y prit : elle montra l'histoire peinte, expliqua en patois ce que chaque figure représentait (car les enfants n'ayant jamais vu aucune figure peinte ni dessinée ne reconnurent ni arbre, ni maison, ni montagne, ni animal, ni homme, ni aucune

(1) Lettre envoyée au Président de la Convention (STOEBER, pages 314-316) à l'occasion des félicitations qui lui avaient été faites, à lui et à Stuber, dans la séance du 16 fructidor, an II.

autre figure). Un enfant truchement l'expliquait aux enfants allemands dans leur langue. Quand patois et Allemands avaient bien saisi le fait raconté, alors seulement la conductrice le leur disait pièce par pièce, en le leur faisant répéter, ce qui occasionna souvent de grands éclats de rire, tant le français semblait chose nouvelle et singulière à ces petits sauvages (1). » Souvent, pour éviter toutes ces lenteurs, on était obligé de leur parler français sans passer par un autre dialecte, c'est-à-dire d'employer la méthode directe préconisée de nos jours pour l'enseignement des langues vivantes : « Pour leur faire oublier le patois et apprendre le français, on leur faisait nommer les objets dont on leur montrait la figure (2). » Mais on ne se contentait pas de leur présenter des images coloriées, Oberlin fit mieux encore; on trouve dans le musée scolaire resté intact dans son ancien presbytère de petits ouvrages en bois simulant les instruments et les machines employés par les différents artisans, on y voit des rouets, des métiers à tisser, à broder, etc., ils sont mécaniques et en les faisant fonctionner, les institutrices devaient amuser follement les petits écoliers. Mais là ne se bornait pas encore la série d'exercices des salles d'asile, il fallait à ces jeunes plantes de l'air et du soleil, on ne les enfermait pas constamment dans les « poêles », il fallait aussi concrétiser plus encore l'enseignement en montrant non plus des images, non plus des échantillons, mais les choses elles-mêmes. « On les promenait, on leur montrait les plantes en

(1) Lettre envoyée par Oberlin le 3 vendémiaire an II à la Société d'agriculture, des sciences et des arts du Bas-Rhin, à Strasbourg. (Mss. Leenhardt.)

(2) Cf. *Registre des lois et règlements*, page 8. (Archives de la paroisse de Waldersbach.)

nature et on les faisait sauter et jouer en présence de leurs conductrices (1). » On leur faisait comprendre la beauté de la nature, on leur donnait le goût des fleurs, on leur inspirait une profonde affection pour tout ce qui existe, pour ce monde si harmonieux. Certes, chez les conductrices comme chez leur pasteur, l'idée de la création était dépendante de celle du créateur, mais comme toujours l'éducation morale et esthétique venait s'allier heureusement à l'éducation religieuse.

On n'a rien inventé, semble-t-il, depuis le premier essai d'Oberlin : là son génie est vraiment puissant ; il a créé à la fois le principe et la méthode des écoles maternelles : ce fait seul suffirait à sa gloire. Il était, il est vrai, admirablement secondé et nous serions injuste en n'envoyant pas un souvenir ému et reconnaissant aux nobles femmes, aux admirables conductrices qui l'ont aidé dans sa tâche, à Louise Scheppler dont le dernier mot en mourant est pour les salles d'asile et qui dans ses adieux touchants à la vie, recommande à ses collègues « de ne pas se relâcher dans leurs efforts, mais de redoubler de zèle, d'application et d'énergie pour conduire le jeune troupeau sur le chemin de la sagesse et de la vertu », à Sara Banzet, à Catherine Gagnière et à combien d'autres dont les Ban de la Rochois gardent pieusement le souvenir. Oberlin dans sa reconnaissance, avait rêvé d'assurer leurs vieux jours, de faire une retraite « à ces heureuses et utiles filles, » son projet était de leur acheter quelques champs et de les faire fructifier pour constituer un petit capital, mais comme beaucoup de ses bonnes intentions, celle-là, faute d'argent,

(1) Lettre précédemment citée.

« n'a pas pu être exécutée », c'est la note qu'il ajoute lui-même en la faisant suivre d'un grand et triste point d'exclamation (1). Leurs compatriotes ne furent pas assez ingrats pour les laisser dans la misère ; fort heureusement les craintes du pasteur n'étaient pas justifiées. Grâce à de généreuses subventions, les « petites écoles » existent encore dans l'ancienne paroisse d'Oberlin et elles y sont restées françaises, car les institutrices, toutes du pays, n'y parlent que la « langue maternelle ». Les collaboratrices d'Oberlin, qui toutes maintenant reposent auprès de leur vénéré pasteur, ont eu des successeurs, et maintenant dans les plus petits villages et dans tous les pays du monde, il se trouve des femmes qui acceptent cette charge de remplir le rôle de plusieurs mères à la fois et de préparer des enfants habitués à l'ordre et au travail, disciplinés pour l'école primaire. L'idée d'Oberlin a porté ses fruits et la moisson s'annonce toujours plus féconde et plus riche.

(1) Cf. dans le *Registre de l'Administration*, tome I, page 122 (Archives de la paroisse de Waldersbach), le manuscrit intitulé : *Fonds de la dote aux conductrices.*

CHAPITRE IV

LES ÉCOLES PRIMAIRES

Obligation scolaire. — L'instruction des jeunes filles. — Le programme des écoles primaires. — Les méthodes d'enseignement. — Bibliothèques. — L'enseignement professionnel : Agriculture et Travaux manuels. — Oberlin directeur d'école normale et inspecteur. — Conclusion.

L'enfant sorti des mains des conductrices était bien préparé pour recevoir l'instruction primaire ; on avait su éveiller son intelligence, l'initier aux premières notions ; la salle d'asile avait commencé l'œuvre, l'école primaire va la continuer, les cours d'adultes l'achèveront.

Oberlin ne se contentera pas de borner le programme à la lecture, l'écriture et le calcul, matières presque uniquement enseignées jusqu'alors ; les régents trouvés péniblement par Stuber et formés par son successeur ont des connaissances beaucoup plus étendues que leurs collègues de l'époque : ce ne sont pas des maîtres d'école de l'ancien régime qui croyaient leur tâche remplie quand ils avaient appris à leurs élèves à calligraphier d'une main assurée, à lire couramment et à compter, mais plutôt des instituteurs ouverts aux idées larges et aux progrès des sciences. Pour rendre justice à Oberlin, pour voir tout ce qu'il y a de nouveau dans son œuvre pratique il faut se reporter au moment où il fait son organisation ; ce serait commettre

un anachronisme grossier et porter sur lui un jugement inexact que de l'étudier à travers nos écoles d'aujourd'hui qui ne laissent plus grand'chose à désirer ; souvent il est allé au delà de ce que nous faisons actuellement, il ne devance pas seulement ses successeurs immédiats, il nous devance encore sur bien des points. C'est que pour lui, l'école doit préparer l'enfant à la vie, elle doit lui donner toutes les connaissances dont l'homme aura besoin plus tard et comme, fils de paysans, il doit devenir paysan à son tour, il doit de bonne heure acquérir les connaissances qui lui seront ensuite si utiles, qui l'aideront à faire mieux que n'ont fait ses pères, à être autre chose qu'un laboureur routinier. Non seulement *il est bon* que l'enfant suive assidûment les leçons de l'école, mais *il faut* qu'il aille les écouter régulièrement, et Oberlin, dans le petit canton dont il est pour ainsi dire le gouverneur, décrète l'obligation scolaire (1). Il ne rend pas d'arrêté forçant les parents à envoyer leurs enfants à l'école, il cherche à les persuader par tous les moyens qui sont à sa disposition. Il revient

(1) L'instruction est obligatoire depuis l'âge de 5 ans jusqu'à l'âge de 16 ans. Les élèves restent dans « la classe des commençants depuis 5 ans jusqu'à 9 ans accomplis, dans la moyenne depuis 9 ans jusqu'à 12, dans celle des grands ou adultes, de 12 à 16 ans. » (*Registre des Lois et Règlements*, page 5.) Les cours d'adultes sont donc aussi obligatoires que les cours élémentaires, c'est là un point important à remarquer. D'ailleurs si les enfants n'assistent pas régulièrement aux leçons, c'est autant la faute des maîtres que celle des enfants et Oberlin, partant de ce principe, juge de la valeur des écoles et des instituteurs par le nombre des absences. « ... A Fouday, je trouve un exemple des plus diligents et à Waldersbach et Bellefosse des plus négligents. Car une écolière de Fouday n'a manqué qu'une fois pendant 12 mois (on ne compte pas les absences pour maladie ou autres empêchements indispensables) et une autre qui en 12 mois n'a pas manqué une seule fois. A Waldersbach, il se trouve un écolier qui a manqué 75 fois... » (Feuille volante intitulée : *Avertissement*, datée du 1er novembre 1772. Mss. ANDREÆ-WITZ.)

sans cesse dans ses sermons, dans ses causeries, sur la nécessité de l'instruction, il profite de toutes les occasions pour montrer à ses paroissiens qu'elle est le plus grand bien, qu'elle est la source du bonheur et de la richesse, mais ses paroles sont souvent sans effet, il se heurte à des préjugés invétérés, il est souvent accueilli par des sarcasmes et des sourires sceptiques ; on l'écoute avec indulgence car on le sait rempli de bonne volonté, mais on doute du résultat, on le prend pour un chimérique, pour un utopiste. Et cette lutte contre des gens obstinés, qui sans se donner la peine de discuter, restent cantonnés dans leurs idées étroites, cette lutte qui impatiente et rend le triomphe bien problématique, il la renouvelle sans cesse et ne laisse pas voir de découragement. Il fait appel au bon sens et pour donner plus de force à ses arguments, il s'appuie sur la religion ; les parents, en faisant instruire leurs enfants, ne remplissent pas seulement un devoir envers eux-mêmes et envers leur progéniture, ils accomplissent un devoir divin.

Reprenant l'idée des plus grands pédagogues, de Montaigne, de Locke, de J.-J. Rousseau, il déplore l'inertie des pères et mères coupables qui donnent les soins les plus attentifs aux animaux de leurs étables et qui laissent vagabonder leurs enfants. « Chers amis, pères et mères ! dit-il dans une allocution prononcée le 27 février 1801, j'ai une prière à vous adresser : vous avez des pâtres qui conduisent vos brebis dans les verts pâturages, ils les font manger, les gardent et les préservent du danger, et vous faites bien. Mais n'avez-vous aucune crainte pour vos enfants ? Satan ne rampe-t-il pas autour d'eux pour les induire à mal faire ! Il faut qu'à eux aussi vous donniez

des pâtres, il faut que vous ne souffriez jamais qu'ils soient abandonnés à leur propre volonté. Laissez-les travailler sous une direction convenable, mais que cette direction soit sage, prudente, prévoyante, bonne et pleine d'amour et pendant que vous surveillez leur entretien, dirigez-les, encouragez-les et stimulez-les. Ce que cela peut vous coûter, Dieu vous le rendra mille fois (1). » Il reviendra à la charge sans se lasser, se contentant de faire d'abord impression sur les esprits pour arriver peu à peu à les persuader. Et pour convaincre, il ne se lance pas dans des dissertations oiseuses, il ne reste pas comme un professeur qui du haut de sa chaire expose des systèmes philosophiques et des idées générales inaccessibles aux profanes. Enfant du peuple, il a le don de parler au peuple et de s'en faire comprendre ; il a suivi le conseil de Stuber : pour agir sur les Ban de la Rochois, il s'est fait Ban de la Rochois lui-même ; il n'est pas pour ses paroissiens un étranger, il est plus qu'un ami même, c'est un frère qu'ils acceptent d'autant plus volontiers parmi eux qu'il est animé de leurs sentiments, qu'il connaît leurs idées et leurs aspirations, qu'il parle leur langage. Jamais il n'oubliera qu'il s'adresse à de pauvres paysans et pour exercer leur jugement, pour leur faire entendre raison, il emploiera le moyen qui convient, il se servira de comparaisons qu'ils sont à même de comprendre parce qu'il les tirera de leur vie, de leurs habitudes, il sera parfois trivial, mais toujours suggestif et il ne craindra pas de tonner dans l'église, de dénoncer bien haut les coutumes coupables des parents, il dira avec une franchise presque brutale : « Vous, chers auditeurs, qui

(1) Allocution prononcée le 29 mai 1803. Cf. Burckhardt. Tome I, page 266.

êtes les pères et mères de mes écoliers et qui ne lâchez pas un veau sans lui donner un surveillant, ne méprisez pas vos chers enfants immortels plus que vous ne méprisez vos veaux (1). » Mais ce n'est pas seulement le sens commun qui proclame la nécessité de l'instruction, c'est aussi une obligation d'institution divine, c'est le Christ qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, » et les enfants doivent avoir une instruction solide pour pouvoir servir dignement leur Dieu, être des créatures fidèles à leur créateur. Est coupable le père qui abandonne ses enfants ; est coupable celui qui se soucie peu de leur travail, de leurs actions ; est coupable celui qui n'exerce pas sur eux une surveillance de chaque instant. « Et le Seigneur dit à Caïn : où est ton frère Abel? Celui-ci répondit : Je ne sais pas, dois-je être le gardien de mon frère ? Le Seigneur dit à Caïn : où est ton frêre Abel? Oh ! puissent ces paroles résonner incessamment dans les oreilles de tous les parents! Père, où est ton fils? Pères de Belmont! Pères de Bellefosse, de Waldersbach, de Fouday et de Sollbach! Pères où sont vos fils? Dans quel village? dans quelle maison? dans quelle société? Comment se conduisent-ils? Il faut que le jour et la nuit, le dimanche et les jours de semaine, où que vous soyez et quoi que vous fassiez, vous puissiez répondre à cette question!... Il est de votre devoir de les surveiller et de les diriger dans leur travail et dans leurs distractions (2). » Mais souvent les exhortations ne suffisent pas, il faut avoir recours à des moyens moins recommandables peut-être, mais en tout cas plus radicaux. Après l'argument de la persuasion vient celui de la con-

(1) Burkhardt. Tome I, page 265.
(2) Mss. Leenhardt.

trainte, non pas de cette contrainte physique qui suscite la révolte de l'individu, mais de cette contrainte morale qui fait appel aux sentiments de moindre qualité, qui demande des idées moins nobles et des actions de moindre effort. Quand Oberlin n'arrive pas à persuader ses paroissiens en les touchant et en leur prouvant qu'il est dans le vrai, il met en jeu leur intérêt. Après avoir fondé une caisse des pauvres, il adresse aux malheureux du Steinthal une espèce de circulaire en stipulant les conditions qu'ils devront remplir pour être secourus ; parmi les questions qu'il leur posera avant de leur venir en aide, il place avec soin celle-ci : « Vos enfants fréquentent-ils avec diligence toutes les écoles (1)? » Comment secourir en effet des gens qui dédaignent aussi ouvertement les commandements divins les plus sacrés ? L'homme a des devoirs en même temps que des droits et le premier de ses devoirs, c'est d'obéir à Dieu, c'est-à-dire à la loi morale. « C'est l'ordre de Dieu qui oblige toutes les créatures douées de raison à chercher l'instruction, et les sciences et la connaissance de sa parole et de ses œuvres et de tout ce qui est utile. Cet ordre existe dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Dites, chers amis, si d'après cela j'ose délivrer la portion d'aumône à ceux qui, à cet égard méprisent l'ordre de Dieu et au lieu de fréquenter habituellement les instructions, préfèrent la stupide ignorance, la honteuse maladresse, l'orgueilleuse présomption et la bestiale indocilité (2). » Oberlin, on le voit, ne déguise pas sa pensée, il la donne toute nue au risque de froisser les susceptibilités, mais son langage expressif et dépourvu de précautions oratoires va droit au

(1) Stoeber, *op. cit.*, page 118.
(2) *Ibid.*

but et touche juste, il remue le vulgaire, le frappe, l'étonne même, mais le convainc. Les Ban de la Rochois pouvaient-ils se refuser à accepter ces arguments presque sans réplique, pouvaient-ils s'empêcher de suivre les conseils de leur pasteur? La crainte de lui déplaire, la crainte aussi de mécontenter l'Être suprême les poussait à envoyer régulièrement leurs enfants à l'école; c'était un résultat appréciable d'autant plus réalisable, il est vrai, qu'il était acquis dans une contrée de peu d'étendue; mais il ne faut pas perdre de vue les difficultés rencontrées par Oberlin, difficultés qui ont toujours existé, qui renaissent sans cesse et contre lesquelles les lois les plus sages et les plus sévères ne pourront jamais rien.

La loi sur l'obligation scolaire en France date de 1882; on l'a admirée sans réserve, mais elle n'existe que sur le papier et n'est pas suivie. On vante beaucoup les bienfaits de l'instruction, on les reconnaît généralement avec complaisance, les plus ignorants regrettent d'avoir gaspillé leur temps quand ils auraient pu apprendre et cependant on est obligé de constater une lâche apathie, une indifférence coupable; les parents se désintéressent des progrès de leurs enfants, ne cherchent pas à les stimuler ou à faire naître leur ardeur, ils vaquent à leurs affaires sans se soucier de ce que font leurs garçons et leurs filles ni de ce qu'ils feront plus tard. Ils ne contestent cependant pas la nécessité de l'instruction, mais ils n'y pensent pas assez fréquemment; on néglige de faire ce que faisait Oberlin; c'est-à-dire de les mettre sans cesse en présence de la réalité, de répéter souvent devant eux des choses qu'ils connaissent à coup sûr mais dont ils finissent par se détacher peu à peu. Le résultat obtenu par le pasteur de Waldersbach,

il nous est plus facile encore de l'obtenir; dans presque tous les pays l'instruction est gratuite en même temps qu'obligatoire et c'est là un grand point. L'argent fait toujours défaut dans la caisse d'Oberlin; il ne peut pas lui-même faire face à tous les frais et s'il prend à sa charge les traitements des conductrices, il ne peut pas subvenir seul à ceux des instituteurs, le concours charitable des personnes auxquelles il s'adresse ne suffit pas non plus, les parents doivent prendre part à ces dépenses si lourdes. L'enseignement n'est en effet pas entièrement gratuit au Ban de la Roche, mais les contributions imposées sont réduites à leur strict minimum. Nous avons vu (1) Stuber conseiller à Oberlin en 1768 de subventionner les parents dont les enfants iraient régulièrement à l'école de façon « à les aider à payer leur quote-part qui est pour eux une véritable charge ». Avec une sagesse très prévoyante, il lui recommanda de doubler la récompense pendant l'été, saison à laquelle les paysans d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui d'ailleurs, préféraient emmener avec eux leurs enfants aux champs où ils pouvaient être des aides très utiles malgré leur jeune âge que de les envoyer à l'école. Quelque généreuse personne a-t-elle envoyé au pasteur des secours pour être distribués à ses paroissiens? Il ne suffira pas d'être pauvre pour entrer dans la répartition, elle se fera seulement dans les ménages qui « montreront les quittances du marguillier et du maître d'école pour tous les quartiers échus (2) ». Le 4 juin 1803, Oberlin reçoit trois boisseaux de pois pour les habitants de Bellefosse, il recommande aux instituteurs d'en donner « un

(1) Lettre de Stuber à Oberlin (Cf. Livre II, chap. I).
(2) Lettre aux maîtres d'école du 13 mars 1803 (Mss. Andreæ-Witz).

litre par ménage et un quart de litre par-dessus pour chaque enfant écolier *diligent* (1) ». Sachant bien que si les enfants ne sont pas assidus, c'est presque toujours par la faute de leurs parents trop négligents, c'est les parents eux-mêmes qu'il récompensait ou punissait suivant les cas. Et il ne cesse de s'insurger contre ceux qui s'obstinent à les envoyer au pâturage, qui font d'eux des « bergerons ». D'ailleurs si nous en croyons Burckhardt (2), et le fait est confirmé dans les manuscrits laissés par Oberlin, il inaugura un système assez hardi pour l'époque et qui a le mérite d'être tout à fait équitable : les célibataires et les pères de famille à enfant unique ou sans enfant contribueraient comme les autres aux frais d'école. A la page 47 du registre des *Règlements* (3), on voit en effet les habitants du Ban de la Roche divisés par Oberlin en « ménages où il y a des écoliers, ménages où il n'y en a point, célibataires, veufs ou veuves » et tous sont soumis à une taxe fixée à l'avance. C'est une idée neuve, dictée par des sentiments de solidarité très large et qui se rapprocherait assez de celle qui dirige, dans nos préoccupations actuelles au sujet de la dépopulation les partisans de l'impôt du célibat. Et plus tard il fait mieux encore, il institue un véritable impôt sur le revenu, il explique comment il entend la chose dans une circulaire datée de Waldersbach le 10 septembre 1802 et intitulée : *Projet pour corriger la mauvaise répartition du gage d'école adressé à ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ* (4).

(1) Lettre aux maîtres d'école du 4 juin 1803. Nombreuses sont les circulaires de ce genre et elles contiennent toujours les mêmes dispositions (Mss. ANDREÆ-WITZ).
(2) Tome I, page 90.
(3) Mss. ANDREÆ-WITZ.
(4) ARCHIVES DE LA PAROISSE DE WALDERSBACH. *Déjà cité.*

« ... La coutume de faire payer l'un comme l'autre au gage d'école est absolument contraire à l'intention et l'ordre de Dieu et montre que les chrétiens sont devenus pires que les païens et ne savent plus seulement l'*abc* des ordres de Dieu. Autant les revenus sont différents, autant les dîmes le sont-elles et autant la contribution au gage d'école le doit-elle être... On partagera donc les bourgeois en dix classes selon leur revenu ou bien selon le montant du total de leurs impositions... » Il tient d'ailleurs à faire remarquer que ce n'est là qu'un projet. « ... Il ne s'agit pas de faire une loi, nous n'y sommes pas autorisés, mais il s'agit uniquement de proposer aux disciples de Jésus-Christ une méthode conforme aux intentions de Dieu... » La gratuité de l'enseignement n'existait donc pas au Steinthal puisqu'elle n'y était pas possible et cependant l'école y était régulièrement fréquentée, c'est que le pasteur avait su démontrer la nécessité d'une excellente assiduité et qu'il avait eu l'habileté d'en faire un devoir envers Dieu plus encore qu'envers les hommes.

L'obligation de l'instruction, il ne la proclama pas seulement pour les garçons, mais aussi pour les jeunes filles et c'est là encore une nouveauté très importante, car c'est à peine si les piétistes s'en étaient occupés, les écoles qui leur étaient destinées étaient rares. Oberlin ne fait aucune distinction entre elles et les garçons; à Waldersbach les écoles sont mixtes malgré le grand nombre des enfants et le pasteur ne voit aucun danger à la coéducation (1), mais comme il rêve de donner à chacun les seules connaissances

(1) Les élèves étaient simplement groupés suivant leur sexe de chaque côté de la salle de classe. « Il faut, dit Oberlin, séparer les deux sexes dans la même classe. » *Registre des Lois et Règlements*, page 8.

qui lui seront vraiment utiles plus tard, si l'enseignement général reste le même pour les deux sexes, l'enseignement professionnel seul diffère. Spach (1) raconte une conversation, de l'authenticité de laquelle il nous sera permis de douter, qu'eut avec son frère Jérémie le philologue le pasteur Oberlin; elle était née de l'admiration qu'avait Jérémie pour la fille de l'historien Schlœzer, Dorothée, près de laquelle « Mme Dacier l'interprète, l'admiratrice d'Homère, n'était qu'une pauvre écolière » ; Oberlin y donne ses principales idées sur l'instruction qui convient aux jeunes filles. Si cet entretien est, comme c'est probable, imaginé de toutes pièces, le langage que Spach prête au pasteur semble en tout cas bien conforme à celui qu'il aurait pu tenir. L'ambition d'Oberlin n'est certes pas de faire des femmes savantes, qui avec leur demi-science, risqueraient fort de tomber dans la préciosité la plus ridicule, il est toujours guidé par ce bon sens pratique qui malgré leur amour des spéculations est un des caractères distinctifs des pédagogues piétistes. Son but est de faire des épouses conscientes de leurs devoirs et de leurs droits, capables de devenir les sages conseillères de leurs maris, des paysannes fidèles à leur pays et sachant se contenter des ressources qu'il procure, des mères enfin instruites de bonne heure dans le rôle qui les attend. Ce qu'il leur prépare, c'est une carrière normale, sans à-coups et sans regrets; il évite soigneusement d'empoisonner leur vie par des aspirations chimériques, ne laissant après elles que des déceptions et des remords inutiles. Des notions simples, mais solides leur suffiront mais elles leur sont aussi indis-

(1) Louis Spach, *Vie d'Oberlin*. Paris et Strasbourg, 1866, pages 138-143.

pensables qu'à leurs frères si elles veulent vivre autrement que de vulgaires machines. Cette instruction élémentaire, loin de leur faire prendre en dégoût leur labeur, le leur rendra plus léger et plus agréable.

Ne croyons pas cependant que le programme des écoles du Ban de la Roche soit restreint ; il est au contraire trés étendu, plus étendu même que celui de nos écoles primaires actuelles, et fait avec plus de sagesse et de sens pratique. Au lieu de donner à ses élèves une teinte de toutes les sciences, de les initier d'une façon forcément superficielle aux grandes idées, aux grandes découvertes du genre humain, il leur donne une instruction solide qui demande encore à être complétée mais qui, telle qu'elle est, peut fort bien se suffire à elle-même. Oberlin divise les écoles en trois parties : les écoles des plus jeunes ou commençants, les écoles moyennes et les écoles des adultes ; chacune de ces écoles se subdivise elle-même en trois classes. Le programme d'études pour chaque cours est le suivant :

I. Ecoles des plus jeunes ou commençants

Première classe. — Apprendre aux enfants : 1) à déposer les mauvaises habitudes ; 2) à acquérir l'habitude de la sincérité, de la débonnaireté, du bon ordre, de la bienfaisance, de la bonne tenue, etc. ; 3) à connaître les lettres minuscules ; 4) à épeler sans livre ; 5) à bien prononcer les syllabes et mots difficiles et à bien poser le ton en récitant ; 6) la dénomination française juste des choses qu'on leur montre ; 7) les premières notions de la morale et de la religion.

Deuxième classe. — 1) Répéter et porter plus loin les

connaissances acquises; 2) apprendre à épeler dans le livre et à connaître les lettres majuscules; 3) à connaître les facultés de l'âme; 4) à saisir les idées des saisons et du temps, des productions de la terre, des animaux, des hommes, de leur nourriture, habillements, logements, des ouvriers, de leur salaire, de la propriété, donation, échange, héritage, de l'argent, de l'achat, des familles, villages, bourgs, villes, des procès et contestations, des magistrats, des états et du bien public, des pays et peuples voisins et éloignés, du cours de la nature, de la puissance, bonté et sagesse de Dieu, de l'immortalité de l'âme, des vertus et des vices, du chemin du bonheur par l'imitation de Dieu et suivant les mouvements de notre conscience et d'après l'exemple de Jésus-Christ; 5) à compter jusqu'à 1000 et à reculons, et à se servir du livre d'arithmétique, à faire l'addition et la soustraction jusqu'à 100.

Troisième classe. — Entretenir les connaissances acquises jusque là; 1) apprendre à lire un livre qu'on a fait connaître et entendre par partie aux écoliers, et cela jusqu'à ce qu'ils puissent le lire couramment; 2) écrire lisiblement, nettement et avec symétrie les lettres minuscules; 3) à écrire les 10 chiffres par lignes et par colonnes différemment rangées; 4) additionner, soustraire, multiplier, diviser des quantités abstraites, et cela sur la table noire.

II. Ecoles moyennes

Quatrième classe. — 1) Entretenir les notions acquises et répéter les exercices précédents; 2) exercice de lecture; 3) expliquer les préliminaires de la géographie, ce que c'est qu'île, détroit, ports de mer, promontoire, etc., forteresse, château, péages, la différence des gouvernements,

des langues, des religions ; 4) expliquer les cartes géographiques sans texte ; 5) donner le deuxième cours d'arithmétique par les fractions, jusqu'à la règle de trois pour les quantités abstraites ; 6) calligraphie, second degré ; 7) enseigner les lettres allemandes ; 8) le chant d'après les notes.

Cinquième classe. — 1) Répétition du précédent ; 2) exercices de lecture et d'écriture ; 3) lire l'écriture ou les manuscrits ; 4) le chant.

Sixième classe. — 1) Répétition du précédent ; 2) traiter les 4 règles du calcul par quantités positives ; 3) traiter les cartes géographiques avec le texte ; 4) lire l'allemand sans épeler ; 5) continuer le chant (1).

Suit l'emploi du temps du cours spécial aux adultes ; nous aurons à en reparler dans le chapitre suivant, mais revenons auparavant sur le programme d'études transcrit plus haut ; il mérite d'être examiné en détail, et il est écrit dans une langue si peu correcte, qu'on à peine à comprendre à première vue les intentions d'Oberlin. Ce qui nous étonne tout d'abord, c'est d'y voir tant de choses différentes ; par instruction élémentaire on a entendu jusqu'à ces dernières années ce qui est absolument indispensable ; l'école primaire a cherché non pas tant à donner à tous des « éléments » de toutes les sciences, qu'à éviter qu'il y ait encore des illettrés. Le temps est encore bien rapproché de nous où l'on a élargi son action, cultivé de plus hautes ambitions ; l'enseignement primaire est maintenant ce qu'était autrefois l'enseignement secondaire, avec les humanités et

(1) Nous avons copié textuellement ce programme d'études sur le manuscrit. Il se trouve aux pages 6, 7 et 8 du *Registre des Lois et Règlements ;* Stoeber, pages 88-90.

toutes les études spéculatives en moins, il est ce que fut notre enseignement spécial, ce qu'était il y a un an encore l'enseignement moderne. Mais il atteignit plus vite le but qu'il se proposait, n'ayant jamais subi le joug des études désintéressées, il devint plus rapidement pratique. Ayant plus de confiance dans sa tâche parce qu'elle était plus lourde mais aussi parce qu'elle répondait mieux à de réelles nécessités, parce qu'elle armait mieux les enfants pour la lutte pour la vie, le maître d'école devint instituteur, ses fonctions, son maintien, sa conduite changèrent en même temps que l'esprit de son enseignement (1). Les régents du Ban de la Roche sont déjà des instituteurs et par là ils sont presque en avance d'un siècle. Dans leurs leçons ils procèdent avec ordre et méthode, ayant soin d'aller du connu à l'inconnu; le pasteur exige de fréquentes revisions de façon à ne laisser dans les intelligences, aucun point obscur, aucune lacune : quand tous les écoliers ont atteint le même niveau, quand tous ont bien compris, quand ils ont appris de façon à pouvoir retenir, alors seulement on va plus loin et on passe à des études plus difficiles.

Dans les écoles de la paroisse, la grammaire n'est pas enseignée sous formes de règles abstraites, on fait chaque jour des analyses grammaticales et logiques, que corrigent séance tenante les régents et les élèves. Les exercices de calcul mental y sont préférés aux opérations et aux pro-

(1) Cette évolution ne s'est pas seulement manifestée dans le primaire, mais aussi dans tous les ordres universitaires; les titres importent peu mais marquent cependant d'une façon presque rigoureuse les différentes étapes, le régent de collège a fait place au professeur, le pion d'autrefois est devenu le répétiteur d'aujourd'hui, le professeur-adjoint de demain.

blèmes écrits ; c'est ce qu'Oberlin appelle « calculer par cœur ».

Quant à la lecture, elle n'est pas non plus considérée comme un exercice machinal : les élèves ne doivent pas se contenter d'émettre des sons à la vue des lettres noires qui tachent le papier blanc. « Pour enseigner les lettres d'une manière enjouée on s'est servi de pyramides et de dessins sur lesquels étaient tracées les lettres que les enfants devinaient. On leur avait fait chanter auparavant l'alphabet (1). » Mais pour rendre encore plus intéressante cette étude d'ordinaire si fastidieuse on leur faisait « raconter ce qu'ils avaient lu à la maison » et on leur donnait une idée générale sur le passage qu'ils allaient déchiffrer, le maître en dégageait les parties principales, habituait l'élève à voir dans le livre qu'on lui mettait entre les mains autre chose qu'un grimoire ennuyeux et vide, lui faisait comprendre de bonne heure l'utilité de la lecture en lui montrant qu'elle délasse, qu'elle satisfait notre curiosité, notre avidité du savoir, qu'elle instruit en amusant.

Pour l'écriture, il faudra qu'elle soit lisible, nette et symétrique ; c'est en somme la calligraphie. Oberlin, toujours ami de l'ordre et de la discipline, voulait voir partout de la géométrie ; lui-même avait ce qu'on est convenu d'appeler une belle écriture, c'est-à-dire une écriture très régulière, avec des pleins et des déliés rigoureusement tracés. Il attachait à cet exercice, en fait secondaire, une importance capitale et renvoyait avec force invectives à ses correspondantants peu soigneux les

(1) *Registre des Lois et Règlements*, page 8.

lettres mal écrites ; c'est là un léger défaut qui s'est d'ailleurs conservé jusqu'à présent ; on perd encore trop de temps de nos jours à l'écriture ; nous avons mieux à faire, laissons la calligraphie aux professionnels, habituons les enfants à se rendre lisibles, mais laissons à chacun sa personnalité, ne mettons pas sous leurs yeux des modèles qu'ils doivent s'attacher à imiter servilement, abandonnons leur plume au gré de leur fantaisie, ne rêvons pas d'en faire des machines à écrire uniformes.

L'enfant sait lire, écrire et compter, mais connaît-il la vie, pourra-t-il se tirer d'affaire plus tard, sait-il voir, entendre, juger, réfléchir ? Non, l'instruction qu'il a reçue jusqu'alors est factice ; il pourrait sans doute la compléter, mais il lui faudrait le courage de le faire seul, sans direction ni conseils, il lui faudrait aussi le temps nécessaire et ce n'est pas quand il aura peiné tout le jour aux champs ou à l'atelier qu'il trouvera un moment de répit pour continuer ses études. Il est beaucoup plus prudent d'éveiller très tôt sa curiosité, d'exercer sa raison et ses facultés d'observation ; la lecture aura déjà mis en jeu les ressorts de son intelligence, mais les descriptions les plus exactes et les plus suggestives ne nous suffisent pas, nous avons soif de voir, de sentir par nous-mêmes. L'enfant, comme l'homme, veut connaître le fond des choses ; Oberlin, que la curiosité conduisait parfois au ridicule, le comprit bien, ennemi de l'abstraction, il cherchait à concrétiser jusqu'aux mystères de la religion ; incapable de se représenter ce qu'il ne voyait pas ou ce qu'il ne pouvait pas représenter sur le papier, il se garde bien de parler à l'esprit sans parler aux sens. Nous avons déjà vu quel parti on tirait dans les salles d'asile des images coloriées que lui-même

s'amusait à confectionner, les maîtres d'écoles font comme les conductrices, ils emploient ce que Pestalozzi appellera la méthode intuitive et qu'il a mieux mise en théorie qu'en pratique.

S'agit-il de faire de la géographie ? Oberlin au lieu d'agir comme on agissait encore dans presque toutes les écoles des villages il y a 50 ans à peine, au lieu de donner à étudier de longues listes de noms barbares qui sont vides de sens et chargent la mémoire bien mal à propos, au lieu de parler de détroits, d'îles, de presqu'îles, de caps à ces fillettes et à ces garçonnets qui n'avaient jamais vu que les forêts épaisses et les rochers abrupts de leur vallée, Oberlin les entretient d'abord de leur village, de leur Ban de la Roche, puis de l'Alsace, puis de l'Europe, enfin des autres parties du monde. Un romancier moderne, dans un ouvrage tout récent où, sous forme de lettres à une nièce, il nous communique ses idées pédagogiques, place parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité l'instituteur qui, le premier, fit servir l'étude topographique de sa localité à l'étude de la géographie générale ; Oberlin n'est probablement pas l'inventeur de cette méthode, mais à coup sûr il était un des rares qui l'employaient à son époque. Elle est d'ailleurs bien sa méthode, car il l'applique à tous les exercices de l'école, il fait des tableaux d'histoire naturelle comme il fait des cartes (1) ; il supplée par l'industrie au manque de ressources (2). Les livres étaient chers, et on

(1) Ces cartes dont un grand nombre d'exemplaires ont été conservés dans les archives de la paroisse de Waldersbach sont très bien faites, très simples et très exactes. La plupart sont coloriées ; Oberlin les avait lui-même gravées sur bois et sur cuivre.

(2) On trouve aussi dans le même carton des reproductions de toutes les plantes du pays avec une légende où sont indiqués leurs noms en français, en latin, en allemand et en patois ainsi que leurs

considérait comme luxueux ceux qui étaient ornés de gravures ; si nous sommes gâtés maintenant, nos pères n'avaient pas, comme nous, des ouvrages commodes où l'étude devient un jeu ; les salles de classe où ils allaient s'asseoir n'avaient pas, comme celles d'aujourd'hui, leurs murs couverts de dessins, il fallait à leur maître un véritable génie pour se faire comprendre, il leur fallait à eux une attention soutenue, un pouvoir intuitif de se représenter les choses les plus inconnues.

L'enseignement par l'aspect, qu'on nous donnait il y a peu de temps comme une véritable nouveauté, était déjà employé à Waldersbach en 1780, un siècle avant qu'on nous le recommandât sérieusement ! Certes, Oberlin n'avait pas de lanterne magique et ne pouvait pas, grâce aux projections lumineuses, transporter en un instant ses auditeurs dans les régions les plus lointaines de la terre, mais il avait un cabinet d'histoire naturelle, un musée scolaire très bien monté auquel il joignit des instruments de physique et une machine électrique. « Je reviens, dit Jérémie Oberlin à son frère Frédéric (1), à la botanique et à ta manière d'enseigner. Un de mes collègues a cité ton cours de botanique de six mois et moi j'ai cité une

diverses propriétés et leurs différents usages. Bien mieux, Oberlin répondant d'avance à nos préoccupations actuelles, avait souci d'égayer la classe en l'ornant de tableaux aux vives couleurs qui étaient appelés à faire goûter de bonne heure aux enfants les pures jouissances esthétiques et qui devaient servir aux exercices de langage. Mme Andreæ-Witz possède plusieurs de ces pastels faits par Oberlin ou par ses fils et représentant soit des paysages de toutes les parties du monde et en particulier de la Suisse, soit des scènes de la vie champêtre, soit encore des scènes historiques : on y trouve à côté de gravures représentant l'*Automne*, des pastels représentant la *fable du Dragon à plusieurs têtes et de celui à plusieurs queues ; le Vésuve ; Attila, roi des Huns ; le Pont du Diable au canton d'Uri ; la fête pendant les Vendanges*, etc., etc.

(1) Mss. Leenhardt.

seconde fois les bons citoyens du Ban de la Roche et entre autres leurs connaissances en géographie, j'ai parlé de tes cartes et tout cela pour fermer la bouche à quelques savants qui ne croyaient pas à la possibilité de faire acquérir tant de connaissances à de jeunes citoyens, habitants de la campagne. Qu'il est doux, mon ami, de penser qu'un humble philosophe d'une vallée presque ignorée en France ait pu par ses travaux, méprisés peut-être par ces grands savants de Faculté, influer sur le bonheur de la République qui doit se fonder sur une bonne éducation et une bonne instruction. » Ce musée d'histoire naturelle, qu'Oberlin avait commencé dès 1766, il le compléta peu à peu suivant les occasions et ses ressources. Il avait en effet toujours soin de faire profiter les autres de ce qu'il possédait ; ces collections qu'il avait d'abord réunies pour satisfaire son goût personnel des sciences, il ne voulut pas être seul à s'en servir, il les fit connaître aux enfants et il en fit la base de son enseignement. Cette idée qui lui paraît si naturelle de rassembler les échantillons les plus curieux et les plus rares de la flore et de la faune, n'est pas aussi commune qu'il pourrait sembler ; on a vu bien tard quels services immenses pouvaient rendre ces musées scolaires et, malgré les recommandations de tous les pédagogues qui proclament à l'envi la nécessité de l'étude des choses et non des mots, on s'en tint pendant longtemps aux procédés routiniers. L'élève imaginé par Rabelais allait les jours de pluie visiter les ateliers des artisans ; en agissant ainsi, il était impossible « d'abâtardir » son esprit. Coménius, Rousseau montrent aussi les bienfaits que peuvent rendre les leçons de choses ; Basedow s'était inspiré de ces idées et déjà Reyher en 1645 demandait

qu'on se procurât tous les objets nécessaires à l'enseignement, mais ce n'est guère qu'à partir de 1867 qu'en France chaque école eut son petit musée.

Quant à l'histoire, elle consiste moins à Waldersbach dans l'énonciation sèche et insipide d'une série de faits que dans une étude de mœurs, des « habillements », des « constructions »; c'est l'histoire telle qu'elle doit se comprendre, c'est-à-dire celle de la marche progressive de la civilisation; les enseignements qu'on en peut tirer sont autrement profitables que ceux que donnent les descriptions des scènes de carnage où l'homme apparaît toujours comme une brute avide de sang. D'ailleurs comme d'habitude, elle se fait au moyen de tableaux qui complètent merveilleusement l'enseignement du maître en lui donnant un élément de vie, en rendant pour ainsi dire palpables les faits exposés, en faisant présents à l'imagination de l'enfant les événements d'autrefois qui sont évoqués devant lui.

C'est bien à ces conditions que l'histoire, à l'école primaire, est, suivant le fameux mot de Michelet, une résurrection. L'enfant, n'ayant pas encore de passé, acquiert plus difficilement la notion de passé que celle du présent qu'il a presque immédiatement et surtout que celle de l'avenir qui lui vient tout d'abord. Il lui faut voir et toucher pour sentir; cette idée, depuis si longtemps mise en lumière par les pédagogues, commence seulement à recevoir son application; Oberlin se rendant compte de la toute-puissance de cette représentation actuelle des âges disparus, montrait à ses élèves des gravures faites par ses collaborateurs ou par lui, sortes d'images d'Epinal à bon marché qui, faisant la joie des écoliers, mettaient en jeu

toutes leurs facultés et aidaient merveilleusement à la culture de leur sens historique (1).

Une autre nouveauté dans le programme tracé par Oberlin, c'est la place importante qu'il donne au droit usuel, aux leçons sur « le salaire, la propriété, les donations, échange, héritage, etc. » ; des notions d'économie politique font mieux comprendre la vie, nous mettent en garde contre les pièges où tombent si facilement les ignorants. Oberlin, essentiellement pratique, ne pouvait manquer d'initier ses élèves à ces notions si utiles. C'est encore une des branches de la science dont on se préoccupe trop peu ! Nous sommes d'ordinaire fort embarrassés quand il s'agit de résoudre la moindre difficulté juridique, même dans les circonstances les plus fréquentes. C'est un danger auquel nos organisations scolaires ne remédient pas assez ; le droit, et c'est seulement du droit usuel que nous parlons ici, est à peine étudié dans les écoles ; les élèves de nos établissements secondaires qui restent là en général depuis l'âge de 12 ans jusqu'à l'âge de 18 ont, pendant une année seulement, une heure de cours de droit usuel, si bien qu'ils deviennent citoyens, c'est-à-dire qu'ils sont « censés ne pas ignorer la loi » et qu'ils n'en connaissent pas les prescriptions les plus élémentaires.

Ces simples indications peuvent montrer assez ce qu'il y a de nouveau dans l'œuvre d'Oberlin, il est en avance d'un siècle et il est curieux de voir appliquées dans cette vallée ignorée les méthodes reconnues depuis si peu de temps

(1) Parmi les Mss. Andreæ-Witz se trouvent en effet de nombreux dessins représentant des scènes historiques, des costumes nationaux, des uniformes d'autrefois, etc. Tout cela était grossier mais suffisait à des spectateurs peu difficiles.

comme les meilleures et les plus rationnelles; s'il y avait eu beaucoup d'Oberlin, leur action eût pu avoir une influence immense et les progrès de la pédagogie auraient été beaucoup moins lents. Le musée scolaire ne suffisait encore pas; il est utile de pouvoir toucher et voir, mais on a beau avoir une vue perçante, on reste aveugle quand on est transporté dans un monde inconnu sans savoir à l'avance quelles sortes de phénomènes frapperont nos regards et le pasteur donne un développement considérable aux bibliothèques qu'avait fondées Stuber. Car « il établit une bibliothèque de lecture publique et une autre pour servir dans l'école (1) ». Il chercha à les augmenter mais pour cela il fallait des fonds. « Après avoir entrepris cet homme de Dieu, (Stuber), Dieu lui procura aussi peu à peu les fonds par la charité des Strasbourgeois. Cependant quand je vins chez vous le 30 mars 1767, la caisse du trafic qu'il avait appelée la caisse de charité et qui ne consistait que dans une petite boîte de la valeur d'un sol, lui devait encore une somme considérable. Je me chargeai de la dette et du trafic et de l'entretien des deux bibliothèques. Dieu m'assista et peu à peu la dette fut payée quoique les deux bibliothèques fussent considérablement augmentées... Pour mieux faire face aux dépenses, je fis tout mon possible pour épargner la caisse. J'allai aux foires de Strasbourg, je cherchai les marchandises de première main. J'amenai les marchandises avec moi et à mes frais, d'autres fois j'en fis venir par mes amis qui venaient me voir. » Les

(1) Cf. le registre de la *Bibliothèque* (*Archives de la paroisse de Waldersbach*). A la page 2 se trouve le manuscrit intitulé : *Histoire du trafic des livres de la paroisse*. Il est daté du 9 février 1792 et Oberlin l'a « communiqué à la paroisse » le 15 mars 1792.

ouvrages achetés suivant les occasions n'étaient pas luxueux, mais pouvaient être lus avec profit; Oberlin se plaint pourtant du prix que coûtait le raccommodage trop fréquent des vieux livres, dépense qu'il réduisait encore en nourrissant le relieur à ses frais. Le catalogue montre que la bibliothèque était composée surtout d'ouvrages de vulgarisation scientifique, de morale et de religion, et comme ils sont souvent démodés, on s'abonne à des périodiques qui mettent au courant des nouvelles découvertes et des nouvelles applications. Les enfants et les parents prennent vite goût à ces études agréables, et le soir à la veillée, pendant que les femmes tricotent et que les hommes préparent leur travail pour le lendemain, les enfants font la lecture, répétant les explications données par leur instituteur pendant la journée. Cependant la bibliothèque est insuffisante et ne peut pas répondre à toutes les exigences, les exemplaires demandés se font parfois attendre longtemps, il faut réglementer l'ordre des prêts; alors on établit un roulement : chaque village peut garder le même livre trois mois de suite et il circule de maison en maison de façon à ce que chaque famille puisse l'avoir pendant le même nombre de jours. Voilà une création incontestable et on reconnaîtra que c'est un grand pas vers le progrès si l'on songe que les bibliothèques scolaires n'ont été véritablement organisées en France que vers 1860.

Parmi les ouvrages mis à la disposition des Ban de la Rochois on trouve surtout des traités de morale, de littérature, d'histoire, de géographie, mais plus particulièrement de sciences naturelles et d'agriculture (1); Oberlin

(1) Citons par exemple les *Anecdotes persanes*, de Mme DE GOMEZ; le *Traité de la gloire*, de SACY; l'*Histoire de Tacite*, IIe tome: *Prin-*

en effet après avoir donné la somme des connaissances nécessaires à tout homme, quelles que soient ses occupations et ses fonctions, n'oublie jamais qu'il s'adresse à des paysans; s'étant fait paysan lui-même, il dirige ses paroissiens, leur apprend les meilleurs modes de culture, transforme son jardin en un champ d'expériences. Il sait que la théorie ne peut persuader et qu'elle éveille toujours plus de défiance que d'enthousiasme chez les timorés et les routiniers, il sait que les résultats sont plus puissants que les raisonnements les plus subtils et les plus clairs, il montre pour faire comprendre; il n'essaie pas de vaincre l'entêtement des vieux, il s'adresse aux jeunes. Les enfants, dans le coin de jardin que leurs parents leur laissent volontiers, essaient les nouveaux procédés indiqués par leurs maîtres et quand ils ont réussi, ils vont fièrement montrer aux leurs les merveilleux produits de leurs récoltes. Les anciens restent encore sceptiques, branlant la tête, essaient comme à regret, puis la hardiesse venant en même temps que la confiance, ils sont bientôt acquis aux méthodes nouvelles. Oberlin a le don de regarder dans les âmes, il connaît à fond le caractère de ses paroissiens, il voit les bienfaits de l'instruction, mais il en voit aussi les dangers, il redoute d'arracher ces paysans à leur pays en leur donnant cette arme puissante qui ouvre des carrières plus glorieuses et plus agréables, qui donne l'illusion d'un plus grand bonheur que la vie de médiocrité menée dans une pauvre vallée de la montagne. Nous avons vu avec

cipes de morale, Pope; *Télémaque; Fables d'Esope; Nuits de Jung*, en vers français; *Manuel du bon fermier; Nouvelles méthodes d'éducation*. Basedow; *Cours d'éducation*, abbé de Balestrier de Canilhac, *Guide complet pour le gouvernement des abeilles; Principes de la greffe*; etc., etc.

quelle habileté il leur fait de bonne heure aimer leur pays; en faisant l'éducation esthétique des enfants, il leur fait remarquer la beauté de la nature, il leur inculque ce patriotisme, cet amour du terroir, du coin qui nous a vu naître, des paysages qui ont ravi nos premiers regards et il fait naître en eux le désir de demeurer toujours là, de mourir en percevant encore le bruit des cascatelles de la Bruche qui a bercé leurs rêves d'adolescents et qui bercera encore leur dernier sommeil. Avec l'amour du pays, il leur donne l'amour de la terre, de cette mère féconde qui nous nourrit tous dans son sein et qui devient une marâtre quand nous ne lui donnons pas assez de soins. Les écoliers de la haute classe, de l'âge de douze à quinze ans, écrivent, sous la dictée de l'instituteur, des cahiers sur l'agriculture et sur la plantation des arbres; Oberlin a tiré des résumés des meilleurs auteurs et ils les apprennent par cœur; à l'examen général de chaque année, ils répondent par écrit aux questions qui leur sont proposées. Avant de recevoir la confirmation, ils doivent apporter un certificat de leurs parents attestant qu'ils ont planté deux jeunes arbres dans un endroit désigné. Les devoirs d'agriculture sont donnés fréquemment dans les écoles, ils portent sur toutes les branches de cette science, sur l'arboriculture, sur l'horticulture, sur le labourage, les semailles, les soins à donner aux bestiaux : on pose aux élèves des questions auxquelles ils doivent répondre par écrit d'après ce qu'ils se rappellent de la leçon faite devant eux par leur maître. Sur le cahier de classe dont nous avons déjà parlé (1) et qui appartint à Madeleine Krieguer, écolière de Waldersbach, on

(1) Cf. Livre II, chapitre II.

trouve des conseils sur l'emploi des différents engrais, sur les principes de la greffe « greffe en fente, en écusson, greffe à la pousse, greffe à œil dormant, greffe sur les racines » ainsi que sur le traitement des arbres fruitiers. L'enseignement agricole est donc avant tout pratique, mais il dépasse les notions tout à fait élémentaires; il est compris au Ban de la Roche en 1780 de la même façon que nous le comprenons aujourd'hui et les connaissances exigées non pas seulement des garçons mais aussi des filles sont aussi élevées que celles exigées aujourd'hui des candidats au certificat d'études primaires. C'est une tentative comme il y en a eu tant d'autres; jamais elles ne dépassèrent la petite région où elles étaient faites. C'est la même idée qui inspire, en 1762 de Goyon, en 1765 le supérieur du séminaire d'Angoulême, en 1778 la Société d'agriculture de Soissons quand ses membres demandent la création d'un enseignement professionnel à la campagne. Mais l'agriculture ne figure comme matière du programme des écoles primaires que dans les projets de loi de 1847-1848, la loi de 1850 la rend facultative; il faut attendre celle de 1866 pour la voir prendre une place définitive. La plus grande difficulté n'était pas d'introduire cette nouvelle matière et de lui donner droit de cité par un édit quelconque, il était beaucoup plus pénible de la faire accepter; le paysan défend qu'on touche à son domaine et entend ne recevoir de conseils de personne, il a une mésestime singulière pour les « docteurs de la ville », pour les savants qui n'ont jamais travaillé la terre; Oberlin réussit parce qu'il se présente à eux sous un aspect qui n'a rien de doctrinal; mais comme cela ne suffit pas encore, il donne à l'agriculture un caractère divin. Nous verrons dans le cha-

pitre suivant comment il fit l'instruction des adultes en même temps que celle des enfants; pour ceux-ci l'argument d'autorité, la confiance qu'ils vouaient à leurs maîtres, pouvaient suffire ; chez ces jeunes natures la contagion de l'exemple était assez puissante pour les persuader, mais avec leurs parents il fallait agir avec plus de circonspection et de prudence; heureusement Oberlin n'était pas à bout de ressources et il arriva à transformer leurs procédés de culture comme il avait transformé leurs mœurs.

Les jeunes filles prenaient part aux leçons agricoles avec leurs frères et pour les deux sexes cet enseignement était obligatoire ; elles avaient en outre des cours professionnels plus spéciaux et apprenaient à tricoter sous la direction des conductrices. Les travaux manuels, introduits il y a peu de temps encore dans nos écoles primaires ont été une des grandes préoccupations du pasteur ; c'était à son avis le complément naturel des salles d'asile qu'il avait instituées et un essai des établissements qu'on appellera plus tard des ouvroirs, qui précisément apparaîtront en France peu après la création des écoles maternelles. Stuber avait déjà eu cette idée et engageait son successeur, dans une lettre que nous avons citée plus haut, à établir dans chaque village une maîtresse pour le tricotage et à la payer en raison du nombre de bas qu'auraient tricotés ses élèves. Oberlin suivit ce conseil et forma des conductrices, il leur donnait des avis toujours sages et leur demandait de lui signaler les plus habiles ouvrières. Une lettre qu'il leur adresse le 17 décembre 1800 témoigne de sa sollicitude pour ce nouveau genre d'exercices scolaires (1). « Je souhaiterais,

(1) Stœber, *op. cit.*, pages 100 et 101.

dit-il, que les chères personnes qui travaillent à l'instruction de notre jeunesse, voulussent de temps en temps entretenir une conférence ensemble, au moins tous les quarts d'an, ou 3 mois. Dans cette conférence on examinerait s'il n'y a pas des élèves qui soient parvenues à la perfection de l'art que leurs maîtresses se donnent la peine de leur apprendre. Que ce soit dans le tricotage ordinaire, cousage, tricotage à aiguilles de bois, gants à doigts, gants de pêcheurs, ou quelque autre art utile. S'il y a quelque élève qui soit parvenue à la perfection absolue en quelque chose, on lui expédiera là-dessus un témoignage signé de tous les membres de la conférence et je lui donnerai une récompense. Vous concevez bien qu'il ne faut pas être indulgente et faible dans cet examen. Il n'arrive point de tort à l'enfant qui n'est pas approuvé. Au contraire il apprendra mieux et pourra mériter l'approbation une autre fois. Mais si on approuvait l'imparfait par indulgence, ou faveur, ou bonté faible et mal placée, ou faiblesse, on tromperait l'enfant, le public et moi-même, on ferait manquer toute la chose et une telle approbation serait un mensonge, par conséquent criminelle... » Dans ces poèles à tricoter on exerçait les jeunes filles aux divers travaux à l'aiguille et au crochet, on leur apprenait à faire de petits ouvrages en paille, des tapis, des dessus de table, des porte-lettres ; une lettre que leur envoie le 3 germinal an X Mme de Laumond en fait foi ; la tradition s'est d'ailleurs conservée et dans les gentilles maisonnettes du pays on peut voir de coquets objets qui décèlent la présence de jeunes fées aux doigts habiles. Les poèles à tricoter existent encore au Ban de la Roche, « chaque jeudi on réunit filles et garçons et pendant trois heures on

leur apprend le tricot en leur lisant des histoires amusantes, des passages de la Bible, en leur montrant des plantes dont on leur dit le nom en français et en patois ; une fois l'an on fait passer des examens aux élèves, on proclame à l'église la liste des plus adroits et on leur donne des prix d'encouragement (1). » Mais il était moins difficile de continuer l'œuvre que de l'entreprendre. Oberlin avait à lutter contre la rapacité des parents qui, en partie excusables par leur dénuement, s'empressaient de retirer leurs enfants de l'école aussitôt qu'ils pouvaient les employer à un travail quelque peu lucratif; renonçant à s'adresser à leur raison, il essaya d'exciter leur amour-propre. « Quand les enfants commencent à comprendre le tricotage, écrit-il le 1er juillet 1790 (2), et avant qu'ils le sachent convenablement, la plupart des pères et mères les retirent pour leur faire filer du coton. Eprouvons le moyen suivant : 1° Quand un enfant voudra sortir avec honneur de l'école à tricoter, il doit faire premièrement son chef-d'œuvre qui consiste en une paire de bas parfaitement bien tricotés sans qu'on l'ait aidé en quoi que c'eût été ; 2° Chaque conductrice se fera deux registres particuliers. L'un relié d'un vilain papier servira à enregistrer les vilains qui, comme des déserteurs, quittent leur école avant d'avoir fait leur chef-d'œuvre. Dans l'autre, qui sera revêtu d'un beau papier, on inscrira le plus proprement qu'on pourra les noms de ceux qui auront fait leur chef-d'œuvre ; 3° Je prie les conductrices de montrer tous les ans ces registres. » Il y a donc au Ban de la Roche une corporation de tricoteuses où l'on n'est reçu qu'après avoir fait ses

(1) Communiqué par M. Herzog.
(2) Registre intitulé : *Administration*, tome I (déjà cité), page 313.

preuves ; l'enfant aurait honte de ne pas pouvoir, comme ses condisciples, fournir un témoignage de son habileté ; d'autre part les parents rougiraient de le voir relégué parmi les incapables et les inutiles ; par un moyen détourné, mais avouable, Oberlin leur donnait de bonne heure un gagne-pain. Il n'oubliait pas que les jeunes filles sont appelées à devenir plus tard femmes de ménage et maîtresses de maison. « La vocation des femmes est triple, dit-il (1), elles doivent être disciples de notre cher Sauveur pour le savoir et pour l'effet (im Wort und That) et par conséquent elles doivent s'instruire encore elles-mêmes non seulement dans la langue française, mais encore dans d'autres sciences pratiques et nécessaires pour pouvoir remplir la troisième vocation, la plus grande, la plus importante, celle d'épouse, de brave femme de ménage et bonne et tendre mère de famille. » Aussi tenait-il à ce qu'elles fissent le plus tôt possible leur apprentissage. « Entre autres institutions, nous raconte Mme Witz dans son *Journal* (2), était celle-ci : pour encourager les jeunes filles à apprendre tout ce qui leur était utile et nécessaire, celles qui se trouvaient à la veille de se marier devaient présenter à mon père et à ma mère des échantillons de leur couture et une petite miche de pain qu'elles auraient pétrie et soignée entièrement, je me rappelle encore en avoir vu apporter une chemise d'homme qu'elles avaient taillée et cousue et une petite miche de pain qu'elles avaient cuite (3). »

(1) *Tableau sur les occupations de nos pensionnaires* (Mss. Werner).
(2) *Journal* déjà cité, page 41 (Mss. Andreæ-Witz).
(3) De même les jeunes filles qu'Oberlin aura en pension, bien que d'ordinaire appartenant à des familles aisées, s'occuperont aux gros

Les écoles d'Oberlin étaient donc complètes et elles le seraient encore de nos jours ; les ouvroirs dont de Cormenin est le fondateur en France, ne datent guère que de 1850 et encore ce sont surtout des établissements industriels où la même enfant est toujours occupée au même travail et où l'on vend les produits fabriqués. La Convention avait déjà essayé de faire place aux travaux manuels dans les écoles de filles ; Deleyre, député de la Gironde, dans son plan d'éducation demandait « qu'au lieu de salles de mathématiques, de géographie ou de sciences, on leur en ouvre de tous les métiers à l'aiguille qui leur conviennent, des salles de broderie, de tapisserie, de couture et de lingerie (1). » Le projet de décret de Lakanal, adopté le 25 octobre 1793, était conçu en ces termes. « Les filles apprennent à lire, à compter et les éléments de la morale républicaine. Elles seront formées aux travaux manuels (2). » Mais ce n'est que par l'article 48 de la loi du 15 mars 1850 que des maîtresses de travaux à l'aiguille sont instituées près des écoles mixtes dirigées par des instituteurs ; une loi toute récente vient de compléter cet enseignement professionnel en décrétant l'apprentissage dans les écoles de la dentelle à la main à laquelle les machines font une concurrence si effrénée que cet art menace de disparaître. Toutes ces innovations étaient déjà en germe au Ban de la Roche il y a plus d'un siècle, grâce au génie d'Oberlin. Il fut, il est vrai, admirablement

ouvrages du ménage : « Faire la cuisine, la lessive, repasser, filer, faire des achats, conserver les provisions, etc. » (*Tableau* déjà cité. Mss. WERNER.)

(1) HIPPEAU, *L'Instruction publique en France pendant la Révolution. Débats législatifs*, Paris, 1883, page 55.

(2) *Ibid.*, page 225.

secondé par les dignes émules à qui il avait su communiquer un peu de son enthousiasme et de sa volonté. Jean-Luc Legrand fut un de ses plus fidèles et meilleurs collaborateurs ; ancien Président de la République Helvétique, il avait vécu pendant sa jeunesse dans l'intimité des plus grands pédagogues allemands et fut l'ami dévoué de Pestalozzi qu'il aurait engagé à fonder son orphelinat de Stanz. Venu en 1814 au Ban de la Roche pour y créer une importante industrie de rubans qui contribua beaucoup à améliorer la situation matérielle des habitants de la contrée, il s'y voua cependant corps et âme à l'instruction populaire. Il se fit lui-même maître d'école, aida de ses conseils les instituteurs, et consacra la dernière partie de son existenee à établir sur des bases scientifiques et rationnelles l'œuvre scolaire d'Oberlin qu'il continua après la mort du pasteur (1).

Cependant il ne suffisait pas d'élaborer un programme, de recommander des méthodes, le pasteur de Waldersbach a toujours réussi ; mais, si on se rend compte de la difficulté extrême qu'il y a à mettre en œuvre les théories pédagogi-

(1) Le fait nous est confirmé par le discours prononcé à la fête de la distribution des prix le 12 mai 1837 à Waldersbach, par le successeur et gendre d'Oberlin, Rauscher. « . . Un autre engagement encore à profiter de l'école, c'est l'occasion que vous avez d'être instruits : car sachez qu'il y a, même dans notre belle France, bien des communes qui manquent d'écoles, tandis que dans notre Ban de la Roche, vous avez eu l'occasion d'être instruits dès votre tendre enfance par des conductrices qui, non seulement par devoir, mais surtout par amour, se donnent toutes les peines possibles, et puis des écoles bien organisées par les soins de mes respectables prédécesseurs, de feu M. Stuber et de feu mon beau-père et en dernier lieu par les soins infatigables de M. Legrand que la bonne Providence vous a amené dans les vieux jours de mon feu beau-père. Puissiez-vous voir la mine rayonnante de joie de ce vénérable vieillard lorsqu'il aperçoit que vous faites des progrès ? Puissiez-vous participer aux grands sacrifices qu'il fait par amour de vous... » (Mss. Werner.)

ques, on comprendra qu'il lui fallait pour le seconder une élite d'instituteurs. Or c'est lui qui les forma; non content de leur recommander les procédés qui lui paraissaient bons, il leur apprit à les employer. Il se fait directeur d'école normale. Il leur donne d'abord des conseils généraux et veut « apprendre d'eux ce qu'ils savent bien, suppléer à ce que quelques-uns ne savent pas », il leur prête des ouvrages sur l'éducation, leur en fait faire des extraits et leur demande dans leur propre intérêt et dans celui de leurs élèves de « coucher par écrit dans un livret tout ce qu'ils auront fait pendant la journée ». Ils éviteront ainsi de retomber dans les mêmes fautes et pourront donner un enchaînement logique à leur enseignement. Il les réunit souvent en véritables conférences pédagogiques, les invite à lui parler du caractère, de la conduite, de l'application et des progrès de leurs élèves. C'est dans une petite chambre de la maison d'école de Waldersbach qu'ont lieu ces réunions et on y est au milieu des collections d'histoire naturelle; chacun émet ses opinions, fait part à ses collègues de ses remarques particulières et on en sort avec plus de confiance et d'ardeur. Quand les régents demeurent sceptiques et ne veulent rien changer à leur manière de faire, Oberlin ne cherche pas à forcer leur jugement, il leur donne rendez-vous dans une école pour le jour suivant et fait lui-même la leçon aux élèves devant les maîtres réunis, leur prouvant par l'expérience qu'il est dans le vrai; mais ces classes-modèles n'ont lieu que lorsque le besoin s'en fait absolument sentir. Le plus souvent, les instituteurs font eux-mêmes leur instruction réciproque; il y a ce qu'ils appellent les écoles générales, elles ont lieu tous les mercredis; la moitié des élèves de chaque école sont réunis

dans celle de Waldersbach et les maîtres y font les leçons à tour de rôle devant leurs collègues qui s'érigent ensuite en arbitres et font la critique. Cet excellent moyen d'augmenter leur habileté en excitant leur émulation ne paraît pas encore suffisant à Oberlin et en novembre 1802 il leur adresse la circulaire suivante (1) : « Ci-devant nos écoles étaient excellentes, depuis longtemps elles sont tombées au-dessous du médiocre. Tâchons de les rétablir..... Pour cela il serait peut-être utile de rétablir aussi vos visites d'écoles. Vous êtes sept. Que chaque semaine l'un de vous fasse à son tour une visite dans telle autre école qu'il lui plaira, après en avoir conféré avec celui auquel il veut faire visite et que le dimanche auparavant il me dise où et quand. Jamais je n'ai vu écolâtrer un autre sans en tirer quelque profit pour moi..... Le dimanche après la visite, le visiteur voudra bien me faire un rapport de bouche sur sa visite. Lors de la visite, il pourra se faire accompagner par les écoliers les plus avancés. » Puis Oberlin inspecte les écoles et note scrupuleusement toutes ses impressions sur la tenue des élèves et la capacité du maître (2) ; ses recommandations, ses reproches même sont faits toujours avec

(1) Le brouillon de cette circulaire se trouve à la page 4 du *Registre des lois et règlements.* (ARCHIVES DE LA PAROISSE DE WALDERSBACH.)

(2) Témoin la lettre qu'il envoie en juin 1772 à l'un de ses amis, M. Ott, sur la conduite des maîtres d'école. (Le brouillon de cette lettre se trouve dans les *Annales*, page 67 et sq.) Nous y trouvons par exemple que « Benoît Loux, le maître d'école de Belmont, est diligent et fidèle dans son école, fort serviable mais qu'il ne s'applique guère à la lecture de tant de livres qu'on lui offre..... », que celui de Bellefosse, Jean-Jacques Masson est « toujours de meilleure volonté que capacité », que Vernier Masson, de Waldersbach, « s'applique toujours à apprendre ce qu'il ne sait pas et à se rendre plus capable et plus utile », que Sébastien Scheidecker « aime la lecture, s'applique toujours à la lecture des livres de médecine ; est prêt à dresser d'autres garçons à servir un jour de maîtres d'école... » etc. (MSS. WERNER.)

bienveillance, c'est un conseiller paternel, non un supérieur qui impose par son autorité intransigeante. D'ailleurs il a plus de louanges à faire que de blâmes; son ascendant est tel qu'il agit d'une façon presque imperceptible. Avec des précautions aussi bien prises, avec ce talent d'organisation et ce tact, Oberlin devait réussir dans sa tâche; avec ce directeur habile, les instituteurs ne pouvaient manquer de bien remplir leur rôle, ils y étaient aussi bien préparés que le sont leurs successeurs d'aujourd'hui. Il semble bien en effet avoir été le seul véritable inspecteur des écoles dans son canton; l'institution des Inspecteurs de l'enseignement primaire date seulement de 1833 et auparavant les autorités s'occupaient peu des instituteurs; signalons cependant quelques lettres envoyées par Oberlin à différents administrateurs, elles montreront qu'ils ne restaient pas complètement étrangers aux choses de l'école; c'est d'abord une réponse d'Oberlin au sous-préfet de Saint-Dié, Bizot, datée de Waldersbach le 6 mars 1806 (1) et où il annonce un petit colis d'ouvrages en paille confectionnés par les jeunes filles, en lui disant comment il est arrivé à établir ce genre de travaux manuels; c'est ensuite (mars 1809) une lettre au sous-préfet du Bas-Rhin où il lui donne des renseignements sur la capacité et le salaire des instituteurs. « Quelque modique que soit le salaire de l'instituteur, il faut encore le gagner en faisant les écoles en deux endroits dont la distance battue par les neiges et les vents violents exposent souvent sa vie et la pauvreté de ces montagnards est telle que le salaire de l'instituteur ne se paye pas du tout régulièrement (2)... » Stœber donne

(1) Mss. Andreæ-Witz.
(2) *Ibid.*

aussi (pages 321 et 322) copie de deux lettres qu'adressa à Oberlin le Recteur de l'Académie de Nancy, Regel. Dans la première, datée du 19 septembre 1811, ce haut fonctionnaire lui demande de lui envoyer la liste des instituteurs qui méritent d'être maintenus dans les communes protestantes du canton de Schirmeck; il est certain, lui dit-il, de ne pouvoir mieux s'adresser qu'au pasteur de Waldersbach « dont les fonctions sont liées si étroitement avec le bien public et pour qui le choix d'un bon instituteur est d'un si grand intérêt ». La seconde, datée du 9 novembre de la même année, est une lettre de remerciements. Enfin le 29 juillet 1816, Oberlin envoie (1), en réponse à un questionnaire adressé par le Recteur de Nancy, au Comité cantonal pour l'instruction primaire du canton de Schirmeck, des détails sur les objets de l'instruction dans les communes du Ban de la Roche, sur les méthodes et les livres employés, sur l'état hygiénique des maisons d'école, l'ornementation des salles de classe, l'organisation pédagogique, le nombre des leçons, la durée et la date des vacances, les aptitudes des différents instituteurs. Mais le plus souvent l'intervention des autorités s'arrêtait à des demandes de ce genre et les renseignements fournis leur permettaient d'établir des statistiques et des « états de situation » bien dressés. La véritable autorité, ce fut Oberlin qui la détint.

Par quelle intuition prophétique, ce simple pasteur est-il arrivé, avec une sûreté de vue peu commune, à donner à ses élèves une instruction aussi complète? Par quel instinct admirable a-t-il pu résoudre les questions qui nous

(1) Mss. Andreæ-Witz.

agitent depuis si longtemps ? Comment ce modeste pédagogue a-t-il pu établir du premier coup un plan d'études aussi large? Comment a-t-il pu employer les méthodes qu'actuellement nous considérons comme nouvelles? Voilà qui nous étonne et nous remplit de vénération pour ce hardi précurseur des éducateurs les plus éminents, des législateurs les plus clairvoyants. Nous avons tout à gagner au contact de cette énergie puissante, de cette volonté forte, de ce philanthrope éclairé qui réussit à construire de toutes pièces un système d'éducation qui semble calqué sur celui de nos écoles les mieux organisées. Mais son œuvre ne s'arrête pas là, il ne considère pas sa tâche comme terminée, son ambition est plus grande encore; les salles d'asile et les écoles primaires ont discipliné et instruit les enfants, c'est déjà une victoire gagnée, mais c'est la plus facile; reste la plus dure et la plus pénible; il s'agit de vaincre l'obstination malveillante des adultes, de ce peuple qui se laisse conduire si difficilement au bien et qui suit invariablement la pente traîtresse du mal, de cette foule ondoyante qui toujours nous échappe au moment où nous croyons l'avoir persuadée et entraînée.

CHAPITRE V

LES ŒUVRES POST-SCOLAIRES

Les cours d'adultes au Ban de la Roche. — Les Coopératives : Société agricole. Caisse d'emprunt. — Les Mutuelles : Société chrétienne. Société de fours. — Les conférences publiques : Instruction civique et sociale. — Innovations matérielles apportées par Oberlin au Ban de la Roche. — Conclusion.

On a crû jusqu'à ces dernières années, qu'il suffisait de donner à l'enfant les notions indispensables pour ne pas vivre en parfait ignorant, on lui laissait le soin de compléter lui-même plus tard son instruction, d'élargir le cercle de ses connaissances s'il le jugeait utile. Combien d'entre eux avaient le courage de redevenir écoliers après l'école, de retourner aux livres délaissés, d'appliquer leur attention aux choses qu'ils avaient mal comprises ou complètement oubliées? L'expérience a démontré que ces natures d'élite étaient l'exception. Mais il a paru longtemps utopique d'espérer que les jeunes gens, les pères de familles, après une journée pénible de labeur écrasant, viennent sacrifier une partie du repos nécessaire et assister aux cours du soir. A la longue seulement, nous sommes parvenus à nous convaincre, qu'il était possible de demander aux ouvriers de la ville et de la campagne d'ajouter un surcroît à leur fatigue

physique, en s'imposant encore un travail intellectuel. Comme toujours, les utopistes, ou du moins les novateurs auxquels on donne inévitablement ce qualificatif facile, étaient dans le vrai. Ils ont d'ailleurs été fort rares ceux qui n'attendirent pas l'acquiescement de l'opinion publique et eurent le courage de faire les essais avant de les déclarer infructueux. Le premier projet d'organisation des cours d'adultes, remonte à 1709; J.-B. de la Salle et l'abbé de la Chétardie en furent les auteurs, et l'école qu'ils avaient décidé d'ouvrir devait être spécialement destinée aux apprentis de commerce et d'industrie. En 1783, Philipon de la Madeleine faisait un plan complet de l'institution, il voulait assujettir tous les jeunes gens de la classe ouvrière à assister à l'école du soir, et faisait même appel aux curés des campagnes pour faire réussir son entreprise. Les projets de loi, votés ou proposés pendant la Révolution, prévoyaient presque tous l'établissement de cours d'adultes et de conférences populaires, mais, comme nous avons pu le remarquer souvent, ils restèrent à l'état de projets. Et c'est tout récemment, sous l'impulsion donnée par Victor Duruy, alors ministre de l'Instruction publique. que l'idée a fait de sérieux progrès; maintenant le moindre village a son cours d'adultes que dirigent, malgré leur travail si pénible, les instituteurs toujours prêts à sacrifier leur temps et leurs forces aux bonnes causes; la plus petite commune reçoit des conférenciers de toutes les professions qui viennent exposer devant un auditoire attentif, des questions techniques ou générales; les villes sont mieux partagées encore, dans les Universités populaires, dans ces Maisons du Peuple, les causeries et les discussions libres sur des sujets de toute nature peuvent donner à tous un vaste

ensemble de connaissances usuelles. La mutualité, les œuvres coopératives sont plus que jamais à l'ordre du jour, chaque membre de la société fait partie d'une association où l'on s'occupe de la défense des ses intérêts et où on étudie les grandes questions qui agitent les esprits.

Ces cours, ces conférences, ces associations existaient déjà au Ban de la Roche il y a plus d'un siècle. Certes, il n'y avait pas là une organisation compliquée, tout s'y faisait simplement et modestement, mais Oberlin, dédaigneux des formes extérieures, allait au plus utile sans hésiter, et ses paroissiens conquis, sans le savoir, aux idées philosophiques dans lesquelles plusieurs de nos contemporains veulent encore voir des rêves séduisants, mais irréalisables, avaient compris que seule l'union est puissante et que les difficultés sont des grains de sable pour la masse, quand elles sont des montagnes pour l'homme isolé. C'est mûs par ces sentiments de fraternité sociale, qu'ils furent amenés à la solidarité, qu'ils furent conduits à mettre en commun leurs plaisirs et leurs peines, leurs bénéfices et leurs pertes. Leur pasteur les prépara à la vie libre, à un moment où la liberté n'existait pas; il les forma au rôle de citoyen à une époque où l'individu n'était rien dans l'État; de ces pauvres laboureurs, il fit des agriculteurs aisés ; de ces égoïstes, il fit des altruistes. Lui seul accomplit ce miracle, aidé seulement de son arme puissante : l'éducation servie par l'instruction.

Les cours d'adultes au Ban de la Roche sont obligatoires jusqu'à l'âge de seize ans ; nul ne peut s'y soustraire sans subir une amende et risquer de voir tomber les foudres de l'Eglise d'Oberlin sur sa tête. Ils se font le soir, le pasteur fait face à toutes les dépenses, donne toutes les fournitures nécessaires. Le programme des études y est sensiblement

le même que dans les écoles primaires dont ils ne sont d'ailleurs que le prolongement nécessaire; ils se divisent en trois classes (1) :

7e classe. — 1° Répétition des exercices des classes précédentes; 2° l'histoire naturelle, surtout la botanique; 3° apprendre à écrire des obligations, quittances, comptes, etc.; 4° continuer le chant.

8e classe. — 1° Répétition comme ci-dessus; 2° l'arithmétique pratique jusqu'à la règle de trois; 3° la géographie plus détaillée; 4° les époques les plus remarquables de l'histoire universelle; 5° traduire de bouche de l'allemand en français; 6° continuer le chant.

9e classe. — 1° Répétition; 2° principes de l'agriculture, de la greffe et des règles de santé; 3° les premières notions de la géométrie, de la physique, de l'astronomie; 4° faire des traductions par écrit en français et en allemand en caractères français; 5° composer des lettres, des quittances, comptes ou mémoires d'ouvriers; 6° la religion avec ses preuves; 7° une idée générale et succincte des sciences et des arts; 8° le chant; 9° la taille des plumes (2). »

Le cours d'adultes reste bien ce qu'il doit être, c'est-à-dire une classe où le maître s'en tient moins à des notions élémentaires que dans les précédentes, où il donne plus de détails sur les sciences particulières sans craindre d'aborder les idées générales qui mûrissent l'esprit. On remarque dans ce programme toujours le même souci de bien préparer les élèves aux devoirs professionnels qui les attendent ou qu'ils remplissent déjà; sans laisser complètement de

(1) Nous avons donné dans le chapitre précédent le programme des six premières classes.

(2) Cf. *Le Registre des lois et règlements*, page 7. Cf. aussi Stoeber, pages 90 et 91.

côté l'agréable, puisqu'une étude succincte des arts y trouve même sa place, il vise avant tout à l'utile, veut répondre aux besoins immédiats, donner le confort avant le luxe. Composer des lettres, des quittances ou mémoires d'ouvriers, apprendre les principes de l'agriculture, de la greffe, voilà des exercices qui conviennent à de jeunes artisans, à de jeunes cultivateurs. Puis des notions de physique, d'astronomie, de géométrie, les aideront à se rendre compte des phénomènes naturels, leur permettront de comprendre leur ouvrage, de s'expliquer les changements de température ou le fonctionnement des machines qu'ils emploient; or comprendre son travail, c'est déjà l'aimer et ils lui porteront un intérêt d'autant plus grand qu'ils apprendront à le mieux connaître. Il y a là dans cette simple énumération de matières d'enseignement une source féconde où l'on peut encore puiser de bons conseils. En tout cas, nous n'avons rien trouvé de mieux depuis, nous n'avons fait, comme Oberlin, que rendre nos cours accessibles à tous ceux que nous y convions, leur donnant un caractère plus spécial suivant le cas et les endroits. Notre intention philosophique, en les fondant, était bien aussi la sienne; ne pas laisser perdre l'instruction déjà reçue, la pousser plus avant, donner à l'adulte les qualités qui le feront homme, lui apprendre à penser, vivre et agir.

Mais l'homme sera-t-il toujours ce que fut l'adulte ? Aura-t-il conservé dans leur intégrité les connaissances acquises? Aura-t-il encore le cachet de distinction morale qu'imprime une éducation raisonnée? La nature humaine est essentiellement sujette à changer ; dans l'espace de quelques années nos idées peuvent évoluer, nos goûts se transformer. Les bonnes habitudes se perdent aussi très vite ; les tentations,

les distractions sont souvent plus fortes que les résistances intimes; le temps faisant son œuvre, on n'a plus le courage d'attaquer pour vaincre, on a la sensation d'avoir son sang glacé dans ses veines, de ne plus posséder, comme la jeunesse bouillante et enthousiaste, ce trop-plein de sève intérieure qui demande à se répandre, l'élan instinctif qui la porte vers les autres, vers un bonheur infini. Il faut éviter cet enlisement, il ne faut pas que ce temps toujours implacable creuse les rides de l'âme en creusant celles du front. Et Oberlin, se mettant à la tâche sans calculer jamais le prix de ses fatigues, fait l'éducation des hommes comme il fait celle des enfants et des adultes. Il les réunit à l'église, au presbytère, à l'école et là pendant que ses paroissiens et paroissiennes s'occupent à quelques travaux d'intérieur, il leur parle et les fait parler; les causeries sont simples, bienveillantes, elles ont trait aux événements du jour et de la vallée, le ton est celui de la bonne amitié et de la franche gaieté, il leur enseigne le plaisir et la joie comme on enseigne la lecture, il fait l'éducation du repos. Et c'est bien le moyen en effet de les arracher aux jouissances malsaines (1) que de leur apprendre à employer leurs moments de loisir aux distractions pures qui laissent

(1) Avec une rare force il fait ce que nous appelons aujourd'hui l'enseignement antialcoolique et il étale devant ses paroissiens les souffrances qui attendent les cabaretiers, ces « gens scandaleux ». « Tu le verras lorsqu'il comparaîtra devant le tribunal du S. Jésus-Christ et sera là accusé par les parents des enfants qu'il aura séduits, et par la jeunesse elle-même qu'il a attirée dans ses pièges, tu le verras quand on lui dira : Va t'en maudit au feu éternel qui est préparé, au diable et à ses anges et valets. — Tu le verras, quand il sera chassé de la présence de Dieu avec toute la troupe considérable des ennemis de Dieu et de Jésus-Christ et relégué dans le gouffre de feu, dont la fumée montera de siècle en siècle... » (Discours prononcé le 7 juillet 1799. Cf. le journal *L'Eglise libre;* 5e année, numéros 29 et 30 des 18 et 25 juillet 1873, pages 235 et 199.)

après elles, au lieu de l'âcreté, une saveur douce et agréable. Ce sont les *collegia pietatis* de Spener, mais ils ont subi d'heureuses transformations ; le pasteur s'y élève aux plus inaccessibles hauteurs de la religiosité mystique mais pour redescendre brusquement aux choses terrestres les plus pratiques; prédicateur étrange qui unit intimement le surnaturel le plus inconcevable à la réalité la plus plate. Il touche à tous les domaines de la science, à la philosophie, à la littérature, aux arts, à l'histoire, à la géographie, aux mathématiques, à la physique, à la chimie, à l'astronomie, à l'histoire naturelle, à l'agriculture et la figure de Dieu domine le tout, embrassant à la fois dans la plénitude de leur extension le monde matériel et le monde spirituel. Oberlin divinise toutes les branches de l'activité humaine ; il leur fait revêtir un caractère d'obligation stricte ; l'être paresseux et routinier est à ses yeux un inutile dangereux, une créature ingrate à l'égard de son créateur et de la nature, un individu nuisible à la société, à la collectivité à laquelle il doit son travail et son intelligence. C'est pour les Ban de la Rochois un devoir envers Dieu de forcer le sol à devenir plus fécond comme c'est pour eux une obligation de respecter la loi morale ; Satan qui guette d'un œil méchant nos moindres actions est heureux quand les champs et les prairies restent improductifs et il ne manque pas de tirer vanité des plus petites victoires que lui font remporter sans cesse l'ignorance ou l'insouciance. S'agit-il d'engager ses compatriotes à planter des arbres fruitiers, il profitera de la première assemblée pour leur tenir ce langage : « Satan, l'ennemi de tous les êtres, se réjouit si nous déracinons et si nous détruisons. N.-S. Jésus-Christ au contraire se réjouit si nous travaillons pour le bien

général. Puisque vous souhaitez tous de devenir bienheureux et de partager sa gloire, cherchez à lui plaire pendant votre vie. Il lui plaît que par amour vous plantiez des arbres pour le bien général; en voici venu le moment, soyez donc prêts à planter. Souvenez-vous qu'en agissant ainsi vous lui plaisez (1). »

Veut-il encore les décider à irriguer leurs prés, il ne s'embarrassera pas davantage de considérations scientifiques qu'ils ne comprendraient pas, il leur dira : « Je prie les personnes qui ne contribuent pas de toutes leurs forces, de tout leur pouvoir et crédit à faire les arrangements nécessaires pour l'arrosement équitable et fraternel des prés, je les prie de considérer... que Dieu veut de la règle en tout, du bon ordre, bonne intelligence, équité, amour fraternel; que c'est pour établir le règne de ces vertus sur la terre et nous délivrer du pouvoir de Satan, qui veut et qui soutient le désordre, la haine, l'oisiveté, la ruse, la querelle, les injustices — c'est pour nous racheter de son pouvoir que N.-S. Jésus-Christ a souffert si cruellement... que... lorsqu'on reste froid et indifférent maintenant et toutes les fois qu'il s'agit de se prêter à un arrangement fraternel et équitable, d'abolir une coutume de l'enfer et d'établir une règle céleste, c'est, chers amis, c'est se mettre (pour l'amour d'un peu de profit momentané, passager et terrestre) plutôt du côté de Satan que du côté de Jésus-Christ (2). » Ainsi, c'est abolir une coutume de l'enfer et établir une règle céleste que d'améliorer les procédés de culture, d'ensemencer des prairies artificielles, de reboiser la montagne, de planter de nouvelles espèces de pommes de terre, c'est plaire à Dieu et

(1) Burckhardt. Tome I, pages 91 et 92.
(2) Stoeber, pages 147 et 148.

ne pas suivre les conseils de Satan. Mais il ne faut pas travailler que pour soi, le bien public réclame nos efforts et pour faire de la bonne besogne, il est nécessaire de vivre comme des frères, de s'associer. C'est pourquoi Oberlin fonde une société d'agriculture. Les membres se réunissent tous les dimanches; à chaque séance le président lit « huit à dix pages d'un bon ouvrage d'économie rurale : chaque membre est invité d'être bien attentif à cette lecture, en cas de besoin d'en prendre des notes, et de faire pendant la semaine et dans des moments de loisir les essais proposés (1) ». Ceux qui auront expérimenté les améliorations indiquées, rendront compte des résultats de leurs tentatives sur lesquelles chacun fera les obervations qu'il jugera utiles; on consignera toutes les expériences faites de façon à ce que tous les sociétaires puissent s'y reporter pour les mettre à profit si elles sont décisives. Ce registre que nous avons retrouvé dans les archives de la paroisse de Waldersbach était tenu avec un soin méticuleux : on y donne tous les renseignements désirables sur le moment précis, le lieu, son étendue et sa composition géologique où l'expérience a été faite, sur la nature, la qualité, la provenance et le rendement exact du produit ensemencé ou planté; de cette manière, les méprises et les déceptions étaient presque inévitables. La devise de la société était : Vivons pour Dieu et pour la patrie, car, dans la pensée d'Oberlin, les membres remplissaient bien un devoir envers l'être suprême et envers la société; mais comme les preuves qu'il s'efforçait de donner de l'institution divine de l'agriculture auraient pu ne pas paraître suffisantes, il avait

(1) Cf. Stoeber, *Statuts de la Société*, page 150.

soin de recourir à son système de récompenses. Il tient soigneusement un *registre des cultivateurs* (1) et de même qu'il s'enquiert des progrès faits par les élèves, de même il remarque les efforts de ces grands élèves agricoles, note au jour le jour ses appréciations sur le goût, l'intelligence avec lesquels ils s'acquittent de leurs travaux. Ces observations personnelles, ces notes que, loin de tenir secrètes, il divulgue à chaque instant lui servaient probablement à classer les cultivateurs pour la distribution des récompenses agricoles. Il y a en effet chaque année une fête solennelle où l'on remet des prix en argent et en livres à ceux qui ont les plus belles récoltes, les plus beaux fruits, à ceux qui ont planté le plus grand nombre d'arbres, aux éleveurs qui ont les chevaux les mieux soignés, les bœufs les plus gras. Mais l'argent manque souvent aux paysans pour se procurer les instruments nécessaires à la culture ; à la société il adjoint un véritable syndicat agricole : « Toutes les fois qu'un de leurs outils venait de se casser, il fallait avoir de l'argent en main pour en acheter, et perdre une journée pour le chercher au loin. Afin de les tirer de ce cruel embarras, il établit un magasin, où on pouvait en acheter au prix coûtant et à crédit, jusqu'à ce que l'argent rentrât, soit aux bûcherons qui ne tiraient leur paiement qu'à la fin de l'exploitation de la coupe, soit aux cultivateurs en vendant leurs bestiaux, leurs pommes de terre et leur lin (2). » Oberlin appelait cela le trafic de charité ; il avait en effet une âme de commerçant honnête et bienfaisant, il aimait à faire circuler les écus, à les « faire travailler pour les pauvres », comme il se plaisait à dire

(1) Mss. ANDREÆ-WITZ.
(2) STOEBER, pages 140 et 141.

souvent. Mais dans son magasin coopératif, on ne trouvait pas seulement des instruments agricoles, on y pouvait se procurer tous les objets de première nécessité, et en particulier les grains qu'il donnait à crédit à ses paroissiens, presque toujours à court d'argent, et il leur rendait ainsi grand service au moment des semailles. Il faisait revenir ces grains des pays qui donnaient les meilleurs et ils lui coûtaient d'autant moins qu'il en prenait une plus grande quantité. Son intention n'était pas de réaliser des bénéfices puisqu'il vendait au prix de revient; c'est lui qui presque seul alimentait la caisse, aidé quelquefois par ses amis, mais souvent il ne recevait pas au temps fixé les sommes avancées, il ne songeait cependant pas à s'en plaindre, car les Ban de la Rochois, très scrupuleux, s'efforçaient de payer leurs dettes le plus vite possible.

Il apprenait ainsi à ses paroissiens qu'en associant, en apportant chacun son petit pécule à la bourse commune, on arrive à contribuer largement au bien public en satisfaisant son intérêt particulier ; il les persuadait que le bonheur général et le bien-être personnel, loin de s'opposer, sont éminemment conciliables. Il agrandit encore son *mont de piété,* et fonda une caisse d'emprunt où l'on faisait des avances sans jamais exiger d'intérêt: ses pauvres compatriotes étaient criblés de dettes et, ayant recours aux usuriers, ils les augmentaient sans cesse au lieu de s'en débarrasser peu à peu. C'est pour les tirer de cette misère sans fin qu'il mit ses propres ressources à leur disposition; n'avait-il pas les sommes nécessaires? Il faisait seller son cheval et courait à Strasbourg faire appel aux bourses généreuses pour sauver une famille de la ruine et de la désolation. Il explique lui-même son système de liquidation des

dettes (1). « Dieu aime la liquidation et le quittement des dettes... Mais si tout cela est la parole et l'ordre et la promesse et l'intention de Dieu, et si ma vocation est de vous conduire à la connaissance et à la pratique des hommes de Dieu, pourquoi tant de personnes restent-elles opiniâtrement en arrière et diffèrent-elles constamment de s'y prêter?... Ceux qui demeurent indociles ne parviendront pas au salut, je sauverai mon âme et eux moissonneront dans les ténèbres et dans les froides contrées de la mort les fruits de leur éternelle indocilité. Considérez encore que la préparation à la mort ne consiste pas dans quelques prières ni la sainte Cène avant de mourir, mais dans une vie passée avec zèle dans les bonnes œuvres.

Considérez que si l'on disait mille prières près de votre lit d'agonie, et si on vous présentait douze fois la sainte Cène, cela ne pourrait pas augmenter la masse des bonnes œuvres que vous auriez faites, ni diminuer la masse des négligences, résistances ou indocilités. Le temps est court et le terme de la vie incertain et l'éternité sans fin, hâtons-nous. » Aussi demande-t-il aux heureux du moment de l'aider dans son entreprise, par charité et par solidarité ; l'avare est pour lui un paria, un être détestable entre tous, et s'il sait excuser le prodigue, il ne trouve pour le ladre aucune parole de pitié. Il fait comprendre aux favorisés de la fortune, que leur richesse peut aller au vent en un instant, et qu'il est de leur intérêt comme de leur devoir d'aider les misérables s'ils veulent à leur tour être secourus le cas échéant. Nous ne comptons à ses yeux que par notre participation aux bonnes œuvres, et il ne pense nullement

(1) Cf. Stoeber, pages 169-171.

à amasser des capitaux grâces à des escroqueries, son but n'est pas de s'enrichir ni de faire la fortune d'une association privilégiée, l'argent a une destination déterminée que chacun connaît et sur laquelle chacun est appelé à donner son avis (1). Mais jusqu'alors il ne s'était adressé qu'aux bonnes volontés; en 1780, c'est-à-dire peu de temps après la fondation de la caisse d'emprunt, il crée, dans une conception plus nette et plus large, une nouvelle association : la société chrétienne. C'est, outre son caractère religieux, une véritable *mutuelle*, telle qu'aujourd'hui nous commençons à les établir. Elle a sa « caisse d'amortissement », c'est-à-dire sa caisse d'épargne prévoyante, et elle réserve ses secours à ses membres seuls, en tenant compte de leurs charges et de leurs situations de fortune ; elle s'efforce de parer aux besoins immédiats pour sauver les sociétaires de la misère complète, et leur laisser le temps de remonter leurs affaires. Le droit d'entrée est de « 12 sols » (2) et on exige seulement de la personne qui sollicite son admission quelques conditions assez simples : elle doit surtout promettre de ne pas contracter de dettes sans le consentement du pasteur, et de ne faire que les dépenses « indis-

(1) Et cependant malgré son honnêteté scrupuleuse, il lui était impossible de se soustraire complètement aux calomnies méchantes qui n'oublient personne ; avec une bonhomie charmante il les recueille et les note avec soin, probablement pour les avoir toujours devant les yeux afin d'éviter les faits qui lui sont reprochés. On trouve de lui une note rédigée en octobre 1812, et qui contient les « calomnies débitées contre le pasteur de Waldersbach, J. F. Oberlin ». (Mss Andreæ-Witz), En voici la teneur « 1. Pour un louis d'or qu'il prête à un pauvre homme, il prend jusqu'à 3 francs d'intérêt annuel. 2. Il tient toujours des dormeuses ou concubines. 3. Il a fait une quête à Strasbourg pour la réparation des chemins, n'en a employé que la moitié et le reste il l'a mis en poche, etc., etc. » On voit que certains de ses paroissiens ne craignaient pas de l'attaquer même dans sa vie intime.

(2) Stœber, page 173.

pensablement et absolument nécessaires ». Malheureusement la société ne put pas vivre, elle éveilla des jalousies, des animosités plus nuisibles que ses bienfaits n'étaient utiles. Le recrutement avait d'ailleurs été difficile; malgré les fréquentes objurgations du pasteur, ceux qui étaient le plus à l'abri des coups du destin n'y étaient pas entrés. Or que pouvait faire une association de misérables qui payaient à grand'peine leur cotisation, et demandaient sans cesse des secours à une caisse vide? Oberlin se vit dans la dure nécessité de la dissoudre, et déjà le 11 mai 1783 il prononce un discours à ses paroissieus assemblés; avec une véritable douleur, il leur fait part de sa résolution, et cependant avec plaisir il constate que les sociétaires « ont appris plus de cordialité, plus de franchise, plus de hardiesse fraternelle et plus de confiance l'un vis-à-vis de l'autre (1) ». Cette première déception ne le décourage pas; avec la même joie virile, il s'apprête à revenir à la charge (2).

Les égoïstes se font plus de mal à eux-mêmes qu'ils n'enlèvent de bonheur à leurs semblables; c'est à cette vérité qu'Oberlin consacre toute sa vie; il veut lui donner une preuve éclatante capable de désiller les yeux des plus récalcitrants. L'association, il ne cesse d'en parler à ses paroissiens, de leur détailler ses avantages; c'est d'elle

(1) Stoeber, page 175.

(2) Rapprochons de ces tentatives diverses celle qu'il fit en faveur des assignats qui avaient beaucoup diminué de valeur. Les Ban de la Rochois déjà si pauvres, allaient encore perdre de ce fait les petites économies qu'ils avaient péniblement amassées. Oberlin fit en sorte de rendre cette perte moins appréciable, et le 22 vendémiaire an III il fit à ses paroissiens la proposition suivante : « Comme les assignats sont des obligations nationales, et que chaque bon patriote en est chargé pour sa quote-part, on inviterait les bons citoyens à faire là-dessus à la République de petites offrandes successives, en rabais-

qu'il se réclame toujours, parce qu'elle est fille de l'amour et de la volonté. Associons-nous ! c'est le cri de guerre et d'alarme dont il fait retentir à chaque occasion les échos de la vallée, et dans sa naïveté impatiente il aperçoit déjà le moment où, comme dans son Ban de la Roche, tous les peuples pacifiés seront unis dans une embrassade fraternelle. C'est toujours avec la même foi fervente qu'il propose comme idéal à ses paroissiens le bien public, et avec une précision rare, il leur fait comprendre qu'il est identique au bien particulier, que l'isolé dépense son temps, son argent, son intelligence et ses forces en pure perte, que les associés font deux fois plus d'ouvrage et le font deux fois mieux. Comme il avait créé une société agricole, une association mutuelle, il fonde une société de fours, et le discours (1) qu'il prononce à cette occasion est vraiment remarquable par l'élévation de la pensée et par la noblesse de l'intention ; mais quelques fragments de cette allocution feront mieux saisir l'ingéniosité de l'idée d'Oberlin. « Le bois devenant plus rare de jour en jour, chaque chré-

sant chacun en son particulier quelques assignats et de marquer ce rabaissement sur le dos de l'assignat jusqu'à son entier anéantissement. » (Cf. Stoeber, pages 288-299). Ainsi chaque assignat en passant d'une main à l'autre valait quelques sous de moins : on inscrivait au dos la différence et la perte se répartissait ainsi entre tous ceux qui l'avaient reçu ; elle était donc rendue presque insensible. La Convention nationale dans sa séance du 19 frimaire an III, vota d'ailleurs des félicitations à Oberlin à ce sujet et lui décerna « la mention honorable de l'offrande civique ». Les choses en effet ne se passaient pas partout ainsi, même en Alsace, si l'on en croit la note suivante, trouvée dans l'Analyse des opérations du Directoire du district de Strasbourg pendant le mois de nivôse, l'an III (Esprit public). « La commune de Strasbourg paraît maintenant se prêter au discrédit des assignats, en mettant un taux excessif aux denrées de première nécessité... Il est notoire que dans les campagnes on obtient facilement pour du numéraire ce que l'on n'aurait peut-être pas pour des assignats... » Cf. *Archives Nationales*. F. 1, C. III. Bas-Rhin 5.

(1) Stoeber, pages 160-162.

tien doit s'appliquer à le ménager de son mieux, quand même il en aurait en abondance... Un des articles qui demande plus de bois qu'il n'en faudrait est la pratique usitée de chauffer les fours. 1° Les fours sont trop grands. 2° Chacun chauffe un four froid parce que chacun a le sien propre, au lieu que dans tous les endroits où les choses sont mieux arrangées, un seul four sert à plusieurs ; quand il est une fois chaud, on entretient sa chaleur avec peu de bois. Essayez donc d'introduire cette bonne méthode parmi vous. Au commencement vous rencontrerez des difficultés, mais peu à peu, avec de la constance vous en viendrez à à bout. Associez-vous à 6 ou 8 ménages. Arrangez-vous de façon que tous cuisent leur pain de suite, l'un après l'autre, dans un même four. Chacun chauffera le four pour son pain de son propre bois. Mais comme celui qui le chauffera le premier consumera beaucoup plus de bois que les suivants; il faut que la deuxième fois un des autres cuise le premier, et ainsi chacun à son tour. » Et inévitablement, comme il craint de n'avoir pas encore convaincu son monde par ces considérations pourtant si pratiques et à la justesse si évidente, il promet des récompenses : s'il y a quatre sociétaires, ils recevront chacun une livre de laine, s'il y en a six, ils auront une livre et demie, s'ils sont huit, ils auront deux livres ; ces prix leur seront donnés au bout de trois mois à condition cependant qu'ils s'engagent formellement à continuer encore au moins pendant un an. Puis revenant à sa tactique première, il leur énumère à nouveau les bienfaits moraux et pratiques de l'association, il leur recommande la tolérance et termine par cet appel presque éloquent : « Si vous trouvez la chose bonne, que les rancunes, les jalousies qui désunissent tant de ménages,

tant de familles, ne vous en empêchent pas. Sacrifiez ces jalousies, soyez chrétiens. Quand vous serez associés, soyez constants, doux, prompts à céder. Vainquez la grossièreté, l'insolence, la piquanterie des autres par la patience, la douceur, la complaisance. » Oui, pour lui, être chrétien, c'est renoncer aux satisfactions de l'amour-propre, se donner tout entier aux autres; travailler pour Dieu, pour la patrie, pour l'humanité, tout cela est synonyme dans son esprit et il ramène toutes ses actions à ce triple idéal qu'il considère comme unique.

Comme toutes les belles et bonnes intelligences du monde entier, Oberlin applaudit de tout son cœur, de toutes ses forces vitales au mouvement généreux qui venait de provoquer la Révolution. C'est vraiment un républicain de la première heure acceptant les nouvelles idées et l'ordre nouveau après s'être attaché à en bien saisir les principes et les conséquences probables. La Révolution satisfaisait ses plus belles espérances, il pouvait croire enfin réalisé sur la terre le rêve qu'il avait fait pour la vie future. Cependant sa bonne foi devait être encore mise en suspicion ; par une de ces erreurs si fréquentes à l'époque, il fut arrêté le 28 juillet 1794 en même temps que son collègue de Rothau ; conduits à Schelestadt ils ne tardèrent pas à être remis en liberté. Et pourtant il fut mieux qu'un républicain, il fut un instituteur du républicanisme. Quand la Révolution éclate, il ne se contente pas d'applaudir à son œuvre, il la justifie et la fait aimer. Et sa sincérité est si grande, son éloquence si entraînante que nous pourrions encore l'envoyer dans les campagnes comme professeur d'instruction civique et sociale. Il avait fait des adultes du Ban de la Roche des hommes, il en fit

des citoyens ; il les avait préparés à penser et à vivre au foyer, il leur apprit à agir au forum. Dès les premiers moments de la crise, il parcourt la vallée, lisant et commentant la Déclaration des Droits de l'homme, le plus beau monument de notre patrie et de l'humanité ; il ramène au bercail les brebis égarées, les apathiques, les craintifs qui tremblent, les exaltés qui, ne sachant se contenir, voudraient voir en un jour leurs désirs réalisés. Mais il ne parle pas que de droits, il insiste aussi sur les devoirs qu'impose l'affranchissement des classes. En leur faisant comprendre la valeur de la liberté, il n'oublie pas les obligations qui reviennent à un peuple-roi, maître de ses destinées. Il tient à leur expliquer en quoi consiste exactement la liberté, il dissèque devant eux ce terme si équivoque, au mépris duquel se sont commises tant d'injustices flagrantes, au nom duquel prennent naissance tant d'erreurs et de malentendus ; il leur montre quel puissant levier, quel admirable ressort d'action elle peut être pour ceux qui sont capables de lui donner sa vraie signification. « La liberté est la mère des grandes vertus sociales ; elle n'inspire que des actes sublimes de bienfaisance envers les individus, des œuvres étonnantes d'utilité publique ; elle est aussi ennemie des excès que de la servitude ; elle repousse avec la même horreur l'homme injuste envers ses semblables et les tyrans qui les subjuguent ; elle est donc la source de la paix et du bonheur ; si l'un et l'autre se trouvent dans la justice et dans la vertu, ells fait braver mille fois la mort au soldat qui expire en tournant les yeux vers sa patrie ; elle fait enfantér des prodiges à celui qui ne croyait devoir jamais figurer dans l'histoire des braves : elle élève aux grades supérieurs le simple guerrier dont

elle enflamme la grande âme et en fait un héros immortel. La vraie liberté garantit à l'homme les droits que la nature lui donne ; elle ne souffre pas que l'orgueil ambitieux se les arroge par exclusion ; elle les garantit à chaque individu ; elle les garantit à la société entière ; sous les lois de la vraie liberté comme sous celles de la nature, tous les hommes sont frères ; comment pourrait-elle être pour eux un principe de haine, d'injustice et de discorde ? Ordre, vertu, bonheur, voilà les caractères distinctifs de la vraie liberté, c'est là celle qui doit combler nos vœux ardents et que nous devons défendre jusqu'au dernier soupir, c'est là celle qui doit être la récompense des sacrifices du sang que nous aurons versé pour le bonheur de nos arrières-neveux (1). » Citons encore ce passage suggestif d'un de ses discours (2). « ... Le mot république est latin : *res publica* et veut dire en français la chose

(1) Nous avons extrait ce passage d'une brochure manuscrite (Mss. ANDREÆ-WITZ) écrite entièrement de la main d'Oberlin et intitulée : *Evénements mémorables* (pages 27 et 28). Il nous a été impossible de déterminer s'il en est bien l'auteur ou non ; le style, grâce à sa pureté, ne semble pas être le sien ; d'un autre côté, quand il copie un passage quelconque, il note avec une exactitude scrupuleuse dans quel ouvrage il a puisé, indique le nom de l'auteur, la date et le lieu de l'impression, donne la pagination. Bien mieux, s'il fait des emprunts à un journal, il nous renseigne en nous disant qu'il les a faits à « une feuille publique ». On trouve de lui par exemple un cahier de 250 pages intitulé : *Principes de chimie* ; il nous dit qu'ils sont « tirés par extraits des *Principes de Chimie*, par M. DE FOURCROY, Paris, 1787. » On est donc en droit de se demander si toutes ces relations sur des « événements mémorables » doivent lui être attribuées ou si elles sont des copies de quelque ouvrage ou encore de libelles anonymes qui à cette époque circulaient nombreux. Il y a dans cette brochure des aperçus très intéressants sur la politique du temps ; en tous cas, il est certain qu'Oberlin s'en servait pour l'éducation de ses paroissiens et que cette façon de les instruire devait puissamment contribuer à faire d'eux des citoyens actifs et judicieux.

(2) Prononcé au Club le 7 août 1794. Cf. *L'Eglise libre*, n° 18 du 2 mai 1873, pages 137 et 138.

publique, le bonheur, la prospérité publique. On dénote par là un gouvernement où tous les citoyens travaillent de corps et d'âme au bonheur de tous. Un gouvernement semblable à celui des abeilles où chacun se regarde comme membre de la grande famille et n'aspire qu'à l'honneur de contribuer selon ses talents le plus possible au bonheur de cette grande famille... » L'égalité de tous les hommes devant la loi, la liberté et la fraternité humaines, le droit fondé sur la justice, la réciprocité du devoir, la solidarité des intérêts, la souveraineté de la conscience et de la raison, tels sont les principes qu'il veut inculquer à ses concitoyens, du haut de sa chaire transformée en tribune politique. Et c'est qu'en effet Oberlin, quand, pendant la Révolution, les temples sont fermés et les exercices du culte interdits, avec beaucoup d'ingéniosité empreinte de quelque malice, tourne la loi ; il crée une société populaire qui tient ses séances (1) à l'église et où il fait des harangues où se mêlent les enseignements politiques et les instructions religieuses. Octavie de Berckheim nous raconte dans son *Journal* une de ces séances à laquelle elle assista. « Nous avions tous un extrême désir d'assister à un des clubs du Ban de la Roche fondés par le bon Oberlin ; nous résolumes donc d'aller à Fouday à la prochaine décade... Nous nous étions proposé d'attendre Oberlin à l'entrée, nous avons hâté nos pas, mais on était déjà assemblé au temple qui est à peu près au milieu du village, et contenait toutes les ouailles d'Oberlin. Ce temple a été bâti il y a

(1) Il nous dit lui-même dans son *Tableau chronologique* : « 1793, avril, 9. Voulant commencer le service divin à l'église de Waldersbach, je fus interdit de toute fonction ministérielle et j'établis une société populaire et sous ce nom nous pûmes continuer les exercices du culte. »

quelques années, par M. de Dietrich qui était alors le seigneur des sept villages du Ban de la Roche. On monte quelques degrés pour entrer, une belle simplicité règne à l'intérieur, le local est partagé en quatre parties, séparées par deux chemins qui se croisent, distribution fort bien entendue. D'un côté les bancs sont occupés par les femmes, de l'autre par les préposés ou clubistes. En haut, une grande tribune court autour de la salle ; elle est destinée à l'orgue et aux jeunes gens. La chaire est à droite. Le service ou le club était commencé lorsque nous sommes entrées. On avait déjà chanté les cantiques ou hymnes, et je le regrettais bien. Nous nous sommes partagées dans les bancs aux places restées libres ; c'était le moment de l'examen ; les jeunes filles sur une ligne, les jeunes garçons sur une autre étaient interrogés par un des préposés, en présence de toute la communauté, sur les Droits de l'homme qu'ils doivent savoir par cœur. L'examinateur passait des uns aux autres et cette alternative avait quelque chose de tout à fait intéressant. Les jeunes filles répondaient avec l'expression de la douceur et de la modestie, les jeunes gens avaient dans leur voix quelque chose de rauque et de martial, qui faisait pressentir qu'ils sauraient au besoin maintenir leurs droits et défendre la liberté. Cela me rappelait ces refrains entre les vieillards et les jeunes gens de la Grèce, où la jeunesse, l'espérance de la patrie, prenait l'engagement de marcher sur les traces de ses prédécesseurs et dès le berceau apprenait à mourir pour elle.

Cet exercice fini, le président se leva et lut le procès-verbal de la dernière séance ; il y était fait mention d'un discours tenu par l'un des membres, je ne sais plus sur

quelle matière, mais c'était tout bonnement le sermon d'Oberlin. Celui-ci fut interpellé afin qu'il continuât à développer son sujet de la décade précédente. Alors Oberlin, qui se tenait dans un des bancs des clubistes, quitta son grand manteau, monta à la prétendue tribune et amena fort naturellement une prière, telle qu'elle se faisait ci-devant à l'ouverture du service divin. Puis vint un sermon très chrétien adapté aux assistants, malheureusement j'y trouvais trop d'allusions à des choses qui sont des mystères pour moi : mais je l'admirais quand même, car il était tel qu'il fallait qu'il soit pour les gens qui nous entouraient, et surtout parce qu'il fallait du courage pour parler de la sorte. J'ai eu le plus grand plaisir à entendre ce bon Oberlin ; qu'il me tardait de le revoir : rien de ce qui tenait à sa manière d'être et de sentir n'était effacé de mon esprit par les orageuses années qui avaient passé sur les moments où je le vis précédemment, et je retrouvais avec plaisir dans cet homme le même saint enthousiasme, cette expression de physionomie franche et originale qui lui ouvre l'accès de tous les cœurs. Après le sermon, il dit encore une prière, tout le monde s'agenouilla et les femmes mirent pour la plupart la tête dans leurs mains. Il me semblait qu'il y en avait qui n'étaient plus sur la terre, mais aussi je me sentais dans une disposition peu ordinaire ; il y avait si longtemps que je ne m'étais plus trouvée dans une assemblée d'hommes réunis par un sentiment de piété pour adorer l'Éternel, et cette assemblée était bien réunie pour lui rendre de sincères actions de grâces. Après le service proprement dit, un citoyen (domicilié depuis peu au Ban de la Roche, mais membre du Club) demanda à prendre la parole ; il émit des réflexions sur l'abus de la liberté et des consi-

dérations sur les nouvelles inventions auxquelles elle a donné naissance. Il a insisté sur un moyen de tanner en très peu de temps des peaux, auxquelles il fallait des années entières auparavant. Il a aussi fait mention du télégraphe, ensuite on a lu la feuille villageoise et fait passer le klingelbeutel (1) pour les pauvres. Les hommes, ou pour mieux dire les clubistes, sont encore restés assemblés, mais les femmes et la jeunesse sont sorties, il y avait beaucoup de monde (2)..... » On voit par là quelle intimité de bon aloi régnait dans ces séances où rien n'était négligé, ni l'enseignement agricole, ni les instructions ménagères, ni surtout les conseils moraux ; Octavie de Berckheim remarque la franchise brutale, qui aurait pu être révoltante si elle était sortie d'une autre bouche, avec laquelle Oberlin haranguait ses concitoyens ; mais l'étoffe du pasteur incorrigible apparaissait sous l'écorce trop tendre, parce que trop neuve, du citoyen, c'était toujours la morale religieuse qu'il enseignait en même temps que la morale républicaine. Mais nous ne pouvons lui reprocher ce procédé qui était bien dans son rôle, reconnaissons au moins sa bonne foi, car pour lui, il n'y avait qu'une morale, celle du Christ, et, à son avis, elle était déjà conforme à la Déclaration des Droits. Avec quelle chaleur aussi, avec quel touchant enthousiasme, il les supplie, au nom de l'amour et de la volonté, de renoncer pour toujours à l'éternel et impuissant antagonisme des castes, à l'égoïsme brutal et hostile ! Avec quelle fermeté et quelle décision il s'efforce de les conqué-

(1) Bourse pour la quête montée à l'extrémité d'une perche et munie d'une sonnette.
(2) Cf. *op. cit.*, tome I, pages 94-101. Relation datée de frimaire 1794.

rir à la justice internationale, au respect de la personne et de la dignité humaines pour les élever jusqu'à cette vertu souveraine qui place le bonheur suprême non dans la jouissance, mais dans l'accomplissement du bien. Prenant le mot de république dans son sens étymologique, il lui donne sa véritable signification et sa véritable grandeur ; la république pour lui n'est pas une simple forme de gouvernement, c'est la chose publique, celle qui appartient à tous et à laquelle tous se doivent. Son discours à l'occasion de la fête de la jeunesse du 21 germinal an IV est le plus beau qu'il ait jamais prononcé parce qu'il s'adresse non seulement à ses concitoyens d'alors, mais aux fauteurs de troubles de tous les temps et de tous les pays qui ne veulent pas reconnaître les droits imprescriptibles de la société et dont l'ambition injuste est de préparer des générations rétrogrades et égoïstes. Il n'est plus ici un mystique, il n'est pas davantage un utopiste parce qu'il prêche une guerre à outrance contre les préjugés qui ont fait pendant trop longtemps des hommes un troupeau asservi, incapable de se diriger seul parce qu'il n'avait jamais tenté l'épreuve. « Nous célébrons donc aujourd'hui, dit-il, la fête de la jeunesse. Tout homme sensé comprend qu'une pareille fête ne sera célébrée dignement et convenablement que quand la pluralité des membres de la République française seront animés des sentiments vraiment républicains ; c'est-à-dire : 1° Quand ils comprennent que le bonheur public fait le bonheur des particuliers ; que chaque particulier ne doit vivre que pour le public ; que Dieu ne peut nous approuver ni nous aimer qu'autant que nous pensons et agissons en conséquence. 2° Alors donc on est républicain quand on ne vit, ne subsiste, n'entreprend, ne se choisit

une profession ou genre de vie, ne se marie, n'engendre ni n'élève des enfants que pour l'utilité publique. 3° Alors on est républicain quand, pour l'amour du public, on s'efforce à donner aux enfants l'exemple d'une vie généreuse, utile à d'autres, pleine de bonnes œuvres, c'est-à-dire remplie d'occupations dont le but est la prospérité publique. 4° Alors on est républicain quand on élève ainsi ses enfants et qu'on leur inspire de pareils sentiments et qu'on les dresse de plus en plus à l'utilité publique en leur inspirant le goût des sciences et l'amour du prochain. Enfin : 5° on est républicain alors quand on les préserve de cet esprit égoïste qui aujourd'hui plus que jamais, semble dominer une nation, qui cependant a fait serment de s'entre-regarder et de s'aimer comme des frères, dont la plus grande partie n'ont soin que d'eux-mêmes et ne font rien pour le public que là où ils sont forcés. Oh ! loin de nous cet esprit infernal antirépublicain en même temps qu'antichrétien. O vous, mes jeunes concitoyens, qui, depuis aujourd'hui, êtes comptés parmi les citoyens actifs ! Oh ! puissiez-vous vous rendre dignes de cet honorable titre en vous efforçant à consacrer à la chose publique et au bien général vos forces, votre esprit, votre loisir et vos talents, et à acquérir dans ce but des lumières et du savoir, de l'adresse et de la science et un cœur généreux, céleste et divin (1). » Ce magnifique discours pourrait très bien se passer de tout commentaire. Si les idées qui y sont émises peuvent n'être pas admises par tous les esprits, on ne contestera pas du moins qu'elles émanent d'un cœur généreux et sincère ; elles sont exprimées avec tant de chaleur et de précision qu'il n'est

(1) Stœber, pages 255-257.

pas permis de douter un instant de la conviction franche et profonde de leur auteur. La chose publique est pour lui le centre vers lequel doivent converger les énergies individuelles; avec une rare puissance, il bannit l'égoïsme pour proclamer la légitimité de la solidarité, cette forme plus haute et plus noble de la charité, il voudrait voir les yeux de tous fascinés par le bien général, par le bonheur collectif; c'est pour la Société que nous devons travailler, aimer et souffrir, c'est pour elle que nous devons élever nos enfants en leur donnant l'instruction, les lumières et le savoir qui augmenteront la prospérité publique; nos enfants, avant de nous appartenir, appartiennent à la collectivité. « La jeunesse est pépinière de la nation future. Cultivez bien cette pépinière et la postérité sera bonne. Négligez les enfants, abandonnez-les à eux-mêmes, laissez-les sans inspection, sans surveillance, accoutumez-les à voir toutes choses sur leur propre profit, accoutumez-les à l'avarice, à l'égoïsme, paresse, fainéantise, opiniâtreté, désobéissance, vengeance, et vous préparez une postérité détestable. Le bon patriote ayant le cœur pénétré de ces vérités porte ses enfants sur son cœur et fait tout son possible pour rendre ses enfants vertueux, doux, braves, humbles, serviables, généreux (1)... » Et il ajoute que ce faisant, le citoyen remplira bien ses devoirs envers sa patrie terrestre et sa patrie céleste; christianisme, républicanisme se confondent donc dans son esprit : tout partisan d'un autre régime lutte contre le dieu de charité qui enseigne la bonté et la justice. C'est pourquoi on a pu dire avec quelque raison qu'il

(1) Discours prononcé le 28 juin 1794. Cf. *l'Eglise libre*, n° 16 du 18 avril 1873, page 122 et sq.

fut un « socialiste chrétien (1) »; malheureusement cette dénomination est bien équivoque.

Oberlin n'est pas seulement citoyen de la France, il est aussi un citoyen de l'humanité. Il l'avoue en maintes occasions, il est autant Allemand que Français ; son caractère, ses mœurs, sa langue sont allemands, cependant il ne cache pas ses préférences pour sa mère-patrie dont il aurait honte de répudier l'héritage, fait de grandeurs et de revers. Mais aussi cet amour dont il est animé pour les Français, ses compatriotes, il l'étend à tous les hommes qu'il voudrait voir réunis autour du même drapeau. Il déplore leur brutalité, leur cruauté ; son fils aîné, Jérémie-Frédéric, meurt le 27 août 1793 d'une balle reçue à la bataille de Bergzabern, il allait avoir vingt-deux ans ; cette vie fauchée si prématurément et si cruellement aurait pu être l'occasion d'une sourde colère dans l'âme du père, mais le jeune homme était mort pour sa patrie et pour le triomphe de la justice et cette idée consolante atténua la vive douleur des siens. Oberlin était soldat, mais n'était pas un bourreau. « J'étais soldat dès mon enfance ; mon goût me portait aux armes et à l'art de la guerre. Si je n'ai pas embrassé ce métier, c'est qu'on ne combattait pas alors contre la tyrannie, et que je vis au contraire que dans l'état de pasteur à la campagne, je pouvais faire infiniment de bien (2). » « Je suis un vrai soldat, dit-il encore dans la peinture qu'il fait de son caractère (3), je suis grand admi-

(1) C'est ce que signifie le titre d'une thèse présentée à la Faculté protestante de Montauban par M. Albert Houter. (Cf. *Appendice bibliographique*.)

(2) Stoeber, page 260.

(3) Cette étude psychologique accompagnait son portrait, envoyé comme cadeau en 1820 au pasteur anglais Francis Cunningham.

rateur de l'ordre et de la subordination militaire, non pas dans le sens d'*esclavage* (*Sklaverei*), mais dans le sens de ce noble et profond dévouement qui donne du courage au poltron et de l'ordre à celui qui n'en a pas (1). » Il n'avait donc rien de ce que nous appelons aujourd'hui le « militarisme » ; il lutte contre les préjugés, contre les abus, contre tous ceux qui cherchent à asservir les esprits, mais il n'aime pas la lutte pour la lutte et aspire de toutes ses forces à se trouver le plus tôt possible dans un monde affranchi où la méchanceté et l'iniquité ne trouveront plus de place.

Ce qu'il prêche en effet, c'est l'amour à l'égard de tous les hommes sans distinction de race ni de religion pourvu que ces hommes soient honnêtes et utiles, et s'adressant aux jeunes volontaires qui en 1792 répondent à l'appel désespéré de la patrie en danger, il fait à ses amis, à ses anciens élèves une allocution vibrante ; en leur adressant un suprême adieu, il leur donne ses derniers conseils. Avec une bienveillance toute paternelle, il les met en garde contre les dangers moraux qu'ils vont courir, loin de leur famille et de leur pasteur. Il leur recommande la tolérance, la tempérance, la résignation courageuse devant la souffrance physique, cela au nom de l'éducation et de l'instruction privilégiées qu'ils ont reçues. Et il termine par une péroraison où se trouve exprimé avec une rare vigueur son vif sentiment de la justice internationale et du respect de la personnalité humaine. « Si vous deviez entrer en pays ennemi, souvenez-vous que nous ne sommes pas ennemis des peuples, nous l'avons juré. Les princes

(1) Burckhardt. Tome I, page 215.

français, les transfuges, les émigrés, le roi de Prusse, l'empereur sont nos ennemis, mais leurs sujets ne le sont pas. O Dieu! Dieu des armées! pourquoi faut-il que des hommes combattent contre des hommes! C'est contre des bêtes féroces et contre des scélérats qu'on devrait s'armer pour en purger la terre, on les empêche du moins de nuire. Mais les pauvres gens que les rois et les princes, nos ennemis, ont envoyés contre nous, ne sont pas ces scélérats, ces bêtes féroces; non c'est plutôt leurs chefs qui mériteraient ce nom. O Dieu miséricordieux! aie donc pitié du peuple innocent et foulé, garantis-le, protège-le. Ouvre les yeux aux princes inhumains qui allument cette guerre et fais leur apercevoir avec horreur les crimes dont ils se rendent coupables (1). » Jamais on n'a proclamé avec autant de force l'illégitimité de la guerre, de ce meurtre grandiose, de ce « crime », comme dit Oberlin, qu'on ne devrait commettre que pour purger la terre des inutiles et des méchants. Voilà bien la morale de l'amour que tout être raisonnable doit suivre et que tout éducateur digne de ce nom doit expliquer à ses élèves, petits et grands, pour battre en brèche définitivement la morale de haine, long et effroyable cauchemar dont l'humanité a peine à sortir.

Ayant réussi à introduire au Ban de la Roche le régime de la paix bienfaisante, condition indispensable de tous les progrès, Oberlin eut dans ses compatriotes des collaborateurs intelligents pour les améliorations matérielles qu'il avait projetées. En peu de temps cette contrée auparavant si sauvage avait complètement changé d'aspect; le sol autrefois livré aux mauvaises herbes, aux broussailles, aux

(1) Cf. Stœber, pages 241-245. (*Discours prononcé à l'église de Waldersbach*, le 5 août 1792.)

rochers et à l'action destructrice des torrents de la montagne avait été défriché et donnait de belles et abondantes récoltes; les champs de pommes de terre et de lin avaient remplacé les vaines pâtures où les bestiaux ne trouvaient qu'une maigre nourriture; la plantation des arbres fruitiers avait pris un grand développement. Mais pour donner à ces produits un écoulement et pour faciliter l'importation de ceux que les habitants ne pouvaient pas trouver chez eux, il fallait des voies de communication; malheureusement, à travers ce pays rocailleux et accidenté, il semblait fort difficile de les établir. Aussi la première fois qu'Oberlin communiqua à ses paroissiens le dessein qu'il avait formé de relier leur vallon à la grande vallée de la Bruche, son idée fut-elle accueillie par des huées ironiques et par des cris de réprobation générale. Mais il ne se tint pas pour battu et après leur avoir fait comprendre la possibilité d'exécution de ce projet en apparence insensé, il usa de son moyen suprême et prit les devants. Il y a loin de l'émotion, même profonde, à l'acte, il y a tout un abîme entre la pensée, le désir, et l'œuvre, mais pour lui c'était choses semblables; sans donner d'explications complémentaires, sans chercher à faire des prosélytes ni à gagner des aides mal décidés, il se mit à la besogne avec son valet de labour et quand on vit au bout de peu de temps que quatre bras vaillants avaient élargi et aplani à l'entrée du village un petit bout de chemin, les plus ironiques eurent honte de leur inaction et offrirent spontanément leur concours à leur courageux pasteur; peu à peu le groupe de travailleurs fit boule de neige et bientôt Oberlin se vit à la tête de deux cents ouvriers bénévoles avec l'aide desquels il put faire sauter des rocs, construire des murs de soutène-

ment, jeter sur la Bruche vis-à-vis de Rothau un pont qui existe encore, le pont de la Charité, frayer une petite chaussée unie, à pentes douces à l'endroit où n'existaient que de mauvais sentiers. Tout cela, il est vrai, ne se faisait pas sans difficultés et il fallait, pour arriver à éveiller les initiatives, user d'éloquence. « Nous sommes frères ensemble, écrit-il aux citoyens de Rothau (1), et nous devons commes tels nous entr'aimer, exhorter et avertir, surtout lorsqu'il y a du danger. Or vous êtes en danger d'être regardés et traités devant Dieu comme coupables au sujet du pont de trajet. Permettez-moi donc de m'acquitter envers vous d'un devoir sacré comme républicain et chrétien. Différentes personnes, en passant sur ce pont, sont tombées dans l'eau, l'une s'est noyée... Vous ne pouvez pas dire : Nous sommes innocents du sang répandu. Vous êtes les magistrats de l'endroit le plus près du pont, c'était à vous de le garantir de défenses, par là vous auriez garanti cent personnes de frayeur et une de la mort. Vous pouviez le faire, vous deviez le faire... » Cet impératif catégorique produisait toujours son effet. A la place des huttes enfumées, ensevelies dans les crevasses, on vit surgir des maisons rustiques très saines et très confortables, entourées de parterres de fleurs et d'arbres qui leur donnaient un air coquet et élégant. Mais la population augmentait d'année en année et il fallait trouver du pain à ces nouvelles bouches, il fallait créer du travail à tous ces nouveaux bras qui ne demandaient qu'à être occupés ; en 1785, Oberlin décida un manufacturier de Sainte-Marie-aux-Mines, Reber, à établir dans la paroisse des métiers à

(1) Lettre sans date dont le brouillon se trouve aux pages 202-204 des *Annales*.

tissage et de filature de coton ; plus tard, en 1814, Jean-Luc Legrand introduisit à Fouday l'industrie des rubans de soie, c'était l'existence matérielle assurée pour les Ban de la Rochois de l'avenir. Toutes ces innovations ne s'étaient pas faites sans difficultés et la femme du pasteur elle-même avait dû se faire ouvrière d'usine pour entraîner ses voisines. Mais les résultats eurent bientôt fait de vaincre les hésitations et les malveillances et peu à peu cette vallée autrefois déserte et désolée devint un des pays les plus riches de l'Alsace.

On pourrait se demander pourquoi nous avons désigné ces œuvres si diverses d'Oberlin sous la formule générale d'œuvres post-scolaires. Il semble que, sauf les cours d'adultes, toutes ces créations n'aient que des rapports très lointains avec l'école. Mais n'est-ce pas encore faire de la pédagogie que d'instruire le peuple ignorant, de lui apprendre à gagner sa vie en lui fournissant les moyens d'existence, de l'amener aux grands principes de liberté, d'égalité, de fraternité qui doivent être à la base de toute société bien comprise ? L'éducation des hommes et des femmes n'est-elle pas aussi nécessaire que celle des enfants ? Le père, la mère, ne revivront-ils pas dans ceux qu'ils engendreront ? Le phénomène brutal et souvent inique de l'atavisme n'est-il pas là pour nous prouver journellement qu'il y a hérédité morale comme il y a hérédité physique ? Le vieux dicton : Tel père, tel fils, repose sur des faits indéniables ; on reconnaît de plus en plus son bien-fondé. Seule une génération forte peut préparer des générations fortes, les qualités transmises pourront s'affiner avec le temps, rarement elles disparaîtront brusquement. Le péché originel, base de plusieurs

religions, n'est en somme que le legs des tares de nos ancêtres ; il est de notre devoir de travailler à effacer les traces qu'elles ont imprimées à nos esprits. Mais à côté de la puissance du passé, il y a celle du présent qui prépare celle de l'avenir. Le moindre de nos progrès aura une répercussion immense chez nos descendants, comme une simple pression sur un bouton peut mettre en branle la machine la plus compliquée et la plus difficile à mouvoir ; en se transmettant, il gagnera toujours en force et en intensité. Le modeste philosophe de la vallée des Vosges eut considéré sa tâche comme incomplètement remplie s'il n'avait assuré la durée de son œuvre bienfaisante en formant non plus des enfants, mais des hommes, des citoyens, des individus libres acquis à la chose publique. Il est en avance de plus d'un siècle sur ses contemporains mais il avait trouvé dans son cœur écrite en lettres d'or cette vérité sublime : l'Amour est fils de l'Amour, la Volonté est fille de la Volonté et sans bruit comme sans hésitation, il s'était mis à l'œuvre, certain qu'elle ne périrait point avec lui.

LIVRE III

INFLUENCE D'OBERLIN

CHAPITRE PREMIER

HONNEURS RENDUS A OBERLIN

Marques d'estime et d'admiration données à Oberlin pendant sa vie. — Les monuments Oberlin. — L'Oberlinverein et l'Oberlinhaus de Nowawes. — La ville d'Oberlin en Amérique et l'Oberlin college.

Oberlin, avec son cœur ardent, ses idées larges, aurait pu composer des traités de pédagogie théorique riches en idées neuves, en considérations personnelles sur les méthodes à employer en matière d'éducation et d'instruction ; avec un soin scrupuleux, méticuleux même, car c'est

à l'excès qu'il a l'amour des divisions bien ordonnées et parce que, en bon mystique, il a l'intuition nette, précise des choses, il a consigné toutes ses pensées dans ses différents manuscrits pieusement conservés et dans les registres qui forment les monuments les plus précieux des archives de la paroisse de Waldersbach. Il a noté au jour le jour toutes ses intentions et toutes ses actions et l'on est en droit de s'étonner qu'il ait pu trouver le temps nécessaire pour cet énorme travail de bureau ; mais il est difficile de consulter ces divers papiers, tout y est pêle-mêle et à côté de choses très intéressantes il en est beaucoup d'insignifiantes, ils forment un mémorandum, non un ouvrage. Oberlin n'a pas eu toute l'influence à laquelle il eut pu prétendre parce qu'il n'a pas écrit; on peut toujours se reporter à un livre, il est moins commode d'aller fouiller dans des manuscrits ; les richesses qu'ils contiennent restent forcément ignorées pendant longtemps. Et cependant il était très connu de ses contemporains, il eut une véritable vogue et reçut de son vivant de nombreuses marque d'estime et d'admiration. Il a une foule d'amis à qui il fait part de ses projets, de ses innovations ; ils s'y intéressent tous et tiennent à l'encourager, soit en lui fournissant des subsides, soit en leur donnant leur appui moral. Le Ban de la Roche est presque un lieu de pélerinage, on se détourne de son chemin pour y passer et aller présenter ses hommages au pasteur qui reçoit toujours avec courtoisie les visiteurs, même les plus importuns, et ils sont nombreux. Oberlin est en relations non seulement avec les mystiques célèbres de l'époque, non seulement avec les Alsaciens, mais encore avec les personnages les plus connus de la France et de l'étranger. Les adminis-

trateurs des Vosges et du Bas-Rhin n'omettent jamais de le consulter chaque fois qu'ils ont à prendre une décision sur les affaires de sa paroisse, ils lui demandent son avis qu'ils savent dicté par une sage prudence et le suivent toujours, aussi reste-t-il en fait le véritable administrateur de ses concitoyens.

Il est rare de voir un homme recevoir les suffrages unanimes de ses contemporains ; ceux qui les recueillent de leur vivant sont favorisés de la fortune qui par hasard n'est pas aveugle en la circonstance. Oberlin sans doute a eu souvent à souffrir de l'ingratitude ou de l'indifférence, mais en général on n'a pas manqué de rendre justice à ses efforts courageux, les hommages de respect ne lui ont pas fait défaut, souvent même ces marques de déférence étaient accompagnées de secours pécuniaires et c'est peut-être ce qu'il appréciait le plus, car ils lui permettaient d'être plus large encore dans ses bienfaits. Et c'est qu'en effet les protestations de vénération l'embarrassaient fort, au lieu de s'en enorgueillir, il en rougissait et ne comprenait pas que les hommes fussent assez niais pour le féliciter de choses qu'il jugeait si naturelles que tout autre, il le croyait, eût agi comme lui. Ce pédagogue qui avait fait des récompenses la base de son système d'éducation, fut tout stupéfait chaque fois qu'on songea à lui en décerner. La Société royale et centrale d'Agriculture lui attribua en mars 1818, nous l'avons déjà dit, une médaille d'or ; ses amis s'étaient employés avec beaucoup de bonté pour la lui faire obtenir ; dans une lettre datée du 1er mars, l'abbé Grégoire le recommande chaleureusement à François de Neufchâteau. « ... Depuis environ quarante ans je connais M. Oberlin ; quand j'habitais la Lorraine, quoique nous

fussions à douze lieues de distance, il venait chez moi, j'allais chez lui. Différents dans notre manière de penser sur la religion, nous étions sur toute autre chose presque à l'unisson, même goût et même activité pour vivifier chez les habitants de la campagne les progrès dans les mœurs, améliorer le système des écoles, éclairer l'industrie et l'économie rurale ! L'un et l'autre nous avions formé des bibliothèques appropriées à ces vues... En décernant une médaille à M. Oberlin, la Société royale d'Agriculture fera, j'ose le dire, un acte de justice... (1). » Cette lettre acheva de convaincre François de Neufchâteau qui envoie au fils du professeur Jérémie Oberlin, employé à la Bibliothèque du roi et qui demeurait à Paris, place Dauphine, le mot suivant daté du 5 mars 1818. « Quoique je n'aye pas encore reçu tous les renseignements que j'ai faits demander, j'ai proposé hier à la Société royale d'Agriculture, mon idée relativement à la distinction que méritent les services rendus à l'humanité et à l'agriculture dans le Ban de la Roche par M. Frédéric Oberlin. Il a été arrêté que ce vénérable et vertueux pasteur recevra de la Société une médaille d'or, dans la séance publique prochaine, sur le rapport que je suis chargé de faire à cet égard.

J'ai beaucoup de plaisir à annoncer cette nouvelle; mais il serait à désirer que M. Frédéric Oberlin en fut instruit à l'avance, afin qu'il pût, ou se rendre à Paris pour recevoir lui-même la médaille, ou si cela n'est pas possible, donner sa procuration à quelqu'un qui put venir la recevoir pour lui, dans la solennité de la séance publique. Je lui écrirais volontiers à ce sujet; mais par quel bureau de

(1) Mss. Andreæ-Witz.

poste les lettres parviennent-elles à Waldbach? Est-ce par les Vosges ou par l'Alsace? Il faut prendre la voie la plus prompte et la plus sûre. C'est là-dessus que j'attends une prompte réponse de M. Oberlin... (1) » Le rapport (2) de François de Neufchâteau fut tout à fait remarquable ; avec une grande clarté, il fit l'éloge simple, mais sincère, du pasteur du Ban de la Roche, passant en revue les améliorations de toutes sortes dont la contrée lui était redevable, et montrant de quel courageux esprit d'initiative, de quelle persévérance vigilante il avait fait preuve pour mener à bien l'œuvre qu'il avait proposée à son activité inlassable. Aussi le baron de Gérando qui, nous l'avons vu, fut en cette occasion le fondé de pouvoir d'Oberlin, put-il être fier de répondre à l'appel d'un nom qui venait de faire l'objet d'une si chaleureuse ovation.

Mais cette médaille ne récompensait que le professeur d'agriculture, il eut été injuste d'oublier l'éducateur, c'est plus particulièrement lui qui, le 1er décembre 1819, était nommé chevalier de la Légion d'honneur. Cette nouvelle distinction causa un plaisir très vif à Oberlin qui porta toujours, avec une sorte d'orgueil bien légitime, comme autrefois ses écoliers leurs cocardes, le petit ruban rouge qui le mettait au rang des braves. Les raisons qui avaient motivé cette promotion étaient énumérées dans une lettre de Macdonald jointe au parchemin et datée du 1er septembre 1819 (3). « D'après le compte qui nous a été rendu par notre ministre de l'Intérieur, que le sieur Oberlin pas-

(1) Cf. *Bibliothèque Nationale*, fonds allemand. N° 199. *Correspondance d'Oberlin*. Tome VIII, feuillets 210 et 211.
(2) Cf. *Appendice Bibliographique*.
(3) Mss. Werner.

teur depuis cinquante-trois ans à Waldbach (Vosges), employa de constants efforts pour améliorer l'état de ses paroissiens, que l'on doit à son zèle et à ses lumières, les établissements d'instruction primaire formés dans cette commune, ceux de plusieurs branches d'industrie, de meilleurs procédés agricoles et de travaux utiles sur les routes, qu'enfin c'est à ses soins éclairés que cette contrée jadis peu féconde doit son aspect heureux et florissant, voulant honorer une conduite si éminemment pastorale... etc. » Ce n'était là qu'une énumération fort incomplète et très succincte des bienfaits qu'Oberlin avait répandus autour de lui. Il est enfin deux distinctions qu'on aurait tort de laissé dans l'oubli, parce que, grâce à elles, il put avoir une influence directe sur l'instruction dans le département des Vosges, c'est la décision du 4 floréal an XI, par laquelle le Comité d'émulation de l'arrondissement communal de Saint-Dié le mettait au nombre de ses associés correspondants ; et celle du 10 janvier 1825, par laquelle il était nommé membre de la Société d'émulation des Vosges (Section de l'agriculture).

Ces différentes marques de sympathie, si elles montrent qu'il ne fut pas complètement ignoré de son vivant, étaient cependant bien peu de chose au prix des services qu'il avait rendus à la chose publique. Mais il avait agi non pour acquérir une grande renommée, non pour se créer un cercle d'admirateurs, mais parce qu'il était convaincu que l'homme ne vaut que par ses efforts en vue d'assurer le bonheur de ses semblables. Il a fait le bien pour le bien et il se sentait obligé à suivre cette ligne de conduite par son dieu, mais aussi par ses aspirations individuelles, par son amour du vrai, du beau et du bien, par sa raison qui lui

dictait les lois de la justice et de la solidarité, par sa volonté qui lui donnait foi dans la réussite de ses projets. Il mourait le 1er juin 1826; les habitants du Ban de la Roche, tous ses obligés, tinrent à rendre les derniers devoirs à celui qui pendant si longtemps avait été leur excellent mentor ; son enterrement dans le modeste cimetière de Fouday, près de la petite église qui avait si souvent retenti du son de sa voix mâle et forte, fut une imposante manifestation; ses amis de Strasbourg, ses admirateurs de tous les coins de l'Alsace et des Vosges, avaient eu à cœur de joindre leur douleur émue à celle des montagnards, et cette lugubre cérémonie a fait dans le pays une impression qui a persisté. Nous ne reproduirons pas ici les oraisons funèbres prononcées sur la tombe fraîchement ouverte (1), elles disaient la douleur qui avait étreint tous ceux qui connaissaient le pasteur à la fatale nouvelle de sa mort, elles retraçaient sa carrière toute d'abnégation et de sacrifice, et laissaient percer l'espoir que la memoire de cet homme de bien ne serait jamais ensevelie dans l'oubli cruel que trop souvent le temps apporte avec lui.

Des amis dévoués s'occupèrent bientôt de perpétuer son souvenir par la création de fondations portant son nom, ils ouvrirent à cet effet une souscription dont les résultats ont été publiés dans un *compte rendu* auquel nous empruntons quelques passages (2). « ... Ces souscriptions ont eu pour objet deux monuments différents, savoir une pierre

(1) *Relation des funérailles de Jean-Frédéric Oberlin*. etc. Strasbourg, Vve Silbermann. 1826, in-8. 47 pages. (Cf. *Appendice Bibliographique*).

(2) *Compte rendu des souscriptions recueillies*, etc... Strasbourg, Vve Silbermann (sans date) pages 1 et 2, 11. (Cf. *Appendice Bibliographique*).

sépulcrale à poser dans l'église de Waldbach, pour rappeler à la postérité les mérites du pasteur-patriarche qui pendant 59 ans a prêché l'évangile dans ces contrées et constater les regrets que sa perte a causés à tous les habitants, puis une fondation de charité commune à tous les habitations du Ban de la Roche tendant à continuer l'ouvrage du défunt, en répandant le bien après sa mort, et en perpétuant, parmi les générations les plus reculées, les effets salutaires de sa sagesse, de sa philanthropie, de sa constante sollicitude pour la propagation de toutes les vertus sociales et domestiques. Le premier de ces monuments est posé. Le portrait très ressemblant du défunt, exécuté en marbre blanc, par Ohmacht, et inscrusté dans une table de marbre noir, forme l'ornement principal de l'Église de Waldbach. Il porte cette inscription simple et touchante :

A JEAN-FRÉDÉRIC OBERLIN
PASTEUR ET PÈRE DE CETTE PAROISSE
PENDANT LIX ANS
NÉ EN MDCCXL, DÉCÉDÉ EN MDCCCXXVI
LA MÉMOIRE DU JUSTE SERA EN BÉNÉDICTION
Proverbe X, 7.

Il nous reste à faire connaître la situation de l'autre souscription, ouverte pour la fondation d'un monument de charité sous le nom d'Oberlin. Les opinions ont longtemps flotté incertaines sur le choix de l'emploi de ces fonds, pour en tirer le plus d'utilité possible pour le pays. L'exemple de notre défunt ami, dont la charité a constamment préféré l'utile au brillant, et l'avis des habitants du Ban de la Roche qui ont dirigé presque unanimement leurs vues sur cette admirable institution dite des conductrices, a fixé

notre opinion. C'est au perfectionnement de cette institution, conçue d'abord par feu M. Stuber, organisé eet mise en activité par Oberlin que nous proposons de consacrer les fonds recueillis et à en recueillir encore... » Nulle institution ne pouvait mieux consacrer l'œuvre du pasteur du Ban de la Roche; elle fut organisée aussitôt; elle était dirigée par un comité composé du pasteur de Waldersbach, Rauscher, des Legrand père et fils, du professeur Herrenscheider de Strasbourg, du libraire Kammerer de Strasbourg, représentant la famille Treuttel et Würtz de Paris. Les membres de ce comité élaborèrent des statuts fixant le rôle, les attributions et les devoirs des conductrices, elles devaient « développer dans le cœur des enfants les sentiments religieux... chercher à leur inspirer l'amour de l'ordre, du travail, de la propreté, de la décence, de la bienséance, de la véracité... leur exercer la mémoire... chercher à leur rendre l'usage de la langue française de plus en plus familier... leur faire chanter des cantiques... leur faire connaître les plantes indigènes... veiller, à défaut des parents à leur conduite morale et les exhorter au bien... » Ainsi était heureusement continuée la tradition qu'avait commencée Oberlin ; ces salles d'asile existent encore grâce à des dons généreux, le pasteur a toujours la haute main sur elles et il n'a pas été permis jusqu'ici à l'administration universitaire allemande de les régir ; elles ont conservé leur caractère privé et elles ont cet effet appréciable de faire apprendre le français aux petits enfants de sorte que, par cet enseignement du premier âge, notre langue est restée celle du pays.

Théodore Fliedner avait vingt-six ans lorsqu'Oberlin mourut, et s'il n'a pas connu la vie de cet illustre devancier,

il eut du moins les mêmes qualités que lui, fit preuve de la même initiative et du même zèle courageux ; il eut, comme lui, un amour profond pour ses semblables et pour les enfants et chercha à rendre leur sort plus heureux. C'est lui qui fonda la première maison de sœurs diaconesses à Kaiserswerth le 13 octobre 1836 et qui fut la cause initiale de l'essor qu'a pris depuis cette époque l'institution des diaconesses auxquelles on doit l'établissement de nombreuses écoles maternelles en Allemagne. Fliedner s'occupa également de l'éducation des petits enfants ; déjà comme étudiant à Giessen, il aimait à suivre leurs jeux, à entendre les chansonnettes que gazouillaient si agréablement leurs voix frêles, il en fit d'ailleurs un petit recueil. « Liederbuch für Kleinkinderschulen » dont se servent encore actuellement les institutrices allemandes. Cette sympathie qu'il portait aux fillettes et garçonnets lui fit chercher le moyen de les arracher aux fréquentations malsaines qu'ils trouvaient dans la rue ou même dans les garderies, et au printemps 1836 il confiait à une de ses paroissiennes, Henriette Frickenhaus, la direction de la première école maternelle. Il ne ménagea pas les conseils à cette institutrice improvisée et qui n'avait d'autre qualité que sa bonne volonté, il lui montra comment elle devait s'y prendre pour faire l'éducation de ses élèves et pour leur enseigner les première notions, elle s'acquitta de cette tâche pourtant aride avec un tact et un zèle si surprenants qu'il songea à faire servir son institution de diaconesses à la formation de directrices d'école maternelle : la maison qu'il avait fondée devint ainsi un séminaire pédagogique, une école normale d'élèves-maîtresses. Grâce à la collaboration active et intelligente d'un homme éminent, le professeur Frédéric

Ranke son essai obtint les meilleurs résultats. De nombreuses institutrices, admirablement formées par ce directeur compétent, allèrent créer dans d'autres villes des établissements du même genre. L'idée devait faire son chemin. La baronne de Bissing qui habitait Beerberg, se sentait elle aussi la vocation d'éducatrice, mais sa santé précaire ne lui permettait pas de donner suite au projet qu'elle avait fait de fonder une salle d'asile dans son pays. Ayant perdu presque en même temps sa mère et sa grand'mère, elle alla à Bad Boll chercher auprès d'un de ses amis, le pasteur Blumhardt, une diversion à sa douleur; elle était accompagnée de son père le Dr baron de Bissing qui lui promit, pour rendre la joie à sa fille, de s'adonner activement à l'éducation des petits enfants. Ce fut l'un des plus ardents propagateurs en Allemagne de la création des salles d'asile; il visita les établissements de Kaiserswerth, de Nonnenweier, de Grossheppach, étudia les livres qui traitaient de la pédagogie infantile et le 22 septembre 1865 il ouvrait à Beerberg une école maternelle qui recevait le nom d'Olgaschule; en 1869 il faisait paraître un libelle intitulé : *Was not thut oder die Kleinkinderschule und was zur Forderung derselben zu thun ist* (1), et en 1870 il créait un journal, *Die christliche Kleinkinderschule*, destiné à mettre les institutrices au courant des nouveaux procédés et des nouvelles méthodes d'enseignement. Cette propagande active ne lui sembla pas suffisante encore; il avait pris réellement à cœur l'œuvre qu'il n'avait commencée tout d'abord que pour satisfaire un des plus vifs désirs de sa fille; le 12 octobre 1871 il prenait à Berlin la

(1) Hambourg : Agentur des Rauhen Hauses.

parole dans une assemblée chrétienne; dans un discours éloquent, il signalait les dangers qu'il y avait pour la patrie et la religion à laisser l'enfance abandonnée à elle-même ou à des mains inexpérimentées ; il montrait en même temps la nécessité d'unifier l'éducation maternelle et faisait entrevoir tous les bienfaits que pourrait rendre l'action commune des Kleinkinderschulen et il concluait en recommandant la création d'un Comité central qui répandrait l'institution des salles d'asile dans toute l'Allemagne, les établirait toutes sur le même plan, leur donnerait des règles communes, laissant moins à faire à l'initiative privée trop souvent indolente en même temps qu'ignorante. Cet appel fut entendu et un comité aussitôt constitué ; il comprenait, outre le baron de Bissing, le pasteur Kollner, le pasteur Boegold et le directeur de séminaire Schneider, tous trois de Berlin; ainsi prenait naissance une association qui devait rendre de grands services à la cause de l'instruction. Les statuts furent approuvés par l'autorité administrative le 30 juillet 1879; « l'association, disait le paragraphe premier, en souvenir des grands services rendus par Oberlin, pasteur au Steinthal, à l'éducation qui fut le principal et constant souci de cet ami des hommes et des enfants, prend le nom d'*Oberlinverein* ». Elle était destinée à fonder et à entretenir des maisons de diaconesses, où l'on devait former des jeunes femmes et des veuves à la carrière d'institutrices d'école maternelle; sa caisse était alimentée par des dons ou des legs, et par les cotisations annuelles de ses adhérents ; était membre toute personne versant annuellement une subvention d'au moins 3 marks, était considéré comme sociétaire perpétuel celui dont la cotisation unique était d'au moins 300 marks. Le General-

feldmarechal comte de Molkte fut placé à la tête de *l'Oberlin-Zentral-Komitee*. Mais avant tout il fallait créer une école normale-type qui put servir de modèle à toutes les autres; Nowawes devait devenir le siège du nouveau séminaire, de l'*Oberlinhaus*. Le 30 novembre 1874, on inaugurait déjà une petite maison, susceptible de contenir de dix à douze mères diaconesses et on plaçait à sa tête Fréderic Ranke, celui qui pendant vingt-quatre ans avait été aux côtés de Fliedner et l'avait si merveilleusement secondé mais le local était manifestement insuffisant et déjà au printemps 1875 on construisait un nouveau bâtiment qui permettait de porter à vingt-cinq le nombre des élèves-maîtresses. Mais les besoins devinrent de plus en plus grands; plusieurs maisons de diaconnesses, qui ne l'avaient pas fait jusqu'alors, commencèrent à vouloir suivre l'exemple de leurs aînées en annexant une école maternelle à leur établissement et pour donner suite à leurs desseins elles demandèrent d'envoyer quelques-unes d'entre elles à Nowawes pour y apprendre les fonctions d'institutrices.

C'est alors que le comité central de l'Oberlinverein décida de faire pour 15.000 marks l'acquisition d'un vaste terrain à bâtir au milieu de Nowawes; les fondations furent creusées au printemps 1877; c'est à ce moment que le pasteur Rohricht reçut la charge de « Geschaftsführer » de l'Oberlinverein; il gagna à l'association de nombreux amis et de nombreux nouveaux adhérents dont le chiffre passa en deux ans de 800 à 2.000. Les travaux de la construction projetée commencèrent en été 1877; la princesse Frédéric Charles, altesse royale, en accepta le protectorat et le ministre de l'Intérieur, le comte Euleuburg accorda

l'autorisation de faire dans toute l'Allemagne protestante une souscription destinée à couvrir les frais. On fit une propagande effrénée en faveur de l'Oberlinverein, on chercha de tous côtés des abonnés à la *Vereinsblatt*; enfin des groupes provinciaux se formèrent parmi lesquels l'*Oberlin-Ortsverein* de Berlin doit une mention toute spéciale. Le 21 novembre 1877, on posait la première pierre de la nouvelle maison; le 9 octobre de la même année, l'empereur d'Allemagne, dans une lettre datée de Baden-Baden, félicitait vivement les promoteurs de cette œuvre, destinée à rendre d'immenses bienfaits au pays et, pour contribuer lui aussi à sa réussite, joignait à sa missive un chèque de 1.000 marks; le 29 octobre 1878 avait lieu, dans une fête solennelle, l'inauguration définitive.

Ranke, étant tombé malade au mois de mars, avait été remplacé le 1er avril par le pasteur Rohricht qui eut bientôt comme successeur le pasteur Hoppe, le directeur actuel de l'Oberlinhaus. Avec lui, l'institution prit un essor considérable; les diaconesses furent formées en même temps qu'à l'éducation des petits enfants, aux soins des pauvres et des infirmes; on créa à côté de la Kleinkinderschule, une crèche, un jardin de la jeunesse (*Jugendhort*), une école professionnelle (*Industrieschule*); M. Hoppe fonda également différentes publications périodiques qui devaient donner des instructions relatives à ces divers services. L'Oberlin-Ortsverein für die Stadt Berlin créa dix *Oberlinstationen* à Berlin même; l'action de l'Oberlinverein s'étendit à toute l'Allemagne si bien qu'en 1899 sur soixante-trois maisons de diaconesses, trente-huit en plus de celles de la capitale avaient une Kleinkinderschule auxquelles il faut en ajouter

vingt-six qui après avoir vécu plus ou moins longtemps avaient été abandonnées.

L'Oberlinhaus est en ce moment en plein développement; elle reçoit les jeunes femmes et les veuves sans enfants âgées de 18 à 40 ans qui se destinent à la carrière d'institutrices d'école maternelle ou aux fonctions d'infirmières; la salle d'asile qui lui est annexée accepte les enfants de 3 à 6 ans; la rétribution scolaire (*Schulgeld*) n'est pas très élevée, mais elle existe cependant; dix pfennigs sont exigés des petits écoliers chaque lundi; c'est là que les pensionnaires du « *Seminar zur Ausbildung evangelischer Kleinkinderlehrerinnen* » s'exercent à la pratique de l'éducation et de l'enseignement. Les études qui coûtent 45 marks par mois durent un an dans cette école normale; le programme comprend l'enseignement du catéchisme, de l'histoire biblique et de celle des Églises, de l'histoire naturelle, de la pédagogie générale et de celle particulière aux salles d'asile, du calcul, des méthodes d'écriture et de lecture, des travaux manuels féminins et de l'accordéon. Rien de semblable n'existe encore en France où les futures institutrices d'école maternelle reçoivent les mêmes leçons que leurs collègues des écoles primaires et où l'on se moquerait doucement de celui qui essayerait de prouver l'utilité d'avoir des connaissances solides en pédagogie générale et spéciale pour celles qui sont chargées d'apprendre l'*abc* de la morale et de la science à des petits bambins.

On pourra contester qu'Oberlin ait eu une influence directe sur l'admirable mouvement qui donna naissance à des écoles si perfectionnées et si bien dirigées sur tous les points de l'Allemagne. Si les courageux et intelligents suc-

cesseurs du pasteur de Waldersbach dans la voie qu'il leur avait tracée, n'ont pas moins de mérite que leur illustre devancier, l'exemple de celui qui le premier avait compris que pour préparer des générations fortes il importe de leur donner dès le début une habile direction, l'exemple de ce novateur qui ne s'était découragé devant aucun obstacle, a dû leur donner la volonté nécessaire pour mener à bien une œuvre que leur amour des enfants et des hommes leur avait fait entreprendre. Et s'ils ont honoré le créateur des salles d'asile, ils se sont aussi honorés eux-mêmes en attachant le nom d'Oberlin à de si nombreuses et si utiles institutions.

Au nord de l'état d'Ohio, en Amérique, dans la petite ville d'Elyria, arrivaient en 1832 John Shipherd et Philo Penfield Stewart. Tous deux étaient originaires de l'Etat de New-York : enfants de familles pauvres ; ils s'étaient péniblement préparés aux fonctions de prédicateur, mais si leurs ressources étaient minimes, leurs desseins étaient grands : l'un avait le projet de fonder une ville sur la montagne d'où descendraient des missionnaires qui iraient évangéliser les habitants de l'est encore à demi sauvages. L'autre voulait créer une école de professeurs et de prédicateurs dont les étudiants feraient ce qu'il avait fait autrefois à l'Académie de Pawlet, c'est-à-dire partageraient la journée entre le travail intellectuel et le travail manuel : pendant six heures, ils se livreraient à leurs études, ils consacreraient les six autres à gagner leur entretien en s'employant comme ouvriers. Ces deux projets ne pouvaient-ils pas se fondre en un seul? La ville que rêvait l'un serait tout naturellement le siège de l'école à laquelle songeait l'autre. Après quelques semaines d'entente, après

avoir construit ensemble, non pas des châteaux en Espagne, mais une cité modèle et une université parfaite dans leur esprit, ils décidèrent de réunir leurs efforts pour aboutir plus sûrement et plus facilement à la réalisation de leurs espérances. Puisque l'enfant était né, tout au moins dans leur imagination, il fallait lui donner un nom; d'un commun accord, il le baptisèrent Oberlin; le pasteur du Ban de la Roche était mort depuis six ans mais sa réputation avait déjà traversé l'océan et les deux théologiens, en lisant la courte biographie d'Oberlin qui circulait déjà dans les écoles protestantes des contrées voisines, s'étaient pris d'admiration et de respect pour leur vaillant collègue d'au delà des mers. L'idée leur était venue naturellement de rendre hommage à sa mémoire en associant son nom aux créations qu'ils projetaient.

Mais pour fonder une ville, encore fallait-il trouver un endroit favorable; les lieux déserts ne manquaient pas et ils n'eurent pas besoin d'aller bien loin; dans le district de Russia, de vastes étendues de terrain couvert de forêts vierges étaient à vendre; ils s'y rendirent, trouvèrent un espace qui leur convenait et cherchèrent le moyen de s'en rendre acquéreurs. Les propriétaires du pays, MM. Street et Hughes habitaient New-Haven, Shipherd alla les trouver, leur proposa le plan que son ami et lui avaient conçu, leur demanda de leur faire cadeau de 500 arpents, leur promettant de leur trouver des acheteurs pour 5.000 autres au prix d'un dollar et demi l'arpent. La belle assurance avec laquelle il leur développa son idée ne les convainquit pas, il se heurta à un refus correct quoique légèrement moqueur, Shipherd qui à ce moment-là avait trois dollars en poche accepta complaisamment leurs railleries, mais ne

se tint pas pour battu ; ses amis essayèrent également de le dissuader d'un projet qu'ils jugeaient insensé, il rétorqua tous leurs arguments, bien décidé à ne lâcher prise qu'à la dernière extrémité. Quelques jours après, Street et Hughes lui annonçaient que, réflexion faite, ils acceptaient son offre à condition que de son côté il remplit ses engagements. Shipherd se mit aussitôt en campagne et employa le reste de l'hiver à recruter des colons et des étudiants. Le 19 avril 1833 arriva le premier habitant de la nouvelle ville, il fut pendant l'été suivi de plusieurs autres ; tous prirent la cognée en main et se mirent à abattre des arbres, à équarrir des poutres, à raboter des planches si bien qu'au bout de peu de temps s'élevait une baraque en bois à deux étages, large de 35 pieds, longue de 40 ; le 3 décembre elle était complètement terminée et 35 familles s'y établirent aussitôt ; les étudiants, 29 jeunes hommes et 15 jeunes filles s'installèrent dans les mansardes. L'enseignement commença dès cette époque, mais ce n'est qu'en février 1834 que le collège reçut les privilèges qui le classait parmi les établissements reconnus. Les élèves, grâce à leurs travaux manuels arrivaient à payer leur pension sans bourse délier mais comme leur nombre dépassait la centaine, les locaux devenaient insuffisants ; les jeunes gens se firent charpentiers et menuisiers et construisirent pour leurs compagnes le Ladies Hall ; les professeurs Shipherd, Waldo, Dascomb, Branch rivalisaient de zèle et faisaient faire à leurs élèves des progrès si rapides que, il y a vraiment de quoi être surpris, à la première fête scolaire célébrée le 29 octobre 1834, l'un d'eux prononçait un discours latin, un autre un discours grec où ils remerciait chaleureusement leurs bienfaiteurs.

Stewart remplissait les fonctions d'économe et s'acquittait de sa tâche au mieux des intérêts de la communauté. Mais il manquait encore bien des choses à Oberlin, il fallait un directeur, car ni Shipherd, ni Stewart, ne se sentaient taillés pour assumer une aussi lourde charge; il fallait aussi un séminaire théologique puisque la ville avait été créée surtout dans le but de le posséder. L'argent faisait défaut, Shipherd résolut de se rendre à New-York pour trouver des protecteurs et des bailleurs de fonds; il passa par Cincinnati; le *Lane-Seminary*, fondé depuis peu, venait d'être fermé, les étudiants s'étaient associés au mouvement qui, sous la direction de Théodore Weld, s'était élevé en décembre 1833 à New-York en faveur de l'abolissement de l'esclavage. Profitant des vacances, on avait destitué quelques professeurs parmi lesquels le professeur John Morgan qui jouissait d'une grande popularité auprès de ses élèves. C'est alors que Shipherd arriva dans Cincinnati, l'un de ses anciens amis, le pasteur Mahan, le mit au courant de la situation; le fondateur d'Oberlin écrivit aussitôt à ses compatriotes, leur demandant s'ils seraient décidés à accepter des nègres parmi eux et leur montrant que ce serait là un excellent moyen pour attirer à Oberlin un grand nombre de nouveaux habitants et d'étudiants. Une réponse affirmative se fit attendre assez longtemps; tous réprouvaient hautement l'esclavage, mais vivre au milieu d'êtres appartenant à une race considérée jusque là comme inférieure, ne leur souriait pas trop; ils envoyèrent à Shipherd une lettre rédigée de façon assez évasive et où ils ne cachaient pas leur peu d'enthousiasme; celui-ci ne l'avait pas attendue. Accompagné de Mahan et de Morgan, il s'était dirigé sur New-York; c'est là que restait un

philanthrope richissime, Arthur Tappan, celui dont on disait qu'il avait « le cœur aussi grand que New-York » et qui avait fourni des sommes énormes pour la fondation du Lane-Seminary. Partisan lui aussi de la suppression de l'esclavage, il promit de faire pour Oberlin plus encore qu'il n'avait fait pour Cincinnati ; sous sa direction se forma l'*Oberlin professorhip Association;* Shipherd qui avait déjà gagné à sa cause Mahan et Morgan chercha un troisième professeur de théologie, il s'adressa à Charles Finney, célèbre prédicateur qui essayait de réveiller les consciences en Amérique comme avait fait autrefois Spener en Allemagne. Ce fut Tappan qui se chargea de fournir l'argent ; il avait 100.000 dollars de rente, il mit à la disposition de Shipherd les 80.000 qui étaient nécessaires ; ces fonds servirent à la construction du Cincinnati-Hall, ou Slab-Hall (maison d'écorce), du Colonial-Hall, du Tapan-Hall et de deux maisons qui devaient servir d'habition aux professeurs. En mai 1835, Mahan acceptait la présidence de la ville, il eut pour successeurs Finney, puis James Harris Fairchild ; le président actuel est M. Henry Churchill King (1).

Depuis 1835, Oberlin eut encore bien des mauvais moments à traverser, nous ne pouvons suivre ici pas à pas le développement de cette ville qui est actuellement une coquette cité de 4.500 habitants. Elle se trouve dans l'Etat d'Ohio. L'Oberlin college a pris une assez grande impor-

(1) M. le Président Henry Churchill King a bien voulu nous envoyer les livres que nous signalons dans l'*Appendice bibliographique :* il nous a fourni aussi très gracieusement quelques renseignements et nous a permis de cette façon d'établir cette courte étude. Nous le prions d'agréer ici l'hommage de notre profonde reconnaissance.

tance ; il se divise en deux parties : le collège proprement dit où l'on donne indifféremment l'enseignement classique, moderne et professionnel et le séminaire de théologie où l'on forme des pasteurs et des prédicateurs ; il est resté accessible aux jeunes filles et aux garçons et la coéducation y a été maintenue. La mémoire d'Oberlin y a été conservée en grande estime et c'est lui qu'on donne comme exemple aux jeunes gens qui quittent le séminaire pour se lancer dans la vie.

Nous avons dit plus haut qu'Oberlin avait failli quitter le Ban de la Roche en 1774 pour Ebénézer dans l'Etat de Pensylvanie ; si la guerre d'Amérique ne l'avait pas empêché de mettre suite à son projet sa carrière eût été plus glorieuse encore peut-être, mais son nom vit quand même dans ces pays lointains où il n'aurait pas craint d'entraîner sa famille du moment qu'il pouvait y faire du bien. Et c'est à coup sûr le plus grand honneur qui pût être rendu à ce philanthrope et éducateur magnanime que de donner son nom à une ville et à un établissement d'instruction qui ont leur origine dans le cœur rempli d'amour de deux hommes à la volonté puissante (1).

(1) Disons enfin qu'une des plus grandes artères de Strasbourg porte le nom d'*Oberlinstrasse* et que par délibération en date du 7 février 1867, le Conseil municipal de la ville de Nancy donnait à l'ancienne impasse Saint-Jean, le nom d'*Impasse Oberlin ;* elle exista fort peu de temps, mais depuis le 18 mai 1894, une nouvelle rue de Nancy s'appelle la *Rue Oberlin*.

CONCLUSION

Les piétistes avaient été à la fois des mystiques exagérés et des éducatenrs très pratiques, ils avaient satisfait leurs aspirations idéales et leur vif sentiment de la réalité; l'amour dont ils étaient animés avait fait ce miracle de conciliation. Mais repoussant comme autant d'hypocrisies toutes les cérémonies extérieures dont les orthodoxes avaient fait le principal objet de leur religion et proclamant la seule légimité de la foi intérieure, de la prière du cœur, leur système d'éducation devait tendre avant tout à former des individus à la volonté assez forte et assez puissante pour se diriger eux-mêmes, et pour préparer presque seuls leur salut. L'amour et la volonté étaient à la base de leur pédagogie, comme ils étaient à la base de leur religion.

Leur mysticisme est pour eux une arme contre l'adversité, c'est là qu'ils puisent leurs forces et qu'ils trouvent les moyens de les dépenser utilement. Ils ont soif d'idéal et cet idéal, ils ne se contentent pas de le désirer passivement, de chercher à l'entrevoir en soulevant le voile mystérieux qui nous cache l'au-delà, ils s'efforcent de le réaliser ici-bas. Ils escomptent les jouissances de la cité céleste, ils aspirent ardemment à se trouver dans ce lieu

de félicité où tous les élus n'auront qu'une intelligence capable de tout embrasser à la fois, le passé, le présent et l'avenir, où ils n'auront qu'un cœur assez vaste pour contenir toute la terre; mais ils n'ont pas l'ambition excessive d'y entrer sans avoir fait aucun effort pour mériter une récompense aussi grande, ils tâchent de l'obtenir plus tard en travaillant pour leur Dieu. Mais le meilleur moyen de plaire au Créateur, n'est-il pas de rendre meilleures ses créatures et d'augmenter ainsi le nombre des élus? Et la foi religieuse leur donne la foi pédagogique.

Oberlin, étant Alsacien, est doublement piétiste, mais il réussit mieux que ses compatriotes, mieux que ses contemporains, parce qu'il a un but plus précis et une persévérance plus constante. Il faut de la bravoure pour affronter un danger imminent, pour se jeter dans la mêlée de gaieté de cœur au risque d'y tomber, mais il faut un courage de tous les instants, des efforts de volonté sans cesse renouvelés en même temps qu'une grande sûreté de vue pour entreprendre une œuvre de longue haleine qui ne souffre ni découragement, ni lassitude passagère. C'est cette tâche pénible qu'a tentée le pasteur du Ban de la Roche. Sa gloire eut été assez grande s'il s'était contenté de suivre les meilleurs de ses devanciers en les imitant d'une façon intelligente, mais il eut l'ambition de voir plus haut et plus loin, de frayer de larges voies là où ils n'avaient tracé que des sentiers. Son grand honneur est d'être resté toujours d'accord avec lui-même, d'avoir été à la fois l'homme du passé et celui de l'avenir en conservant de la tradition juste assez pour ne pas la répudier tout à fait, mais en consacrant aux innovations la plus large part de sa vie. A voir cette dépense prodigieuse d'activité, on se croirait trans-

porté aux temps héroïques où l'homme, suppléant aux facilités qui lui faisaient défaut par l'ingéniosité, savait faire flèche de tout bois et remplir les rôles les plus différents. Nous ne sommes pas à cette époque fameuse où l'individu pouvait se croire un dieu par les miracles qu'il réussissait à faire naître sous sa main habile, mais Oberlin vit à un moment où l'enthousiasme est prompt à se répandre sous la violente impulsion de l'idée-force.

Les esprits sont dominés par un courant de théories nouvelles qui les séduisent, les enserrent comme en des étaux et ne tardent pas à donner lieu à des convictions profondes. Les questions personnelles sont rejetées à l'arrière-plan ; c'est aux problèmes universels qu'on propose une solution et comme on est plus actif que combatif, on cherche moins à lutter pour les idées qu'à prouver leur légitimité par les résultats de l'expérience. C'est la foi qui anime et ravive les consciences et cette foi, si elle ne transplante pas les montagnes, est du moins capable de bouleverser les mœurs en les purifiant.

Mais la foi d'Oberlin n'est pas irraisonnée, elle est réfléchie, elle est méthodique ; elle organise. Il a la vocation de l'instituteur et comprend la portée de son rôle avec beaucoup de netteté ; il prodigue l'éducation et l'instruction ; c'est là le pain quotidien qu'il distribue depuis les premières années jusqu'aux portes du tombeau. Il est le premier à avoir reconnu que la tâche des éducateurs ne se circonscrit pas seulement à l'enseignement de l'école primaire, il est le premier à leur avoir proposé cette fonction glorieuse de suivre la vie entière des hommes, d'être leurs conseillers bienveillants, d'être des directeurs de conscience, des vrais, qui ne cherchent pas à substituer leurs

propres idées à celles de leurs élèves et qui se contentent de donner quelques bonnes suggestions.

« Quand une lecture vous élève l'esprit, a dit La Bruyère, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier. » Oberlin est un bon livre, il enthousiasme, on se sent en présence, non d'un rhéteur habile à dissimuler ou d'un rhétoricien gauche, mais en face d'un grand cœur, d'une individualité puissante chez qui l'amour du bien ne reste pas à l'état de simple tendance, d'aspiration vague et indéterminée, mais fait naître la bonté. L'affection égale qu'il porte à tous sans distinction est éminemment affable et tolérante; ce pasteur est avant tout un homme. Le christianisme, c'est pour lui l'humanité, dans l'âme de laquelle vibrent les bons sentiments sans cesse en lutte ouverte avec les mauvais instincts.

Son éducation n'asservit pas les esprits à un dogme étroit et formel, elle n'est pas confessionnelle, elle est humaine ; elle ne vise aucun intérêt politique, elle ne tend pas à forger une arme de combat, elle se propose seulement un but moral. Oberlin a eu vraiment notre conception moderne de l'éducation, il se place sur un terrain neutre et si ses écoles ne sont pas entièrement laïques, si les instituteurs du Ban de la Roche sont encore des bedeaux, astreints à un service d'église et à une surveillance de leurs élèves pendant les cérémonies du culte, il ne faut pas oublier qu'Oberlin fut un propagateur de la morale plutôt qu'un propagateur des idées protestantes. D'ailleurs il admet toujours la discussion libre et certain que c'est d'elle seule que peut jaillir la lumière, il la provoque quand ses

auditeurs ne semblent pas disposés à la faire naître. Son enseignement religieux même chez les enfants ne consiste pas tant à inculquer des vérités que, suivant d'aucuns, il serait criminel de déflorer par toute espèce de contrôle, qu'à donner avec impartialité les indications que demandent la raison et le jugement.

Si nous nous reportons au programme des écoles, nous y verrons que l'instruction purement religieuse n'y tient qu'une place accessoire; dans la première classe on donnera « les premières notions de la morale et de la religion », dans la deuxième on parlera « de la puissance, bonté et sagesse de Dieu, de l'immortalité de l'âme, des vertus et des vices, du chemin du bonheur par l'imitation de Dieu et suivant les mouvements de notre conscience et d'après l'exemple de Jésus-Christ », dans la quatrième, on expliquera « la différence... des religions ». Mais c'est la morale qui doit faire avant tout l'objet de ces cours, c'est à la conscience qu'il faut faire appel et les enfants, comme les adultes, devront avoir soin de se modeler sur leur dieu, entité qui résume la sagesse humaine; enfin, on ne laissera pas planer sur les autres religions une répulsion défiante et malveillante parce qu'ignorante ; on expliquera les différences des dogmes, laissant à chacun la liberté de se faire une opinion et de choisir. La religion qu'Oberlin veut enseigner, c'est la morale : elle n'a pas encore cette neutralité qu'à bon droit nous voulons aujourd'hui, mais elle est celle d'un pasteur bon et juste qui trouve cette tolérance dans son mysticisme et dans son humanité.

En examinant dans ses détails l'œuvre de ce grand éducateur, on s'étonne qu'il ait eu si peu d'influence et qu'il soit resté si méconnu ; mais on est plus surpris encore de

voir que sa gloire si infime peut encore porter ombrage à des gens mal renseignés. Un article tout récemment paru dans une revue française consacre quelques pages à Oberlin (1). L'auteur qui, paraît-il, fit une enquête en Alsace, voulut se documenter sur « cette célébrité locale » dont les bienfaits étaient parvenus à ses oreilles. « Lorsque nous parlâmes pour la première fois avec enthousiasme de ces faits à un protestant de Rothau, il témoigna par son geste combien il nous trouvait naïf. Nous voulûmes en avoir le cœur net. Ayant interrogé sur ce point un Strasbourgeois d'âge respectable, celui-ci se mit à rire : « Voilà, dit-il, comme on écrit l'histoire. Les luthériens n'avaient point de saint, pas le plus petit Vincent de Paul à mettre en opposition à la longue suite des bienheureux catholiqués. C'était vexant. Dans les hautes sphères protestantes, on sentit la nécessité d'en créer un. D'où la légende d'Oberlin démolie dans les pays protestants eux-mêmes. »

Suivent quelques considérations qui tendraient à prouver que les arbres fruitiers étaient connus au Ban de la Roche avant l'arrivée d'Oberlin ; ce fait d'ailleurs pris « entre autres balivernes (2) ». L'auteur qui, nous dit-il, a voulu simplement « rectifier ce petit point d'histoire » a cependant recueilli de la bouche d'une vieille dame cet éloge à l'adresse du pasteur de Waldersbach et dont il ne semble pas avoir vu toute la portée : « Son seul titre, c'est que premier promoteur de l'instruction laïque et obligatoire, il força tous les gens pauvres à envoyer leurs en-

(1) L'article est de M. G. Deviolaine, il a paru dans « *La Réforme sociale* », revue éditée à Paris (numéro du 16 février 1904.)

(2) C'est le livre « dithyrambique » de Stœber qui est ici visé. Ce qualificatif est d'ailleurs en partie justifié.

fants à l'école. Mais il n'a pas fait plus en cela que ne ferait un instituteur de nos jours ». Compte-t-on donc pour rien ce seul titre de gloire? Et encore il n'est pas complètement mérité puisque l'instruction n'est pas entièrement laïque. Mais il importe peu de savoir si les arbres fruitiers étaient inconnus ou non avant l'arrivée d'Oberlin au Ban de la Roche, il importe peu, comme l'auteur le lui reproche encore, de savoir si les cadrans solaires qu'il y a introduits étaient nécessaires, utiles ou non, et il nous suffit d'avoir vécu au contact de ce grand homme, de ce « promoteur » de tant d'institutions utiles pour l'apprécier comme il convient. Nous n'avons jamais eu l'intention d'en faire un saint, nous n'avons même pas eu l'ambition de préparer sa canonisation pédagogique. Mais si l'on parcourt ses manuscrits, on ne peut s'empêcher d'être rempli d'admiration sincère pour cet éducateur entreprenant qui, pour employer l'expression citée plus haut, fit en 1780 ce qu'actuellement l'instituteur fait et ce qu'il ne fait même pas encore. Avoir réussi il y a plus d'un siècle là où nous allons encore à tâtons, peut-on faire à Oberlin louange plus flatteuse?

Ce n'est d'ailleurs pas là lui donner des titres auxquels il n'a pas droit. Créateur des écoles maternelles et de leur méthode; organisateur d'écoles primaires avec un programme essentiellement pratique et très complet; fondateur d'œuvres de charité et de mutualité qui pour lui sont bien, comme on s'accorde à le reconnaître aujourd'hui, la continuation naturelle et indispensable de l'école: éducateur zélé et sincère qui, malgré ses défauts, et grâce à ces défauts mêmes, a obtenu des résultats satisfaisants, il a droit à plus d'un égard à l'admiration de l'humanité, objet

constant de sa sollicitude et de ses efforts. C'est un de ces « grands morts » au contact desquels il est salutaire de vivre au moment des découragements et des déceptions, c'est une de ces énergies puissantes qui donnèrent leur « coup d'épaule au coche qui entraîne péniblement l'humanité ». Il a fait de grandes choses et presque seul; sa vie entière s'est couronnée à cette tâche immense, mais il put en mourant avoir la satisfaction d'avoir travaillé pour ce bien général auquel il eut voulu voir définitivement acquis tous les êtres humains. Sa mémoire, quoiqu'on en dise, est encore saluée au Ban de la Roche avec le respect qu'on doit à un grand bienfaiteur, on y conserve pieusement dans toutes les maisons des souvenirs d'Oberlin et cette partie de l'Alsace doit certainement à celui qui s'est tant dévoué pour elle, à celui qui avait si bien fait comprendre et goûter la valeur de la liberté à ses concitoyens, d'être restée éminemment française.

Son œuvre fut grandiose. Que lui fallut-il pour la concevoir et pour l'accomplir? Un grand Amour et une forte Volonté.

VU, LU ET APPROUVÉ POUR L'IMPRESSION :

Le Doyen de la Faculté des Lettres,

ALBERT MARTIN,

Correspondant de l'Institut.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Nancy, le 1er Mars 1905.

Le Recteur de l'Académie,

CH. ADAM,

Correspondant de l'Institut

TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms de personnes contenus dans cet ouvrage

APPENDICE BIBLIOGRAPHIQUE

A

Manuscrits

1° Archives de la Paroisse de Waldersbach

Elles contiennent plusieurs registres in-folio dont quelques-uns seulement sont paginés.

Administration.

Registre des bourgeois.

Bienfaits, aumônes et charités. (2 vol.)

Bibliothèque de la Paroisse où sont enregistrés par villages et sexes, tous ceux qui empruntent des livres. Puis ce qui a rapport au trafic charitable de la Bibliothèque. (387 pages.)

Ecoles et ce qui a rapport. (383 pages.)

Maison curiale et ses appartenances. (277 pages.)

Nouveaux arrangements. (313 pages.)

Produit du bien-fond. (116 pages.)

Lois et Règlements. (259 pages.)

2° Manuscrits appartenant à Mme Andreæ-Witz.

Collection de pastels et dessins faits par Oberlin ou par ses fils.

Registre intitulé : Cartes et objets géographiques.

Registre portant le n° 15 et intitulé : Ce livre contient : 1° Mes revenus et dépenses depuis 1785 ; 2° Différents petits comptes ; 3° Des articles de ma dépense qu'il m'importe de pouvoir retrouver ; 4° Tableau chronologique d'événements qui m'intéressent.

Registre intitulé : Baukunft et contenant des dessins et des gravures.

Registre intitulé : Antiquités ; contient des gravures représentant des monuments antiques ainsi que certaines plantes exotiques.

Brochure intitulée : Evénements mémorables.

Deux recueils d'énigmes, un de charades et un de rébus à l'usage des écoliers.

Dictionnaire français-patois dressé par l'instituteur Jean David Bohy (1786).

Cahier de 49 pages intitulé : Fondation scholastique.

Un journal d'Henri Gottfried Oberlin intitulé : Journal raccourci depuis mon arrivée à Bâle le 24 brumaire an VIII.

Esquisse sur l'organisation des écoles primaires de la paroisse de Waldbach au Ban de la Roche. L'auteur est probablement un instituteur qui aurait rédigé cette esquisse sur l'ordre d'Oberlin. (1818).

Dictionnaire des herbes (allemand-français-patois-latin). L'auteur est Oberlin lui-même.

Trois albums de silhouettes.

Brochure intitulée : Courte introduction à la botanique philosophique et systématique.

Cahier intitulé : Copie d'une révélation du Paradis, laquelle quelques pieuses personnes ont eue et qui se trouve rapportée dans la Métaphysique divine du Dr Pordadge.

Autre cahier intitulé : Extraits d'un Coup d'œil dans l'éternité, écrit de M. Lavater.

Brochure ayant pour titre : Quelques nouvelles de Mlle Dorothée Wippermann, fille d'un marchand du duché de Bergue dans le centre de Westphalie en Allemagne, tirées d'une lettre de M. Hassenkampf, ministre à Douïsbourg sur la Rouhr, quand cette demoiselle, âgée alors de 24 ans, l'avait visité dans sa maladie à M. le prélat Oetingner.

Un petit cahier : Nouvelles de ma chère fille Henriette Charité, née Oberlin, et de mon cher gendre M. Josué Graf, extraites de leurs lettres.

Cahier de 250 pages intitulé : Principes de chimie tirés par extraits de la Bibliothèque universelle des dames; Principes de chimie par M. de Fourcroy. Paris, 1787.

Cours de physique, géométrie et arithmétique.

Cours d'astronomie.

Liasse intitulé : Ma chère femme vue en rêve.

Journal de Mme Witz.

Liasse intitulée : Magnétisme ou psychologie sacrée.

Cahier de 63 pages portant le titre : Mémoire ou petit recueil des révélations qui sont parvenues à notre connaissance, étant arrivées dans notre paroisse, tant par apparitions en plein jour que par visions et dans le rêve pendant la nuit, depuis l'an 1770 jusqu'à l'année 1811, par des personnes de l'un et l'autre sexe dans tous les villages de la paroisse.

Cahier de 12 pages intitulé : Nouvelles de quelques défunts.

Traité d'Henri-Gottfried Oberlin sur le « Culte évangélique et le culte romain. »

Livret de 37 pages : Prières.

Registre de 142 pages : Recepten-Buch.

Il y a, outre les liasses citées, dans les manuscrits que possède Mme Andreæ-Witz, une infinité de feuilles volantes : Extraits de livres ou de journaux, brouillons de lettres et de circulaires, imprimés de toutes sortes dont nous avons cité, au cours de notre essai, les passages intéressants.

3° *Manuscrits appartenant à M. Werner.*

Annales du Ban de la Roche où sont consignés les actes de l'état civil du pays avant la Révolution. Stuber y avait déjà noté quelques autres renseignements importants. Oberlin a continué son œuvre. M. Werner possède en outre quelques manuscrits du pasteur de Waldersbach et quelques livres qui lui ont appartenu.

4° *Manuscrits appartenant à M. Leenhardt.*

M. Leenhardt a collectionné différents manuscrits, recueillis çà et là ; nous avons cité tous ceux qui pouvaient offrir quelque intérêt parmi ceux qu'il nous avait communiqués.

5° *Bibliothèque Nationale.*

Fonds allemand. n° 199.

Correspondance de Jérémie-Jacques Oberlin. Tome VIII.

feuillets 312-314. Trois lettres insignifiantes de Fritz (Jean-Frédéric) Oberlin à son frère. (25 avril 1790, 1er février 1778, octobre 1791).

6° Bibliothèque municipale de la ville de Nancy.

Manuscrit n° 1263 (839). Correspondance de Schweighaueser. Deux lettres insignifiantes adressées de Waldersbach au professeur J.-G. Schweighaueser, de Strasbourg; l'une datée du 4 juin, l'autre du 27 octobre 1873.

7° Manuscrits édités.

Le colonel P. de Boureulle a publié dans le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*, 19e année. 1893-1894, Saint-Dié, Humbert, 1894, pages 181-199, 5 lettres d'Oberlin adressées : les 4 premières au « Citoyen Bizot, sous-préfet de l'arrondissement communal de Saint-Dié », la 5e à sa veuve. Toutes cinq sont insignifiantes.

M. Benoît a publié dans la *Revue d'Alsace*. Année 1877, pages 549-551, deux lettres d'Oberlin également peu importantes.

Le journal l'*Eglise libre*, Archives du christianisme évangélique, édité à Nice, a fait paraître dans différents numéros de 1873, plusieurs sermons d'Oberlin qui sont donnés comme inédits; tous le sont en effet sauf celui qui est intitulé : *Pour la fête de la Jeunesse*, que Stœber avait déjà reproduit pages 255-257. Voici la liste de ces sermons dont nous avons eu l'occasion de citer parfois quelques passages: Cabaretiers scandaleux, Dieu ou Mammon, Le devoir de la persévérance, Sermon funèbre général, Le grand cimetière, Les royaumes du monde et le royaume de Jésus-Christ, La

vérité, La haine des tyrans et des traîtres, L'amour de la patrie, Devoirs d'un patriote, Bois vert et bois sec, La République, La couronne, Pardon et sainteté, L'empire de la mort, Intercession, Les 144 mille marqués du sceau du Dieu vivant, Pour la fête de la jeunesse, Se juger soi-même. Ces discours et sermons sont d'autant plus intéressants qu'ils datent tous de la période révolutionnaire.

B

LIVRES OU PÉRIODIQUES CONCERNANT OBERLIN, LOUISE SCHEPPLER ET STUBER.

AHNNE (S.) *Le Champ du feu ou souvenirs d'Oberlin.* (Petite bibliothèque de l'enfance). Paris et Lausanne, Bonhoure et Cie et Mignot. 1877, in-12, 72 pages.

Ce livre s'adresse aux enfants, il est d'ailleurs rempli d'erreurs.

A *la mémoire du pasteur.*
Paris, Servier, et Strasbourg, Heitz. 1828. in-8. 32 pages.

Une traduction allemande est en regard du texte français.

AMI *de la Jeunesse*, 1e année, Paris, Servier. 1825, in-32.

Il y a dans trois livraisons de ce journal (pages 108, 142, et 197), des articles intitulés : le Ban de la Roche, morceaux extraits de l'ouvrage de Mlle Félicie T***, que nous citons plus loin.

ANNALES *biographiques*. Oberlin, 1827, pages 115-142.

Cette notice est faite, avec des suppressions et des modifications, d'après celle des Archives du christianisme que nous citons plus loin. Des exemplaires de cette notice des Annales biographiques, ornés du portrait lithographié d'Oberlin, ont été tirés à part. *Notice*

sur Jean-Frédéric Oberlin, pasteur à Waldersbach. Paris, Servier, et Strabourg, Heitz. 1826, in-8, VII-79 pages.

ANNALES *protestantes. Recueil spécialement consacré à la défense de la religion réformée.* Paris, Foulon et Cie, 1819, in-8.

Elles contiennent (pages 169-181) un extrait du rapport de François de Neufchâteau (Cf. plus loin), sous le titre de *Mémoire sur M. Oberlin, pasteur au Ban de la Roche.* On y a joint un portrait lithographié du pasteur.

ARCHIVES *du christianisme au XIXe siècle.* Paris, 1826, tome IX, 10e livraison (pages 434-476).

C'est de là qu'est extraite la notice des *Annales biographiques.* Cf. plus haut).

[ATKINS Sarah,] *Memoire of John Frederic Oberlin, pastor of Waldbach, in the Ban de la Roche,* Londres, Holdworth and Ball. 1e édition 1829, in-8. XX et 352 pages; 9e édition, 1838, Londres, Ball, Arnold et Cie, *revue et augmentée d'une notice sur Louise Scheppler (with a short notice of Louise Scheppler),* in-8. IX. 350 pages; 10e et dernière édition (illustrée) Londres, 1852, Samuel Bagster in-8. XI. 372 pages.

Ce livre composé grâce à des documents anthentiques fournis par des amis d'Oberlin est original. Stœber le considère comme sérieux (Cf. page 386); il a été traduit par Burckhardt (Cf. plus loin).

BAUM, Johann Wilhelm. *Johann Georg Stuber, der Vorgänger Oberlin's im Steinthale.* Strasbourg. Silbermann. 1846, in-12. II, 184 pages.

BAUMANN, Eugen. *Oberlin und die Oberlin-Sache.* Vortrag zum Lesten des Oberlin-Zweig-Vereins Berlin im ers-

ten evangelischen Vereinshause den 16 mai 1877 gethan. Berlin, Jäckel, [1877] in-8., 18 pages.

Ce livre a trait plutôt à l'Oberlin-Verein qu'à Oberlin lui-même et pourra être ajouté aux indications spéciales que nous donnons plus loin.

Beattie, W. *Les Vallées vaudoises pittoresques; ou vallées protestantes du Piémont, du Dauphiné et du Ban de la Roche.* Londres et Paris, 1838, in-4. VIII et 216 pages.

La partie de l'ouvrage qui nous intéresse est intitulée : *Ban de la Roche, ou pays d'Oberlin : Alsace.* pages 202-216.

Bernard, Frédéric. *Vie d'Oberlin.* Paris, Hachette et Cie, in-8. 216 pages.

Cet ouvrage contient quelques observations justes. L'auteur s'est surtout servi du livre de Stœber; il le dit lui-même (page 3), il cite aussi à plusieurs reprises Paul Merlin, *Promenades alsaciennes* (Cf. plus loin).

Biographies *alsaciennes.* Colmar. 1883, in-8. *Oberlin, Jean-Frédéric.* 5 pages.

Bloch, Maurice. *Les Femmes d'Alsace*, Paris, Fischbacher. 1896, in-8. VII et 259 pages.

Le chapitre qui nous intéresse est intitulé : *Les femmes du Ban de la Roche*, pages 215-243.

Bodemann, Frédéric-Guillaume. *Johann Friedrich Oberlin, Pfarrer im Steinthale* (avec un portrait), Stuttgart, Steinkopf, in-8. 1e édition, 1855, 247 pages ; 3e et dernière édition 1879, 224 pages.

Bodemann, Frédéric-Guillaume. *Louise Schopler..* Pfarrer Oberlin's Dientsmagd (avec un portrait). Hambourg. 1879, Argentur D. Rauhen Hauses, in-8. 48 pages.

Bretschneider, H. *Vie d'Oberlin.* Dresde, Gerhard Kultmann, 1893, in-8. VI, 60 pages.

Burckhardt, W. Pfarrer. *Johann Friedrich Oberlin's Pfarrer im Steinthal, Wollständige Lebensgeschichte und gesammelte Schriften.* Stuttgart, Scheible, Rieger et Satitler. 1843. 4 vol. in-12, VIII, 376, 524, 372 et 487 p.

Le premier volume, orné d'une gravure représentant la demeure du pasteur de Waldersbach et d'un portrait d'Oberlin, est traduit de la 9e édition de l'ouvrage de Sarah Atkins (Cf. plus haut). Le 2e et le 3e volumes sont la traduction du livre de Stœber, avec quelques additions insignifiantes. (Burckhardt donne lui-même ces renseignements. Tome IV, pages 485-487). Quant au 4e volume, Burckhardt l'intitule : *Zion und Jerusalem nebst einen Anhang über den goldenen Rauchaltar und die levitischen Schaubrode*, dont il a paru une édition spéciale (Stuttgart, 1858. Rieger, 480 pages) sous le nom d'Oberlin. Burckhardt le donne en effet comme un ouvrage laissé par le pasteur de Waldersbach, mais l'authenticité de ce livre est très contestée et très contestable.

Butler, E. R. Oberlin John Frederick. Lend a Hand. Boston. Année 1889, page 507.

Butler, Joséphine. *The life of Jean Frederic Oberlin, pastor of the Ban de la Roche.* Londres, The religious tract. Society, [1882] in-8. IV, 201 pages.

Compte *rendu des souscriptions recueillies par les soussignés pour élever une pierre sépulcrale, et fonder un monument vivant à la mémoire de feu M. J.-F. Oberlin, décédé pasteur à Waldbach, Ban de la Roche, le 1er juin 1826.* in-8. 20 pages. Strasbourg, Vve Silbermann [1826].

Compte *rendu sur les travaux de la Société biblique de femmes, pendant la seconde année de son existence.* Paris, à l'agence de la Société. 1826, in-8.

Ce rapport contient (page 9) une lettre de Mme Rauscher, fille d'Oberlin, qui donne quelques détails sur son père et sa paroisse.

Demoulin, Gustave (Mme). *Bibliothèque des écoles et des familles. Oberlin.* Paris, Hachette et Cie, 1884, in-8., 36 pages.

Dudley, C. S. *An analysis of the system of the Bible Society throughout its various parts, including a sketch of the origin and results of auxiliar yandbranch Societies and Bible Associations, with hints for their letter regulation.* Londres, 1821.

Sont réimprimés les détails qui se trouvent déjà dans le *Reports of the British and Foreign Bible Society.* 1805-1810. (Cf. plus loin).

[Erichson, Alfred.] *Pfarrer Oberlin in der Revolutionszeit.* Nach den Aufzeinungen eines Augenzeugen. Strasbourg, Strassburger Post, *s. d.* in-8. 1 feuille.

Fallot, T. *Dictionnaire de Pédagogie et d'Instruction primaire*, publié sous la direction de M. Ferdinand Buisson. Paris, 1887, 1e Partie, Tome II. Article : *Oberlin*, pages 2127-2132.

Cet article vaut à lui seul la plupart des biographies d'Oberlin.

Fleischmann, Paul. *Johann Friedrich Oberlin.* Ein Büchlein für deutsche Christenkinder. Berlin, Deutsche Sonntagsschule-Buchhandlung, 1898, in-8. 16 pages.

Foderé, François-Emmanuel. *Extrait d'un voyage au Ban de la Roche et visite au pasteur Oberlin, ministre.* Lu à la séance de la Société des sciences, agriculture, arts, etc., le 23 juillet 1824 par Amédée Tourette. Strasbourg, 1876, in-8.

François de Neufchateau. *Rapport fait à la Société royale et centrale d'agriculture, par M. le comte François de Neufchâteau, sur l'agriculture et la civilisation du Ban de la Roche.* Suivi de pièces justificatives. Séance publique du 29 mars 1818. Paris, imprimerie de Mme Huzard, 1818, in-8. 46 pages.

Les pièces justificatives sont : 1° une lettre de M. Legrand à M. le baron de Gérando concernant les moyens dont Oberlin s'est servi pour répandre la première instruction, et un aperçu de ce qu'il a fait pour l'économie rurale. Elle est datée du 27 février 1816. 2° Lettre du même M. Legrand à M. Treuttel, sur les services rendus plus particulièrement à l'agriculture par Oberlin. Elle est du 9 mars 1818.

Grucker, Emile. *Le pasteur Oberlin.* Discours de réception à l'Académie de Stanislas, prononcé dans la séance du 16 mai 1889, publié dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas.* 1888, Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1889, pages XXXI-LVI, et dans les *Annales de l'Est*, Nancy, Berger-Levrault et Cie, année 1889, pages 492-512.

Guizot, Elisabeth Charlotte. *Jean-Frédéric Oberlin, pasteur du Ban de la Roche.* Mulhouse. Impr. Risler, *s. d.* in-8., 26 pages.

Guizot, Pauline (Mme) *L'Ecolier ou Raoul et Victor.* Paris, Ladvocat, 4 vol. in-12.

Le chapitre XVII (vol. III. p. 1-45) est intitulé : *Le pasteur du Ban de la Roche.* Les faits présentés par François de Neufchâteau (cité plus haut) sont reproduits ici sous une autre forme. En tête du volume on a gravé un portrait d'Oberlin dans sa jeunesse.

Hackenschmidt, Charles. *Fritz Oberlin. der Vater des Steinthals.* Strasbourg. Buchhandlug der evangel. Gesellschaft. 1901, in-8, 24 pages.

Hackenschmidt, D. Realencyclopadie für protestantische Theologie und Kirche. Article *Oberlin*, 3 Aufl. pages 249-255.

Hall, J. *Memoirs of Oberlin John Frederick.* North American Review, Boston et New-York. Année 1830, page 453.

Hall, J. et Alexander J. W. *Memoirs of Oberlin John Frederik.* Princeton Review, Princeton, année 1830, page 532.

Hofman Alfred. *Oberlin J. Fr,* Land das. Zeitschrift f. d. sozialen u. volkstümlichen Angelegenheiten auf dem Lande, Berlin, Verlag Trowitsch u. Sohn. 9 Jahrgang. 1901, pages 270-274.

Houter Albert. *Un chrétien social il y a cent ans : Oberlin.* Thèse présentée à la Faculté de théologie de Montauban, Marseille. 1902, petit in-8., 60 pages.

Le sujet pouvait être intéressant et aurait pu nous renseigner sur le caractère si mal défini des socialistes chrétiens, mais l'auteur ne semble pas avoir vu sa portée.

Jacoby, H. *Oberlin Joh. Friedr.* Blatter, deutsch-evangelische Zeitschrift f. d. ges. Bereich d. dtschn. Protestantismus. Verlag von E. Strien, Halle. 1898. pages 381-401.

Jouy Etienne. *L'Ermite en province.* Tome IV. Paris, Jules Didot aîné, 1823 in-8., 513 pages.

Les pages 385-409 de ce volume sont consacrées au Ban de la Roche et au pasteur Oberlin ; Jouy relate une visite qu'il y fit le 12 août 1820.

Jubilé *séculaire d'Oberlin le 31 mars 1867 à Fouday.* Strasbourg, typ. G. Silbermann, [1867,] 2 pages.

JUGEND *und Wolksbibliothek, deutsche*, 12°. Sttutgart., J. F. Steinkopf. — N° 138. *Oberlin, Johann Friedrich, Pfarrer im Steinthal. Sien Leben w. Wirken* (*avec un portrait*) 2. Aufl. 1903, 149 pages.

KRAFFT C. W. *Aus Oberlin's Leben.* Nach dem franzosischen des Hrn. Heinr. Lutteroth mit einigen Berichtigungen und Zusatzen (Zum Besten der protestantischen Aastalt zur Erziehung armer Kinder auf dem Neuhof bei Strassburg) Strasbourg, Treuttel et Würtz, Pfahler et Cie, 1826, in-4 80 pages. Orné d'un portrait « dessiné d'après nature et gravé par Ch. L. Schuler, en 1803 », d'Oberlin à l'âge de 62 ans.

Cet ouvrage n'est en somme qu'une adaptation allemande de Lutteroth (Cf. plus loin).

LEENHARDT, Camille. *J.-F. Oberlin : un saint protestant.* Thèse présentée à la Faculté de Théologie de Montauban. Montauban, 1896, in-8, 120 pages.

Ouvrage intéressant.

LE PASTEUR OBERLIN. *Anniversaire séculaire de son arrivée au Ban de la Roche.* Publié par la Commission consistoriale de Rothau. Paris, Ch. Maréchal, 1867, in-8, 48 pages.

LETTRES *aux enfants sur Oberlin et le Ban de la Roche.* Strasbourg, 1841, petit in-8 [II] et 68 pages. Nouvelle édition, 1856. Paris et Strasbourg, Berger-Levrault [II] et 68 pages.

Ornée d'un portrait d'Oberlin et d'un fac-similé d'une de ses lettres.

LICHTENBERGER (F). Article *Oberlin* dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses.* Paris, 1880, Tome IX, pages 722-727.

Loos, C.-L. *Oberlin John Frederik.* Christian Quaterly. Cincinnati, 1875, page 145.

Louise *Scheppler, pieuse et fidèle servante d'Oberlin.* Traduit librement de l'allemand. 7e édition, Toulouse, Société des livres religieux, 1901. in-36, 36 pages.

Lutteroth, Henri. *Notice sur Jean-Frédéric Oberlin, pasteur de Waldersbach au Ban de la Roche.* Paris, Servier et Strasbourg, Heitz, 1826, in-8, 79 pages.

L'ouvrage a été traduit par Krafft (Cf. plus haut).

Massenet et Walter, F. *Description du Ban de la Roche.* Orné de 3 planches « gravées et terminées au bistre ». Strasbourg, F.-G. Levrault, an IV, in-8, 51 pages.

Mathieu, Hubert. *Eloge de J.-F. Oberlin, pasteur de Waldersbach*, présenté à la séance extraordinaire de la Société d'émulation du département des Vosges le 16 mai 1831. Epinal, Gérard, 1832, in-8, 32 pages.

Ce discours avait déjà paru dans les *Annales de la Société d'émulation.* Tome I, 2e cahier. Epinal, Gérard, 1832, in-8 de 236 pages. Il occupait les pages 191-220.

Memoirs *of Oberlin John-Frederik.* American Monthly Magazine New-York, année 1833, page 469.

Memoirs *of Oberlin John-Frederik*, Christian Observer. Londres, année 1828, page 1.

Memoirs *of Oberlin John-Frederik.* Eclectic Review. Londres. Année 1827, page 289 et année 1829, page 312.

Memoirs *of Oberlin John-Frederik.* Penny Magazine. Londres, année 1838, page 220.

Merlin, Paul. *Le pasteur Oberlin, nouvelle alsacienne.* Paris, Delaunay, Treuttel et Würtz, Strasbourg, Heitz, 1833, in-8, 139 pages.

[Merlin, Paul.] *Promenades alsaciennes.* Paris, Treuttel et Würtz, Delaunay, Ladvocat, Mme Vve de Vincop, 1824, in-8, 238 pages.

L'ouvrage contient le récit de deux promenades ; la 1re : Promenade au Donon (104 pages) ; la 2e : Promenade au Ban de la Roche (VI et 134 pages). Il est le résultat d'observations faites par l'auteur en 1819 et 1822 et contient quelques détails intéressants. Il est orné d'un portrait de J. F. Oberlin, d'une carte du comté du Ban de la Roche et d'un portrait de Louise Scheppler.

[Michel, Maria.] *John-Friedrich Oberlin. Pfarrer im Steinthal. Sein Leben und Wirken.* Stuttgart, Steinkopf, 1892, in-8, 149 pages.

Morel, Edouard. *Notice biographique sur Oberlin.* Strasbourg, Paul Renouard, in-8, 16 pages.

Neander, Auguste. *Das Alte und Neue in dem Reiche Gottes, mit einigen Zügen aus dem Leben und der Wirksamkeit des seligen Pastors Oberlin, zu Waldbach, im Ban de la Roche.* Berlin, Trowitzch u. Sohn, Einladungsschrift der Preuss-Haupt. Bibelgesellschaft in Berlin, 1835, in-4, 16 pages.

Niestchmann H. (Armin-Stein). *Johann-Friedrich Oberlin.* Halle 1899, Verlag von Eugen Strein, in-8, VII et 247 pages.

Notice *sur le pasteur Oberlin. Fondation proposée en son nom.* Paris, imp. de Chapelet, 1824, in-4, 4 pages.

A pour but de proposer une souscription pour une œuvre de charité fondée sous le nom d'Oberlin ; n'a d'ailleurs pas réussi.

OBERLIN, *Fritz, u. andere Geschichten.* (mit 8 lith. bunten Bildern) Neuw-Ruppin 1860, Bergemann, in-16, 16 pages.

OBERLIN (*J.-F.*) *Memoirs of.* 10 th. édition, 18 mo. 4s. Bagster, 1854.

OBERLIN, Johannes Fridericus Argentinensis. *De Commodis et Incommodis studii theologici bresis disquisitio*, quam Præside Philippo Beyckert. S.S. theol. doct. et prof. p. o. cap. Thom. Can. p. t. Universitatis rectore magnifico. A. d. XII Junii MDCCLXVII. Solemni eruditorum examini subjicit Auctor M. Joh. Fridericus Oberlin, Argentinensis. Argentorati, typis Jonæ Lorenzii, Typographi, in-4, 16 p.

La thèse d'Oberlin n'a rien d'intéressant.

OBERLIN *Joh. Fr., der Patriarch d. Steinthals im Elsass.* In-16, Berlin, 1871, Beck, 24 pages.

OBERLIN *John Frederik.* American Journal of Education, Barnard's, Hartford, année 1877, page 177.

OBERLIN *John Frederik.* Hogg's Instructor. Londres, 1848, pages 337 et 353.

OBERLIN *John Frederik.* Littell's Living Age, Boston, année 1858, page 643.

OLIPHANT W. Elwin. *The life and work of Oberlin.* The salvation army book département. Londres, Melbourne, New-York et Toronto, 1903. Préface de VII pages signée : Bramwel Book in-8, 136 pages.

PATRIARCHE *de l'agriculture française*. N° 4. Année 1819. Montbéliard, Decker imprimeur.

« Notice avec une estampe qui, d'une manière assez grotesque, représente le bon pasteur occupé avec ses paroissiens à fendre les rochers pour creuser des chemins. » (Cf. Stœber, pages 585 et 595).

[REBE Maria.] *Johann Friedrich Oberlin Pfarrer im Steinthal Sein Leben und Wirken*, Stuttgart, Druck und Verlag von J. F. Steinkopf, 1892, in-16, 152 pages.

REICHARD Max. *Christliche Lebensbilder*. Gütersloh., C. Bertelsmann, 1889, in-8, VII et 438 pages.

Une partie de cet ouvrage est consacrée à Oberlin. *Friedrich Oberlin*, pages 279-295.

RELATION *des funérailles de Jean-Frédéric Oberlin, pasteur à Waldbach, célébrées au Ban de la Roche, le 5 juin 1826; avec les discours et les stances prononcés à cette occasion*. Strasbourg, Vve Silbermann, 1826, in-8, 47 p.

On y a joint une traduction française en prose des stances, qui sont en allemand.

REPORTS *of the British and Foreign Bible Society, with extracts of correspondence*. Londres, 1805-1810, vol. I.

On y trouve (pages 40 et 108) deux lettres d'Oberlin à la Société biblique de Londres, et des renseignements sur ses efforts pour répandre la Bible en Alsace.

RIEDER, Jean-Jacques. *Paroles prononcées sur la tombe d'Oberlin le 1er juin 1827*. Strasbourg, impr. Heitz, in-8, 13 pages.

RIFF Friedrich. *Drei Bilder aus dem Leben von Papa Oberlin*, Strasbourg, Heitz, 1880, in-8°, 70 pages.

RŒHRICH Ernest (Mme). *Le Ban de la Roche. Notes historiques et souvenirs.* Paris. Fischbacher. 1890 in-8°. 224 pages. Ouvrage orné de 7 lithographies.

Contient en appendice des sermons et fragments de sermons inédits d'Oberlin.

RŒHRICH Laura (Mme). *De fil en aiguille.* Paris. Bonhoure 1880. in-12 de 199 pages.

Plusieurs des nouvelles qui composent ce volume, écrit avec beaucoup de talent, ont pour héroïnes des femmes du Ban de la Roche. L'auteur, qui signe tantôt du prénom de son mari (Ernest), tantôt du sien (Laura) a d'ailleurs passé sa jeunesse dans les Vosges, et par sa fille Mme Werner, est alliée à la famille Oberlin.

ROTHERT A. *Leben Johann Friedrich Oberlin's.* Bielefeld in-8°.

SCHEPPLER. *Luise, die fromme u. getreue Magd.* Barmen 1865, C. Beck. in-8, 20 pages.

SCHEPPLER *Luise, die fromme u. getreue Magd.* Hrsg. v. der Wupperthaler Traktat-Geselschaft; Barmen, Wiemann, 1875, in-8, 16 pages.

SCHUBERT. Gotth. Hnr. von. *Die Symbolik des Traumes.* Neue. Ausg. mit e (neuen) Anhange. in-8. Leipzig, 1837. Brockhaus. 3e verb. u. verm. Aufl. mit e. *Anhange aus. Nachlasse eines Visionars des J. Fr. Oberlin* u. einem Fragment des Wachens, in-8, Leipzig, 1840. Brockhaus. Der Anhang auch einzeln u. d. Berichte eines Visionars über den Zustand der Seelen nach dem Tode. *Aus dem Nachlasse Johann Friedrich Oberlin's, gewes. Pfarrers im Steinthale,* nebst einem Fragment : Die Sprache des Wachens. in-8, Leipzig. Brockhaus, 1836.

Schubert. Gotth. Hnr. Von. *Züge aus dem Leben des Johann Friedrich Oberlin gewes. Pfarrers im Steinthal.* Nuremberg, Verlag von Joh. Phil. Raw'schen Buchhandlung. 1re édition, 1828, in-8, 94 pages; 11e et dernière édition, 1890, in-8, IV et 124 pages.

Southey R. *Memoirs of Oberlin John Frederik.* Quaterly Review. Londres, année 1830, page 342.

Spach Louis. *Oberlin civilisateur du Ban de la Roche.* Discours prononcé à la séance publique de la Société des sciences, agriculture et arts du département du Bas-Rhin, le 30 décembre 1849. Strasbourg, Heitz, 1850. in-8. 27 pages.

Spach Louis. *Oberlin, pasteur du Ban de la Roche.* Paris et Strasbourg, 1866. in-8, 244 pages.

Ouvrage orné d'une lithographie représentant le presbytère et l'église de Waldersbach. Ce livre est surtout une œuvre d'imagination.

Statistique *du Ban de la Roche*, Annuaire statistique, historique et administratif du Bas-Rhin, année 1848. Strasbourg, Levrault, in-8, 428 pages.

Les pages 340-368 sont consacrées au Ban de la Roche.

Stœber D. E. l'aîné. *Vie de J. F. Oberlin, Pasteur à Waldbach* Paris, Strasbourg et Londres. Treuttel et Würtz, 1831. in-8, 616 pages.

Ouvrage orné de 9 lithographies : Portrait d'Oberlin, Vue de la vallée de Schirmeck, Portrait de Stuber, Vue du presbytère du pasteur Oberlin, Tombeau d'Oberlin, Carte du Ban de la Roche et de ses environs, etc. Ce livre est de beaucoup le plus sérieux de tous ceux qui ont été faits sur Oberlin. Stœber, qui a connu le pasteur puisqu'il a été son élève, a eu dans les mains les documents et les a reproduits exactement ; nous avons pu en juger puisque nous les

avons eus à notre tour. On peut donc avoir en lui pleine confiance. La forme seule laisse à désirer ; l'ouvrage mérite d'être refondu, ce travail a tenté M. Leenhardt, pasteur à St-Pargoire (Hérault) qui en prépare une nouvelle édition devant paraître prochainement.

Stœber, Ehrenfried. *Steinthaler Gedichte.* Strasbourg-Schuler 1830. in-24, 10 pages.

Strewer M. L. *Memoirs of Oberlin John Frederik.* Evangelical Review. Gettysburg. année 1869, page 18.

The *history of the British and Foreign Bible Society by the Rev. John. Owen.* Londres 1830, vpl. III.

L'auteur y a inséré (pages 421-426) une lettre qu'il a écrite le 16 septembre 1818 et dans laquelle il rend compte d'une visite qu'il a faite au pasteur de Waldersbach.

The *Ban de la Roche and its benefactor, M. Jean Frederic Oberlin, lutheran pastor àt Waldbach, in the department of Vosges.* Londres. Westley. 1820, in-8.

La dédicace est signée Mark Wilks et datée de Passy, du 5 novembre 1889. L'auteur s'est surtout servi du Rapport de François de Neufchâteau (Cf. plus haut).

Todt. *Johann Friedrich Oberlin, der Pfarrer des Steinthals.* Berlin [1898] in-8., 16 pages.

T*** [ourette] (Félicie Mlle). *Le Pasteur Oberlin ou le Ban de la Roche. Souvenir d'Alsace*, publié par Mlle Amédée Tourette. Strasbourg, Heitz. 1824, in-12, 48 pages.

« Cet opuscule est de pure invention ; c'est un petit roman, qui a fait une sensation désagréable sur notre bon pasteur et qui a vivement indisposé ses enfants qui ont cru, à juste titre, qu'il était inconvenant de travestir leur père. » (Cf. Stœber, pages 584 et 585.)

[Tubach Karl.] *Zur Erinnerung an Oberlin.* Extrait de *Evangelisch-protestantischen Kirchenbote für Elsass-*

Lothringen Strasbourg, Heitz. 1834, in-8°, XXIII et 894 pages.

Le passage consacré à Oberlin va de la page 277 à la page 312. »

TURCK, W. von. *Der Prediger Johann Friedrich Oberlin im Steinthal, ein Vorbild für Land-Prediger.* Berlin, G. C. Nauck. 1829, in-8., XII et 81 pages.

TWELE, Heinrich. *Oberlin als Brücken und Vegebauer.* Extrait de *Illustriste Fremden und Verkehrs Zeitung.* Strasbourg. 1897, n° 7, pages 3-4.

TYTLER C. C. F. *Oberlin, John Frederik.* Sunday Magazine. Sunday. Année 1883, page 670.

VIE *d'Oberlin, pasteur au Ban de la Roche* publié par la Société des livres religieux à Toulouse. Paris, Delay et Toulouse. Tartanac. 1845, in-12, 222 pages, 2e édition : Toulouse, Tartanac. 1854, in-12, 223 pages.

WITT (Mme de, née Guizot.) *Grands Serviteurs*, Paris, Grassart, 1893, in-12, 290 pages.

La partie qui nous intéresse (1-142 pages) est intitulée : *Une noble vie, Frédéric Oberlin.*

ZCHOKKE Henri. *Oberlin der Pfarrer. Das Steinthal. Eine wahre Geschichte oder das von der Wirklichkeit übertroffene Goldmacherdorf.* Hildburghausen. Kesselring'sche, Hofbuchlm. In-8., 32 pages.

ZŒPPFEL R. Article *Oberlin.* Allgemeine deutsche Biographie. Tome XXIV, 1887, pages 99-102.

SUR L'OBERLINHAUS ET L'OBERLINVEREIN

CONSULTER :

HOPPE. Th. Pfarrer. *Die ersten Jahre. Geschichte der Diakonissenanstalt « Oberlinhaus » zu Nowawes vom 30 Nowember 1874 bis 30 Nowember 1899.* (mit 55 Bildern) Nowawes, Verlag des Oberlinhauses. 1899, in-8., 253 pages.

Consulter aussi les collections du *Die christliche Kleinkinderschule*, journal qui parut de 1870 à 1883 (d'abord dans l'imprimerie Hoene in Forst, plus tard dans celle de l'Oberlinhaus) et qui fut remplacé en 1884 par l'*Oberlinblatt*, journal mensuel édité par l'Oberlinhaus; enfin il serait bon de voir le *Kollektenblatt* que fait publier chaque année l'Oberlinverein,

SUR LA VILLE D'OBERLIN EN AMÉRIQUE ET L'OBERLINCOLLEGE

CONSULTER :

ANNUAL *Reports of the President and the Troasurer of Oberlin College for 1902-1903.* Presented to the Board of Trustees at the annual meeting, novembre 18, 1903. Oberlin, Ohio, Published by the College. November 25, 1903. 158 pages.

CATALOGUE *Of Oberlin College for the year 1903-1904 with announcements of courses to be offered for the year 1904-1905.* Final edition. Published by the College. Oberlin, Ohio, June 10. 1904, in-12, 301 pages.

FAIRCHILD James H. *Oberlin The Colony and the College 1833-1883.* Oberlin, Ohio, E. J. Goodrich. 1883, in-8., 377 pages.

INAUGURATION *President Henry Churchill King of Oberlin College. May. 13. 1903.* Oberlin, Ohio. Published by the College. 1903, in-12, 77 pages.

LEONARD Rev. Delavan L, *The story Oberlin. The institution, the community, the idea, the movement.* Boston, The Pilgrim Press. Chicago. [1898] in-8, 447 pages.

PROPOSITIONS DONNÉES PAR LA FACULTÉ

A. **La Pédagogie d'Alexandre Bain**

Examinateur : M. Paul Souriau

Professeur de philosophie à l'Université de Nancy.

B. **La Pédagogie de Fichte**

Examinateur : M. Henri Lichtenberger

Professeur de littérature étrangère à l'Université de Nancy.

C. **Les idées pédagogiques de Napoléon Ier d'après sa correspondance**

Examinateur : M. Georges Pariset

Professeur d'histoire moderne à l'Université de Nancy.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

L'HOMME ET L'ÉDUCATEUR

Chapitre III. — **Pédagogie d'Oberlin.**

LIVRE II

OBERLIN INSTITUTEUR

Chapitre I. — **Le Ban de la Roche. — Le pasteur Stuber. — Arrivée d'Oberlin.**

Chapitre II. — **Oberlin éducateur.**

Chapitre III. — **Les salles d'asile.**

IMPRIMERIE JOSEPH TÉQUI, 70, AVENUE DU MAINE, PARIS.